

ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XVII

2



PRAGUE 1956

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1956

XVII^e ANNEE

*révisée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. Havránek,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. Zástěrová,
chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:

M B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. — M A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie 50,— Kčs. Etranger: \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.

LES PROBLEMES FONDAMENTAUX DE LA BYZANTINOLOGIE ET LA SCIENCE HISTORIQUE SOVIETIQUE*

L'histoire de Byzance attirait depuis fort longtemps l'attention de nos historiens et de nos sociologues. A l'époque de l'Etat de Kiev, les relations existant entre Byzance et notre pays et surtout la lutte menée contre les tentatives de Byzance, d'asservir politiquement et idéologiquement les peuples de notre pays, ont conditionné l'intérêt manifesté par les auteurs russes anciens non seulement pour les divers aspects de la vie de la Byzance d'alors, mais aussi bien pour son passé et l'appréciation de son rôle historique. Déjà aux X^e—XI^e siècles apparaissent en Russie les premières traductions de chroniques byzantines et, entre autres, celles de Jean Malalas, Georges le Syncelle, Georges l'Acropolite. Luttant de façon active contre les exigences théocratiques de Byzance, la littérature sociologique et historique de la Russie ancienne (*Повесть временных лет*, *Слово о законе и благодати* du métropolite Hilarion, etc.) puisait largement dans la documentation de ces chroniques, interprétant à sa manière le processus historique et la place qu'y tenait Byzance. L'intérêt pour l'histoire de l'Etat byzantin et pour les antiquités de sa capitale, Constantinople, s'expriment par des « pèlerinages » de voyageurs russes à Tsargrad. Le pèlerinage de l'archevêque Antoine de Novgorod vers l'an 1200, peu de temps avant la prise de la capitale de l'Empire byzantin par les Croisés; celui de Stéphane de Novgorod au XIV^e siècle; ainsi qu'une description de Constantinople datant du XIV^e siècle, etc., présentent un intérêt tout particulier. L'histoire de Byzance et de la chute de l'Empire est étudiée d'une manière plus approfondie et à l'aide d'une plus vaste documentation (en particulier des chroniques de Constantin Manassès, Jean Zonaras, du Bréviaire du partiarche Nicéphore, etc.) dans les écrits de la période de la formation et de la stabilisation d'un Etat national russe centralisé, en particulier dans les annales des XV^e—XVI^e siècles, — chronographes, les discours et les écrits de Peresvetov, Kurbskij, Ivan le Terrible et autres, de même que dans les meilleurs travaux historiques du XVII^e siècle. Le nombre de sources byzantines utilisées par les historiens russes grandit encore au XVIII^e siècle, et, à partir de la première moitié du XIX^e siècle, commencent à paraître en Russie des histoires générales de Byzance destinées à de larges couches de lecteurs (par exemple l'ouvrage de I. D. Jertov) de même que des études

* Compte-rendu de Z. V. Udal'cova au X^e Congrès international byzantinologique à Istanbul.

spéciales sur certaines périodes de son histoire ou divers problèmes byzantins (les ouvrages de I. M. Snegirev, P. E. Medovikov, A. P. Zernin et autres). Dans les années 50-60 du XIX^e siècle le nombre de publications d'études byzantines ne fait qu'augmenter (les travaux de G. G. Gagarin, V. I. Grigorič, M. M. Stasulevič, E. Muralt, P. Uspenskij, de V. S. Ikonnikov, etc.), leurs thèmes s'élargissent et c'est depuis ce temps-là que la byzantinologie devient une branche spéciale des sciences historiques.

Les études byzantines en Russie avant la Révolution ont connu leur apogée au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. A cette époque, la byzantinologie russe occupait une place d'avant-garde. Son trait caractéristique conditionnant l'évolution historique de la Russie au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, est l'intérêt tout particulier qu'on attache aux problèmes de l'histoire intérieure de Byzance — surtout au côté social et juridique des relations agraires byzantines et au rôle de la commune slave dans l'évolution sociale de l'Empire byzantin. Et bien que la direction des études consacrées à ces questions eût été fortement influencée par les méthodes idéalistes des savants de ce temps et par les exigences politiques du tsarisme, un grand nombre de sources découvertes pour la première fois grâce à ces recherches sont entrées définitivement dans la byzantinologie. Les plus éminents byzantinistes de ce temps sont : V. G. Vasiljevskij (sur son initiative et sous sa rédaction paraissait dès 1894 la revue *Византийский Временник* (Annales Byzantines), F. I. Uspenskij, l'un des organisateurs et directeur de l'Institut russe d'archéologie à Constantinople et — dans le domaine des arts byzantins — N. P. Kondakov. D'autre part les travaux de T. D. Florinskij, N. A. Skabalanovič, V. R. Rozen, F. A. Ternovskij, D. I. Azarevič (histoire du droit byzantin), A. I. Kirpičnikov (littérature byzantine), S. G. Destunis, D. F. Beljaev et autres ont une grande importance. C'est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle que se rapportent les travaux d'éminents byzantinistes tels que C. N. Uspenskij, S. P. Sestavov, G. A. Kulakovskij, V. E. Regel, V. N. Beneševič, P. V. Bezobrazov, B. A. Pančenko et autres.¹

Après la Grande Révolution Socialiste d'Octobre commence une nouvelle étape dans les études byzantines en Russie. Le trait caractéristique de la byzantinologie soviétique par quoi elle diffère totalement de celle d'avant la Révolution, est sa base théorique et idéologique — le marxisme-léninisme.

Dans leurs travaux, les byzantinistes soviétiques et aussi étrangers puisent

¹ L'historiographie soviétique comprend les ouvrages suivants de byzantinologie : Б. Д. Греков, *История древних славян и Руси в работах академика В. Г. Васильевского*. Вестник Древ. Ист. № 1 (6) (1939). — Н. С. Лебедев, *Академик В. Г. Васильевский и его работа по истории Византии*. Ист. Журн. XIV, № 5—6 (1944) 74—82. — Б. Т. Горянов, *Ф. И. Успенский и его значение в византиноведении*. Виз. Врем. I (1947) 29—108. — З. В. Удал'цова, *К вопросу об оценке трудов академика Ф. И. Успенского*, Вопросы Истории V, № 6 (1949) 116—127. — *Очерки истории исторической науки в СССР*. Под редакцией М. Н. Тихомирова. Москва, 1955.

largement dans les études byzantines russes des XIX^e—XX^e siècles, tout en rejetant catégoriquement ses méthodes idéalistes et son idéologie politique.²

Dans notre pays, on a beaucoup fait pour organiser les travaux des historiens dans le domaine de la byzantinologie. C'est le groupe de savants dirigés par l'académicien E. A. Kosminskij travaillant près de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences et de l'U.R.S.S., à Moscou, qui coordonne le travail de tous les byzantinistes de notre pays. A peu près tous les ans ont lieu des sessions de la Section des Sciences historiques de l'Académie des Sciences consacrées aux problèmes de la byzantinologie. Une nouvelle série de *Византийский Временник*, qui est devenu le centre des études de tous les savants byzantinistes soviétiques, paraît sous la rédaction de l'académicien E. A. Kosminskij. Sept volumes du *Византийский Временник* ont paru dans les dernières années et trois volumes sont prêts pour la publication. En outre on a publié également des travaux de byzantinologie dans d'autres revues historiques et dans des bulletins scientifiques des établissements d'enseignement supérieur. De nombreuses monographies consacrées à l'histoire de Byzance ont été publiées par nos savants. En 1940, a paru la première œuvre de vulgarisation marxiste, *История Византии*, par M. V. Levčenko,³ traduite maintenant en plusieurs langues européennes. Dans le nouveau manuel d'histoire du moyen-âge destiné aux établissements d'enseignement supérieur, paru sous la rédaction de l'académicien E. A. Kosminskij, et du membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. S. D. Skazkin⁴ ainsi que dans l'ouvrage collectif des historiens soviétiques, *Всемирная история*⁵ (que l'on prépare pour la publication), une large place est assignée à l'histoire de Byzance. La formation de jeunes savants byzantinistes se fait à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences et aux chaires d'histoire du moyen-âge des Universités de Moscou, de Léninegrad et autres villes de notre pays. Les études byzantines se sont fort développées en Arménie, Géorgie, et dans les autres républiques fédérées.

* * *

Les savants soviétiques se prononcent contre la théorie erronée de l'Europocentrisme, qui ne reconnaît pas aux peuples de l'Europe Orientale et de l'Orient Asiatique les droits d'existence historique indépendante. Nos savants cherchent

² Travaux se rapportant au problème du développement de la byzantinologie soviétique: E. A. Kosminskij, *Итоги и задачи советского византиноведения*. Вестник Акад. Наук СССР XXI, № 5 (1951) 62—75. — М. В. Левченко, *Византиноведение в СССР*. Ученые записки Ленинград. госуд. ун-в., № 112 (1949). Серия исторических наук, вып. 14. — И. С. Лебедев, *Византиноведение в СССР за 25 лет. «25 лет исторической науки в СССР»*. Москва-Ленинград, 1942. — В. И. Пичета, *Академия наук и византиноведение в советское время*. Вестник Акад. Наук XV, № 5—6 (1945) 189—194. — *Славяно-византийские отношения в VI—VII вв. в освещении советских историков (1917—1947 гг.)*. Вестник Древ. Ист. № 3 (21) (1947) 189—194.

³ М. В. Левченко, *История Византии*. Москва-Ленинград, 1940.

⁴ *История средних веков*, I. Под редакцией акад. Е. А. Косминского и члена-корр. АН СССР С. Д. Сказкина. Москва, 1952.

⁵ *L'Histoire de Byzance* dans *Всемирная история*, III. Москва, 1955.

à établir la vraie place qui appartient à ces peuples dans le processus historique mondial. C'est pourquoi ils attachent une grande importance à l'étude de l'histoire de Byzance qui a joué un rôle non négligeable dans les destinées de l'Europe Orientale et du Proche-Orient. En même temps les byzantinistes soviétiques se prononcent contre toute tentative d'opposer le développement historique de Byzance et celui d'autres pays. Ils étudient l'histoire de Byzance pour établir les lois générales du développement historique d'une façon historique concrète, et compte tenu de l'effet de ces lois sur l'histoire de Byzance.

Afin de déterminer le rôle de Byzance dans l'histoire de l'humanité, nos savants ont eu recours en premier lieu à l'étude de l'histoire comparée des particularités sociales et économiques du développement de cet Etat, ce qui aide à la compréhension des lois générales qui régissaient le processus historique de Byzance. En se basant sur la théorie marxiste-léniniste, de la succession progressive dans l'histoire de l'humanité de types dominants dans les rapports de production (formations sociales et économiques), notre science considère l'histoire de Byzance comme l'histoire d'une société féodale.

Au centre de l'intérêt de nos savants se trouve l'étude de divers traits particuliers au féodalisme byzantin, l'étude des ressemblances et des différences du développement des régions féodales à Byzance par rapport aux autres pays de l'Europe Occidentale et Orientale et du Proche-Orient. Cette manière d'étudier l'histoire de Byzance, en comparaison avec l'histoire des autres pays, non seulement aide à la compréhension des particularités du développement de Byzance elle-même, mais offre de grands avantages pour l'étude de l'histoire de tous les pays ayant eu de façon ou d'autre des rapports avec cet Empire. Et en particulier cette manière est nécessaire pour pouvoir estimer le vrai rôle historique des peuples de l'Europe sud-orientale et du Proche-Orient.

En relation avec l'évolution des rapports féodaux à l'intérieur de la société byzantine (à partir de la naissance des premiers germes du féodalisme du sein d'une société à régime d'esclavage et jusqu'à la désagrégation de la méthode féodale de production), une attention particulière et approfondie doit être attribuée à l'étude de la transition du régime de l'esclavage au régime féodal à Byzance.

L'étude du problème de la transition du régime de l'esclavage au régime féodal est au centre de l'intérêt de nos nombreux historiens de l'antiquité et du moyen-âge (A. V. Mišulin, S. I. Kovalev, N. V. Pigulevskaja, M. V. Levčenko, M. I. Sjuzjumov, A. D. Dmitrev, Z. V. Udal'cova et autres).

Or, jusqu'à ces derniers temps, aussi bien en Occident que chez nous, ce problème avait été principalement étudié dans les sources se rapportant à l'histoire de l'Empire romain d'Occident. Il était donc d'autant plus nécessaire de retravailler cette question du point de vue de l'histoire comparée, c'est-à-dire à l'aide de sources se rapportant à l'Empire romain d'Orient (Byzance).

C'est A. V. Mišulin qui, un des premiers parmi les historiens de notre pays, s'est penché sur l'étude de ce problème. Il essaya de dégager les lois générales déterminant la transition de l'esclavage au féodalisme, aussi bien dans l'une que dans l'autre de deux parties de l'Empire romain.⁶ L'écroulement de l'esclavage et les débuts de la formation du féodalisme à Byzance et dans les autres pays du Proche-Orient font l'objet de plusieurs années d'études de N. V. Pigulevskaja. Dans ses travaux N. V. Pigulevskaja étudie la transition du régime de l'esclavage au régime féodal en Iran, en Arabie du Sud, à Byzance et dans ses provinces: Syrie, Egypte et Afrique du Nord.⁷ Des observations très intéressantes caractérisant la crise du régime de l'esclavage dans l'agriculture byzantine ont été faites par M. V. Levčenko, auteur de plusieurs études consacrées à l'histoire sociale et économique de l'Empire du Ve—VII^e siècles. C'est ainsi que dans son ouvrage *К истории аграрных отношений в Византии в VI—VII вв.*, il tire des papyrus égyptiens une documentation très intéressante pour caractériser la structure agraire de Byzance à l'époque étudiée, et en particulier pour déterminer la structure intérieure des grandes propriétés byzantines et la situation de la population rurale dépendante de l'Empire. Dans une autre étude, *Материалы для внутренней истории Восточно-Римской империи V—VI вв.* le même auteur arrive par les analyses de sources épigraphiques et papyrologiques à la conclusion qu'à côté de la grande propriété, s'était conservée à Byzance aux V^e et VI^e siècles, la petite propriété terrienne libre, de même que la commune rurale. L'étude de M. V. Levčenko *Церковные имущества в Восточно-Римской империи в V—VI вв.* où il caractérise la grande propriété terrienne de l'église à Byzance de ce temps, se rattache directement à l'ouvrage mentionné ci-dessus.⁸ La structure sociale des villes byzantines des IV^e—VI^e siècles et en particulier les phénomènes de la crise du régime de l'esclavage dans les villes, l'organisation de l'artisanat et du commerce, les relations économiques de Byzance avec les pays d'Orient et en particulier avec les Indes et la Chine par l'Iran, l'Asie

⁶ A. В. Мишулин, *Древние славяне и судьбы Восточноримской империи*. Вестник древ. ист. № 1 (6) (1939). — *Древние славяне и крушение Восточноримской империи*. Истор. Журн. XI, № 10—11 (1941).

⁷ Н. В. Пигулевская, *К вопросу об общественных отношениях на Ближнем Востоке перед арабским завоеванием*. Вестник Ленинград. Госуд. Унив. № 4 (1948). — *К вопросу о разложении рабовладельческой формации на Ближнем Востоке*. Вопросы Истории VI, № 4 (1950) 44—54. — *Проблемы распада рабовладельческого общества и формирования феодальных отношений на Ближнем Востоке*. Вопросы Истории, IX, № 3 (1953) 50—62.

⁸ М. В. Левченко, *К истории аграрных отношений в Византии в VI—VII вв. по документам византийского Египта* dans le livre *Проблемы истории докапиталистических обществ*, № 1—2, Ленинград, 1935; *Материалы для внутренней истории Восточно-Римской империи V—VI вв.* Византийский сборник, Москва-Ленинград, 1945, 12—95; *Церковные имущества в Восточно-Римской империи в V—VI вв.* Виз. Врем. II (1949) 11—59.

Centrale, l'Arabie et l'Éthiopie font l'objet des études de N. V. Pigulevskaja,⁹ ainsi que d'autres historiens (M. V. Levčenko, M. F. Sjužumov, et autres).¹⁰

Dans leurs études ces savants sont arrivés à la conclusion que, dans l'Empire romain d'Orient, de même que dans l'Empire d'Occident, le régime de l'esclavage s'était déjà avéré aux IV^e—VI^e siècles, comme un frein à l'évolution du développement social, et que ce régime a été désagrégé par les soulèvements des esclaves et des colons, qui avec les Slaves et autres peuples, luttaient pour l'abolition du régime de l'esclavage.

Étudiant le problème de la désagrégation de la société de l'Empire romain d'Orient, basée sur le régime de l'esclavage, les savants soviétiques (M. V. Levčenko, N. V. Pigulevskaja, A. P. Djakonov, A. D. Dmitrev, Z. V. Udaľcova, M. I. Sjužumov et autres) se sont en même temps penchés sur le problème du caractère et des formes de la lutte des classes des masses populaires dans la période de la transition du régime de l'esclavage au régime féodal. Dans leurs travaux ils ont montré que les particularités du développement social et économique de l'Empire romain d'Orient, aux VI^e—VII^e siècles, ont laissé leur empreinte sur la lutte des classes à cette époque. C'est ainsi que la particularité de la structure agraire de l'Empire romain d'Orient, par rapport à celui de l'Occident, — un grand développement du colonat, rapprochement de la situation du colon et de celle de l'esclave, l'existence d'une population rurale libre — a amené l'action commune des esclaves, des colons et des cultivateurs, ruinés, lors des soulèvements populaires aux IV^e—VI^e siècles. Ce sont ces mêmes raisons qui expliquent l'important rôle des colons (de même que des esclaves) dans la lutte pour la libération des masses populaires, dans l'Empire romain d'Orient plus encore que dans l'Empire d'Occident.

Se basant sur l'étude d'une vaste documentation historique concrète, A. D. Dmitrev a donné pour la première fois la description de larges mouvements d'esclaves et de colons, tels que le mouvement des scamares dans les provinces du Danube aux V^e—VI^e siècles, le soulèvement des esclaves, des colons et des mercenaires « barbares » — en Asie Mineure à la limite des IV^e et V^e siècles sous la conduite de Tribigild, ainsi que le mouvement dénommé

⁹ Н. В. Пигулевская, *Византия на путях в Индию. Из истории торговли Византии с Востоком в IV—VI вв.* Москва-Ленинград, 1951; *Византийская дипломатия и торговля шелком в V—VII вв.* Виз. Врем. I (1947) 184—214; *Эфиопия и Химьяр в их взаимоотношениях с Восточноримской империей.* Вестник Древ. Ист. № 1 (23) (1948) 87—97. — *Первоисточники кушито-химьяритских войн (К истории торговли и дипломатии Византии на Востоке).* Виз. Врем. II (1949) 74—93. — *Законы химьяритов.* Виз. Врем. III (1950) 51—61; *К вопросу об организации и формах торговли и кредита в ранней Византии.* Виз. Врем. IV (1951) 84—90.

¹⁰ М. В. Левченко, *История Византии.* Ce problème est traité dans la 1^{ère} partie d'une monographie, en préparation, de М. Я. Скумков, *Производственные отношения в византийском городе-эмпории в период генезиса феодализма.*

des latrones en Syrie, Palestine et en Egypte.¹¹ D'autres savants ont étudié les émeutes dans l'armée byzantine à la fin du VI^e siècle, les mouvements hérétiques populaires au début de l'histoire de Byzance, ainsi qu'un certain nombre d'autres mouvements populaires de ce temps.¹²

L'existence, à Byzance, de grandes villes avec une population artisanale et commerçante nombreuse, détermina le rôle important des masses populaires dans les villes, au cours des révoltes qui eurent lieu dans l'Empire aux IV^e à VII^e siècles. C'est sous ce rapport que les historiens (A. P. Djakonov, M. V. Levčenko, N. V. Pigulevskaja, M. I. Sjuzjumov et autres)¹³ ont considéré le problème du mouvement des dèmes et de la lutte des factions du cirque au début de l'histoire de Byzance. Ils ont montré que le mouvement des dèmes fut l'une des formes de la lutte de classe des masses populaires dans les villes byzantines. La manifestation la plus nette en fut le soulèvement populaire de « Nika » qui éclata à Constantinople sous l'empereur Justinien. En même temps les savants soviétiques estiment que le règne même de Justinien fut l'une des dernières tentatives du gouvernement de l'Empire de conserver non seulement le régime de l'esclavage dans l'Orient, mais aussi de le restaurer dans l'Occident.

Les conquêtes byzantines du VI^e siècle étaient liées aux tentatives faites en vue de rétablir dans l'Occident la grande propriété et de faire retourner les esclaves et les colons libérés à leurs anciens propriétaires; de même que le rétablissement de l'ancien système fiscal romain et le raffermissement de l'influence de l'aristocratie et du haut clergé — propriétaires d'esclaves. C'est une attention particulière que les savants ont attachée à la question des rapports entre les conquérants byzantins et les populations des pays conquis. Ceci a permis d'établir que les conquêtes byzantines amenaient avec elles un nouvel asservissement des masses, aggravaient la situation des esclaves, des colons et des cultivateurs libres. Les historiens soviétiques ont montré que toutes les tentatives faites par le gouvernement byzantin de Justinien, qui s'appuyait sur les propriétaires d'esclaves et sur le clergé, de restaurer le

¹¹ А. Д. Дмитриев, *Движение скамаров*. Виз. Врем. V (1952) — *Восстание вестготов на Дунае и революция рабов*. Вестник Древ. Ист. № 1 (31) (1950) 66—80. — *Synthèse de nombreuses années d'études de A. D. Dmitrev relatives au problème du mouvement des masses populaires dans l'Empire romain, dans un ouvrage en voie de préparation ayant pour titre Социальные движения в Римской империи в связи с вторжением варваров*.

¹² Н. В. Пигулевская, *Византия и Иран на рубеже VI и VII вв.* Москва-Ленинград, 1946; З. В. Удальцова, *Народные движения в Северной Африке при Юстиниане*. Виз. Врем. V (1952) 15—48 etc.

¹³ А. П. Дьяконов, *Византийские димы и факции в V—VII вв.* publié dans le *Византийский сборник* 144—227; М. В. Левченко, *Венеты и прасины в Византии в V—VII вв.* Виз. Врем. I (1947) 164—183. Н. В. Пигулевская, *Византия и Иран на рубеже VI и VII вв.* Москва-Ленинград, 1946; М. Я. Сюзюмов, *Политическая борьба вокруг зрелищ в Восточно-римской империи IV века*. Ученые записки Уральского Госуд. Унив., Свердловск, вып. II (1952). Le point de vue de l'auteur de cet ouvrage, quant à l'importance du mouvement des dèmes, diffère légèrement de celui des autres savants.

régime de l'esclavage dans l'Occident (en Afrique du Nord, en Italie et en Espagne), s'étaient heurtées à une résistance farouche, véritablement héroïque, des masses de ce pays. C'est ainsi que la politique du rétablissement des anciennes lois menée par Justinien provoqua dans les années 30-40 du VI^e siècle, un grand soulèvement populaire en Afrique du Nord sous la direction de Stotzas, auquel participèrent les soldats de l'armée byzantine, les esclaves, de même que les tribus indigènes opprimées.¹⁴

C'est une résistance encore plus ferme que les conquêtes byzantines rencontrèrent en Italie, où au milieu du VI^e siècle se déclencha une guerre libératrice des masses sous la conduite de Totila, à laquelle prirent une part active les esclaves, colons, populations rurales opprimées, romaines et ostrogothes.¹⁵

L'étude approfondie des mouvements populaires des V^e-VI^e siècles a permis d'établir le caractère révolutionnaire du passage du régime de l'esclavage au féodalisme, non seulement dans l'Occident, mais aussi dans l'Empire romain d'Orient. En même temps les byzantinistes (N. V. Pigulevskaja, M. V. Levčenko, Z. V. Udaļcova, M. I. Sjuzjumov et autres)¹⁶ ont montré les particularités de ce processus à Byzance par rapport à l'Occident. Déjà au V^e siècle, l'Empire romain d'Occident tombait sous les coups des soulèvements révolutionnaires des esclaves et des colons, et des invasions dites « barbares ». Le processus de la transition du régime de l'esclavage au féodalisme a été plus long, dans l'Empire romain d'Orient, et ne s'est terminé que vers le début du VII^e siècle. Le caractère plus prolongé de la crise des formes de production de l'esclavage dans l'Empire d'Orient par rapport à l'Empire d'Occident, et une plus grande stabilité du premier, étaient dus aux particularités de son évolution sociale, économique et politique. Tout cela a été exprimé dans un développement relativement plus grand du colonat et dans la conservation à une plus grande échelle de cultivateurs libres et de communautés rurales, de même que dans un plus haut niveau de développement de l'artisanat et du commerce et dans l'essor des villes. Cela donnait à la classe au pouvoir dans l'Empire romain d'Orient de plus grandes ressources économiques pour lutter contre les mouvements populaires et les attaques des tribus et des peuples voisins.

¹⁴ З. В. Удальцова, *Народные движения в Северной Африке при Юстиниане*. Виз. Врем. V (1952) 15—48. — *Политика византийского правительства в Северной Африке при Юстиниане*. Виз. Врем. VI (1953) 88—112.

¹⁵ З. В. Удальцова, *Предисловие к переводу Войны с готами Прокопия Кесарийского*. Москва (1950) 3—74; *Сельское зависимое население Италии VI в.* Вестник Древ. Ист. № 3 (53) (1955) 85—116.

¹⁶ Н. В. Пигулевская. *К вопросу о разложении рабовладельческой формации на Ближнем Востоке*. Вопросы истории VI, № 4 (1950) 44—54; М. В. Левченко, *История Византии*; З. В. Удальцова, *Народные движения и варварские завоевания в Восточно-Римской империи в IV—VII вв.*, chapitre IV du manuel de l'histoire du moyen âge, pour les Instituts et les Universités, *История средних веков*, I, 74—161; М. Я. Сюзюмов, *К вопросу о процессах феодализации в Римской империи*. Вестник Древ. Ист. № 1 (51) (1955) 51—67.

En même temps, nos savants ont réussi à déterminer les relations entre les soulèvements des esclaves et des colons à Byzance, aux V^e—VI^e siècles, avec les attaques contre l'Empire des peuples voisins, en particulier des Slaves.¹⁷ Par là même ils ont pu démontrer que le processus de la désagrégation du régime de l'esclavage dans l'Empire d'Orient, était en ce sens le même qu'en Occident.

C'est de façon nouvelle que fut traité, dans les travaux des historiens et archéologues (l'académicien B. D. Grekov, P. N. Tretjakov, A. V. Mišulin, M. V. Levčenko, A. P. Djakonov),¹⁸ la question du rôle des Slaves dans les destinées de l'Empire romain d'Orient. En même temps, ils ont établi que la portée progressive de la pénétration des Slaves sur une grande partie du territoire de l'Empire romain d'Orient, ne se limitait pas à ce que les Slaves contribuaient à la désagrégation de l'ancien régime de l'esclavage à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle. L'influence de la structure sociale slave sur l'évolution sociale et économique de l'Empire, contribuait à la formation de rapports féodaux plus progressifs. L'étude par les slavistes de la structure sociale slave des temps anciens contribua grandement à établir le rôle progressif des Slaves dans l'histoire de Byzance. Se fondant sur les nouvelles recherches archéologiques et l'analyse des monuments écrits, les historiens et les archéologues ont fait la lumière sur la structure sociale des Slaves anciens, ont montré la façon dont s'était effectuée chez les Slaves la désagrégation du régime primitif de la communauté et la formation de rapports féodaux. (P. N. Tretjakov, B. A. Rybakov, M. I. Brajčevskij, V. V. Mavrodin et autres).¹⁹ Un apport précieux à l'étude de ce problème a été donné par P. N. Tretjakov dans son ouvrage *Восточнославянские племена*. Il y pose d'une manière tout à fait nouvelle la question des origines slaves, esquisse les jalons de leur chemin historique de la période du régime primitif de la communauté, étudie les destinées des peuples slaves d'Orient à l'époque de la désagrégation

¹⁷ А. Д. Дмитриев, *Движение скамаров*. Виз. Врем. V (1952) 3—14. — А. В. Мишулин, *Древние славяне и судьбы Восточноримской империи*. Вестник Древ. Ист. № 1 (1939) (6) etc.

¹⁸ Б. Д. Греков, *Киевская Русь*. Москва, 1953; *Борьба Руси за создание своего государства*. Москва-Ленинград, 1945; П. Н. Третьяков, *Восточнославянские племена*. Москва, 1953; *Балканская археолого-этнографическая экспедиция*. Известия Акад. Наук СССР, серия истории и философии, III, 3 (1946). — А. В. Мишулин, en dehors des travaux mentionnés plus haut: *Материалы к истории древних славян. Древние славяне в отрывках греко-римских и византийских писателей по VII в. н. э.* Вестник Древ. Ист., № 1 (14) (1941) 225—280. — М. В. Левченко, *Византия и славяне в VI—VII вв.* Вестник Древ. Ист. № 4 (5) (1938). — А. П. Дьяконов, *Известия Иоанна Эфесского и сирийских хроник о славянах VI—VII вв.* Вестник Древ. Ист. № 1 (15) (1946). — С. А. Жебелев, *Маврикий (Стратег) Известия о славянах VI—VII вв.* Ист. архив 2 (1939). — Б. Т. Горянов, *Славянские поселения VI в. и их общественный строй*. Вестник Древ. Ист. № 1 (6) (1939). — Н. В. Пигулевская, *Авары и славяне в сирийской историографии*. Советское востоковедение 2 (1941).

¹⁹ П. Н. Третьяков, *Восточнославянские племена*; Б. А. Рыбаков, *Анты и Киевская Русь*. Вестник Древ. Ист. № 1 (6) (1939); М. Ю. Браичевский, *Об «антах» Псевдомаврикия*, Советская этнография, № 2 (1954).

du régime primitif de la communauté, ainsi que la lutte des Slaves contre les Etats à régime esclavagiste de la Méditerranée et des rives de la mer Noire (Byzance incluse). Le fait que les historiens et archéologues ont pu établir le niveau élevé du développement social et économique des Slaves, lors des guerres des Balkans des VI^e et VII^e siècles, a permis de comprendre l'influence de leur structure sociale sur les rapports sociaux et économiques existant alors dans l'Empire byzantin.

Ainsi, toutes les dernières études des historiens soviétiques ont montré le rôle important des tribus slaves dans les destinées de l'Empire romain d'Orient, ce qui est en beaucoup de points analogue au rôle joué par les Germains et autres peuples dit « barbares » dans les destinées de l'Empire romain d'Occident.

Toutefois, on ne peut encore considérer comme étant résolus tous les problèmes du passage du régime de l'esclavage au féodalisme. C'est pourquoi les historiens ont commencé à l'heure actuelle un débat vif et fructueux sur la question de la fin du régime de l'esclavage et de son remplacement par le féodalisme. A ce débat prennent également part les savants byzantinistes. Il s'est avéré au cours de ce débat, qu'il existait des divergences de vues entre certains savants, en particulier sur la détermination de l'époque de la désagrégation du régime de l'esclavage à Byzance.²⁰ Il n'y a pas de doute que la continuation d'échanges de vues sur ce problème va contribuer à sa solution définitive.

L'attention des byzantinistes a été également attirée par une question aussi ardue que le problème de l'affirmation du féodalisme à Byzance. En même temps ils ont démontré le rôle important des tribus slaves dans la formation des rapports féodaux dans l'Etat byzantin. Se fondant sur l'étude de divers écrits anciens et, en particulier, de *La loi agricole*, ainsi que sur les résultats des fouilles archéologiques, les historiens (E. E. Lipšic, M. I. Sjuzumov)²¹ ont éclairci le problème de l'influence de la communauté slave libre sur l'évolution des rapports féodaux dans l'Empire byzantin. En même temps, ils ont cherché à établir la véritable échelle et le caractère des changements d'importance dus à la pénétration des Slaves à Byzance, et l'apport de ceux-ci à la structure sociale de ce pays. Les travaux de M. V. Levčenko,

²⁰ Cette discussion a été engagée par les revues Вестник Древ. Ист. et Виз. Врем. Une série d'articles sur l'abolition du régime de l'esclavage dans l'Empire romain d'Orient vont paraître incessamment dans les prochains numéros des ces périodiques.

²¹ Е. Э. Липшиц, *Византийское крестьянство и славянская колонизация*. Виз. сборник, 95—143; *Из истории славянских общин в Македонии в VI—IX вв. н. э.* (Некоторые наблюдения по аграрной истории Византии), dans le recueil consacré «Академику Б. Д. Грекову ко дню семидесятилетия», Москва, Акад. Наук СССР, Институт Истории (1952) 49—54; *Славянская община и ее роль в формировании византийского феодализма*. Виз. Врем. I (1947) 144—163. — М. Я. Цюсюмов, *Спорные вопросы о характере и сущности византийской общины по «Земледельческому закону»* (en préparation).

M. I. Sjuzjumov et autres,²² qui se fondent sur la méthode de l'étude historique comparée du processus de la formation des rapports féodaux, dans un certain nombre de pays de l'Orient et de l'Occident, se rapportent à certaines questions particulières du développement du féodalisme à Byzance. Tandis qu'en Occident la période du développement des rapports féodaux était caractérisée par une complète décadence des métiers, du commerce, ainsi que par un dépeuplement des villes, de très importants centres urbains avec une production artisanale très développée et un commerce prospère se sont conservés à cette époque à Byzance. Les villes byzantines furent les gardiennes de la haute culture matérielle et spirituelle de l'antiquité. Le fait que les villes continuaient d'être des centres importants de l'artisanat et du commerce a fortement influencé le processus de la formation du féodalisme à Byzance, contribuant à une moindre naturalisation de son économie.

Les rapports de production dans les villes byzantines, dans la période de la formation du féodalisme, font ces dernières années l'objet des études de nombreux savants (M. I. Sjuzjumov, E. E. Lipšic, A. P. Každan et autres).²³ M. I. Sjuzjumov a fait paraître la traduction en langue russe du monument écrit du X^e siècle, dénommé *Книги эпарха*, qui est une source précieuse pour l'histoire de l'organisation intérieure des corps de métiers byzantins.²⁴

Par l'étude des monuments législatifs, des écrits hagiographiques et épistolaires, ainsi que par l'étude des faits rapportés dans les chroniques byzantines, les savants ont établi le rôle des villes byzantines dans le processus général de la formation et de l'évolution du féodalisme à Byzance, faisant voir que le développement social et économique des villes byzantines au début du moyen-âge était organiquement lié aux changements de la structure sociale de l'Empire byzantin. Sans nier que les villes de Byzance étaient héritières des villes romaines et helléniques, nos savants démontrèrent en même temps le caractère féodal des villes byzantines du X^e siècle. Ils firent également ressortir les traits de ressemblance et de différence des corps de métiers et des corporations marchandes byzantines avec celles des villes de l'Europe Occidentale, tout en notant que les particularités de l'organisation des corps de métier byzantins étaient à leur tour dues au développement spéci-

²² M. В. Левченко, *История Византии*; М. Я. Сюзюмов, *Производственные отношения в византийском городе-эмпории в период генезиса феодализма (en préparation)*; *Проблемы иконоборчества в Византии*. Ученые записки Свердлов. Госуд. Педагог. института IV (1948); *О социальной сущности законодательства «Василик»*. Виз. Врем. VI (1953) 72—87.

²³ М. Я. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X в.* Виз. Врем. IV (1951) 11—41.

²⁴ Е. Э. Липшиц, *К вопросу о городе в Византии в VIII—IX вв.* Виз. Врем. VI (1953) 113—131; А. П. Каждан, *Цехи и государственные мастерские в Константинополе в IX—X вв.* Виз. Врем. VI (1953) 132—155; *Рабы и мистин в Византии IX—XI вв.* Ученые записки Тульского Госуд. Педагог. Института, вып. 2 (1951); *Византийские города в VII—XI вв.* Советская Археол. 21 (1954) 164—188. — *Книга эпарха. Устав византийских цехов X в.* Перевод с греческого и комментарий М. Я. Сюзюмова. Ученые записки Свердлов. Госуд. Педагог. Института 6 (1949).

fique social, économique et politique de Byzance dans la période de formation du féodalisme. L'Empire byzantin de cette période a su garder sa centralisation, ce qui explique par exemple la faiblesse relative des corps de métiers byzantins et la sévère réglementation de l'Etat à leur égard. Une plus longue conservation de vestiges de l'esclavage à Byzance détermina l'utilisation sur une vaste échelle du travail d'esclaves dans les corps de métiers byzantins du X^e siècle. Un des traits spécifiques de la production artisanale byzantine était l'emploi de la main-d'œuvre salariée — des *misthis*. C'est en relation avec cela qu'à la différence des corps de métiers en Europe Occidentale, où existaient les catégories de maîtres, de compagnons et d'apprentis, les *ergastères* byzantins se composaient de quatre catégories sociales, notamment, patrons d'*ergastères*, esclaves (main-d'œuvre qualifiée ou petite main), ouvriers salariés — *misthis*, et apprentis.

Se refusant à toute idéalisation de l'organisation byzantine de corps de métiers, M. I. Sjuzjumov arrive, avec divers documents à l'appui, à démontrer la situation extrêmement pénible des travailleurs des villes byzantines, et tout particulièrement celle des esclaves et des *misthis*. Il fait voir les contradictions sociales à l'intérieur des corps de métiers, prouvant par là même le caractère erroné de la théorie de la prétendue situation privilégiée de la main-d'œuvre des ateliers artisanaux byzantins, et en particulier des ateliers produisant des soieries précieuses.²⁵

M. I. Sjuzjumov fait la synthèse de plusieurs années d'étude dans le domaine de la structure des villes byzantines, dans un ouvrage intitulé *Rapports de production dans la ville emporium byzantine de la période de la genèse du féodalisme*.²⁶

Une autre caractéristique importante du développement des rapports féodaux à Byzance est constituée par le fait que la formation du féodalisme avait lieu ici dans les conditions d'un Etat dans une certaine mesure centralisé. A l'époque où, sur les ruines de l'Empire romain d'Occident, se créait un certain nombre de royaumes « barbares » indépendants, Byzance au contraire présentait même au début du moyen-âge un seul et unique organisme d'Etat avec un pouvoir centralisé et un appareil bureaucratique très développé.

Une troisième caractéristique importante distinguant Byzance des pays de l'Europe Occidentale de la période de la formation du féodalisme réside dans la conservation au sein de l'Empire byzantin, d'une haute culture et d'un niveau élevé d'instruction. Au moment où, au début du moyen-âge, nous observons en Occident, la déchéance de la culture matérielle et spirituelle et l'abandon de nombreuses valeurs culturelles créées dans l'antiquité, Byzance reste à la même époque une oasis de la civilisation antique qui évolue d'une façon originale sous l'influence des cultures des peuples qui se sont établis sur le territoire de l'Empire.

²⁵ М. Я. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X в.*

²⁶ Cet ouvrage est en voie de publication.

Dans leurs études sur le développement du mode de production féodal à Byzance, nos historiens prêtent une attention toute particulière au problème de la formation de la propriété foncière, ainsi qu'au problème de l'asservissement du cultivateur byzantin. En même temps ils cherchent à établir la différence existant entre la situation de la population rurale féodalement dépendante à Byzance et dans les pays de l'Europe Occidentale et Orientale (stabilité de la commune rurale libre, comme suite de l'établissement des Slaves sur le territoire de l'Empire, rôle plus important qu'en Occident de la rente foncière centralisée du fait de l'existence de l'Etat, etc.).²⁷

L'étude de la structure agraire de Byzance amena nos savants à conclure que les rapports féodaux étaient déjà complètement établis à Byzance vers le début du XI^e siècle. Cette façon de voir est contraire à celle de certains savants étrangers qui affirmaient que le féodalisme fut introduit à Byzance par les croisés occidentaux après la conquête de Byzance en 1204, lors de la quatrième croisade.

Les mouvements antiféodaux des paysans au début du moyen-âge, tel le mouvement des pauliciens, ont fait également l'objet des études des byzantinistes (E. E. Lipsic, M. I. Sjuzjumov, Melik-Bachšjan et autres).²⁸

Un des plus grands mouvements antiféodaux du début du moyen-âge, — le soulèvement de Thomas le Slave (821-823)²⁹ — a été étudié d'une façon approfondie par les savants. Utilisant une documentation historique concrète très importante, ils ont cherché à établir le rôle des soulèvements populaires des IX^e et X^e siècles pour les destinées de l'Empire.³⁰

Des problèmes compliqués qui se rapportent à la dernière période de l'existence de l'Empire byzantin (XIII^e-XV^e siècles) se posent devant les chercheurs. Il est à noter que l'étude des rapports sociaux et économiques qui s'étaient formés à Byzance à la fin de son existence, longtemps resta négligée dans notre littérature historique. Toutefois, au cours des dernières années nos byzantinistes se sont efforcés de combler cette lacune de notre historiographie. Ils attachèrent leur attention principalement à l'étude de la structure agraire de la dernière période de Byzance, et en premier lieu à l'éclaircissement du caractère spécifique du *féodalisme byzantin de la der-*

²⁷ Ces problèmes font l'objet de l'ouvrage en préparation de A. P. Každan sous le titre de: *Очерки по истории византийского феодализма конца IX—X вв.*; ils sont traités également dans l'ouvrage de K. A. Osipova, *Положение крестьянства в Византии в X веке* etc.

²⁸ E. Э. Липшиц, *Павликианское движение в Византии в VIII и первой половине IX вв.* Виз. Врем. V (1952) 49—72. — М. Я. Сюзюмов, *Проблемы иконоборчества в Византии.* Ученые записки Свердлов. Госуд. Педагог. Института № 4 (1948). — С. Т. Мелник-Бахшян, *Павликианское движение в Армении.* Ереван, Ереванский государственный университет, 1953, en arménien.

²⁹ E. Э. Липшиц, *Восстание Фомы Славянина и византийское крестьянство на грани VIII—IX вв.* Вестник Древ. Ист. № 1 (6) (1939).

³⁰ А. П. Каждан, *Великое восстание Василия Мелной руки.* Виз. Врем. IV (1951) 73—83; *Крестьянские движения в Византии в X в. и аграрная политика императоров Македонской династии.* Виз. Врем. V (1952) 73—98.

nière période. A cet effet il faut signaler l'ouvrage de B. T. Gorjanov, *Византийское крестьянство при Палеологах*.³¹ L'auteur se servant de divers actes, y étudie la situation de la paysannerie byzantine au cours des XIII^e—XV^e siècles, ainsi que l'évolution des formes de dépendance féodale des cultivateurs et les destinées de la commune rurale. Les ouvrages de A. F. Višnjakova, I. I. Sokolov, E. Černousov et autres historiens³² sont également consacrés à l'analyse des rapports agraires de la dernière période byzantine.

Certains historiens soviétiques voient dans la dernière période de l'existence de Byzance, l'époque de la désagrégation des rapports féodaux. Le développement des échanges marchandises-argent et la différenciation de la population rurale ont créé à leur avis les conditions préalables pour l'apparition, à l'intérieur de la société féodale, d'éléments de nouveaux rapports capitalistes. C'est ce point de vue que défend, dans *Аграрные отношения в Византии в XIII—XIV вв.*, l'historien A. P. Každan. Son point de vue est partagé par d'autres savants.³³

L'étude des rapports sociaux et économiques de la dernière période de Byzance est d'une grande importance pour la solution d'un problème aussi compliqué que celui de la chute de l'Etat byzantin au XV^e siècle. Ce n'est qu'en procédant à une analyse de la structure sociale et économique de Byzance de la dernière période qu'il sera possible d'établir les raisons de la destruction de l'Etat byzantin. La décadence économique, — conséquence de la non-comptabilité entre les forces productrices en développement et les rapports de production féodale, agissant comme frein — fut une des raisons principales de cet état de choses.³⁴ La décadence économique a été cause de la misère des populations rurales et des masses plébéiennes de la ville, ce qui à son tour provoqua l'accentuation de la lutte des classes dans l'Empire.³⁵

Du fait des changements importants dans l'économie des villages et des villes de Byzance de la dernière période, dus à la désagrégation des rapports féodaux, le caractère de la lutte des classes se modifie. Des soulèvements auxquels participent au même titre les paysans féodalement dépendants et les

³¹ Б. Т. Горьянов, *Византийское крестьянство при Палеологах*. Виз. Врем. III. (1950) 19—50.

³² А. Ф. Вишнякова, *Хозяйственная организация монастыря Лемвиотиссы*. Виз. Врем. XXV (1928) 33—52. — И. И. Соколов, *Крупные и мелкие властелины в Фессалии в эпоху Палеологов*. Виз. Врем. XXIV (1923—1926). — *Материалы по земельно-хозяйственному быту Византии*. Известия Акад. Наук СССР, Отделение общественных наук (1931). — Е. Черноусов, *Вновь об экономической истории Византии*. Труды ассоциации Института научных разысканий на Северном Кавказе XLVIII (1928).

³³ А. П. Каждан, *Аграрные отношения в Византии в XIII—XIV вв.* Москва, 1952.

³⁴ З. В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV в.* Вопросы истории IX, № 7 (1953) 102—120; *Предательская политика феодальной знати в Византии в период турецкого завоевания*. Виз. Врем. VII (1953) 93—121; *Борьба партий в Пелопоннесе во время турецкого завоевания*. Средние века III (1951).

³⁵ З. В. Удальцова, *Борьба партий в Византии в XV в. и деятельность Виссариона Никейского*. Вестник Москов. Госуд. Университета, № 1 (1947).

masses plébéiennes asservies des villes, font suite à des soulèvements antiféodaux purement paysans. Dans les villes byzantines, bien qu'assez lentement, naissaient les éléments du capitalisme et se formaient de nouvelles forces sociales, ce qui fit entrer la lutte des classes à Byzance dans une nouvelle phase. Le serf n'est plus seul dans la lutte contre le seigneur, mais combat côte à côte avec l'artisan et le travailleur salarié des villes, non moins misérable que lui. Des mouvements antiféodaux paysans de Thrace et de Macédoine fusionnent à cette époque avec les soulèvements des masses plébéiennes et des populations commerçantes de Thessalonique et d'Adrinople. Les changements dans le caractère de la lutte des classes au XIV^e siècle, trouvent leur meilleure expression dans le soulèvement des zélotes de Thessalonique (1342-1349).

La commune de Thessalonique fut une des premières annonciatrices des futures luttes de classes de la bourgeoisie naissante alliée à la paysannerie et les masses plébéiennes des villes. C'est cette alliance des masses de la ville avec les populations rurales asservies, qui fit la force de la commune de Thessalonique, lui donnant la possibilité de résister pendant 7 ans aux attaques conjuguées de ses ennemis. Sa faiblesse, qui provoqua l'écroulement de la république des zélotes, consistait dans une insuffisante maturité politique des diverses couches sociales de la ville, et dans l'absence des conditions économiques pour le développement et la consolidation de la bourgeoisie et de la classe prolétarienne. L'étude du soulèvement des zélotes fait l'objet des ouvrages de A. K. Berger, B. T. Gorjanov, A. P. Každan et autres savants.³⁶ B. T. Gorjanov analyse les sources se rapportant au soulèvement des zélotes et montre la participation de larges masses paysannes, de la Thrace et de la Macédoine, à ce soulèvement, ce qui prouve le caractère antiféodal du mouvement. A. P. Každan qui pose le problème de la dissension sociale des masses ayant participé au soulèvement des zélotes, met en évidence la politique de trahison des gros marchands et du patronat artisanal de Thessalonique, et détermine les étapes du mouvement des zélotes. L'étude par nos savants du programme des réformes sociales et économiques des zélotes et de leur activité dans l'application de ce programme, est d'une grande importance pour la compréhension du caractère de ce mouvement.

Une place importante est attribuée, dans les travaux de nos historiens, à la situation extérieure de Byzance et de ses relations avec les pays de l'Europe Orientale et Occidentale, ainsi qu'avec l'Orient asiatique.

Les meilleurs résultats en ce sens ont été enregistrés dans le domaine de l'étude des relations des Byzance avec les pays slaves et, en particulier, avec

³⁶ А. К. Бергер, *Демократическая революция в Византии в XIV в.* Архив Маркса и Энгельса, V (1930). — Б. Т. Горьянов, *Восстание зилотов в Византии (1342—1349 гг.)*. Известия Акад. Наук СССР, III (1946), Серия истории и философии, № 1, 92—96. — *Первая гомилия Григория Паламы как источник к истории восстания зилотов*. Виз. Врем. I (1947) 261—266. — О. П. Каждан, *Аграрные отношения в Византии в XIII—XIV вв.* Москва 1952, гл. VIII. — З. В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV в.* Вопросы истории IX, № 7 (1953) 102—120.

la Russie de Kiev. Certains savants (B. D. Grekov, M. N. Tichomirov, P. N. Tretjakov, B. A. Rybakov, V. I. Pičeta, A. V. Mišulin, M. V. Levčenko et autres)³⁷ s'attachent à résoudre les problèmes des origines des Slaves orientaux et méridionaux et de leurs rapports avec Byzance.

Un autre problème, étroitement lié à celui de l'origine des anciens Slaves, est celui de la constitution des premiers Etats des Slaves orientaux et des Slaves méridionaux. Comme la constitution des premiers Etats slaves dans la péninsule Balkanique était accompagnée de luttes farouches contre l'Empire de Byzance, il est tout naturel que nos historiens attachent une grande importance à l'étude des rapports existant à l'époque entre les peuples slaves et Byzance (P. N. Tretjakov, S. A. Nikitin et autres).³⁸ Un ouvrage collectif *История Болгарии*³⁹ contient les dernières données sur le problème de la constitution de l'Etat bulgare et de ses relations avec Byzance.

Les historiens et archéologues qui s'occupent de l'histoire de notre pays et en particulier de la constitution de l'Etat de Kiev, se sont tout naturellement intéressés à la question des relations entre Byzance et la Russie de Kiev au début du moyen-âge (B. D. Grekov, M. N. Tichomirov, B. A. Rybakov, V. V. Mavrodin, M. V. Levčenko et autres).⁴⁰ Se servant de nouvelles données provenant des sources russes et byzantines et reconsidérant avec un esprit critique les écrits des auteurs byzantins dont ils s'étaient déjà servis les historiens y trouvèrent à nouveau confirmation des conclusions du byzantiniste russe V. G. Vasiljevskij qui affirmait que les premières campagnes russes

³⁷ Б. Д. Греков, *Крестьяне на Руси с древнейших времен до XVII века*, I, II. Москва, 1950; *Киевская Русь; Борьба Руси за создание государства*; П. Н. Третьяков, *Восточнославянские племена*; Б. А. Рыбаков, *Ремесло древней Руси*. Москва, 1948; В. И. Пичета, *Византия и славяне*. Истор. журн. XIV, № 10—11 (1944). — А. В. Мишулин, *Материалы к истории древних славян. Древние славяне в открывках греко-римских и византийских писателей по VII в. н. э.* Вестник Древ. Ист., № 1 (14) (1941) 225—280. — М. В. Левченко, *Византия и славяне в VI—VII веках*. Вестник Древ. Ист., № 4 (5) (1938). — *Ценный источник по вопросу русско-византийских отношений в X в. («Записка греческого топарха»)*. Виз. Врем. IV (1951) 42—72; *Русско-византийские договоры 907 и 911 гг.* Виз. Врем. V (1952) 105—126; *Произведения Константина Багрянородного как источник по истории Руси в первой половине X в.* Виз. Врем. VI (1953) 11—35, *Взаимоотношения Византии и Руси при Владимире*. Виз. Врем. VII (1953) 194—223; *Очерки по истории СССР. Период феодализма, I*. Под редакцией Б. Д. Грекова, Л. В. Черепнина, В. Т. Пашуто. Москва, 1953.

³⁸ П. Н. Третьяков, *ор. cit.* — С. А. Никитин, *Образование Болгарского государства*. Вестник Москов. Госуд. Унив. (1952). Серия общественных наук, № I, 131—153; Ю. В. Готье, *Образование Сербского государства*, dans le livre *Славянский сборник*. Москва, 1947, 5—44.

³⁹ *История Болгарии*, I. Под редакцией П. Н. Третьякова, С. А. Никитина, Л. Б. Валева. Москва, Акад. Наук СССР, Институт славяноведения, 1954.

⁴⁰ Б. Д. Греков, *ор. cit.*; М. Н. Тихомиров, *Древнерусские города*. Ученые записки Москов. Госуд. Унив., вып. 99 (1946); Б. А. Рыбаков, *ор. cit.*; В. В. Мавродин, *ор. cit.*; М. В. Левченко, *ор. cit.*; Н. В. Пигулевская, *Имя «Русь» в сирийском источнике VI века н. э.* «Академику Б. Д. Грекову ко дню семидесятилетия», 42—48; *Сирийские источники по истории народов СССР*. Москва-Ленинград, 1941.

contre Byzance eurent lieu bien avant l'an 860. Cela nous offre une preuve supplémentaire de l'existence d'un fort Etat de Kiëv longtemps avant l'avènement de la dynastie des Rurikovitch, et démontre encore une fois l'inconsistance de la théorie normaniste des origines de l'Etat russe de Kiev.⁴¹

Etudiant les campagnes russes contre Byzance aux IX^e et X^e siècles et les traités russo-byzantins du X^e siècle, nos historiens (B. D. Grekov, M. V. Levčenko et autres) ont fait voir d'une façon approfondie que ces campagnes n'avaient pas pour but que le « pillage », comme le faisaient croire certains savants, mais étaient provoquées par des raisons politiques et économiques profondes. Ces campagnes ne poursuivaient pas comme but unique la prise d'un riche butin, mais exprimaient l'aspiration russes de se faire admettre avec droits égaux sur un des plus grands marchés du temps — Constantinople — et de forcer Byzance à tenir compte du nouveau facteur politique que représentait le puissant Etat de Kiev.⁴²

Les rapports internationaux entre les divers Etats de la péninsule des Balkans au X^e siècle, lors des campagnes bulgares du prince russe Svjatoslav, font l'objet d'une étude spéciale de nos historiens (M. N. Tichomirov, M. V. Levčenko, P. O. Karyškovskij et autres).⁴³ Dans son ouvrage *Исторические связи русского народа с южными славянами с древнейших времен до половины XVII. в.*, M. N. Tichomirov nous montre que, du temps de la deuxième campagne bulgare du prince russe Svjatoslav, commence à se former l'alliance russo-bulgare, contre Byzance et la noblesse bulgare qui fit cause commune avec Byzance. Cette alliance avait pour base les anciennes relations économiques, politiques et culturelles de la Russie et de la Bulgarie. Elle était également conditionnée par la politique agressive de Byzance envers les pays du littoral Ouest de la mer Noire. Ce point de vue exprimé pour la première fois dans notre littérature historique par M. N. Tichomirov a été par suite développé dans les travaux de M. V. Levčenko et P. O. Karyškovskij. Le dernier des auteurs nommés est, de plus arrivé par la comparaison des sources byzantines, russes et orientales, à préciser le temps des campagnes bulgares de Svjatoslav.⁴⁴

⁴¹ Е. Э. Липшиц, *О походе Руси на Византию ранее 842 г.* Истор. записки XXVI (1948).

⁴² Б. Д. Греков, *Киевская Русь*; М. В. Левченко, *Очерки по истории русско-византийских отношений* (en préparation); *Русско-византийские договоры 907 и 911 гг.* Виз. Врем. V (1952) 105—126.

⁴³ М. Н. Тихомиров, *Исторические связи русского народа с южными славянами с древнейших времен до половины XVII в.* Славянский сборник 125—201; М. В. Левченко, cités plus haut *Очерки по истории русско-византийских отношений*; П. О. Карышковский, *Русско-болгарские отношения во время Балканских войн Святослава.* Вопросы истории VII, № 8 (1951) 101—105; *Балканские войны Святослава в византийской исторической литературе.* Виз. Врем. VI (1953) 36—71; *К истории Балканских войн Святослава.* Виз. Врем. VII (1953) 224—243.

⁴⁴ П. О. Карышковский, *О хронологии русско-византийской войны при Святославе.* Виз. Врем. V (1952) 127—138, etc.

Les relations russo-byzantines du temps du prince Vladimir, qui faisaient l'objet de l'étude de nombreux savants russes d'avant la Révolution et de savants soviétiques, ont été à nouveau soumises à l'étude par M. V. Levčenko qui a précisé un certain nombre de questions litigieuses relatives à l'organisation primitive de l'Eglise russe. Dans ses recherches sur ces questions M. V. Levčenko s'est penché avec attention sur l'étude des sources byzantines qui contenaient des informations sur l'Etat de Kiëv. Il continuait ainsi les meilleures traditions des byzantinistes russes (V. G. Vasilievskij et autres). En particulier il a revu la question de la date et de la localisation du monument « énigmatique » *Note du toparque grec*, ce qui l'a fait arriver à la conclusion que le lieu d'action du toparque grec, auteur de la *Note*, n'est pas la Crimée (comme l'avaient pensé certains savants), mais les rives du Dniestr; quant aux événements décrits dans ce monument, ils se rapportent à la fin du X^e siècle — à l'époque du règne du prince Vladimir de Kiev et des guerres de l'empereur byzantin Basile II contre le tsar bulgare Samuel. L'examen de l'écrit a donné la possibilité à M. V. Levčenko de tirer une autre conclusion importante, à savoir que la Russie de Kiev sous Vladimir maintenait des relations étroites avec les pays du Danube où existait une population russe.⁴⁵ Le même savant a soumis à une nouvelle analyse quelques données des historiens byzantins, et en particulier celles de Constantin Porphyrogénète relatives à l'Etat de Kiev et de ses rapports avec Byzance, faisant ressortir leur caractère excessivement tendancieux et signalant de nombreuses inexactitudes de l'auteur dans sa façon de traiter l'histoire de Russie.⁴⁶ Le résultat de plusieurs années d'études de M. V. Levčenko sur les relations russo-byzantines fait l'objet de son ouvrage fondamental de généralisation, *Очерки по истории русско-византийских отношений*, ouvrage posthume dont on prépare la publication.

Les relations politiques et culturelles de Byzance et de la Russie moscovite font l'objet d'une étude approfondie de M. N. Tichomirov dans l'ouvrage *Византия и Московская Русь*.⁴⁷ L'auteur montre dans cet ouvrage que, malgré son éloignement, Moscou avait au XIV^e siècle des relations plus étroites avec Constantinople que les autres villes russes. Les échanges culturels entre la Russie moscovite et Byzance étaient aussi profitables pour l'un que pour l'autre de ces pays. Toutefois, les tentatives faites par Byzance de soumettre la Russie moscovite à son influence politique par l'intermédiaire du clergé grec, rencontraient une résistance énergique de la Russie moscovite qui maintint l'indépendance de son Eglise vis-à-vis de Byzance. De plus, avec l'affai-

⁴⁵ М. В. Левченко, *Взаимоотношения Византии и Руси при Владимире*. Виз. Врем. VII (1953) 194—223; *Ценный источник по вопросу русско-византийских отношений в X в. («Записка греческого топарха»)*. Виз. Врем. IV (1951) 42—72.

⁴⁶ М. В. Левченко, *Произведения Константина Багрянородного как источник по истории Руси в первой половине X века*.

⁴⁷ М. Н. Тихомиров, *Византия и Московская Русь*. Ист. Журн. XV, № 1—2 (1945) 9—13.

blissement de l'Empire des Romées à partir de la fin du XIV^e siècle Byzance recourt de plus en plus souvent à l'aide de l'Etat russe.

L'apport de nos savants dans le domaine de l'étude des relations de Byzance et des peuples slaves, et en particulier des relations byzantino-russes n'est pas à négliger. La science soviétique réfute la thèse erronée de l'entière dépendance de la culture slave (y compris celle de la Russie) de Byzance.

Sans nier l'apport important de Byzance à la vie politique et culturelle des pays slaves, nos savants ont en même temps démontré le niveau élevé du développement politique, social et culturel des peuples slaves dès le début du moyen-âge. C'est ainsi que dans son ouvrage fondamental *Ремесло древней Руси*, B. A. Rybakov, découvertes archéologiques à l'appui, prouve qu'aux IX^e et X^e siècles, l'Etat de Kiev avait atteint un niveau élevé de développement de sa culture matérielle et spirituelle.⁴⁸ Nos savants sont arrivés à la conclusion que les échanges culturels entre Byzance et les peuples slaves n'étaient sûrement pas à sens unique, mais que les peuples slaves ont fortement marqué par leur influence le régime social et la culture de Byzance. Les résultats des études des savants dans ce domaine sont généralisés dans un ouvrage collectif *История культуры древней Руси*.⁴⁹

Au cours des dernières années les historiens soviétiques (M. N. Tichomirov, D. S. Lichačev, K. E. Granstrem, M. V. Ščepkina et autres)⁵⁰ se sont penchés sur diverses questions de l'histoire de la culture des peuples slaves et en particulier sur le problème des origines de l'écriture slave.

Contrairement au point de vue de certains savants étrangers qui considéraient que l'écriture, de même qu'en général toute la culture, avait été empruntée par les peuples slaves à Byzance, nos savants ont essayé de prouver que l'écriture slave s'est formée sur la base des signes slaves (*čerty i rezy* — en russe) existant avant Cyrille et Méthode.

Les problèmes économiques, diplomatiques et culturels des relations de Byzance avec les pays de l'Europe Occidentale n'échappent pas non plus du champ de vision de nos savants médiévalistes.

Les relations économiques, politiques et culturelles étroites de Gênes et Venise avec l'Empire byzantin font l'objet des études de E. T. Skržinskaja et N. P. Sokolov.

Dans son ouvrage *Генуэзцы в Константинополе в XIV в.*, E. T. Skržinskaja peint avec des couleurs vives le tableau plein de dramatisme de la déca-

⁴⁸ Б. Д. Рыбаков, *Ремесло древней Руси*.

⁴⁹ *История культуры древней Руси*, I. Под редакцией Б. Д. Грекова и М. И. Артамонова. Москва-Ленинград, 1948.

⁵⁰ *Городская письменность в древней Руси*. Труды отдела древнерусс. литературы, IX (1953); М. Н. Тихомиров, М. В. Щепкина, *Два памятника Новгородской письменности*. Москва 1952. — Е. Э. Гранстрем, *О связи Кирилловского устава с византийским унциалом*. Виз. Врем. III (1950) 218—229; Д. С. Лихачев, *Исторические предпосылки возникновения русской письменности и русской литературы*. Вопросы истории VII, № 12 (1951) 30—54.

dence de l'Empire jadis brillant des Romées au XIV^e siècle, et montre la pénétration des marchands italiens (Vénitiens d'abord, Gênois ensuite) à Byzance. Elle démontre les conséquences néfastes de cette pénétration pour le développement économique de l'Empire.⁵¹ Dans une autre de ses études *Петрарка о генуэзцах на Леванте* le même auteur fait une analyse profonde de l'héritage épistolaire du grand poète italien — source historique qui aide à comprendre les péripéties compliquées de la lutte acharnée des Gênois et des Vénitiens pour la suprématie à Byzance.⁵²

L'histoire des croisades, pour l'étude desquelles un effort considérable sont également étudiées dans les ouvrages de N. P. Sokolov.⁵³ Parmi ses ouvrages, celui qui mérite le plus grand intérêt est *Венецианская доля в византийском наследстве*. Dans cet ouvrage, l'auteur reconsidère les données de certaines sources dont l'interprétation habituelle lui paraissait manquer de précision, et donne sa version sur les acquisitions territoriales de Venise à Byzance comme suite à la quatrième croisade.

L'histoire des croisades, pour l'étude desquelles un effort considérable a été fait par les byzantinistes russes et en particulier par Uspenskij continue d'attirer l'attention de beaucoup de savants. La quatrième croisade qui avait joué un rôle si néfaste dans les destinées de Byzance a fait naître une forte résonance dans les écrits russes de l'époque. Sous ce rapport l'étude par N. A. Meščerskij de *Древнерусская повесть о взятии царьграда фрягами* (et d'autres sources russes) jette un jour nouveau sur les dramatiques événements de 1204 et présente un grand intérêt.⁵⁴ En même temps qu'est poursuivie l'étude de nouvelles données des sources anciennes russes sur l'histoire de la quatrième croisade, nos byzantinistes revoient aussi certaines questions relatives au rôle de la papauté dans la quatrième croisade et cherchent à élucider la situation internationale compliquée qui s'était créée à l'époque.⁵⁵

Au cours des dernières années, notre science a également étudié les ques-

⁵¹ Е. Ч. Скржинская, *Генуэзцы в Константинополе в XIV в.* Виз. Врем. I (1947) 213—234.

⁵² Е. Ч. Скржинская, *Петрарка о генуэзцах на Леванте*. Виз. Врем. II (1949) 245—266.

⁵³ Н. П. Соколов, *К вопросу о взаимоотношениях Византии и Венеции в последние годы правления Комнинов (1171—1185 гг.)*. Виз. Врем. V (1952) 139—151. — *Венецианская доля в византийском «наследстве»*. Виз. Врем. VI (1953) 156—185; *Восточная политика венецианской плутократии в XII в.*, Ученые записки Горьков. Госуд. Унив. 1950. Серия историкофилологических наук, вып. 18. — La synthèse de plusieurs années d'études de ces questions est faite par l'auteur dans un ouvrage qui est en préparation *Образование и первоначальная организация Венецианской колониальной державы (XI—XIII вв.)*.

⁵⁴ Cet ouvrage sera publié dans le prochain volume du Виз. Врем.

⁵⁵ М. А. Заборов, *Папство и захват Константинополя крестоносцами в начале XIII в.* Виз. Врем. V (1952) 152—177. — *К вопросу о предистории четвертого крестового похода*. Виз. Врем. VI (1953) 223—235 etc.

tions des relations diplomatiques, politiques et culturelles de Byzance avec les Etats de l'Europe Occidentale durant les XIII^e—XV^e siècles.⁵⁶

Les relations de Byzance avec les pays de l'Orient constituent une branche à part de nos études byzantines. Parmi les travaux de nos savants consacrés à cette question il faut avant tout noter ceux de N. V. Pigulevskaja. Ses ouvrages donnent une vue d'ensemble des relations de Byzance avec les pays de l'Orient au début du moyen-âge. Dans une monographie *Месопотамия на рубеже V—VI вв.* N. V. Pigulevskaja caractérise les rapports agraires dans la province byzantine d'Ozréné et jette la lumière sur les relations de Byzance et de l'Iran à la limite des V^e et VI^e siècles. Pigulevskaja se sert d'une précieuse documentation puisée dans la chronique syrienne de Joshué le Stylite.⁵⁷ Dans une autre monographie *Византия и Иран на рубеже VI—VII вв.* le même auteur n'étudie pas seulement en détail les rapports de ces pays mais analyse également la structure sociale de la période d'écroulement du régime de l'esclavage dans les deux pays.⁵⁸

C'est à l'étude des liaisons économiques de Byzance avec les pays du Proche et de l'Extrême-Orient au cours des IV^e—VI^e siècles, qu'est consacré le troisième ouvrage de N. V. Pigulevskaja *Византия на путях в Индию*.⁵⁹

Continuant à développer les meilleures traditions de la science russe d'avant la Révolution (V. G. Vasiljevskij, F. I. Uspenskij, V. V. Latyšev, S. P. Šestakov, I. A. Kulakovskij, A. N. Lambin et autres) qui avait signifié un apport précieux à l'étude de l'histoire de la Crimée au moyen-âge, nos historiens et archéologues étudient des questions telles que le problème des relations de Byzance avec la Crimée et celui des relations des colonies byzantines de la Crimée avec la Russie. L'histoire de la Crimée au moyen-âge fait l'objet de plusieurs années d'études de E. T. Skržinskaja, qui choisit pour thème l'étude de l'histoire des colonies génoises en Crimée et leurs rapports avec Byzance. Au cours de plusieurs années, les archéologues ont effectué des fouilles actives à la place de l'ancienne Chersonèse — bastion avancé de Byzance en Crimée. Les fouilles ont donné de précieux résultats. De nouvelles basiliques, des quartiers d'habitation de la ville ont été découverts. Une vaste documentation archéologique qui offre la possibilité de caractériser certaines branches de la production artisanale de la Chersonèse du moyen-âge, de préciser la topographie de la ville, de faire le jour sur ses relations économiques, politiques et culturelles avec la Russie et les autres pays, a été recueillie pendant les fouilles. Dans la monographie de A. L. Jakobson, *Средневековый*

⁵⁶ E. A. Косминский, *Византия и Запад*. Вестник Акад. Наук СССР, № 7—8 (1944). — З. В. Удальцова, *Борьба партий в Византии в XV в. и деятельность Виссариона Никейского*. Виз. Врем. II (1949) 294—307; *Борьба византийских партий на Флорентийском соборе и роль Виссариона Никейского в заключении унии, etc.*

⁵⁷ Н. В. Пигулевская, *Месопотамия на рубеже V—VI вв. н. э.* Москва-Ленинград, 1940.

⁵⁸ Н. В. Пигулевская, *Византия и Иран на рубеже VI и VII вв.* Москва-Ленинград, 1946.

⁵⁹ Н. В. Пигулевская, *Византия на путях в Индию*. Москва-Ленинград, 1951.

Херсонес, ainsi que dans d'autres travaux de nos savants, est fait le point sur les résultats des nouvelles fouilles archéologiques.⁶⁰ De nombreuses études des historiens de l'Arménie et de la Géorgie sont consacrées à l'étude des relations entre ces pays et Byzance.⁶¹ Aux archives des anciens manuscrits arméniens — à Matenadaran — existe une collection unique de documents sur l'histoire de Byzance et ses relations avec l'Arménie.

Les efforts de nos savants sont également dirigés vers l'étude de la culture matérielle et spirituelle de Byzance, de sa science et de son art. Dans le cercle des questions étudiées par nos byzantinistes, rentre tout ce qui a trait aux idées sociales et politiques, à l'évolution de la pensée scientifique, ainsi que le problème de la lutte philosophique et religieuse dont l'étude aide à la compréhension de l'idéologie de la société féodale byzantine aux divers stades de son développement. M. V. Levčenko consacre une série de ses travaux à l'étude de la lutte des idées politiques du début de l'histoire de Byzance. Se basant sur l'analyse des œuvres de Synésius de Cyrène et d'Agathias de Myrina, et étudiant les conceptions politiques de ces auteurs, M. V. Levčenko montre que les collisions sociales aiguës et les événements politiques orageux de l'époque de l'écroulement du régime de l'esclavage à Byzance ont trouvé leur répercussion dans le domaine de la lutte des idées politiques.⁶² Cependant il reste encore beaucoup de questions discutées et en suspens ayant trait à l'histoire de la culture et de l'art de Byzance, de l'époque transitoire entre le régime de l'esclavage et le féodalisme. Parmi ces questions, il s'en trouve qui ont fait l'objet des travaux de l'historien de l'art A. V. Bank.⁶³

⁶⁰ А. Л. Якобсон, *Средневековый Херсонес (XII—XIV вв.)*. Москва-Ленинград, 1950. Série Материалы и исследования по археологии СССР, № 17. — *Херсонес и Киевская Русь*. Вестник Ленинград. Госуд. Унив., № 4 (1948). — *Византия в истории раннесредневековой Таврии*. Советская археология XXI (1954). — Г. Д. Белов, *Херсонес Таврический*. Краткие сообщения Института материальной культуры Акад. Наук СССР, № 13 (1946) etc.

⁶¹ Une revue de travaux de savants arméniens et géorgiens sur l'histoire de Byzance et ses relations avec l'Arménie et la Géorgie est faite dans l'ouvrage de E. A. Косминский, *Итоги и задачи советского византиноведения*. Вестник Акад. Наук СССР XXI, № 5 (1951) 62—75. — En dehors des travaux indiqués dans ce livre, il serait à nommer les ouvrages suivants de savants arméniens et géorgiens: К. Л. Кахидзе, *Грузия в политической и общественной жизни Византии*. Тбилиси, 1945 (en géorgien); Фавстос Бузанд, *История Армении*. Перевод и комментарий М. А. Геворгияна, вступительная статья Л. С. Хачикяна. Ереван, 1953; Г. Г. Микаэлян, *История Киликийского армянского государства*. Ереван, 1952; Я. А. Манандян, *Когда и кем была составлена «Армянская география», приписываемая Моисею Хоренскому*. Виз. Врем. I (1947) 127—143. — *Маршруты персидских походов императора Ираклия*. Виз. Врем. III (1950) 133—153. — *Новеллы Юстиниана о порядке наследования у армян*. Известия Акад. наук Армянской ССР, № 5 (1952) etc.

⁶² М. В. Левченко, *Синезий Киренский. О царстве* (traduction et préface). Виз. Врем. VI (1953) 327—357. — *Византийский историк Агафий Миринейский и его мировоззрение*. Виз. Врем. III (1950) 62—84.

⁶³ А. В. Банк, *Некоторые спорные вопросы в истории византийского искусства*. Виз. Врем. VII (1953) 259—268.

Contrairement au point de vue de certains byzantinistes étrangers qui estiment que la culture de Byzance possédait toujours certains traits décadents et n'évoluait pas, du fait de son asservissement total aux dogmes de l'Eglise, les savants soviétiques sont parvenus, quant à eux, à la conclusion que la culture byzantine des débuts du moyen-âge aussi bien que celle des pays de l'Europe Occidentale avait un caractère plus laïque qu'on ne pensait. Cette caractéristique de la culture byzantine s'explique non seulement par la conservation de certains éléments de la culture antique, mais tout d'abord par l'existence, dans l'Empire byzantin au début du moyen-âge, de grandes villes — centres de culture laïque. Nos byzantinistes ont abandonné la thèse dite des « siècles obscurs » de la culture byzantine (VII^e-IX^e siècles) et ont montré qu'à cette époque, les sciences, les arts laïques continuaient à se développer de même que la culture et l'instruction de la société féodale de Byzance ne faisaient qu'augmenter. Ce point de vue a été argumenté dans l'ouvrage de E. E. Lipšic, *Византийское общество и его культура в VIII—IX вв.*⁶⁴

Une des questions épineuses mais importantes qui se posent aux historiens de Byzance, est le problème de la Renaissance à Byzance. Un débat important s'est engagé parmi nos savants au sujet de l'essence sociale de la Renaissance (y compris celle de Byzance). Nos savants étudient cette question, afin de déterminer la base sur laquelle se sont produits tels ou tels phénomènes culturels et historiques comme l'Humanisme et la Renaissance. La plupart des savants considéraient ces phénomènes comme étant caractéristiques pour le début de la culture bourgeoise, soulignant en même temps l'existence d'un fort courant populaire dans la culture de l'époque de la Renaissance. Deux points de vue se sont rencontrés au sujet de la Renaissance byzantine : certains savants reconnaissent l'existence de la Renaissance byzantine en tant que phénomène culturel et historique lié à la naissance des éléments d'une société capitaliste et à l'essor de la bourgeoisie des villes à Byzance, des XIV^e—XV^e siècles. Ils rattachent ce mouvement humaniste à l'activité des savants byzantins tels que Théodore Métochites, Bessarion de Nicée, Georges Gémist Pléthon.⁶⁵ D'autres savants et en particulier des historiens d'art soulignaient le caractère limité et temporel de la Renaissance byzantine qui fut si rapidement étouffée par les courants cléricaux réactionnaires.⁶⁶ Cette question controversée n'a pas reçu encore sa solution définitive.

Beaucoup de travaux ont été effectués au cours de ces dernières années par les savants soviétiques, dans le domaine des études byzantines. L'ouvrage de V. N. Lazarev, *История византийской живописи*, constitue à ce titre un

⁶⁴ Cet ouvrage est prêt à paraître. Les problèmes de l'histoire font par ailleurs l'objet des articles suivants du même auteur : *Византийский ученый Лев Математик (из истории византийской культуры в IX в.)*, Виз. Врем. II (1949) 106—149; *К вопросу о светских течениях в византийской культуре IX в.* (Касия), Виз. Врем. IV (1951) 132—148 etc.

⁶⁵ Ce point de vue était également partagé par B. T. Gorjanov, Z. V. Udalcova et autres.

⁶⁶ Ce point de vue était partagé par V. N. Lazarev.

apport très précieux à l'étude de l'art byzantin. Dans cet ouvrage, l'auteur brosse un tableau vivant de diverse genres de la peinture byzantine (fresques, mosaïques, peintures d'icônes, miniatures), dans leur évolution à travers l'histoire de Byzance. Cet ouvrage analyse non seulement certains monuments de la peinture byzantin (y compris certaines miniatures inconnues auparavant), mais il caractérise en même temps diverses écoles byzantines et leurs tendances. Une importance particulière y est attachée à l'étude du caractère spécifique de la peinture byzantine et de son originalité au point de vue de style. Par ailleurs, l'œuvre de V. N. Lazarev est d'un apport précieux quant à l'analyse des relations entre l'art byzantin et l'art d'autres pays.⁶⁷

L'histoire de l'architecture et de l'art byzantine font également l'objet des études des savants M. V. Alpatov, N. I. Brunov, L. A. Maculevič, A. V. Bank et autres historiens de l'art. N. I. Brunov choisit comme thème de travail les rapports de l'art byzantin et de l'art ancien russe, démontrant l'originalité de la culture ancienne russe.⁶⁸ A. L. Maculevič, dans son ouvrage *Византийские антики*, consacre son attention à la toreutique et à l'élucidation de questions compliquées se rapportant à l'art de la période des débuts de l'histoire byzantine,⁶⁹ A. V. Bank, quant à lui, se consacre à l'étude des relations culturelles avec les pays du Proche-Orient.⁶⁹

Les travaux de P. V. Ernstедt sont d'une grande importance pour l'étude de la philologie grecque.⁷⁰

En dehors des travaux de recherche, les historiens et philologues soviétiques (S. P. Kondratjev, E. B. Veselyj, S. V. Poljakova, I. V. Felencovskaja et autres) ont fait paraître au cours des dernières années un bon nombre d'écrits littéraires byzantins (surtout en traduction) : les ouvrages historiques de Procope de Césarée, d'Agathias de Myrina, du patriarche Nicéphore, ainsi que des chroniques byzantino-syriennes *Le livre de Préfet*, une instruction sur la poliorcétique, la satire anonyme *Timarion* et une série d'extraits systématiquement choisis sur les relations slavo-byzantines.⁷¹ Des traductions

⁶⁷ В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, I, II. Москва, 1948.

⁶⁸ Н. И. Брунов, *Киевская София — древнейший памятник русской каменной архитектуры*. Виз. Врем. III (1950) 154—200; *Архитектура Константинополя IX—XII вв.* Виз. Врем. II (1949) 150—214.

⁶⁹ А. В. Банк, *Некоторые спорные вопросы в истории византийского искусства*. Виз. Врем. VII (1953) 259—268; *Очерки культурных взаимоотношений Византии и Ближнего Востока по данным вещественных памятников (X—XIV вв.)*. Труды Отдела Востока Эрмитажа, III. Ленинград, 1940.

⁷⁰ П. В. Эрнстедт, *Два греческих папируса византийского периода из советских собраний*. Вестник Древ. Ист. № 2 (40) (1952) 201—215.

⁷¹ Прокопий Кесарийский, *Тайная история*. Перевод с греческого С. П. Кондратьева. Вестник Древ. Ист. № 4 (5) (1938); Прокопий Кесарийский, *О постройках*. Перевод С. П. Кондратьева. Вестник Древ. Ист. № 4 (9) (1939). — Прокопий из Кесарии, *Война с готами*. Перевод С. П. Кондратьева, вступительная статья З. В. Удальцовой. Москва, Акад. Наук СССР, Институт Истории, 1950; Агафий Миринейский, *О царствовании Юстиниана*. Перевод и послесловие М. В. Левченко. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, Институт Истории, 1953; Никифор и его исторический труд. Пере-

d'Olympiodore, de Théophylacte Simocatta, Cantacuzène, Laonique Chalcondylès, Sphrantzès, Doucas et autres auteurs byzantins sont prêtes pour la publication.

Telles sont les principales questions sur lesquelles ont travaillé au cours des dernières années les byzantinistes soviétiques. Ainsi, l'attention principale de nos savants s'est-elle attachée à l'étude de l'histoire sociale et économique de Byzance. De nombreuses études sur les mouvements populaires dans l'Empire ont permis d'établir le rôle des masses dans ce mouvement. Une grande attention a été également prêtée aux relations de Byzance avec les pays étrangers ainsi qu'à la culture et à l'art de la société byzantine.

Il est bien entendu que l'histoire de Byzance présente encore un grand nombre de problèmes peu étudiés, discutés ou non résolus. C'est ainsi que des problèmes très ardues se présentent devant les savants en ce qui concerne le développement des forces productrices dans l'Empire byzantin. De même les questions de l'évolution de la technique, de la production agricole et artisanale, du développement de la structure des villes, surtout vers la fin de Byzance, sont à étudier avec attention. Au nombre des problèmes à résoudre figurent également la question du caractère et du rôle de l'Etat en tant que superstructure sur la base de la société byzantine. De grandes tâches incombent également aux savants dans le domaine de l'étude du niveau de la culture des masses populaires byzantines. Il n'y a pas de doute que les échanges scientifiques entre les savants étrangers et nos byzantinistes, fondés sur la compréhension mutuelle et la collaboration la plus franche, seront d'un grand profit pour nos savants.

вод и комментарий Е. Э. Липшиц. Виз. Врем. III (1950) 349—387; Книга эпарха, Устав византийских цехов X в. Перевод и комментарий М. Я. Сюсюмова. Ученые записки Свердлов. Госуд. Пединститута, выпуск VI (1949); Аноним византийский, инструкции по полиоркетике. Вестник Древ. Ист. № 3—4 (12—13) (1940); Византийская сатира «Тимарион». Перевод С. В. Поляковой и И. В. Феленковской, предисловие Е. Э. Липшиц. Виз. Врем. VI (1953) 357—386; Древние славяне в отрывках греко-римских и византийских писателей по VII в. н. э. Перевод с греческого С. П. Кондратьева. Вестник Древ. Ист. № 1 (14) (1941) 225—280.

CERTAINS ASPECTS DE LA CONQUÊTE DES PEUPLES BALKANIQUES PAR LES TURCS

De nombreuses études ont été déjà consacrées à la conquête des peuples balkaniques par les Turcs, et leur nombre s'est surtout accru ces trois dernières années, à l'occasion du 500^e anniversaire de la chute de Constantinople. On pourrait dire que, comme résultat d'une série d'études générales et de monographies spéciales, l'histoire militaire de la conquête est, dans une grande mesure, mise au clair, bien qu'il y ait encore certaines questions, notamment en ce qui concerne la chronologie des événements qui donnent lieu à des controverses. La situation politique à l'époque où les féodaux turcs envahirent la péninsule balkanique et réalisèrent leurs plans de conquête, est, elle aussi, dans une grande mesure, éclaircie. L'historiographie bourgeoise a contribué sans doute dans une mesure très considérable à éclaircir l'histoire politique et militaire de la conquête. Mais cette historiographie n'a pas été et n'est pas en mesure de nous dévoiler par la méthode scientifique, les causes profondes de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs, ni de faire l'analyse exacte et approfondie du caractère de cette conquête et des conséquences qui en ont résulté. C'est tout dernièrement seulement que certains historiens marxistes ont fait une sérieuse tentative de jeter une plus ample clarté sur ce problème, d'analyser la situation économique et sociale des peuples balkaniques au XIV^e et au XV^e siècles qui a facilité les actions conquérantes des Turcs, de préciser la résistance que les peuples balkaniques ont opposée aux envahisseurs, de mettre en lumière le caractère dévastateur et pillard de cette conquête. Des études et des articles plus ou moins longs ont été consacrés à tous ces problèmes.¹ Il faut souligner, pourtant, que ce ne sont là que des études initiales qui constituent le premier pas dans l'examen d'un problème vaste et relativement peu connu.

La présente étude se propose de continuer la tâche entreprise, dans ce domaine, et de présenter des matériaux nouveaux et systématisés sur le caractère de la conquête des Turcs et les conséquences qui en résultèrent. En nous référant à de nombreuses sources (d'origine turque, byzantine,

¹ Voir З. В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке. Вопросы истории VII* (1953) 102—121. — А. С. Твиритинова, *Фальсификация истории Турции в кемалистской историографии. Виз. Врем. VII* (1953) 9—31. — И. С. Достян, *Борьба южнославянских народов против турецкой агрессии в XIV—XV вв. Виз. Врем. VII* (1953) 32—49. — J. Macárek, *Турецкая опасность в Средней Европе. Byzantinoslavica XIV* (1953) 130—157. — Д. Ангелов, *Турското завоевание и борбата на балканските народи нашествениците. Ист. преглед IX* (1953) 374—399.

slave et occidentale), nous avons essayé de jeter une plus ample clarté sur différentes questions se rapportant à la chute de Byzance et des peuples balkaniques sous la domination turque, notamment: le déclin des forces productrices dans les régions conquises (destruction de villes, désorganisation économique), les massacres et les asservissements en masse de la population de la péninsule, la colonisation turque dans les pays occupés. Toutes ces questions sont déjà, en partie, traitées dans les études générales sur la conquête de l'Asie Mineure et de la péninsule balkanique, et dans quelques monographies. Toutefois elles n'y sont pas traitées d'une manière systématique, et ne reposent pas sur un grand nombre de données empruntées aux sources. Pourtant il importe de recourir à un plus grand nombre de données pour brosser un tableau complet de la conquête, pour montrer d'une manière convainquante le caractère destructif des actions des féodaux osmanlis et les maux sans nombre que la conquête apporta aux peuples de la péninsule. Cette tâche est aujourd'hui d'autant plus importante que certains représentants de l'historiographie bourgeoise turque se sont récemment efforcés de présenter sous un faux jour les événements se rapportant à la conquête, de sous-estimer le degré de civilisation auquel les peuples balkaniques étaient parvenus au Moyen-Age, d'idéaliser le régime économique et social des conquérants, etc. L'utilisation systématique et impartiale des sources oppose un démenti à toutes les assertions infondées et prouve, d'une manière incontestable, que la conquête des Turcs a eu des conséquences désastreuses pour les peuples balkaniques et a enrayé pendant des siècles leur développement économique et social normal.

Les territoires que Byzance possédait en Asie Mineure furent les premiers objectifs des conquêtes turques.² Différentes tribus turques commencèrent à envahir ces territoires à partir de la soixantième année du XIII^e siècle, à l'époque du règne de Michel VIII Paléologue (1261—1282). Mettant à profit le démembrement politique du pays, l'attitude hésitante de quelques-uns des aristocrates provinciaux et la démoralisation qui s'était emparée des colons militaires (les acritytes) établis dans les régions frontières, plusieurs émirs turcs réussirent à s'emparer de vastes régions en Paphlagonie, Carie, etc. La pression des Turcs devint extrêmement forte à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle. Les dernières tentatives que Byzance fit pour arrêter les envahisseurs en ayant recours aux mercenaires alains et catalans, demeurèrent sans effet. Entre 1302 et 1310, toute l'Asie Mineure tomba aux mains des envahisseurs, à l'exception de quelques villes sur le

² Sur la conquête de l'Asie Mineure par les Turcs, v. les indications données par J. v. Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches I.* Pesth, 1840. — J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa I.* Hamburg, 1840. — N. Jorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches I.* Gotha, 1908. Voir aussi les études spéciales: P. Wittek, *Das Fürstentum Mentesche, Studie zur Geschichte Westkleinasiens im 13.—15. Jahrh.* Istanbul, 1934. — G. Georgiades-Arnakes, *Οι πρώτοι 'Οθωμανοί, Συμβολή εις τὸ πρόβλημα τῆς πτώσεως τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Μικρᾶς Ἀσίας.* Athen, 1947.

littoral et à l'intérieur du pays (Brousse, Nicée, Nicomédie, etc.). Mais ces villes, elles aussi, ne résistèrent pas longtemps aux conquérants. Brousse fut prise en 1326, Nicée en 1331 et Nicomédie en 1337. Byzance ne conserva que Philadelphie, place forte qui ne tomba aux mains des envahisseurs qu'en 1391.

Dans les territoires ainsi conquis furent fondés un certain nombre d'émirats, gouvernés par des émirs qui n'entretenaient entre eux que des relations assez faibles et guerroyaient même souvent les uns contre les autres. D'après les témoignages de Nicéphore Grégoras³ qui se rapportent au début du XIV^e siècle, la Phrygie et la région autour de Philadelphie et d'Antioche furent occupées par l'émir Karaman Alisour. Sarkhan s'établit dans la région environnant Smyrne. Les villes de Magnésie, Priène et Ephèse furent incorporées dans l'émirat de Sassan. L'émir Khalan gouvernait la Lydie et l'Eolie jusqu'à la Mer de Marmara. Parmi les grands et puissants émirats qui s'édifièrent en Asie Mineure, celui qui occupa la Bythinie et la région s'étendant autour de l'Olympe prit d'emblée une place importante. C'était l'émirat des Turcs dits osmanlis créé à la suite des conquêtes accomplies par Ertoghroul — et surtout par son fils Osman (1288 à 1326) et son petit-fils Orkhan (1326—1359).

La conquête de l'Asie Mineure par les émirs turcs est représentée dans les ouvrages des écrivains turcs du Moyen-Age (Hodža Hussein, Asik Pacha Zadé, Neşri, Seadeddin et d'autres) comme un bienfait pour la population qui, désormais, aurait commencé à vivre dans la paix et la tranquillité, sous la protection des conquérants. On y fait surtout l'éloge des souverains osmanlis Osman et Orkhan auxquels, d'ailleurs, est consacrée la plus grande partie de l'historiographie turque du Moyen-Age. On y attribue à ces souverains, les plus nobles et les plus élevées des vertus : équité, loyauté, modestie, etc. Ces panégyriques et cette manière d'idéaliser à l'extrême les choses et les hommes, nous les retrouvons aussi dans une partie de l'historiographie bourgeoise turque contemporaine qui s'efforce de toute façon à attribuer à la conquête des Osmanlis, le caractère d'une *mission civilisatrice et progressive*. On y soutient entre autres la thèse que les conquêtes des Osmanlis et l'édification de leur Etat ont permis de créer en Asie Mineure au XIV^e siècle une unité économique, et de surmonter la crise économique qui y aurait existé jusqu'alors. Une semblable opinion est exprimée par exemple dans un article de Moustapha Agdaç, publié dans la revue Belleten, t. XIII (1949) 497—569. Dans cet article, Agdatch formule et développe la thèse d'une prétendue *unité économique* qui aurait été, selon lui, réalisée à la suite des vastes conquêtes turques et de l'agrandissement de l'Etat osmanli à la place du Sultanat seldjoucide disparu. L'auteur nous parle de la prospérité économique qui aurait uni la population autour de leurs émirs, de la

³ Nicephori Gregorae, *Byzantina Historia*, ed. L. Schopeni, I. Bonnae 1829, 214; Wittek, op. cit., 18 sqq.

reprise des relations commerciales entre les villes de l'Asie Mineure et les villes byzantines du littoral de la Thrace, etc.

En réalité, les faits historiques nous disent tout autre chose. Les renseignements que nous fournissent les historiens turcs du Moyen-Age, même malgré leurs interprétations tendancieuses, et les nombreux faits que nous relatent les écrivains de l'époque, byzantines ou autres, nous montrent clairement que la conquête de l'Asie Mineure par les Turcs fut une véritable calamité pour sa population. Cette conquête eut pour résultat la destruction en masse de biens matériels, la ruine de villes entières, le massacre, la déportation et l'asservissement de milliers d'habitants, en un mot un déclin général et durable des forces productrices du pays. Les peuplades turques qui envahirent l'Asie Mineure ne représentaient nullement une prétendue culture supérieure, ni ne possédaient un plus haut degré de forme d'organisation ainsi que le soutiennent certains historiens turcs contemporains. Bien au contraire, dans leur degré de développement, ils étaient encore à l'état mi-barbare et avaient conservé beaucoup d'éléments de la vie primitive de clan. Ces tribus avaient à leur tête un groupe dirigeant déjà assez fort par le pouvoir qu'il détenait, et dont l'unique but était la guerre et le pillage. Ces dirigeants s'enrichissaient en accumulant du butin sous forme de domaines, d'esclaves, d'argent et de bijoux. C'est précisément ce groupe dirigeant, uni autour de ses chefs, les émirs, et rendu fanatique par les dogmes de l'islamisme, qui envahit les territoires que Byzance possédait en Asie Mineure pour les mettre au pillage, pour s'y tailler de vastes domaines, pour s'emparer d'esclaves et faire fortune. C'était là son but essentiel, qui répondait bien au degré de développement économique et social où se trouvaient les tribus turques à cette époque.

Les destructions et les pillages furent le trait distinctif des conquêtes turques, et ce trait se manifesta déjà au cours des premières incursions des envahisseurs asiatiques, dans la période entre 1262 et 1282. D'après une communication de l'historien byzantin Georges Pachymère, contemporain des événements, les Turcs qui avaient envahi les terres situées au Nord du Méandre, ruinèrent un grand nombre de villes, petites et grandes, ainsi qu'un certain nombre de monastères, obligeant ainsi la population à chercher le salut dans la fuite.⁴ Les terres à l'Est du Sangarios (dans la province de Paphlagonie) furent transformées, aux dires du même auteur, en *désert scythe*. Des régions riches et fertiles, cultivées récemment encore par des paysans laborieux, furent bientôt couvertes de forêts et de broussailles et devinrent inaccessibles à l'homme.⁵ Lorsque Michel Paléologue s'y rendit pour arrêter l'avance des Turcs, il se mit, suivant l'expression de Pachymère, à s'arracher les cheveux et à déplorer amèrement le sort de ses sujets. Le fait que les troupes byzantines, envoyées en 1281 dans cette région pour repousser les

⁴ Georgii Pachymeris, *De Michaelae et Andronico Paleologis, libri XIII*, éd. J. Bekkeri, t. I. Bonnae, 1835, 310 sqq.

⁵ Pachymère, op. cit., I, 502,14.

envahisseurs, ne purent nulle part se procurer des vivres et durent rebrousser chemin, montre à quel point la Paphlagonie avait été dévastée par les incursions turques.⁶

Aux énormes destructions et au dépeuplement s'ajoutent les massacres en masse et l'asservissement de la population pratiqué sur une vaste échelle. Les envahisseurs turcs écrasaient sans aucune pitié toute tentative de résistance et mettaient à mort toute la population mâle des localités qui avaient refusé de se rendre.⁷ Ainsi ils exécutèrent un affreux massacre après la prise de la forteresse de Tralès (sur le Méandre) qui s'était longuement défendue. Après les massacres venait l'asservissement de la population. Déjà au cours des premières incursions des Turcs en Carie et en Paphlagonie, entre 1262 et 1264, une grande partie de la population avait été emmenée en esclavage.⁸ D'après Nicéphore Grégoras, les conquérants emmenèrent en servitude après la chute de Tralès environ 20.000 hommes qui, les fers aux pieds, gémissaient tout en enviant le sort de ceux que la mort avait déjà emportés.⁹ Après qu'Osman eût pris la place forte de Karadja Hissar, toute la population de la ville prit le chemin de la servitude. Les envahisseurs se partageaient sans aucune pitié le butin vivant, séparant les enfants de leurs mères, les frères de leurs sœurs. *Qui aurait le don, écrit Grégoras dans son Histoire, de composer un récit plus volumineux que l'Iliade, récit digne des calamités que les Turcs apportèrent aux Byzantins? Si nous réunissions toutes ces horreurs et les racontions laconiquement dans un seul chapitre, cela ne dirait rien à la parole et à l'imagination... si, au contraire, nous essayions de tout raconter par le détail, ce serait au-dessus de nos forces.*¹⁰

Les actions des Turcs prirent un caractère particulièrement dévastateur au début du XIV^e siècle, lorsque les dernières tentatives du gouvernement byzantin d'arrêter leur avance aboutirent à une débâcle et que le front en Asie Mineure fut partout rompu. Ce fut tout d'abord la catastrophe en Lydie. Les Turcs se ruèrent avec une férocité inouïe contre les localités sans défense. Une grande partie de la population, comme le témoigne Pachymère, fut massacrée, le reste prenant la fuite et se sauvant dans les îles voisines ou en Thrace. Les Turcs envahirent aussitôt les contrées abandonnées et s'y établirent, y trouvant des vivres et des biens en abondance.¹¹

Après avoir dévasté la Lydie, les hordes des pillards se lancèrent vers le Nord, dans la direction de la Mysie. Leur avance suscita un terrible effroi parmi la population et provoqua une nouvelle vague d'exodes. *Voyant les maux et les calamités dont les Turcs se rendaient responsables au Sud de*

⁶ Pachymère, op. cit., I, 504—505.

⁷ Pachymère, op. cit., I, 469—474.

⁸ Pachymère, op. cit., I, 222—223, 310.

⁹ Grégoras, op. cit., I, 142.

¹⁰ Grégoras, op. cit., I, 141.

¹¹ Pachymère, op. cit., II, 314.

Pergame, sans que personne fût en état de les arrêter, écrit à ce propos Pachymère, aucun des habitants ne pouvait espérer se sauver en demeurant dans son foyer. Devant la menace du danger tout le monde prit la fuite. Les uns parvinrent jusqu'à Pergame, d'autres plus loin encore jusqu'à Atrami, d'autres enfin s'enfuirent jusqu'au littoral près de la ville de Lampsaque. Nombreux furent ceux qui passèrent les Dardanelles et s'établirent sur la rive opposée, d'autres se rendant même à l'intérieur du pays (en Thrace — Note de l'auteur), pris d'épouvante et ayant définitivement perdu l'espoir de pouvoir un jour regagner leurs foyers.¹² Chaque jour arrivaient d'Asie Mineure de nouvelles vagues de réfugiés, affolés de peur, ayant tout abandonné au hasard du sort. Selon Pachymère, la presque totalité de la population de l'Asie Mineure passa en Europe, ce qui contribua à accroître la pénurie et le manque de vivres.¹³

Les îles de l'Égée et de la Mer de Marmara étaient, elles aussi, bondées de réfugiés. Pachymère décrit le sort tragique d'un groupe de fuyards qui avait trouvé refuge dans l'île des Princes. Là les réfugiés tombèrent entre les mains de pirates vénitiens. Ces malheureux, qui venaient à peine d'échapper aux Turcs, voyaient maintenant de nouveau leur vie en péril, car les pirates s'apprétaient à les massacrer si une grande rançon ne leur était versée. Andronic se vit obligé de payer cette rançon et les prisonniers purent ainsi avoir la vie sauve.¹⁴

Tandis que les Turcs occupaient et dévastaient la Lydie et la Mysie, Osman entreprit, après la bataille de Baphéon (Juillet 1301), la grande trouée vers la Bythinie.¹⁵ Semblables à un flot dévastant tout sur son passage, les Osmanlis se ruèrent sur la population des campagnes qui, à cette époque de l'année, était occupée aux durs travaux des champs et faisait rentrer la moisson. De nombreux paysans furent massacrés, d'autres pris en esclavage. Certains réussirent à trouver refuge dans les places fortes voisines. Le plus grand nombre des réfugiés trouva abri dans le port de Nicomédie. Comme la ville était entourée de puissantes enceintes, Osman ne se décida pas à l'attaquer. Chaque jour, nous dit Pachymère, une vraie fourmilière de gens apeurés et exténués arrivaient à Nicomédie. Il n'y avait parmi ces fuyards aucun qui n'eût perdu son bien ou qui n'eût à déplorer la mort de quelque proche parent. Des femmes pleuraient la mort de leurs maris, des mères — la mort de leurs enfants, des sœurs celle de leurs frères. Sur les routes conduisant à Nicomédie des femmes, des vieillards et des enfants gisaient abandonnés.¹⁶ Dans la ville elle-même, bondée de réfugiés

¹² Pachymère, op. cit., II, 318,5—13. Voir aussi Grégoras, op. cit., I, 207.

¹³ Pachymère, op. cit., II, 493.

¹⁴ Pachymères, op. cit., II, 325—326.

¹⁵ Sur cette bataille, v. Seadeddin, *Chronica dell' origine et progressi della casa ottomana composta da Saidino Turco eccellentissimo storico in lingua turca, parte prima, tradotta da Vincenzo Brattuti*. Vienna, 1649, 15 sqq. — Pachymère, op. cit., II, 327—335.

¹⁶ Pachymère, op. cit., II, 335.

et assiégée par l'ennemi, la famine et les maladies firent bientôt leur apparition.

La tragédie dont la population de l'Asie Mineure avait été la victime au début du XIV^e siècle, se répéta avec une force redoublée au cours des dernières campagnes des envahisseurs osmanlis, entre 1326 et 1337, campagnes qui aboutirent à la chute des trois dernières places fortes que Byzance possédait encore en Bythinie — Brousse, Nicée et Nicomédie. Nicée, qui succomba après un long siège, fut presque entièrement ruinée et dépeuplée. Les conquérants pillèrent les églises et emportèrent leurs trésors et les reliques des saints qui y étaient honorées.¹⁷ Aveuglés par leur fanatisme religieux, ils se mirent à forcer les habitants qui avaient échappé aux massacres à renoncer au christianisme et à se convertir à l'islamisme. Nous en trouvons la preuve dans un message que le patriarche de Constantinople Jean XIX (1333—1347) écrivit peu après la prise de la ville. Il y est dit que les envahisseurs s'efforcent d'imposer, à tout prix, à la population leur *religion impure* en voulant faire des habitants des adeptes de Mahomet. Le patriarche conseille aux chrétiens de tenir fermement à leur religion et de ne pas oublier que les *agariens* sont seulement maîtres de leurs corps, mais non de leurs âmes.¹⁸

La prise des localités situées dans les environs de Nicée fut aussi accompagnée de cruelles dévastations et de massacres en masse. D'après Nicéphore Grégoras, les Osmanlis étaient prêts à massacrer tous les habitants des pays conquis et s'ils s'en abstinrent, c'est qu'ils avaient besoin de cette population pour pouvoir lever des impôts.¹⁹

Il faut noter que les ouvrages des historiens byzantins Pachymère et Grégoras ne sont pas les seuls à nous fournir des renseignements sur les dévastations que les envahisseurs turcs commirent en Asie Mineure pendant toute la durée de leurs conquêtes. Nous trouvons des renseignements analogues dans les ouvrages d'auteurs turcs, notamment chez Seadeddin, Neşri, Munedjim Başı et d'autres. Bien que ces historiens s'emploient à nous présenter ces conquêtes sous un jour plus favorable et comme une série d'éclatantes victoires, ils ne parviennent cependant pas à cacher entièrement la vérité et à passer sous silence les dévastations, les captivités en masse, la dépopulation de régions entières, etc. Les descriptions de Munedjim Başı et de Hodja Hussein, auxquelles se réfère l'étude citée de A. S. Tvirintinova, contiennent un assez grand nombre de faits sur la destruction des places fortes de Karadja Hissar, Anghelokoma, Ak Hissar, Nicomédie, etc.²⁰

¹⁷ Sur la conquête de Nicée, v. Grégoras, op. cit., I, 458, Seadeddin, op. cit., 44, Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken*. Leipzig, 1925, 14—16.

¹⁸ V. chez Miklosich—Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana* I. Vindobonae, 1860, 197—198, 183—184.

¹⁹ Grégoras, op. cit., I, 458.

²⁰ A. Твиритинова, op. cit., 22—23.

Des renseignements du même ordre se trouvent aussi chez Aşik Pacha Zadé, Seadeddin et d'autres écrivains.

Une source encore insuffisamment utilisée et qui nous fournit un tableau très clair des dévastations commises par les Turcs en Asie Mineure et des maux endurés par la population lors de la conquête turque, est l'ouvrage du voyageur arabe Ibn Batouta.²¹ Comme on le sait, Batouta visita en Asie Mineure les territoires conquis par les émirs turcs. Ce voyage eut lieu au cours de l'été 1333, c'est-à-dire peu de temps après les campagnes entreprises par Orkhan pour s'emparer de Brousse et de Nicée. Batouta a visité les villes les plus importantes du pays (Nicée, Laodicée, Ephèse, Attalia, Magnésie, Pergame etc.), et en observateur attentif et consciencieux a eu la possibilité de voir et d'entendre beaucoup de choses.

Les descriptions de Batouta nous montrent que les ruines causées par l'invasion turque étaient fort considérables et qu'un certain nombre de villes n'avaient pas pu reprendre leur aspect normal ou étaient encore entièrement détruites. La ville naguère populeuse de Pergame était, écrit-il, *en ruines*.²² La plus grande partie du port de Smyrne était détruite.²³ Nicée, capitale des Turcs osmanlis, *était en ruine et n'était habitée que par un très petit nombre de sujets de l'émir*.²⁴ Dans beaucoup de localités, la population grecque était très réduite ou avait complètement disparu et des Turcs s'étaient établis à sa place. Les églises chrétiennes étaient détruites ou transformées en mosquées. Tel était, par exemple, le cas de la très belle église d'Ephèse où, maintenant, on célébrait le culte de Mahomet.²⁵ Les renseignements que nous donne Batouta sur la transformation d'églises chrétiennes en mosquées se trouvent d'ailleurs confirmés par des sources turques (Seadeddin, Neşri, les chroniques anonymes, etc.).²⁶

Décrivant son voyage en Asie Mineure, Batouta parle souvent d'esclaves, hommes et femmes, que les Turcs utilisaient comme domestiques ou pour satisfaire leurs plaisirs. Il y avait, par exemple, un grand nombre d'esclaves à Laodicée, dans les harems des notables de la ville.²⁷ Des esclaves étaient venus en grandes quantités sur les marchés et Batouta fit lui-même acquisition d'une esclave à Balikseri,²⁸ près de Pergame. Un des plus célèbres trafiquants d'esclaves à cette époque et qui entreprenaient constamment des

²¹ Traduit en français par C. Defrémery et dr. R. R. Sanquineti, *Voyages d'Ibn Batoutah*, Paris, 1873. V. aussi G. Arnakes, 'Η περιήγησις τοῦ ἱμνὸς Μπατιούτα ἀνὰ τὴν Μικρὰν Ἀσίαν καὶ ἡ κατάστασις τῶν Ἑλληνικῶν καὶ τῶν Τουρκικῶν πληθυσμῶν κατὰ τὸν 13^ο αἰῶνα. Ἐπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 22 (1952) 135—149.

²² Batouta, op. cit., 315.

²³ Batouta, op. cit., 310.

²⁴ Batouta, op. cit., 323. Sur les grandes destructions de villes commises par les Turcs en Asie Mineure, v. Arnakes, op. cit., 149.

²⁵ Batouta, op. cit., 308.

²⁶ V. chez Seadeddin, op. cit., 35, 40, 50; Giese, op. cit., 18, 21; Arnakes, op. cit., 149.

²⁷ Batouta, op. cit., 272.

²⁸ Batouta, op. cit., 317.

expéditions dans ce but avec ses bateaux, était, aux dires de Batouta, l'émir de Smyrne, Omour Beg, qui lui fit personnellement don d'une esclave.²⁹ Soumis à un sort si tragique, les esclaves cherchaient à tout prix le salut dans la fuite. Batouta décrit comment à Magnésie son esclave s'enfuit en compagnie d'un autre esclave et comment les deux fuyards furent plus tard capturés.³⁰ Ces renseignements que le voyageur arabe nous donne sur l'esclavage que les Turcs pratiquaient à cette époque en Asie Mineure et dans les îles voisines, sont confirmés par d'autres sources, notamment par une lettre du pape Clément VI, datée de 1343.³¹

Les renseignements que Batouta nous donne sur le morcellement politique du pays et l'existence d'un grand nombre d'émirs, chacun gouvernant une région donnée ou même seulement une ville, présentent un intérêt tout particulier. Batouta nous parle d'émirs (auxquels il donne le titre de sultans) à Millet, Ephèse, Brousse, Attalia, Magnésie, Nicée, Pergame, Balikseri, Larendah, Acridour, Koul-Hissar, Smyrne, etc.³² Tous avaient leur propre armée, leurs palais, leur propre politique. Le morcellement général du pays, partagé entre un grand nombre d'émirs, se compliquait encore par la présence de différentes tribus nomades qui rôdaient dans ces provinces, et ne dépendaient d'aucun gouverneur. Batouta signale l'existence d'une horde de turkmènes nomades qui se serait établie non loin de la ville de Kevnik, à l'Est du Sangarios.³³

Si nous considérons dans leur ensemble tous les renseignements que Batouta nous donne dans sa description de l'Asie Mineure, nous arriverons à la conclusion incontestable que les forces productives du pays se trouvaient en déclin, que l'économie périlait, que la population était ruinée et lourdement opprimée. Le fait que la plupart des villes étaient en ruines, que la population dans sa plus grande partie avait été massacrée, s'était enfuie ou était asservie, et que le pouvoir se trouvait partagé entre un grand nombre d'émirs, montre clairement qu'il ne pouvait y avoir de bien-être, de prospérité économique et d'unité, comme le soutiennent certains historiens turcs contemporains. Observateur attentif et précis, le voyageur arabe a confirmé, dans son récit, cette même impression de dévastations et de ruines causées par les envahisseurs turcs, que l'on retire à la lecture des ouvrages byzantins de l'époque et de quelques-uns des ouvrages d'historiens et chroniqueurs turcs du Moyen-Âge.

La conquête de l'Asie Mineure par les émirs turcs ne signifiait pas seulement le déclin des forces productives du pays et une ruine générale et durable, mais aussi l'établissement d'une nouvelle et cruelle exploitation féodale par une classe féodale nouvelle, issue des groupes dirigeants des

²⁹ Batouta, op. cit., 310—311.

³⁰ Batouta, op. cit., 314.

³¹ Chez Raynaldus, *Annales ecclesiastici* VI, 308—310.

³² Batouta, op. cit., 279, 308, 321, 312, 315, 267, 269, 257, 310.

³³ Batouta, op. cit., 315, 330.

différentes tribus et qui devait occuper une place importante et prépondérante dans les émirats nouvellement constitués. Pour consolider ses positions par rapport à la masse de la population turque, économiquement beaucoup plus faible qu'elle, et surtout pour affermir son pouvoir sur les chrétiens assujettis, cette nouvelle classe avait besoin d'une administration forte, d'un appareil de contrainte et de soumission que l'ancienne structure militaire des clans n'était plus en mesure de donner. Ainsi, la conquête de l'Asie Mineure et l'apparition de rapports féodaux rendirent possible la création des premiers Etats turcs qui avaient, avant tout, pour but de maintenir en soumission la masse des chrétiens assujettis et de soumettre cette dernière à une complète exploitation.

Les étapes de cette féodalisation et de l'édification d'un Etat turc unique peuvent être relativement le mieux observés dans l'histoire des Turcs osmanlis sur lesquels nous possédons des sources plus nombreuses et qui, comme on le sait, réussirent en fin de compte à subjuguier tous les autres émirats et à les incorporer dans leur Etat en les soumettant à leur pouvoir. Les témoignages conservés nous montrent clairement que chez les Osmanlis, le noyau de la classe féodale était constitué par les dirigeants militaires des clans, les membres de la famille de l'émir et son entourage. Ces féodaux devinrent de gros propriétaires terriens après avoir acquis au moment de la conquête de l'Asie Mineure, soit par la force des armes, soit comme dons de l'émir, de vastes régions, une multitude d'esclaves, des villes entières et de nombreux villages avec tous leurs habitants. C'est parmi eux qu'étaient recrutés les hauts dignitaires civils et militaires qui constituèrent la classe dirigeante du nouvel Etat en voie de formation.³⁴

Dès la fin du XIII^e siècle, à l'époque des premiers succès d'Osman, on peut retrouver chez les Osmanlis les traces de la formation de cette aristocratie terrienne. Suivant le témoignage d'historiens et de chroniqueurs turcs, Osman accordait des domaines et des dons avant tout à ses chefs militaires et aux membres de sa famille. Ainsi, après la prise des places fortes d'Anghelokoma et de Yar Hissar, Osman en fait don à deux de ses meilleurs chefs militaires — Hassan Alp et Tougroud Alp.³⁵ Ce dernier reçut même les villages environnants qui commencèrent depuis à porter son nom, puisqu'ils étaient devenus son fief. Après la bataille de Baphéon (1301) un autre chef militaire, Elp Koukiar, reçut en don de l'émir la place forte de Kara Tchépis.³⁶ Osman accorde à Alp Khundiz, chef militaire lui aussi, la région de Soubachilik.³⁷

³⁴) Sur la question de la formation de l'Etat otoman, v. A. Твиритинова, op. cit., 13—15.

³⁵ Giese, op. cit., 13. V. aussi Nešri dans Nöldeke, *Auszüge aus Nešris Geschichte des osmanischen Hauses*. Zeitschr. der deutschen morgenländischen Gesellsch., Leipzig, 1859, B. 13, 211.

³⁶ Seadeddin, op. cit., 22.

³⁷ Giese, op. cit., 13.

Les membres de la famille de l'émir ne furent pas non plus négligés. Osman donna la région de Kara Hissar à son fils Orkhan et fit don des revenus de la ville de Biledjik à son beau-père Edé Balou.³⁸

Cet usage de récompenser les chefs militaires et les membres de la famille de l'émir fut maintenu par Orkhan (1326—1359). Après la chute de Nicomédie en 1337, un chef militaire, Kara Mursel, reçut la région située sur le littoral de la Bythinie, avec l'obligation de la défendre contre les pirates.³⁹ Tous les autres villages de cette région tombèrent sous le pouvoir de Kara Mursel et furent depuis appelés de son nom (d'après Seadeddin). D'autres chefs militaires, comme par exemple Aktché Hodja et Yanchi Lala, reçurent également sous le règne d'Orkhan d'importants dons et de vastes domaines.⁴⁰ Orkhan accorda des régions entières à ses fils Mourad et Suleyman. Suleyman reçut la région autour de Ghyonuk et de Modreni, tandis que Murat recevait la région de Brousse.⁴¹

À côté de cette classe supérieure de dirigeants féodaux se forma au moment de la conquête de l'Asie Mineure et de l'édification de l'Etat ottoman une classe de moyens et petits propriétaires fonciers recrutés parmi les soldats qui formaient les troupes à l'aide desquelles les émirs osmanlis avaient entrepris leurs conquêtes. Ces soldats recevaient des terres dans les territoires conquis de l'Asie Mineure en récompense de leurs mérites militaires. Mais ils étaient tenus de rester à l'avenir aussi dans les rangs de l'armée. Ainsi apparut le système de fiefs militaires qui devint bientôt la base même du régime politique et social de l'Etat ottoman, et contribua, dans une mesure considérable, au succès des campagnes rapides et incessantes des Turcs en Asie Mineure. C'est déjà sous le règne d'Osman que ce système fit son apparition. Comme le témoignent les sources, Osman plus d'une fois fit distribuer des terres à ses soldats en récompense de leurs victoires. Pour la première fois Osman distribua des fiefs militaires (les timaris) à ses soldats après la chute de la place forte d'Anghelokoma (Aynéghiol) et des localités environnantes. De nouvelles distributions de timaris eurent lieu entre 1301 et 1310 après la défaite des Byzantins à Baphéon, qui marqua la conquête de la plus grande partie de la Bythinie.⁴² Par la suite, de nouveaux timaris furent distribués aux soldats lorsqu'Osman entreprit sa deuxième offensive pour la conquête définitive de la Bythinie.⁴³ L'émir faisait également don à ses soldats de maisons d'habitation.⁴⁴ Aux

³⁸ Nöldeke, op. cit., 211.

³⁹ Seadeddin, op. cit., 37; Giese, op. cit., 21. V. aussi Твиритинова, op. cit., 15.

⁴⁰ Giese, op. cit., 21.

⁴¹ Giese, op. cit., 23.

⁴² Seadeddin, op. cit., 13, 16. Sur les premières distributions de fiefs militaires, v. les indications chez Г. И. Ибрагимов, *Крестьянские восстания в Турции в XV—XVI вв.* Виз. Врем. VII (1953) 123.

⁴³ Seadeddin, op. cit., 19; Nöldeke, op. cit., 211—212.

⁴⁴ Nöldeke, op. cit., 211.

dire de Seadeddin, cet usage contribuait à maintenir l'esprit guerrier des troupes et incitait les soldats à de nouvelles entreprises de conquête.⁴⁵

Le système de fiefs militaires s'affermir encore davantage pendant le règne d'Orkhan. Ce dernier confirma tous les timaris distribués par son père⁴⁶ et continua lui-aussi à pratiquer cet usage. Ainsi, après la chute de Nicée toute la région environnante fut répartie en fiefs militaires.⁴⁷ Il en fut de même après la prise de Nicomédie.⁴⁸ Des timaris furent aussi distribués dans la région de Yaliakova, suivant un témoignage de la chronique anonyme ottomane.⁴⁹

Comme suite à l'établissement du régime féodal et à la répartition des terres aux soldats ou aux membres de l'entourage du sultan (hauts dignitaires militaires ou membres de la famille de l'émir), la population de l'Asie Mineure qui n'avait pas pris la fuite et avait échappé aux massacres, tomba sous la lourde oppression des nouveaux conquérants. Elle dut supporter le fardeau des impositions et des charges, et c'est sur son dur labeur que s'édifia le bien-être de la classe dominante. La situation des paysans devint particulièrement difficile. Les souverains osmanlis se rendaient fort bien compte qu'à défaut de masse paysanne, objet essentiel de leur exploitation, ils ne sauraient arriver à leurs fins ni affermir le système de fiefs militaires susceptible de satisfaire les besoins des grands et petits seigneurs féodaux et d'assurer à la fois le succès de nouvelles entreprises de conquête. Ils ne pouvaient se passer de la paysannerie qui leur fournissait une main d'œuvre gratuite et dont ils extrayaient les dernières ressources par des impôts et des contributions de toutes sortes. Ils ne pouvaient se priver non plus des artisans des villes à cause de leurs produits, de leur savoir et de leur habileté dans le métier. C'est pour cette raison que, malgré les massacres et les bannisements, les conquérants osmanlis s'efforçaient de retenir le reste de la population dans les régions occupées en l'obligeant de force à demeurer dans ses foyers. La politique d'Osman fut sous ce rapport très significative. Après la prise des places fortes de Biledjik, Aynéghioul, Yar Hissar et Yeni Hissar, Osman, comme le note Neşri, ordonna que les paysans de toute cette région ne quittassent pas leurs foyers.⁵⁰ Il en fut de même après la bataille de Baphéon quand Osman décréta l'interdiction d'inciter les paysans de la Bythinie à émigrer.⁵¹ Orkhan suivit l'exemple d'Osman. Un témoignage très probant nous est fourni par Nicéphore Grégoras. Parlant de la chute de Nicée (1331) et de l'occupation du littoral de la Bythinie, il dit: *Les barbares occupèrent les localités sur le littoral de la Bythinie sans ren-*

⁴⁵ Seadeddin, op. cit., 16.

⁴⁶ Seadeddin, op. cit., 56.

⁴⁷ Neşri, 158 (Neşri M., *Kitabi Cihan Nüma I Cilt*. Türk tarih Kurumu yayınlarından, III seri, № 2, Ankara, 1949).

⁴⁸ Giese, op. cit., 21; Seadeddin, op. cit., 36

⁴⁹ Giese, op. cit., 21.

⁵⁰ Nöldeke, op. cit., 204, 212.

⁵¹ Seadeddin, op. cit., 16.

*contrer de résistance et frappèrent les autres petites localités de leurs impôts. C'est à cause d'eux (les impôts) qu'ils ne massacrèrent pas la population entière, bien qu'ils eussent pu le faire très facilement et très rapidement.*⁵² Ces paroles de Grégoras montrent très clairement comment l'intention des conquérants de massacrer en masse les *infidèles* céda le pas à l'idée plus sage de s'assurer une main d'œuvre gratuite et des contribuables. Sans main d'œuvre, c'est-à-dire sans producteurs assujettis à la terre, la classe des féodaux turcs n'aurait pu réaliser ses fins, n'aurait pu bénéficier de la *plus-value*.

La création d'une nouvelle armée qui porta le nom de Yeni Tcheri (nouvelles troupes) ou Janissaires, fut une des plus lourdes calamités dont la population de l'Asie Mineure eut à souffrir après la conquête des osmanlis. Ce corps de troupe créé par Orkhan fut recruté parmi des enfants chrétiens, convertis à la religion musulmane et élevés dans des casernes spéciales.⁵³ Les Turcs choisissaient pour ce corps d'élite des garçons physiquement bien constitués qu'ils enlevaient à leurs parents dès leur bas âge. Le paiement de cet *impôt de sang* constituait une terrible et impitoyable contribution qui faisait le malheur de centaines et de milliers de familles. Les janissaires, élevés dans un esprit de fanatisme religieux et de fidélité inébranlable au sultan, devinrent une horde impitoyable qui fut le soutien le plus obéissant du pouvoir et l'exécuteur des plans de conquête des féodaux osmanlis.

L'invasion de la péninsule balkanique par les Osmanlis et la conquête de la Bulgarie, de Byzance, de la Serbie, de la Bosnie et de l'Albanie, eurent les mêmes conséquences et sur une plus vaste échelle encore, que la conquête de l'Asie Mineure.

Les événements qui ont trait à l'occupation de la péninsule balkanique sont bien connus et nous nous contenterons de les rappeler très brièvement.⁵⁴ Comme on le sait, la conquête des Balkans fut précédée d'une série d'incursions exécutées par les émirs turcs qui s'étaient établis en Asie Mineure. Les premières incursions datent du début du XIV^e siècle, au moment de la campagne de pillages entreprise en Thrace et en Macédoine par la Compagnie Catalane. Des troupes turques arrivèrent alors en Europe comme

⁵² Grégoras, op. cit., I, 458.

⁵³ Sur la création de l'armée des Janissaires, chez Seadeddin, op. cit., 21. V. aussi Ибрагимов, op. cit., 130—131.

⁵⁴ Sur la conquête de la péninsule balkanique par les Turcs v. J. v. Hammer, op. cit., I, 116 sqq. — J. Zinkeisen, op. cit., I, 184 sqq. — J. Dräseke, *Der Übergang der Osmanen nach Europa im XIV. Jahrhundert*. Neue Jahrb. f. das klassische Altertum, Gesch. u. deutsche Lit. XXXI (1913) 476—504. — A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin II*. Paris, 1932, 305 sqq. — G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1952², 383. — П. Ников, *Турското завладяване на България и съдбата на последните Шишмановци*. Известия на Ист. дружество VII—VIII (1928) 41—112. — Ст. Новакович, *Срби и турци XIV и XVI века*. Ист. студије о првим борбама с најездом турском пре и после боја на Косову. Београд, 1893. Sur la conquête turque v. aussi les articles dans Виз. Врем. VII (1953) et Byzantinoslavica XIV (1953).

alliées des Catalans et dévastèrent les régions méridionales de la Thrace (1308—1311). A partir de 1326, les raids des émirs de l'Asie Mineure se répétèrent presque chaque année. Les habitants de la Thrace méridionale, du Sud de la Macédoine et du littoral de la Grèce centrale eurent tout particulièrement à souffrir de ces incursions. En 1337, des troupes turques, venues comme alliées de l'Empereur Andronic III Paléologue, envahirent l'Épire et l'Albanie. A partir de 1341, lorsqu'eut éclaté à Byzance la lutte entre les deux partis, celui de Jean Cantacuzène et celui de Jean V Paléologue Apocaucos, les troupes turques commencèrent à apparaître régulièrement en Thrace. Formellement elles y venaient comme alliées de Jean Cantacuzène, mais en réalité leur but était de piller la population et d'emporter du butin. Un rôle important dans cette lutte fratricide incombait à l'émir de Smyrne, Omour Beg, dont nous avons parlé plus haut, qui soutenait Jean Cantacuzène avec ses armées et ses bateaux. Plus tard Orkhan, dont l'État en Bythinie s'était à cette époque déjà sensiblement consolidé, commença à se mêler activement des affaires de Byzance. Tirant parti de l'impuissance de Byzance, son fils, Suleyman, occupa en 1352 la petite forteresse de Tzypé dans la presqu'île de Gallipoli.⁵⁵ Deux ans plus tard, après un violent tremblement de terre, l'importante place forte de Gallipoli et les localités environnantes tombèrent aux mains des Osmanlis.⁵⁶ Ainsi, vers le milieu du XIV^e siècle, les Osmanlis avaient fermement pris pied sur le continent européen, et toutes les tentatives de Byzance de les persuader à se retirer en Asie Mineure demeurèrent vaines.

Aux environs de 1360, après avoir affermi leurs positions, les Osmanlis entreprirent cette fois-ci de véritables campagnes de conquête, tout d'abord sous les ordres de Suleyman, et plus tard sous les ordres du nouveau sultan Mourad I^{er} (1359—1389). Entre 1351 et 1371, ils occupèrent une série de localités en Thrace byzantine et bulgare — Démotika, Andrinople, Kypsala, Kechan, Plovdiv (Philippopolis), Stara-Zagora (Beroe), Aytos, Yambol, Karnobat, etc. Il est impossible de dresser la chronologie de l'occupation de ces villes, les données que contiennent sous ce rapport les sources turques étant confuses et contradictoires,⁵⁷ tandis que les sources byzantines, bulgares et serbes ne nous fournissent que des renseignements incomplets et insuffisants.

Après la bataille de Çirmen (26 Septembre 1371), les Turcs pénétrèrent profondément vers l'Occident, et en l'espace d'environ quinze ans occupèrent un grand nombre de villes en Bulgarie occidentale et en Macé-

⁵⁵ Sur la conquête de Tzypé: Seadeddin, op. cit., 61—62. Giese, op. cit., 23. V. aussi Grégoras, op. cit., III, 119, 203; J. Cantacuzeni imperatoris *Historiarum libri IV*, t. III, Bonnae, 1832, 276.

⁵⁶ Kantakuzenos, op. cit., III, 278; Grégoras, op. cit., III, 224. V. aussi Ostrogorsky, op. cit., 383; Vasiliev, op. cit., 307.

⁵⁷ Sur cette question v. Fr. Babinger, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14—15 Jahrh.)*. München, 1944, et Ал. Бурмов, *Кога е завладял Одрин от турците*. Известия на Бълг. ист. дружество XIX (1945) 23—33.

doine — Samokov, Kustendil, Sofia, Bitolia, Prilep, Niš, etc. C'est à cette époque que se placent leurs incursions dans le Péloponèse, en Grèce centrale, en Epire, en Thessalie, en Albanie et au Monténégro. En 1388, la plus grande partie de la Bulgarie du Nord-Est tombe entre les mains des Turcs et à partir de 1389, après la bataille de Kossovo, la Serbie se voit obligée de reconnaître la suzeraineté du sultan. Viennent ensuite les campagnes dévastatrices entreprises par le successeur de Mourad, Bajazet I^{er} (1389—1402) en Bosnie, Hongrie, Valachie ainsi que vers le Sud, en Grèce centrale et dans le Péloponèse. Constantinople est assiégée par les Turcs. En 1393 le royaume de Tirnovo tombe définitivement aux mains des conquérants et trois ans plus tard succombe le royaume de Vidine.

Entre 1402 et 1413, les campagnes des Osmanlis cessèrent, pour un certain temps, à la suite de l'invasion de l'Asie Mineure par les Mongols et de la défaite subie par les troupes de Bajazet près d'Ankara. Cette période de calme relatif dans la péninsule balkanique coïncide avec le règne du sultan Mahomet I^{er} (1413—1421). Mais l'offensive des Osmanlis reprit à partir de 1421. Les envahisseurs entreprirent une série de campagnes contre le Péloponèse, l'Albanie, la Serbie et la Hongrie où la population opposa aux Turcs une résistance farouche. Néanmoins les conquérants remportèrent des succès considérables. La pression des Turcs s'accrut surtout après la malheureuse campagne du roi de Pologne et de Hongrie Vladislav IV (en 1444), et après la défaite subie en 1448 par les troupes du voïévode transylvain Jean Hunyadi dans la plaine de Kossovo. Après cette bataille, la voie était ouverte aux Turcs pour la conquête de la Serbie et des autres Etats balkaniques.

La conquête définitive de la péninsule balkanique se place après l'accession de Mahomet II (1451). Le 29 Mai 1453, Constantinople fut prise d'assaut. L'Empire byzantin avait cessé d'exister. En 1459 les Turcs devinrent maîtres de la Serbie, et l'année suivante le despote du Péloponèse faisait sa soumission. En 1463 Mahomet achevait la conquête de la Bosnie et de l'Empire de Trébizonde. En 1468 fut brisée la résistance héroïque du peuple albanais qui, sous la conduite de Skanderbeg, avait lutté pendant plusieurs dizaines d'années contre les envahisseurs. Enfin en 1483 l'Herzégovine tomba sous la domination des Turcs, et vers la fin du XV^e siècle, Zéta (le Monténégro) fut conquis.

Ainsi, après des luttes opiniâtres qui durèrent un siècle et demi, les féodaux osmanlis devinrent maîtres de toute la péninsule balkanique et y fondèrent un énorme Etat. Nous trouvons, dans de nombreuses sources historiques, les étapes de cette conquête des peuples balkaniques. Un nombre considérable d'ouvrages et de documents d'origine diverse — turque, byzantine, bulgare, serbe, arabe, roumaine, hongroise, italienne, française, polonaise etc. — ont été conservés jusqu'à nos jours. Ils jettent une lumière plus ou moins grande sur les différentes phases des campagnes successives de l'envahisseur, ainsi que sur la résistance que lui opposa la population

de la péninsule.⁵⁸ Naturellement ces sources contiennent un assez grand nombre de renseignements divergents et contradictoires tant en ce qui concerne la relation des faits que l'explication et l'interprétation des événements décrits. Nous avons d'abord une manière d'examiner et d'interpréter les succès des Osmanlis : c'est celle des historiens et chroniqueurs turcs qui ne tarissent pas d'éloges pour les sultans et leurs victoires sur les *infidèles*. D'une façon différente sont interprétées les phases de la conquête des Osmanlis chez les auteurs byzantins, bulgares, serbes, albanais, où se reflète la haine envers l'envahisseur, et dont les ouvrages décrivent en termes vivants la résistance que la population opposa aux conquérants. Cette différence d'interprétations varie non seulement suivant l'appartenance ethnique de l'auteur, mais aussi suivant la classe sociale à laquelle il appartenait. L'aristocrate byzantin Critobule, qui fut au service de Mahomet II, s'est efforcé, comme renégat et traître, de glorifier le règne de son maître. C'est pourquoi il interprète à sa façon les événements en question.⁵⁹

Ces mêmes événements sont expliqués de toute autre manière dans les chroniques anonymes et populaires qui traduisent les aspirations patriotiques des Byzantins. Les interprétations varient aussi considérablement suivant qu'il s'agit d'ouvrages d'origine balkanique (byzantins, serbes, bulgares) ou d'ouvrages d'auteurs occidentaux (français, italiens, etc.). Chez les premiers se manifeste l'influence de l'Eglise orthodoxe et de son idéologie dirigée contre l'hérésie de l'Occident, contre les *Latins* qui sont accusés d'indifférence, voire même de sentiments hostiles au moment où la péninsule succombait sous les coups des envahisseurs turcs. Les autres soutiennent un point de vue opposé, accusant les peuples balkaniques et leurs gouvernants de n'avoir pas voulu solliciter l'aide de l'Occident pour repousser la menace turque.

Malgré ces divergences d'opinion et d'interprétation dues à des raisons d'ordre ethnique, social et religieux, il n'en reste pas moins vrai que ces sources contiennent un très grand nombre de données sur des faits indiscutables qui ne sauraient être contestés ou omis, quelle que soit l'interprétation qu'on veuille leur donner ou le point de vue où l'on se place. Personne ne saurait nier la multitude de faits que contiennent les ouvrages des historiens et des chroniqueurs, et les documents historiques qui nous sont parvenus et qui ont trait aux actions des conquérants, aux ruines qu'ils ont causées, à la résistance que la population leur a opposée, etc. Choisis et groupés dans

⁵⁸ Sur la lutte des peuples balkaniques contre les envahisseurs ottomans v. Д. Ангелов, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците*. Ист. преглед IX, 4 (1953) 374—399. — И. С. Достян, *Борьба южнославянских народов против турецкой агрессии в XIV—XV вв.* Виз. Врем. VII (1953) 32—52. — Н. Д. Смирнова—Г. И. Сенкевич, *Освободительная борьба албанского народа против турецких порабителей в XV в.* Вопросы истории XII (1953) 80—97.

⁵⁹ Voir sur Critobulus l'article de З. В. Удальцова, *Предательская политика феодалной знати Византии в период турецкого завоевания*. Виз. Врем. VII (1953) 93—121.

un ordre chronologique et systématique, ces faits en imposent par leur nombre. Ils nous parlent avec le langage des chiffres et c'est ce qui compte pour la science historique quand il s'agit de faire une analyse succincte d'un événement historique d'une portée aussi considérable que la conquête de la péninsule balkanique par les Turcs.

La première conclusion à laquelle nous conduit l'analyse et la systématisation de nombreux faits que nous fournissent les sources historiques, est que la conquête de la péninsule balkanique accomplie par les Turcs en l'espace d'environ deux siècles, a causé la ruine incalculable de biens matériels, des massacres sans nombre, l'asservissement et l'exode d'une grande partie de la population — en un mot un déclin général et prolongé des forces productrices, comme cela fut le cas de l'Asie Mineure après son occupation par les mêmes envahisseurs. Ce déclin des forces productrices est d'autant plus frappant quand on se rappelle qu'au milieu du XIV^e siècle, au moment où les Osmanlis prennent pied sur la péninsule, les Etats qui y existaient — Byzance, Bulgarie et Serbie — se trouvaient déjà, dans leur développement économique et culturel, à un niveau assez élevé. Malgré le morcellement inhérent au système féodal qui y existait, malgré les luttes intestines qui caractérisent cette période de leur histoire, la vie économique et culturelle y était déjà assez développée. Les grandes villes sur le littoral et à l'intérieur des terres, jouaient déjà un rôle important comme centres commerciaux et foyers de culture.⁶⁰ Il ne nous appartient pas, dans le cadre de cette étude très limitée par le but qu'elle se propose, de nous arrêter plus longuement sur cette question. Il nous suffit de rappeler que les études les plus récentes faites par des historiens soviétiques, bulgares et autres, et qui s'appuient aussi bien sur les sources écrites que sur le résultat de fouilles archéologiques, établissent les progrès considérables que les peuples balkaniques avaient réalisés aux XIII^e et XIV^e siècles, dans le domaine économique et culturel.

C'est précisément à cette époque que commença l'invasion des Turcs. L'aristocratie féodale turque, avide de butin, se ruait vers les territoires balkaniques. Les dirigeants féodaux cherchaient de nouvelles richesses, des

⁶⁰ Sur la question du développement économique de l'Empire byzantin aux XIII^e—XIV^e siècles v. l'article de З. В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке. Вопросы истории VII* (1953) 106—109. — Д. Ангелов, *История на Византия*, ч. II. София, 1952. — Sur le développement économique des terres bulgares aux XIII^e—XIV^e s. v. И. Съкъзов, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, Berlin—Leipzig, 1929, 103 sqq. Voir aussi *История на България*. Издание на Българската акад. на науките, т. I. София, 1954 г., 190—193. — Д. Ангелов, *Към въпроса за стопанския облик на българските земи през XII—XIV вв.* Ист. преглед VII, 4—5 (1951). — Ст. Цонев, *Стоковото производство в феодална България*. Ист. преглед X, 5 (1954) 51—81. — Sur l'économie de la Serbie aux XIII—XIV s. v. К. Жиречек, *Историја срба II*. Београд, 1923, 34 sqq. — Des renseignements intéressants sur les richesses et l'essor économique des terres serbes à l'époque de la conquête des Turcs nous sont données par Kritobulos. V. chez З. В. Удальцова, *Византийский историк Критовул о южных славянах и других народах балканского полуострова в XV веке*. Виз. Врем. IV (1951) 97 sqq.

terres, des esclaves. C'est pourquoi leurs campagnes furent avant tout des actions de pillage et de dévastation et eurent des conséquences désastreuses sur la vie des habitants, en provenant un déclin général et prolongé dans le domaine économique et culturel.

Déjà la première offensive des conquérants osmanlis qui les amena après 1361 en Thrace orientale, fut accompagnée de destructions et de ruines. D'après l'expression d'un chroniqueur turc anonyme, ils y sévissaient *par le sang et par le feu*,⁶¹ écrasant sans pitié toute résistance de la part de la population. En peu de temps, un grand nombre de villes furent ruinées et leurs habitants massacrés ou emmenés en captivité. *Maudite soit notre époque* — s'écrie en 1366 dans un de ses discours à l'occasion de l'incursion de Mourad en Thrace, l'écrivain et diplomate byzantin Démétrius Khodon. *Les Turcs ont ruiné nos villes, pillé nos sanctuaires, rempli tout de sang et de cadavres*.⁶² Dans une lettre, écrite entre 1383 et 1387, le même auteur note que les villes byzantines étaient entièrement dépeuplées, une partie des habitants ayant été massacrés par les envahisseurs, les autres ayant fui dans les pays voisins.⁶³ De nombreuses données que contiennent les ouvrages d'historiens turcs, nous permettent de juger de l'ampleur des destructions commises par les Turcs en Thrace.⁶⁴

Lorsque les Turcs envahirent à partir de 1371 la Bulgarie occidentale et la Macédoine, et plus tard la Serbie, le nombre des localités ruinées ou incendiées s'accrut rapidement. Partout où les habitants se défendaient et refusaient de se soumettre, les envahisseurs pillaient et incendiaient leurs demeures, tandis que les enceintes derrière lesquelles luttaient les défenseurs étaient littéralement rasées. C'est ainsi que fut détruite en 1386 la ville de Niche dont les habitants, comme le note Seadeddin, avaient offert une vive résistance aux envahisseurs qui avaient investi la ville.⁶⁵ La ville de Pirote eut le même sort, à en juger d'un témoignage de l'historien turc Neşri.⁶⁶

La campagne qu'Ali Pacha entreprit en 1388 dans le Nord-Est de la Bulgarie fut accompagnée, elle aussi, de dévastations en masse. Comme le note Neşri, ce chef militaire turc avait donné l'ordre formel à ses troupes de ruiner et de piller sur leur passage les régions et les localités traversées.⁶⁷ En conséquence, les confins bulgares du Nord-Est furent dévastés et la population massacrée ou emmenée en esclavage.⁶⁸

⁶¹ V. J. Leunclavius, *Annales sultanorum osmanidorum*. Frankfurt, 1588, 10.

⁶² Demetrios Kydones, *De subsidio Latinorum*. Migne, P. G., 154, 965 sqq.

⁶³ Démétrius Cydones, *Correspondance*, éd. G. Cammelli. Paris, 1930, № 31, 89.

⁶⁴ Voir p. e. J. Leunclavius, op. cit., 10; Giese, op. cit., 25; Seadeddin, op. cit., 63 sqq.

⁶⁵ Seadeddin, op. cit., 112.

⁶⁶ Neşri, op. cit., 263.

⁶⁷ Neşri, op. cit., 268.

⁶⁸ Sur cette campagne il y a d'intéressantes données sur la base de sources turques en partie perdues, chez J. Leunclavius, *Historiae musulmanae turcorum de monumentis ipsorum exscriptae, libri XIII*. Frankfurt, 1591, 269 sqq. V. aussi D. Angelov, op. cit., 383 sqq.

Après la bataille de Nicopol, funeste pour les chrétiens (1396), les troupes turques commirent des ravages terribles en Serbie et en Hongrie. Comme le relate Constantin le Philosophe dans sa biographie de Stéphane Lazarević,⁶⁹ la ville de Zemlin fut complètement détruite. Suivant le témoignage de Schiltberger, qui participa à la campagne de Sigismond, la ville de Petau fut entièrement rasée.⁷⁰ En 1397, Belgrade fut aussi ravagée à la suite d'une incursion entreprise par une horde de pillards turcs dans la région de Srem.⁷¹ La même année marque de grandes destructions commises par les Turcs dans le Péloponèse. L'enceinte de la ville d'Argos fut rasée et les habitants réduits à l'esclavage.⁷²

La guerre fratricide qui éclata entre les fils de Bajazet, et qui eut surtout pour théâtre la péninsule balkanique, fut également accompagnée de pillages et de destructions sans nombre. Ce fut surtout Moussa qui se distingua par ses procédés impitoyables et qui causa à la population des maux incalculables. Comme le relate la chronique de Dečan, les troupes de Moussa défirent en 1413 le despote serbe Stéphane et détruisirent Krouchevatz, Petrus, Stalatch, Koprian et nombre d'autres localités serbes, massacrant en même temps une *multitude de chrétiens*.⁷³ Moussa se rendit également responsable à cette époque de grands ravages en Thrace. Entre autres il fit passer par le feu en Thrace orientale un village entier avec tous ses habitants.⁷⁴

Les campagnes de Mourad II (1421—1451) et surtout celles de son successeur Mahomet II (1451—1481) en Serbie, Bosnie, Albanie et dans le despotat du Péloponèse, eurent un caractère particulièrement dévastateur. Au cours de la campagne que les Turcs entreprirent en Serbie en 1455—1456, Belgrade, Novo-Bardo et d'autres villes furent en grande partie détruites.⁷⁵ L'incursion des Turcs en Albanie pendant l'été de 1459 fit d'énormes ravages. D'après le récit qu'en fait Critobule, les envahisseurs détruisirent toute la récolte et rasèrent les places fortes prises par eux.⁷⁶ Le pays fut soumis à de nouvelles dévastations en 1466 quand les Albanais durent, après une résistance héroïque, se retirer dans les régions les plus inaccessibles d'où

⁶⁹ Ср. Живот Стефана Лазаревића од Константина Философа, éd. par B. Јагич. Гласник српског научног друштва XLII (1875) 271.

⁷⁰ V. Schiltbergers aus München, *Reise in den Orient und wunderbarere Begebenheiten*, éd. A. Penzel. München, 1814, 16. V. aussi Јиречек, *Историја срба II*, 103—104.

⁷¹ К. Философ, op. cit., 272; Ст. Новаковић, *Срби и турци*, 312.

⁷² V. chez Sphrantzès, *Chronicon*. Bonnae, 1838, 83, et chez Laonici Chalcocondyle *Historiarum demonstrationes*, rec. E. Darko I. Budapestini, 1922, 92.

⁷³ Ст. Новаковић, *Срби и турци*, 358. — Достјан, op. cit., 39.

⁷⁴ V. Ducae Michaelis Ducae nepotis *Historia Byzantina*, rec. J. Bekkerus. Bonnae, 1834, 90—93.

⁷⁵ Voir Kritobulos, Βίος τοῦ Μωαμῆθ β', éd. Ph. A. Dethier (*Monumenta Hungariae Historica* XXI, 1, 157, § 46, 172, § 93).

⁷⁶ Kritobulos, op. cit., 223, § 96.

ils poursuivirent la lutte.⁷⁷ De nombreuses villes furent également ruinées au cours de la campagne que Mahomet II entreprit en 1463 contre la Bosnie. parmi elles Yaytzé, la capitale du Royaume de Bosnie.⁷⁸

Ce fut le Péloponèse qui souffrit le plus des invasions turques. Il fut envahi en 1446 par les troupes de Mourad II, qui détruisirent un grand nombre de localités et emmenèrent des milliers de prisonniers.⁷⁹ Douze ans plus tard, pendant l'été 1458, la péninsule balkanique fut envahie par une énorme armée turque sous les ordres de Mahomet II et de son premier lieutenant Mahmoud Pacha. Après un siège qui dura quatre mois, Corinthe tomba aux mains de l'ennemi. Ses murs furent rasés, et de nombreuses localités que le sultan considérait inutiles — détruites.⁸⁰ L'ouvrage de Critobule contient un récit de ces campagnes des Osmanlis, qui nous montre clairement les énormes destructions causées par les envahisseurs dans ces régions. Deux ans plus tard, une autre armée turque fit irruption dans le Péloponèse. Cette fois Gardiki et plusieurs autres localités furent ruinées.⁸¹ Enfin, en 1464 pour la troisième fois, la rage de destruction des envahisseurs s'acharna contre le Péloponèse. C'est alors que dans cette lutte contre les Vénitiens, les Osmanlis rasèrent jusqu'à ses fondements la ville d'Argos.⁸²

Les ruines et les ravages sans nombre dont les Turcs se rendirent responsables au cours de leurs campagnes dans la péninsule balkanique, produisirent une profonde impression sur un grand nombre de contemporains de ces événements, surtout sur les voyageurs qui traversèrent les terres balkaniques au XV^e et au XVI^e siècles, et eurent ainsi la possibilité d'observer et d'entendre beaucoup de choses. Parmi ces voyageurs, il faut citer en premier lieu le célèbre agent diplomatique français Bertrandon de la Broquière qui traversa en 1433 les Balkans, venant de l'Asie Mineure. La Broquière s'arrêta un certain temps à Constantinople, puis se rendit à Adrianople; de là il visita la Thrace orientale et méridionale, et retourna ensuite en France en empruntant la route Andrinople-Plovdiv (Philippopolis)-Sofia. A beaucoup d'endroits de son récit, il nous parle de villes et de localités détruites. Suivant lui, les Turcs auraient détruit la ville de Réghion, naguère puissante place forte, ainsi que Athira, Zambie, Tchoulou et Lulé-Bourgas, toutes en Thrace orientale.⁸³ Khypsala, ville autrefois prospère, était en ruines.⁸⁴ Cette ville, comme le note Critobule dans son Histoire, avait été auparavant une localité remarquable, mais à l'époque où il écrit, elle n'était

⁷⁷ Kritobulos, op. cit., 331, § 68—69.

⁷⁸ Kritobulos, op. cit., 290—294, § 95—105.

⁷⁹ Chalkokondyles, op. cit., II, 113—120.

⁸⁰ Kritobulos, op. cit., 201, § 32, 197—198, § 21, 206, § 48.

⁸¹ Kritobulos, op. cit., 238, § 130 et 240, § 136.

⁸² Kritobulos, op. cit., 306, § 9.

⁸³ V. Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Outremer*, éd. Ch. Schefer. Paris, 1892, 168, 169, 170. V. aussi K. Иречек, *Стари пътешествии по България*. Периодическо списание на Бълг. книжовно дружество II, 3 (1882) 68—69.

⁸⁴ Bertrandon, op. cit., 173.

plus qu'un simple village.⁸⁵ D'après la Broquière, Makri, port sur l'Egée, était complètement détruit, à l'exception d'une partie de ses remparts.⁸⁶ Le port de Misi (Kavala) était dans un état lamentable. *Misi*, écrit la Broquière, *avait été auparavant une localité puissante et bien défendue, mais maintenant une partie de son enceinte est détruite. Tout y est dévasté et la ville n'a pas d'habitants.*⁸⁷ Des ruines s'amoncelaient également à Péri-théorion, port sur l'Egée et autrefois capitale de Momtchil, voïévode des Rhodopes.⁸⁸ La place forte de Vyra (Féré), qui avait été une localité considérable aux XIII^e et XIV^e siècles, était aussi détruite.⁸⁹

Parti d'Andrinople et se rendant en Serbie, le voyageur français rencontra sur sa route de nouvelles ruines causées par les envahisseurs turcs. Lorsqu'il arriva à Sofia, il constata que ses remparts avaient été détruits jusqu'à leurs fondements.⁹⁰ Izvor, non loin de Pirote (localité qui se trouvait probablement non loin de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Béla Palanka), était entièrement détruite.⁹¹ Niš, naguère importante cité, était en ruines. *Les Turcs*, écrit la Broquière, *ont occupé par la force cette ville il y a cinquante ans et l'ont complètement ravagée.*⁹² Aux dires du voyageur Petančić, qui traversa les Balkans en 1502. Niš n'était plus à cette époque qu'un simple village. *Elle a été autrefois*, écrit Petančić, *comme on peut le voir d'après ses ruines, une superbe ville, mais maintenant ce n'est presque plus qu'un village, habité par des Turcs et des Bulgares.*⁹³ D'après la description qu'en fait la Broquière, la double enceinte de Krouchevatz, ville que les Turcs avaient occupée en 1427, était complètement rasée.⁹⁴

Ces renseignements que Bertrand de la Broquière nous donne sur la destruction en masse de villes, sont confirmés dans un mémoire qu'un des conseillers du duc de Bourgogne établit en 1439, au sujet d'une croisade contre les Turcs projetée par Jean Toricello.⁹⁵ Dans ce mémoire où il analyse les possibilités d'une lutte contre les envahisseurs, l'auteur note qu'à cette époque, à la suite des campagnes entreprises par les Turcs, *les enceintes de toutes les grandes villes de la Grèce sont détruites, à l'exception de celles de Déméthika et de Constantinople.*⁹⁶

Les énormes dévastations causées par les Turcs n'ont pas échappé

⁸⁵ Kritobulos, op. cit., 166, § 78.

⁸⁶ Bertrand, op. cit., 174.

⁸⁷ Bertrand, op. cit., 175.

⁸⁸ Bertrand, op. cit., 176.

⁸⁹ Bertrand, op. cit., 180.

⁹⁰ Bertrand, op. cit., 201; Иречек, *Стари пътешествия*, 76.

⁹¹ Bertrand, op. cit., 204.

⁹² Bertrand, op. cit., 204.

⁹³ Иречек, *Стари пътешествия*, IV, 69.

⁹⁴ Bertrand, op. cit., 206.

⁹⁵ Voir ce mémoire dans Bertrand, op. cit., 267—274.

⁹⁶ Bertrand, op. cit., 272.

non plus à Philippe Buonacuore (Kalimach), agent diplomatique du Roi de Hongrie, qui traversa en 1487 la Thrace, la Macédoine et la Mésie. *Par-tout, écrit-il, on ne rencontre que ruines et déserts, comme après une longue et dure guerre.*⁹⁷ Nous trouvons aussi une communication très révélatrice dans l'ouvrage de l'historien polonais Jean Długosz, qui décrit la campagne entreprise en 1444 par Vladislav IV Jagiellon. D'après cet auteur, lorsque les croisés partirent de Nicopol vers le Sud du Danube et arrivèrent dans la Bulgarie du Nord, ils y virent un nombre de superbes et remarquables constructions d'empereurs et de chefs militaires romains ainsi que des monuments en marbre portant des inscriptions latines et grecques, des arcs et de hautes colonnes. *Tous ces monuments, note cet auteur, étaient en grande partie détruits par les Turcs.*⁹⁸ Il faut reconnaître que ces renseignements que Długosz nous fournit ont été jusqu'à présent négligés et qu'ils n'ont pas été utilisés comme témoignage important du caractère dévastateur des campagnes entreprises par les Turcs en Bulgarie du Nord. Il est vrai qu'une partie de ces œuvres d'art de l'époque romaine et byzantine étaient déjà en partie détruites avant l'occupation de cette région par les Turcs, à la suite des invasions des Slaves, des Protobulgares, des Pétchénegues, des Coumans et d'autres peuplades. Il n'en reste pas moins vrai que l'invasion des Turcs à la fin du XIV^e siècle, a contribué dans une plus grande mesure encore à la destruction de ces vestiges de la civilisation romaine et byzantine en Bulgarie du Nord, et a donné lieu à des destructions en masse de monuments de haute valeur architecturale.

Comme on pouvait s'y attendre, les dévastations et les destructions en masse causées par les féodaux osmanlis au moment de leur conquête de la péninsule balkanique provoquèrent un rapide déclin de la vie économique dans toutes les régions du pays. Les pillages, les incendies et les ravages incessants causèrent une profonde désorganisation de l'agriculture et de l'élevage, qui constituaient la principale occupation des habitants de Byzance, de la Serbie, de la Bulgarie, de l'Albanie et de la Bosnie. Un dur coup fut porté aux métiers et au commerce intérieur et extérieur qui, comme nous l'avons déjà dit, étaient déjà florissants dans les pays balkaniques aux XIII^e et XIV^e siècles, dans les conditions d'un régime féodal développé. De nombreuses régions, autrefois riches et fertiles, furent transformées en déserts. A beaucoup d'endroits, la famine et les épidémies firent leur apparition, et la population fut réduite à une misère indescrivable.

Ce déclin économique apparut tout d'abord en Thrace et en Macédoine, où les envahisseurs osmanlis firent pour la première fois leur apparition dans la péninsule, d'abord comme alliés de Jean Cantacuzène et, à partir de 1354, pour leur propre compte. Très révélatrices sont sous ce rapport

⁹⁷ Voir Хр. Кесяков, *Положението на България към края на 15 в.*, 4. Сборник за народни умотворения, наука и книжнина VI (1891) 180.

⁹⁸ J. Długosii *Historiae Polonicae*, I. XII. Frankfurt, 1711. 800

certaines constatations faites par Nicéphore Grégoras, contemporain de ces événements, quand il nous parle de la désorganisation économique causée par les incursions des Turcs en Thrace au XIV^e siècle. *Les affaires de Byzance, écrit-il, sont au plus mal, et pour nous la Thrace est devenue un pays sauvage et presque inaccessible. A peine quelques villes y ont conservé des restes de population byzantine. N'ayant ni faubourgs, ni portes d'enceintes, elles se trouvent à de grandes distances les unes des autres dans des régions dépeuplées, semblables à des épis isolés qui se dressent dans un vaste et riche champ après la moisson. — Les malheureux habitants de la Thrace, se lamente plus loin l'auteur, sont restés sans bétail de trait, sans aucun troupeau, sans un seul bœuf qui leur permettrait de labourer leurs champs et de leur assurer la pitance journalière. C'est pourquoi les terres sont en friche, complètement dépeuplées et, on pourrait le dire en un mot, rendues complètement sauvages.*⁹⁹ Il en résulta une terrible famine dont la Thrace fut la victime au milieu du XIV^e siècle, et qui s'empara bientôt de la capitale elle-même. A cette époque, écrit Nicéphore Grégoras, les habitants de Constantinople, ainsi que la population de la plupart des villes byzantines de la Thrace, souffraient du manque de vivres. Tandis que la guerre civile épuisait Byzance, les Turcs entreprenaient de l'Asie des incursions fréquentes à l'aide de monèmes et de trirèmes, passaient impunément en Thrace, surtout à l'époque des moissons, emportaient du bétail, emmenaient en esclavage femmes et enfants, et causaient de tels maux que ces régions demeuraient ensuite dépeuplées et incultes. C'était là l'une des raisons de la famine dont les Byzantins eurent à souffrir.¹⁰⁰

Des maux analogues à ceux que Nicéphore Grégoras a décrits en Thrace au moment de la guerre civile, frappèrent la Macédoine et les confins bulgares occidentaux, après les incursions que les Turcs entreprirent dans ces régions à partir de 1371. Un tableau très suggestif de la désorganisation de la vie économique et des maux endurés par la population de ces contrées, nous est donné dans une annotation faite en 1371 par Issaye, moine d'un des monastères du Mont Athos, en marge d'une traduction d'un des ouvrages de Dionisiou l'Aéropagyte. *Les Ismaéliens, écrit-il, se dispersèrent et volèrent sur toute la terre comme les oiseaux dans l'air. Ils massacrèrent par l'épée une partie des chrétiens, ils emmenèrent les autres en esclavage; le reste fut emporté par une mort prématurée. Ceux qui avaient été préservés de la mort furent décimés par la famine, parce que sur toutes les terres sévissait une telle famine comme il n'y en a pas eu depuis la création du monde et, Seigneur miséricordieux, fasse qu'il n'y en ait jamais plus de pareille. Et ceux que la famine avait épargnés furent par une omission divine, attaqué et dévorés de jour et de nuit par les loups. Hélas, quel louloureux tableau pouvait-on voir! La terre demeure déserte de tous*

⁹⁹ Grégoras, op. cit., II, 747—748.

¹⁰⁰ Grégoras, op. cit., II, 683.

*biens, d'hommes et de bétail et d'autres fruits... Et alors les vivants enviaient en vérité les morts. Et croyez-moi, non pas moi qui suis ignorant en tout, mais même Livanius, le plus sage des Hellènes, ne saurait décrire les maux qui accablèrent les chrétiens des terres occidentales.*¹⁰¹

La détresse économique et l'appauvrissement général frappèrent aussi les territoires situés entre la Stara Planina et le Danube (la Mésie) après leur occupation par les Turcs entre 1393 et 1396, lorsque succombèrent les royaumes de Tirnovo et de Vidine. L'agriculture et les métiers y subirent un coup extrêmement dur, le commerce commença à péricliter et la population devint la proie de la famine et de la misère.

La détresse économique et la misère générale qui frappèrent la Thrace, la Macédoine et la région située entre le Danube et la Stara Planina (la Bulgarie du Nord), se firent sentir pendant des dizaines d'années, longtemps encore après que les féodaux ottomans furent devenus maîtres de ces territoires. Il nous suffit de lire encore une fois l'ouvrage de Bertrand de la Broquière, cité plus haut, pour nous rendre compte de la situation économique lamentable dans laquelle se trouvaient les habitants des territoires conquis par les Turcs, que cet auteur avait traversés. Ce furent l'aspect désertique de la Thrace orientale et la misère qui y régnait qui frappèrent surtout cet illustre voyageur. Entre Constantinople et Andrinople, comme le constate la Broquière, on rencontrait des régions fertiles, riches en cours d'eau, mais entièrement déboisées, dépeuplées et complètement abandonnées.¹⁰² Dans les provinces soumises encore à l'autorité de Byzance, il n'a pu voir que quelques rares villages, ruinés et appauvris.¹⁰³ Il note plus loin qu'Andrinople était la seule ville un tant soit peu plus riche et plus peuplée. C'était, d'ailleurs, la résidence du sultan. Cet état de misère générale qu'il observe en Thrace orientale, il le constate également dans les localités situées le long de la côte égéenne, jusqu'à Serrès. Dans cette région, autrefois si riche, le voyage était rendu particulièrement difficile du fait que les voyageurs ne parvenaient pas à trouver un logement et à se procurer des vivres. *Nulle part on ne peut trouver où se loger*, déplore la Broquière dans ses notes de voyage, *nulle part on ne peut trouver de vivres, sauf dans les grandes villes. Chacun doit emporter en route tout ce dont il a besoin.*¹⁰⁴ Sans vouloir nier une certaine dose d'exagération dans ces paroles du diplomate français, habitué à plus de commodités, il n'en reste pas moins incontestable qu'à cette époque, la situation en Thrace était particulièrement difficile, et que la ruine économique générale provoquée par les campagnes et les ravages des Turcs osmanlis continuait partout à marquer son empreinte.

¹⁰¹ В. Л. Стојановић, *Стари српски записи и натписи*, т. III, 51—52, № 4944. — И. Иванов, *Старобългарски разкази*. София, 1935, 53—54.

¹⁰² Bertrand, op. cit., 170.

¹⁰³ Bertrand, op. cit., 169.

¹⁰⁴ Bertrand, op. cit., 180.

Le diplomate polonais Kalimah, que nous avons cité plus haut, nous fournit lui aussi un témoignage de la grande misère et de l'appauvrissement général qui sévissaient en Thrace, en Macédoine et dans la Bulgarie du Nord, à l'époque dont nous parlons. *Nulle part on ne peut voir de places fortes, écrit-il dans son ouvrage; nulle part on ne peut rencontrer de villes ou de bourgades dont l'aspect prouverait que son fondateur ait pensé à la guerre et l'ait mise en état de se défendre. Partout on ne rencontre que terres abandonnées et ruinées comme après une longue et dure guerre.*¹⁰⁵ L'aspect des paysans turcs qu'il a rencontrés, las et exténués, produit sur lui une profonde impression. *Quand je les voyais, je m'étonnais de leur si petit nombre et surtout de l'aspect misérable et loqueteux de cette malheureuse population. Il me semblait qu'ils ne vivaient pas dans des maisons, mais dans des gouffres ténébreux, tant leurs visages avaient un air misérable et accablé.*¹⁰⁶ Si même la population turque, qui jouissait pourtant dans les territoires balkaniques de certains avantages par rapport au reste de la population, se trouvait dans une situation aussi misérable, il est évident à plus forte raison que les habitants chrétiens, dont les biens et les demeures avaient été à plus d'une reprise pillés par les envahisseurs ottomans, étaient réduits à un sort plus tragique encore.

La Thrace, la Macédoine et la Bulgarie du Nord ne furent pas les seules à souffrir de cette profonde perturbation de la vie économique et de l'appauvrissement général qui en résulta. Les confins du Nord-Ouest et du Sud-Ouest de la péninsule, la Bosnie, la Serbie, la Dalmatie, l'Albanie et la Grèce centrale et méridionale durent subir un sort analogue. Les troubles économiques commencèrent déjà à partir de 1370, lorsque les hordes de Mourad entreprirent leurs premières incursions dans ces contrées. Ce fut le commerce qui en souffrit tout d'abord, commerce déjà assez développé à cette époque et dans lequel jouaient un rôle important la Bosnie, la Serbie, la République de Venise et les riches villes du littoral de la Dalmatie, Raguse en premier lieu. Les incursions des Turcs provoquèrent une inquiétude générale et une vive réaction dans les pays intéressés. Un certain nombre de documents, surtout ceux conservés dans les archives de Raguse et de Venise, nous fournissent la preuve du grave déclin de la vie économique dans les confins du Nord-Ouest de la péninsule, au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle, des plaintes incessantes dues aux pillages dont les Turcs se rendaient responsables, ainsi que des tentatives faites pour organiser la lutte contre les envahisseurs. Parmi ces documents, le plus ancien est une lettre que le Sénat de Venise adressa en 1385 au souverain de Zéta, Balcha.¹⁰⁷ Il y est dit que l'offensive des Turcs dans la direction de Zéta représentait, aux dires de Balcha lui-même, un grand danger pour

¹⁰⁵ V. Хр. Кесяков, *op. cit.*, 180.

¹⁰⁶ Кесяков, *op. cit.*, 181.

¹⁰⁷ *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, t. VI, éd. S. Ljubić. Zagreb, 1876, № 313, 219—220.

le commerce de Venise et pour les commerçants vénitiens qui se trouvaient dans le pays. Il avait été donc décidé que la République de Venise viendrait en aide à Balcha en lui envoyant quatre galères. Les commerçants de Raguse, qui entretenaient à cette époque des rapports commerciaux considérables avec la Serbie, l'Albanie et la Bosnie, eurent à leur tour à souffrir des incursions turques. Dans une lettre de 1387, deux seigneurs féodaux albanais de la région de Doukatchin (à la frontière de l'Herzégovine, de Zéta et de la Serbie), Léka Doukatchin et son frère Paul, annoncent aux Ragusains qu'ils peuvent désormais tranquillement commercer avec leur pays, étant donné qu'ils ont déjà *pactisé* avec les Turcs.¹⁰⁸ On voit ici clairement quel danger les incursions des Turcs présentaient pour l'essor du commerce dans ces régions. La situation des commerçants de Raguse devint particulièrement difficile à partir de 1396, lorsque les Turcs entreprirent leurs campagnes systématiques contre la Serbie, la Bosnie et le littoral de l'Adriatique et s'emparèrent de la région entière, située entre le Lim, la Moratcha et Zéta, coupant ainsi toute communication entre Raguse et les terres du despote serbe Stéphane Lazarević.¹⁰⁹ Bien que le despote serbe eût sollicité et obtenu de Bajazet la liberté de commerce pour les commerçants ragusains dans son Etat,¹¹⁰ ces derniers étaient constamment attaqués et leurs marchandises pillées par les détachements turcs. Nous en trouvons la preuve dans un certain nombre de documents. Ainsi, par exemple, dans une lettre du mois d'Octobre 1397, les Ragusains se plaignent à Stéphane Lazarević que les Turcs arrêtent leurs commerçants et font obstacle à leur négoce.¹¹¹ Nous trouvons une plainte analogue dans une lettre du mois d'Août 1398.¹¹² Dans une lettre du mois d'Octobre de la même année et adressée à la princesse Milica et à Lazar, il est dit que des détachements turcs prirent et emmenèrent 5000 moutons dans la direction de la rivière Lim, et qu'ils arrêterent à Valjevo des commerçants ragusains qu'ils retinrent prisonniers.¹¹³ Le 23 Juillet 1393, parvient une nouvelle plainte adressée par la République de Venise au chef militaire turc Sarkhan, où il est dit que des commerçants ragusains ont été dévalisés sur la Tara par des Turcs et des Valaques inconnus, et que leurs marchandises ont été emporées. Il existe encore d'autres lettres écrites par les Ragusains à cette époque, qui révèlent les grands obstacles et l'entière désorganisation de la vie économique que les incessantes incursions des Turcs provoquèrent dans ces régions.

Le déclin de la vie économique, la décadence de l'agriculture, des métiers et du commerce eurent pour conséquence un appauvrissement

¹⁰⁸ Chez М. Пуцић, *Српски споменици* II, Београд, 1858, 29; Ст. Новаковић, *Срби и турци*, 244.

¹⁰⁹ Новаковић, *op. cit.*, 250.

¹¹⁰ Пуцић, *op. cit.*, I, 12; Новаковић, *op. cit.*, 253.

¹¹¹ Пуцић, *op. cit.*, I, 15; Новаковић, *op. cit.*, 253.

¹¹² Новаковић, *op. cit.*, 252, п. 1; Пуцић, *op. cit.*, I, 28.

¹¹³ Пуцић, *op. cit.*, I, 30; Новаковић, *op. cit.*, 252, п. 1.

général de la population dans les confins occidentaux de la péninsule balkanique. Nous en trouvons de nombreuses preuves surtout dans les archives de Venise, notamment en ce qui concerne le XIV^e et le XV^e siècle. Ainsi, par exemple, dans un document daté de 1398 et conservé dans les archives de Venise, il est dit que les habitants de Durazzo (Drač) sont arrivés à un état d'extrême pauvreté, à la suite d'incursions de Turcs et d'autres voisins. C'est la raison pour laquelle le Sénat de Venise, qui tenait tout particulièrement à cet important port, décida d'envoyer à sa population des vivres.¹¹⁴ Dans un document de 1402, également aux archives de Venise, nous lisons que les Turcs avaient causé par leurs incursions de tels dégâts dans les territoires albanais que les paysans ne pouvaient y cultiver les terres que dans les environs immédiats des villes et des forteresses (... *nisi apud civitates et castra*).¹¹⁵ Au cours de cette même année, comme le témoigne une autre communication, les habitants d'Antivari se trouvaient dans une terrible détresse. Il y est dit que les coups de main des Turcs les avaient réduits à cet état d'extrême dénuement (... *ad nihilum devoluti*).¹¹⁶ Un sort analogue fut réservé aux habitants de Drivasto et de Skutari où les envahisseurs avaient commis, de 1403 à 1406, d'innombrables pillages et incendies.¹¹⁷ D'après une communication du Sénat de Venise de 1428, la région de Skutari était à tel point dévastée par les Turcs qu'il était impossible de prélever de la population des impôts, ni en argent, ni en nature.¹¹⁸ C'était là un coup cruel pour la République de Venise qui, à cette époque, comptait avant tout sur ses riches colonies le long du littoral de l'Adriatique. Au cours de la première moitié du XV^e siècle, le sort des habitants de Durazzo devenait de plus en plus tragique. Dans une lettre du Sénat de Venise de 1414, il est dit que les Turcs fermèrent l'accès de la ville aux marchandises qui y étaient auparavant importées, obligeant ainsi les commerçants à le débarquer dans le port d'Avlona.¹¹⁹ Il y avait un grand danger, comme cette lettre le souligne, que la population n'abandonnât la ville et ne se dispersât dans plusieurs directions. Une autre lettre du Sénat de Venise, celle-là datée de 1437, nous parle de cette dépopulation de la ville déjà comme d'un fait accompli.¹²⁰ Suivant une communication de 1439, les habitants de Durazzo n'étaient plus en mesure d'exploiter leurs salines, par suite du blocus turc.¹²¹ C'était là une nouvelle et grosse difficulté pour la ville, puisque l'exploitation des salines était la principale occupation et la principale source des revenus de

¹¹⁴ *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, éd. L. D. Thalloczy, dr. K. Jireček et E. Sufflay II (1918), doc. № 610.

¹¹⁵ Chez N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle I*, 120.

¹¹⁶ *Acta Albaniae*, doc. 688.

¹¹⁷ *Acta Albaniae*, doc. 729, 779, 795.

¹¹⁸ Jorga, *Notes et extraits I*, 500.

¹¹⁹ Jorga, *Notes et extraits I*, 284.

¹²⁰ Jorga, *Notes et extraits III*, 15.

¹²¹ Jorga, *Notes et extraits III*, 43.

la population. Il existe encore beaucoup d'autres documents, surtout dans les archives de Venise et de Raguse de la fin du XIV^e siècle et du commencement du XV^e siècle, qui contiennent de nombreux témoignages sur l'appauvrissement général et les grandes calamités dont la population des confins du Nord-Ouest de la péninsule, et surtout celle du littoral de l'Adriatique, eurent à souffrir à la suite des incursions des envahisseurs osmanlis.

Le despotat du Péloponèse fut tout particulièrement affecté par ce déclin économique général et l'appauvrissement de la population entière. Ce despotat pendant près d'un siècle eut à souffrir des incursions turques, et finit par s'écrouler définitivement en 1460 sous les coups de Mahomet II. Nous en trouvons des témoignages très précis dans les ouvrages des historiens byzantins, ainsi que dans les archives de la République de Venise, cette dernière étant à cette époque vivement intéressée au sort de ses possessions dans la péninsule — les villes de Modon et de Coron en particulier. Les premiers coups qui frappèrent le Péloponèse remontent à 1397, lorsque les hordes de Yakoub Pacha envahirent le pays. Aussitôt la famine et la misère firent leur apparition. Dans une lettre de 1403 (conservée aux archives de Venise), nous lisons que le Sénat de Venise a accordé à Nicolas Karandoulo, gouverneur de la forteresse de Modon, un secours (*grâce*) étant donné que, d'après lui, la vie était devenue impossible. Les Turcs commettaient d'affreux ravages dans les environs de la ville, et personne ne se sentait en sécurité en dehors de ses enceintes.¹²² Des plaintes analogues parvenaient des habitants de Coron. En 1407 un envoyé de la population de Coron, François Ghéso, se présenta devant le Sénat de Venise. Il dit au Sénat qu'à la suite des actes de banditisme commis par les Turcs la main d'œuvre avait beaucoup diminué, et qu'il était impossible de recruter des ouvriers agricoles, même contre paiement en or. Il en avait résulté que les biens de tous les habitants de la ville étaient abandonnées, et que la plupart de ces terres étaient recouvertes de broussailles.¹²³ En réponse à cette communication, le Sénat de Venise accorda aux habitants de Coron le droit d'engager pour les travaux des champs des bûcherons, c'est-à-dire des paysans des régions montagneuses du Péloponèse qui n'avaient pas, assurément, tant souffert de l'invasion turque.

Les calamités qui s'abattirent sur la population du Péloponèse au moment des campagnes entreprises par les lieutenants de Mourad et par le sultan lui-même en 1446, aggravèrent la situation sans cela précaire de ses habitants, et provoquèrent un accroissement du désarroi économique. Mais la véritable catastrophe se produisit en 1458, au moment de la première grande invasion entreprise par Mohamet II. Les envahisseurs détruisirent par le feu tous les champs, les vignobles et les jardins dans les environs de Corinthe et partout où l'envahisseur avait mis pied.¹²⁴ A peine revenus

¹²² Jorga, *Notes et extraits I*, 137.

¹²³ Jorga, *Notes et extraits I*, 158.

¹²⁴ Kritobulos, *op. cit.*, 195, § 17 *sqq.*

de ces terribles épreuves, les habitants du Péloponèse furent de nouveau attaqués par les Turcs, d'abord en 1460, puis en 1463. Ce despotat, autrefois riche et puissant, où prospéraient l'agriculture et l'élevage, les métiers et le commerce, fut réduit en ruines, et sa population tomba dans le plus affreux dénuement.

Nous possédons de nombreux renseignements fournis par des auteurs byzantins et autres, qui témoignent de la profonde détresse économique qui s'empara de la Serbie, de la Bosnie et de l'Albanie, après que ces pays furent devenus la proie des féodaux osmanlis, à la suite des campagnes entreprises sous le règne de Mahomet II. Les invasions des Turcs en Albanie eurent un caractère tout particulièrement dévastateur. Les envahisseurs y détruisirent par le feu les champs et les demeures de la population entière. Même Critobule, dont l'ouvrage fait pourtant une apologie du règne de Mahomet, ne peut cacher les cruelles dévastations et les calamités sans nombre dont les hordes turques se rendirent coupables au cours de leurs incursions en Albanie entre 1459 et 1468.¹²⁵

La ruine économique et l'appauvrissement général de la population que les dévastations commises par les envahisseurs turcs provoquèrent sur tout le territoire de la péninsule balkanique, furent accompagnés d'une dépopulation des régions conquises. Elle était due en partie aux nombreux et sanglants combats que les peuples balkaniques avaient livrés aux envahisseurs et qui firent des milliers de victimes. D'autre part, les envahisseurs chassèrent de leurs foyers un grand nombre d'habitants qui furent emmenés par eux en esclavage.

Cet asservissement en masse pratiqué par les Turcs au moment de leur conquête de la péninsule, est confirmé par de nombreuses données que contiennent les sources historiques du XIV^e et du XV^e siècles. C'est là l'une des pages les plus douloureuses de l'histoire des peuples balkaniques. Cette pratique était étroitement liée à la politique et aux intérêts de la classe féodale ottomane et répondait aux buts que celle-ci poursuivait. Les féodaux osmanlis, comme nous l'avons déjà fait remarquer, s'étaient considérablement enrichis pendant la conquête de l'Asie Mineure et ils possédaient maintenant de vastes domaines et de nombreux esclaves. Mais ceci n'avait pas suffi à satisfaire leur soif de richesses, bien au contraire. Le groupe dirigeant féodal, avec à sa tête l'émir et ses favoris, s'efforçait d'étendre encore davantage son pouvoir, d'amasser encore du butin et des esclaves. Les féodaux turcs de l'Asie Mineure avaient besoin d'esclaves, d'une part pour parer à l'insuffisance de main d'œuvre puisque la population dans sa plus grande partie avait péri ou s'était enfuie à la suite de la conquête turque. En second lieu, les féodaux avaient besoin d'esclaves pour les travaux domestiques dans leurs demeures, ou pour satisfaire leurs plaisirs dans leurs harems. Enfin en échange d'esclaves, les féodaux faisaient l'acquisition

¹²⁵ Kritobulos, op. cit., 221—223 et 331—336.

à l'étranger d'objets de prix et de bijoux. Comme on le sait, au XIV^e siècle la vie économique se trouvait encore dans l'Etat ottoman à un faible niveau de développement, le commerce et les métiers y étaient encore peu développés, la monnaie rare et chère. Dans ces conditions, les propriétaires d'esclaves avaient la possibilité de vendre ceux-ci dans des pays économiquement plus développés et de se procurer en échange les objets et les produits dont ils avaient besoin. La possession d'esclaves signifiait une source d'enrichissement non seulement pour le groupe dirigeant féodal, mais aussi dans une grande mesure pour le soldat ordinaire qui pouvait, en vendant les prisonniers capturés par lui, se procurer ce qui lui manquait et accroître son bien-être. C'est pour cette raison que les soldats turcs faisaient tout pour s'emparer de prisonniers au cours de leurs campagnes de conquête, et cette avidité était mise à profit par la classe dominante pour entretenir chez les soldats des sentiments belliqueux et agressifs.

Comme on le voit, l'esclavage pratiqué sur une vaste échelle par les Turcs pendant leur conquête de la péninsule balkanique, résultait du caractère même du régime économique et social de l'Etat turc, et répondait avant tout aux intérêts et aux buts de la classe féodale dominante. Mais il y avait encore une autre raison qui dictait aux envahisseurs d'arracher à leurs foyers les habitants des régions conquises et de les emmener comme esclaves en Asie Mineure. En chassant ainsi un grand nombre d'habitants de la péninsule, les féodaux osmanlis s'efforçaient d'affaiblir les nations asservies, de limiter leurs possibilités de résistance et d'assurer plus sûrement leur domination. C'était là un important objectif militaire et stratégique que les Turcs s'étaient fixé dès les premières années de leur apparition dans la péninsule balkanique, et qui devait plus tard acquérir une importance encore plus grande et même décisive.

Les premiers asservissements furent commis au moment de l'apparition des Turcs dans la péninsule et de l'occupation par les détachements de Suleyman, des localités situées dans la presqu'île de Gallipoli. Comme le relate Seadeddin, lorsque les Turcs s'emparèrent de la place forte de Haghya (près de Gallipoli), Suleyman ordonna l'envoi en Asie Mineure de la garnison entière et des principaux notables de la ville.¹²⁶ C'était là, évidemment, une mesure d'ordre avant tout militaire et stratégique. Plus tard, quand les Turcs envahirent à partir de 1360 la Thrace orientale et centrale et s'emparèrent d'un grand nombre de villes byzantines et bulgares — Khypsala, Tchorlou, Kechan, Démotika, Andrinople, Plovdiv (Philippopolis), Stara Zagora, Yambol, Karnobat, etc. — ils asservirent la population sur une vaste échelle. Sur ce point de nombreux renseignements ont été conservés, notamment dans les ouvrages d'écrivains turcs (Neşri, Seadeddin, etc.). Nous y trouvons des récits détaillés des incursions entreprises par les Turcs et où il est question d'esclaves capturés par les

¹²⁶ Seadeddin, *op. cit.*, 63.

troupes des Osmanlis, de la capture de *beaux garçons et de belles filles, d'esclaves superbes comme la lune et de femmes belles comme le soleil*. A en croire Seadeddin, tout d'abord un grand nombre d'esclaves furent capturés après la prise de Khypsala et de Malagra (près d'Andrinople).¹²⁷ Des asservissements en masse furent commis plus tard dans la région de Plovdiv et de Stara-Zagora où les hordes turques se trouvaient sous le commandement de Lala Chahin. Ces esclaves furent emmenés dans le camp de Mourad en Asie Mineure et distribués aux soldats, tandis qu'une partie était donnée en propriété à l'église musulmane.¹²⁸ Un autre lieutenant de Mourad, Timourtache, qui s'était emparé de Yambol et d'autres localités bulgares en Thrace, fit lui aussi un grand nombre de prisonniers.¹²⁹ Les Turcs emmenèrent aussi un grand nombre d'esclaves après la prise de la place forte de Kirk-Klissé, en Thrace orientale.¹³⁰ Des asservissements en masse furent commis aussi par les Turcs après leurs incursions dans les régions de Samokov et d'Ichtiman.¹³¹

La chronique bulgare du début du XV^e siècle nous parle aussi des déportations en masse pratiquées par les Turcs à l'époque de leurs premières campagnes en Thrace, d'abord sous le règne de Suleyman, puis sous celui de Mourad. On y parle d'un combat entre les Turcs et les Bulgares, ces derniers commandés par Michel, fils d'Ivan-Alexandre, combat qui se termina par la défaite des troupes bulgares, comme le note le chroniqueur anonyme. Ce dernier précise qu'après cette rencontre, les Turcs firent *un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenèrent à Gallipoli*.¹³² On ne sait pas au juste quand et à quel endroit eut lieu ce combat, mais sa date doit être située probablement entre 1340 et 1355.

Les ouvrages des auteurs byzantins contiennent, eux aussi, des données sur les pillages commis par les Turcs et sur la capture de nombreux esclaves. Il importe de mentionner ici une communication de Chalcocondyles où il est dit que, lorsqu'il arriva dans la péninsule après la mort de Suleyman, Mourad ravagea *la partie intérieure de la Macédoine* (c'est-à-dire la Thrace) *et captura un grand nombre d'esclaves*. — *Aux Turcs*, écrit Chalcocondyles, *qui l'avaient suivi dans l'espoir de s'enrichir, Mourad donna en récompense des esclaves et du bétail qu'il avait enlevés aux Bulgares et aux Grecs*.¹³³ Nous trouvons aussi des renseignements sur l'esclavage pratiqué par les Turcs en Thrace dans les ouvrages de Démétrius Kidon. Une de ses lettres, écrite entre 1383 et 1387, est très révélatrice sous ce rapport. Il y précise que les villes byzantines sont entièrement dépeuplées à la suite des

¹²⁷ Seadeddin, op. cit., 67.

¹²⁸ Seadeddin, op. cit., 87—88. V. aussi Leunclavius, *Annales sultanorum*, 10.

¹²⁹ Seadeddin, op. cit., 101.

¹³⁰ Seadeddin, op. cit., 87—88.

¹³¹ Seadeddin, op. cit., 101.

¹³² V. chez И. Иванов, *Български разкази*. София, 1935, 224.

¹³³ Chalcocondyles, op. cit., I, 30.

incursions des Turcs en Thrace. Une partie de la population se serait enfuie dans d'autres régions, le reste aurait été capturé et vendu aux Turcs.¹³⁴ Il est évident que l'auteur fait ici allusion aux ventes d'esclaves que pratiquaient les simples soldats qui n'avaient que faire de leurs prisonniers et préféraient recevoir en échange de l'argent ou d'autres biens. Selon Seadeddin, le prix d'un esclave s'élevait à cette époque en moyenne à 125 aspres.¹³⁵

A partir de 1371, lorsque les Turcs s'emparèrent d'une partie de la Macédoine et de la Bulgarie du Sud-Ouest, et entreprirent leurs incursions en Grèce centrale, dans le Péloponèse, en Epire, en Albanie, en Serbie, en Bosnie et le long du littoral de l'Adriatique, la pratique de l'esclavage prit des dimensions encore plus grandes. Un grand nombre d'esclaves furent emmenés par les Turcs après la prise de Niš, comme on peut le juger d'un récit de Seadeddin.¹³⁶ De nombreux esclaves furent capturés après la prise des villes macédoniennes de Prilep, Melnik, Débar, Skopié, Bitolia, Kostour, Vereya, Radoviche, Dévol, Vélès, Vodène, etc. Ces esclaves furent emmenés en Asie Mineure où plus tard une partie d'entre eux furent vendus à des commerçants vénitiens. Dans les archives du notaire Brechano, de Chypre, on trouve des données au sujet de 122 Bulgares, hommes et femmes, vendus à Candie comme esclaves entre 1381 et 1383. Comme cette source l'indique, les acheteurs et les vendeurs étaient des habitants de Candie, tandis que les esclaves vendus provenaient principalement des villes macédoniennes citées plus haut.¹³⁷

Un grand nombre d'esclaves furent capturés au cours des campagnes de pillage que le lieutenant de Murat, Timurtache, entreprit entre 1375 et 1385 en Bosnie, en Albanie, en Herzégovine et en Epire. Comme le mentionne Seadeddin, beaucoup de *jolis garçons et de jolies filles* furent capturés en Albanie, et chaque soldat reçut en cadeau un esclave, tandis que Timurtache recevait la cinquième partie du butin.¹³⁸ Les campagnes en Bosnie, en Herzégovine et en Epire se terminèrent de la même façon.

Les pillages pratiqués par les Turcs prirent encore plus d'ampleur lorsque les féodaux osmanlis s'emparèrent à partir de 1388 de la Bulgarie du Nord-Est et commencèrent à envahir, après la bataille de Kossovo, la Hongrie, la Bosnie, la Grèce centrale et le Péloponèse. Suivant des données que nous trouvons chez Nešri et chez d'autres auteurs, des esclaves en grand nombre furent amenés après la campagne entreprise en 1388 par Ali Pacha.¹³⁹ Après la bataille de Kossovo (1389), une quantité d'esclaves furent

¹³⁴ Démétrius Cydones, *Correspondance*, № 31, 89.

¹³⁵ Seadeddin, op. cit., 89.

¹³⁶ Seadeddin, op. cit., 112.

¹³⁷ Voir И. Съкзов, *Новооткрити документи от края на XIV в. за българи от Македония продавани като роби*. Македонски преглед VII (1832) кн. 2—3, 23—62.

¹³⁸ Seadeddin, op. cit., 121—122.

¹³⁹ Nešri, op. cit., 247; Seadeddin, op. cit., 137; Leunclavius, *Historiae musulmanae*, 269 sqq.

emmenés de Serbie. Au cours de cette même année les Turcs entreprirent en Valachie, en Albanie et en Bosnie, des incursions accompagnées de dévastations et de pillages sans nombre. Ces campagnes se terminèrent par la capture et l'exil d'un grand nombre d'habitants de ces pays.¹⁴⁰ En 1391, les Turcs attaquèrent les environs de Constantinople et emmenèrent des esclaves de cette partie de la Thrace orientale.¹⁴¹ Des esclaves prirent de nouveau le chemin de l'exil lorsqu'en 1393 le Royaume de Tirnovo tomba définitivement entre les mains des Osmanlis. Comme le mentionne Grégoire Tzambalak dans sa louange au Patriarche Evtimi, sur l'ordre de Bajazet, les familles les plus notoires de la capitale bulgare furent emmenées en esclavage en Asie Mineure.¹⁴²

De nombreux esclaves furent capturés par les Turcs après la malheureuse campagne de Sigismond qui se termina par la bataille de Nicopol (Septembre 1396). Nous trouvons là-dessus des renseignements dans les ouvrages des témoins de cette bataille, Bouciquaut, Froissart et Schiltberger, ainsi que dans des sources byzantines et turques.¹⁴³ D'après Schiltberger, tous les prisonniers âgés de moins de 20 ans furent emmenés à Gallipoli et de là envoyés en Asie Mineure.¹⁴⁴ Après sa victoire près de Nicopol, Bajazet se lança dans la direction de Mitrovica et de Petau, s'empara de ces villes et emmena 16.000 esclaves. Une partie des captifs fut établie dans les vastes domaines qu'il possédait dans les Balkans, tandis que le reste fut envoyé en Asie Mineure.¹⁴⁵

Ce fut la campagne que Yakoub Pacha, lieutenant de Bajazet, entreprit en 1397 dans le Péloponèse à la tête d'une grande armée, qui procura aux Turcs le plus grand nombre d'esclaves. D'après les dires de Sphrantzès et de Chalcocondyle, la seule prise d'Argos livra aux Turcs 30.000 prisonniers qui furent envoyés en Asie Mineure sur les ordres du sultan.¹⁴⁶

A qui revenait cette énorme quantité d'esclaves? Pendant la première période des conquêtes turques (1354—1362) le butin capturé, biens et hommes, comme on peut en conclure des données que nous fournit Seadeddin, était entièrement réparti entre les soldats. Ainsi le simple soldat s'enrichissait considérablement en faisant acquisition de beaucoup d'esclaves, de bijoux et d'argent. Gorgés de butin, les soldats, comme le note cet historien, ne voulaient plus poursuivre leurs incursions en Thrace et désiraient retourner

¹⁴⁰ V. Seadeddin, op. cit., 158—160; Chalkokondyles, op. cit., I, 55.

¹⁴¹ Doucas, op. cit., 49.

¹⁴² V. la traduction du texte en langue bulgare moderne dans B. Сл. Киселков, *Митрополит Григорий Цамблук*. София, 1943.

¹⁴³ V. A. C. Buchon, *Chronique de J. Froissart*, Panthéon Littéraire, Paris, 1852, t. III, 268—271. — Schiltberger, op. cit., 15. V. aussi *Livre des faits du bon messire Jean le Maingre, dit Bouciquaut*, éd. A. C. Buchon, Panthéon Littéraire, t. III, 596—597.

¹⁴⁴ Schiltberger, op. cit., 15.

¹⁴⁵ Schiltberger, op. cit., 16—17.

¹⁴⁶ Chalkokondyles, op. cit., I, 92; Sphrantzès, op. cit., 83.

dans leurs foyers en Asie Mineure.¹⁴⁷ Cette pratique de répartir le butin — hommes et biens — par parts égales, ne dura pas longtemps. Le groupe dirigeant féodal qui était organisateur des incursions et des pillages et auquel appartenaient les chefs militaires placés à la tête des troupes turques, commença bientôt à se tailler la part du lion du butin. Seadeddin mentionne qu'en 1363, au beau milieu des campagnes entreprises par les Turcs en Thrace, un des hauts dignitaires du sultan, Kara Roustem, arriva dans le camp sur l'ordre de Murat et décréta, que dorénavant, la cinquième partie du butin pris devait être remise au profit de l'Etat (c'est-à-dire du sultan).¹⁴⁸ Cette ordonnance apporta de gros profits non seulement au sultan, mais aussi à son entourage, hauts dignitaires civils et militaires, qui eurent ainsi les mains déliées pour s'emparer de la plus grande partie du butin. Parmi les plus favorisés figuraient évidemment les chefs militaires qui dirigeaient les opérations militaires, et que le sultan autorisait en signe de faveur ou de reconnaissance pour leurs mérites, à s'emparer d'énormes quantités de biens et d'esclaves. Comme nous l'avons signalé plus haut, Timurtache, lieutenant de Murat, s'empara au cours d'une incursion en Albanie de la cinquième partie des prisonniers tombés entre les mains des envahisseurs.¹⁴⁹ A l'exemple de Timurtache d'autres chefs militaires comme Evrenos Beg, Lala Chahin, Hadji Ilbeki, s'enrichirent alors de la même façon. On peut juger d'énormes richesses que les lieutenants de Murat avaient amassées sous forme de *butin vivant* par les cadeaux qu'ils firent au sultan à l'occasion du mariage de son fils Bajazet. Selon l'historien Munedjim başi Timurtache aurait fait cadeau au sultan de 100 garçons et de 100 filles. Les dix premiers esclaves portaient chacun une coupe d'argent pleine de monnaies d'or, les dix suivants une coupe d'or pleine de pièces d'argent, et les 80 autres esclaves des chandeliers en argent.¹⁵⁰ Ce cadeau, comme le note l'historien turc, stupéfia les envoyés étrangers qui assistaient à la cérémonie. A cette même occasion, un autre chef militaire notoire, Evrenos Beg, fit cadeau au sultan d'un grand nombre d'esclaves.¹⁵¹ La plupart des esclaves capturés étaient envoyés dans le palais du sultan; nous avons dit en effet que le sultan avait droit, suivant la loi, à la cinquième partie du butin pris. Le nombre des esclaves était grand déjà sous le règne de Mourad, mais ce nombre s'accrut très considérablement sous Bajazet qui entreprit des dizaines de campagnes de pillages et de dévastations. Parmi les garçons faits prisonniers, les plus beaux et les plus forts étaient envoyés dans des casernes spéciales pour compléter le corps des janissaires. Les autres esclaves demeuraient dans le palais du sultan où ils étaient employés comme domestiques ou servaient à satisfaire les plaisirs du sultan. Nous trouvons une description intéressante de la vie des esclaves du sultan dans

¹⁴⁷ Seadeddin, op. cit., 90.

¹⁴⁸ Seadeddin, op. cit., 89; Leunclavius, *Annales sultanorum*, 12.

¹⁴⁹ Seadeddin, op. cit., 121—122.

¹⁵⁰ V. chez A. Твиритинова, op. cit., 24.

l'histoire de Doucas. Décrivant le palais de Bajazet à Brousse, Doucas note entre autres que là se trouvaient des garçons et des filles soigneusement choisis, aux beaux visages, de jeunes et doux garçons et filles qui brillaient plus clairement que le soleil. A quelles nations appartenaient-ils? C'étaient des Byzantins, des Serbes, des Valaques, des Albanais, des Hongrois, des Saxons, des Bulgares et des Latins. Chacun d'eux chantait des chansons dans sa langue natale, bien qu'à contre-cœur. Lui-même (le sultan) ne cessait de s'adonner jusqu'à épuisement aux plaisirs en faisant la débauche avec les garçons et les filles.¹⁵²

Soumis à de durs travaux, obligés de satisfaire les désirs charnels de leurs maîtres dans les demeures des féodaux turcs ou dans les palais du sultan, vendus aux marchés comme simple bétail, les esclaves ne songeaient qu'à échapper à leur sort tragique en cherchant le salut dans la fuite. Comme le note Bertrandon de la Broquière, les esclaves qui parvenaient à s'échapper cherchaient souvent refuge dans la colonie génoise de Galata, bien que les Génois dussent les rendre à leurs maîtres conformément à un accord conclu avec le sultan.¹⁵³ Nous trouvons dans les archives de Gênes deux documents qui se rapportent à la fuite d'esclaves. Ces deux documents sont datés de 1391.¹⁵⁴ Dans le premier, il est question de deux esclaves bulgares, échappées aux Turcs et qui furent gardées un certain temps dans la prison de Galata où elles furent nourries aux frais de la communauté. Le second de ces documents a trait à une somme d'argent que les Génois auraient versée pour la libération d'une esclave qui avait échappé aux Turcs et trouvé refuge dans la colonie.

Quand, entre 1402 et 1413, les campagnes des Osmanlis furent provisoirement interrompues à la suite de l'anarchie qui ébranla l'Etat turc, les asservissements de la population cessèrent eux aussi. Mais cette trêve ne fut pas longue. Après l'accession de Mahomet I^{er} (1413—1421) et surtout après l'avènement de Mourad II (1421—1451), le rapt d'esclaves reprit de plus belle lorsque les Osmanlis recommencèrent leurs incursions dans la péninsule. Nous trouvons de nombreux renseignements à ce sujet, encore insuffisamment utilisés et systématisés, dans les ouvrages de Doucas, Chalcocondyle, Sphrantzès, dans la chronique anonyme byzantine ainsi que chez certains auteurs turcs et occidentaux. Un grand nombre d'esclaves fut capturé par exemple pendant la guerre entreprise par Mahomet contre Venise et en 1417 au cours de l'invasion du Négrepont (l'Eubée). Ces esclaves furent vendus plus tard en Sicile, en Catalogne et en Syrie.¹⁵⁵ Quelques années plus tard (1424), des esclaves en très grand nombre furent

¹⁵¹ Seadeddin, op. cit., 116.

¹⁵² Doucas, op. cit., 57.

¹⁵³ Bertrandon, op. cit., 141.

¹⁵⁴ Jorga, *Notes et extraits I*, 47, 52.

¹⁵⁵ Jorga, *Notes et extraits I*, 63.

emmenés après un coup de main contre Coron et Modon (dans le Péloponèse).¹⁵⁶

La prise de Salonique par les troupes de Mourad en 1430, fut suivie d'un asservissement en masse de sa population. Nous trouvons une description dramatique de la prise et du pillage de la ville dans un récit d'un auteur contemporain, Ioan Anagnoste, témoin lui-même des événements puisqu'il fut du nombre des prisonniers. Selon lui, les Turcs emmenèrent de la ville 7000 esclaves, hommes, femmes et enfants, qui furent plus tard répartis entre les soldats.¹⁵⁷ Chargés de chaînes, épuisés et apeurés, ils présentaient un tableau lamentable. L'histoire de Doucas nous fournit aussi une description très imagée des outrages commis par les Turcs à Salonique et du sort tragique réservé à sa population.¹⁵⁸ Ces événements sont mentionnés aussi dans une lettre du pape Eugène IV de 1438.¹⁵⁹ Certains des prisonniers, comme le note Anagnoste, trouvèrent l'argent nécessaire pour racheter leur liberté, mais ceux qui n'en avaient pas les moyens, durent partir avec leurs nouveaux maîtres et les suivre dans leurs foyers, pour les servir jusqu'au jour où ils trouveraient moyen de se racheter.¹⁶⁰

Lorsque les Turcs entreprirent à partir de 1430 leurs nouvelles invasions, le nombre d'esclaves emmenés par eux augmenta de plus en plus. Une multitude d'esclaves furent pris en 1438 par les troupes de Mourad II au moment de la campagne contre la Hongrie. Aşik Pacha Zadé, qui participa à cette campagne, écrit que les soldats firent tellement de prisonniers que leur prix tomba considérablement. D'après lui on pouvait se procurer un esclave en échange d'une paire de bottes.¹⁶¹ Un peu plus tard les Turcs emmenèrent de nouveaux esclaves au cours de leur invasion de l'Albanie (1440).¹⁶² Il en fut de même après la malencontreuse campagne de Vladislav IV Varnencik en 1444. Mais les féodaux osmanlis s'emparèrent du plus grand nombre d'esclaves au cours de la campagne entreprise par Mahomet dans le Péloponnèse contre le despote Constantin (1446). Si l'on croit aux renseignements que nous fournissent à ce sujet les historiens byzantins, confirmés d'ailleurs par des auteurs occidentaux, les Turcs auraient alors emmené en captivité environ 60.000 prisonniers.¹⁶³

Cet accroissement du nombre d'esclaves au cours de la première moitié du XV^e siècle provoqua une augmentation des ventes d'esclaves et ranima les marchés d'esclaves qui avaient été organisés dans les principales villes de l'Etat turc en Asie Mineure et dans la péninsule balkanique. De nom-

¹⁵⁶ Jorga, *Notes et extraits I*, 391.

¹⁵⁷ V. J. Anagnostae de Thessalonicensi excidio narratio, ed. Bonnae, 510, 14—15.

¹⁵⁸ Doucas, op. cit., 200.

¹⁵⁹ Jorga, *Notes et extraits II*, 352.

¹⁶⁰ J. Anagnostae, op. cit., 517—518.

¹⁶¹ V. chez A. Твиритинова, op. cit., 24.

¹⁶² Leunclavius, *Annales sultanorum*, 41. V. aussi Chalkokondyles II, 119 sqq.

¹⁶³ Doucas, op. cit., 223; Jorga, *Notes et extraits III*, 221. V. aussi dans Zakitenos, *Le despotat grec de Morée I*. Paris, 1932, 235.

breux esclaves furent achetés par le sultan de Babylone, comme l'indique une communication du voyageur Lanoix, qui visita ce pays en 1421—1423. D'après Lanoix, le sultan de Babylone possédait environ 10.000 esclaves provenant de différents pays — Bulgarie, Hongrie, Slavonie, Valachie, Russie.¹⁶⁴ Nous trouvons aussi d'intéressants renseignements à ce sujet chez Bertrandon de la Broquière. Au moment de son séjour à Andrinople en 1434, il vit des esclaves, chargés de chaînes et destinés à être vendus, qui mendiaient sous les murs de la ville.¹⁶⁵ Venant d'Andrinople, il rencontra sur sa route 40 hommes chargés de chaînes et 20 femmes. Ceux-ci avaient été faits prisonniers au cours d'un coup de main en Bosnie et étaient maintenant conduits à Andrinople escortés de deux Turcs pour y être vendus.¹⁶⁶ Nous possédons également des renseignements concernant la vente d'esclaves en Crète, à Chypre, en Catalogne et en Syrie.¹⁶⁷ Des esclaves étaient également vendus à Ancône comme le prouvent des documents conservés dans les archives de cette ville.¹⁶⁸ Les Turcs vendaient également des esclaves à des habitants de l'Albanie qui, à leur tour, les revendaient. Dans un document daté de 1439, il est question d'esclaves qu'un citoyen de Venise aurait achetés pour 40 ducats à des Albanais près de Himara.¹⁶⁹

Un message du pape Eugène IV, daté de 1442, contient des renseignements très suggestifs sur les asservissements en masse pratiqués par les Turcs au milieu du XV^e siècle et sur le sort tragique des esclaves capturés par eux. Il est dit dans ce message que les Turcs firent d'énormes conquêtes en Thrace, en Macédoine, en Illyrie, en Albanie, en Bulgarie et en Slavonie d'où ils emmenèrent beaucoup d'esclaves. Les Turcs conduisaient leurs esclaves, écrit le pape, liés de chaînes et tuaient dans les villes ou sur les routes ceux d'entre eux qui, pour cause de vieillesse, de maladie ou de fatigue, en raison du long voyage n'étaient plus en mesure de marcher.¹⁷⁰

Pour échapper à leur sort tragique, les esclaves cherchaient le salut dans la fuite. Deux documents de la République de Raguse (Dubrovnik) de 1414 et de 1420 mentionnent de tels cas.¹⁷¹

Cette vague d'asservissement en masse atteignit son point culminant au moment des campagnes dévastatrices entreprises par Mahomet II (1451—1453), successeur de Mourad II. C'était l'époque à laquelle la classe des féodaux osmanlis avait trouvé la possibilité d'amasser toujours davantage de *butin vivant* et de s'assurer de cette façon une existence luxueuse

¹⁶⁴ V. chez B. Цветкова, *Робството в османската империя и по-специално в българските земи под турска власт*. Ист. преглед X, 2 (1954) 85.

¹⁶⁵ Bertrandon, op. cit., 199.

¹⁶⁶ Bertrandon, op. cit., 200.

¹⁶⁷ Jorga, *Notes et extraits I*, 263.

¹⁶⁸ Jorga, *Notes et extraits II*, 304.

¹⁶⁹ Jorga, *Notes et extraits II*, 356.

¹⁷⁰ Raynaldus, *Annales ecclesiastici IX*, 413.

¹⁷¹ Jorga, *Notes et extraits II*, 145, 181.

et facile. Ce fut avant tout la prise de Constantinople (29 Mai 1453) qui livra aux Turcs un nombre énorme de prisonniers. D'après Critobule, 50.000 habitants de la capitale byzantine prirent le chemin de la captivité, tandis qu'une chronique byzantine anonyme publiée récemment, fixe ce nombre à 60.000.¹⁷² Doucas, qui fut un témoin oculaire de la prise et du pillage de Constantinople, nous conte en termes imagés le martyre des habitants de la capitale tombés aux mains des conquérants. D'après lui, les Turcs emmenèrent le plus de captifs de la cathédrale de Sainte Sophie, où les habitants épouvantés avaient en vain cherché refuge. Liés de chaînes et de cordes, hommes, femmes, adolescents, moines et prêtres furent emmenés dans le camp des osmanlis où ils devaient attendre que leur sort fût fixé. Chaque soldat turc s'emparait d'un prisonnier et s'empressait de l'emmener en lieu sûr pour revenir ensuite dans la ville et y chercher de nouvelles victimes. Les janissaires emportèrent le gros du butin. Ils s'emparèrent d'un si grand nombre de femmes et d'enfants appartenant aux familles les plus notoires de la capitale que, à en croire Chalcocondyle, ils ne savaient mêmes quoi en faire.¹⁷⁴ Après un pillage qui dura trois jours, vint le moment de la répartition du butin. Mahomet reçut sa part légale (le cinquième du butin) et en plus un grand nombre de garçons et de filles choisis parmi les plus beaux et dont quelques-uns avaient été rachetés par lui à des soldats. Il racheta également quelques-uns des habitants les plus notoires de la capitale, comme Lucas Notaras et d'autres. Le 18 Juin, c'est-à-dire vingt jours après la prise de Constantinople, Mahomet partit pour Andrinople, emportant tout son butin — bijoux, objets de valeur et esclaves. Trois jours à peine après la prise de Constantinople, le reste des esclaves capturés par les soldats et les janissaires fut emmené hors de la ville. Entassés dans des barques et des bateaux avec tout le reste du butin — vêtements de luxe, vases d'or, d'argent, de cuivre et de plombe et un grand nombre de livres, ces malheureux prirent la route de l'exil où de nouvelles souffrances les attendaient.¹⁷⁵

Peu de temps après la prise de Constantinople, Mahomet entreprit ses nouvelles campagnes contre la Serbie, la Bosnie, le Péloponèse, l'Albanie, la Hongrie, la Valachie, les îles de l'Egée et l'Empire de Trébizonde. Ces campagnes livrèrent aux osmanlis, et surtout aux janissaires, d'énormes quantités d'esclaves. Beaucoup de captifs furent emmenés après la campagne entreprise par Mahomet en Serbie en 1455 et qui se termina par la prise de Novo Bardo et d'autres localités. D'après Mihail Constantinović, presque tous les habitants de Novo Bardo furent emmenés en captivité et le sultan

¹⁷² Kritobulos, op. cit., 116, § 225. V. aussi 'Η ἀλωσις τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἡ βασιλεία Μωαμέθ β' τοῦ κατακτητοῦ, éd. G. Zoras, Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 22 (1952) 256.

¹⁷³ Doucas, op. cit., 291 sqq.

¹⁷⁴ Chalkcondyles, op. cit., III, 162—163.

¹⁷⁵ Doucas, op. cit., 312.

reçut comme don personnel 320 adolescents et 700 femmes.¹⁷⁶ La prise d'une autre place forte près de Smédérévo livra aux Turcs la totalité de ses habitants au nombre de 8000. Le sultan en reçut la moitié qu'il fit établir dans les environs de Constantinople, tandis que le reste fut réparti entre les chefs militaires et les soldats qui avaient le plus mérité au cours de cette campagne.¹⁷⁷ Un grand nombre de prisonniers tombèrent aux mains des Turcs au cours de leurs raids de pillage dans le Péloponèse. Lorsque les Turcs étouffèrent l'insurrection des Albanais, il emportèrent 10.000 prisonniers, ainsi que le relate la chronique byzantine anonyme.¹⁷⁸ Comme le note Critobule dans son histoire, lors de la campagne entreprise par Mahomet et par Mahmoud Pacha au cours de l'été 1458 dans le Péloponèse, plus de 4000 prisonniers furent emmenés par les conquérants des places fortes occupées.¹⁷⁹ Au cours des actions entreprises par les Turcs contre Thomas Paléologue et son frère Démétrius, le nombre des prisonniers s'éleva à 30.000, aux dires de la chronique byzantine anonyme. La place forte de Salvari livra à elle seule 10.000 prisonniers.¹⁸⁰ Dans certaines villes, les envahisseurs emmenaient la population entière, dans d'autres, ils permettaient à une partie des habitants de demeurer dans leurs foyers. Ainsi, suivant Chalcocondyle, après la prise de Salménik, les Turcs emmenèrent en captivité la population entière de cette place forte, soit environ 6000 personnes. Ces captifs furent donnés aux soldats qui s'étaient le plus distingués au cours de cette campagne, 900 enfants furent choisis pour compléter le corps des janissaires, et le reste fut vendu.¹⁸¹ Après la prise de la forteresse de Greven, le tiers de la population seulement fut emmené en captivité, tandis que le reste des habitants demeura dans ses foyers.¹⁸²

Les Turcs firent un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenèrent en captivité au cours de leurs campagnes contre l'Albanie. D'après Critobule, environ 20.000 prisonniers tombèrent entre les mains des envahisseurs lors de la campagne entreprise en 1466 par Mahomet II.¹⁸³ Sous forme d'impôt, les Turcs emmenèrent du pays un grand nombre d'enfants.¹⁸⁴ Beaucoup d'esclaves furent pris par les Turcs également en Hongrie. Comme le note la chronique byzantine anonyme, une seule incursion dans ce pays livra aux Turcs 10.000 prisonniers hongrois.¹⁸⁵ Des esclaves furent capturés

¹⁷⁶ Voir *Михала Константиновића србина из Островице историја или летописи турски*. Гласник српског ученог друштва XVIII (1865) 116—117. V. aussi Chalkokondyles, op. cit., III, 171, 12.

¹⁷⁷ Doucas, op. cit., 317.

¹⁷⁸ G. Zoras, op. cit., 259.

¹⁷⁹ Kritobulos, op. cit., 203, § 38.

¹⁸⁰ G. Zoras, op. cit., 271.

¹⁸¹ Chalkokondyles, op. cit., III, 235.

¹⁸² Chalkokondyles, op. cit., III, 233, 20.

¹⁸³ Kritobulos, op. cit., 333, § 73.

¹⁸⁴ Kritobulos, op. cit., 223, § 97.

¹⁸⁵ G. Zoras, op. cit., 286.

au cours des campagnes contre la Bosnie (1463) et les îles de l'Egée — l'Eubée, Lesbos, Samothrace, Imbros, etc. Violant l'usage qui lui donnait droit au cinquième du butin, le sultan se mit à s'en réserver la moitié. Après la prise de Bobovik, en Bosnie, sur l'ordre du sultan le tiers des habitants lui fut donné, le second tiers fut distribué aux soldats et le reste fut autorisé à demeurer dans ses foyers.¹⁸⁶ Après la prise de Mitylène, Mahomet garda pour soi la moitié des habitants capturés.¹⁸⁷ Le sultan se réservait les plus jolis et les plus délicats des garçons et des filles capturés. Comme le note Critobule, au cours du printemps de 1456, il emmena d'Enos 150 enfants choisis parmi les plus beaux de la ville.¹⁸⁸

Dans l'ouvrage de Jacob Promontorio de Campis, de 1433 à 1458 fournisseur de la cour des sultans, nous trouvons d'intéressants détails sur le palais de Mahomet et sur ses grandes richesses en *butin vivant*. Il écrit qu'il y avait dans le palais du sultan à Constantinople une résidence spéciale pour des adolescents, ses favoris, choisis parmi les captifs chrétiens et ses propres sujets. Leur nombre s'élevait à 400. Soumis à un régime spécial, traités avec beaucoup de soins et placés sous un contrôle rigoureux, ces adolescents étaient destinés à fournir le cadre des futurs hauts dignitaires de l'Empire, des collaborateurs les plus fidèles et les plus intimes du sultan.¹⁸⁹ Il y avait en outre dans le palais deux harems où les esclaves les plus belles étaient réunies. Le premier comptait environ 400 jeunes femmes, le second — environ 250.¹⁹⁰

A part le sultan, qui comme nous l'avons dit s'adjudgeait la part du lion du butin, ses lieutenants et les hauts dignitaires de sa cour s'enrichirent d'un grand nombre d'esclaves. Chalcocondyle mentionne le chef militaire Dzagan qui retira de grands profits de sa campagne dans le Péloponèse et emmena en Thessalie une multitude de prisonniers.¹⁹¹ Le même personnage est cité dans la chronique byzantine anonyme. Il y est dit notamment que Dzagan s'enrichit beaucoup des pillages auxquels il livra le Péloponèse en envoyant, à l'insu du sultan, un grand nombre de biens et d'esclaves dans sa propriété en Thessalie.¹⁹² Mahmoud Pacha, l'un des hauts dignitaires de l'Empire et intime du sultan, lui-même Serbe par sa mère, Grec par son père, capturé par les Turcs pendant son enfance et élevé à la cour du sultan, possédait, lui aussi, un grand nombre d'esclaves. D'après Chalcocondyle, il était tellement riche qu'il était en mesure d'entretenir sa propre

¹⁸⁶ Chalkokondyles, op. cit., III, 282.

¹⁸⁷ Chalkokondyles, op. cit., III, 273.

¹⁸⁸ Kritobulos, op. cit., 168, § 82.

¹⁸⁹ V. Jacobo de Promotorio de campis, *Governo et Entrate del Gran Turco, Stato del Gran turco*, éd. par П. П. Иковски, *Известия на Бълг. Ист. дружество IX* (1929) 9—11.

¹⁹⁰ Jacobo de Promontorio, op. cit., 14.

¹⁹¹ Chalkokondyles, op. cit., III, 238, a—s.

¹⁹² G. Zoras, op. cit., 274.

armée et avait à sa solde des fonctionnaires qui finirent par avoir une grande influence dans les affaires de l'Etat.¹⁹³

Les féodaux osmanlis employèrent une grande partie des esclaves capturés par eux pour des travaux de construction, pour la reconstruction des places fortes ruinées ou à moitié détruites, pour la reconstruction de bâtiments, de ponts etc. Critobule dit expressément que les enceintes de Constantinople furent restaurées par des prisonniers byzantins qui étaient tombés aux mains des Turcs au moment de la prise de la ville.¹⁹⁴ D'autres esclaves étaient employés comme domestiques dans les demeures des aristocrates turcs ou avaient pour tâche d'amuser leurs maîtres ou d'assouvir leurs goûts de plaisirs charnels. Une partie des enfants capturés étaient envoyés dans les casernes pour compléter le corps des janissaires. D'après Jacob Promontorio de Campis, que nous avons cité plus haut, chaque année 2500 adolescents âgés de 15 ans étaient envoyés de tous les confins de la Turquie dans ces casernes. Il y avait parmi eux surtout de jeunes prisonniers capturés au cours des campagnes entreprises par le sultan, mais dans leur nombre figuraient aussi des enfants dont les parents avaient dû ainsi payer l'impôt du sang. Comme le note de Campis, ces adolescents recevaient pendant six ans une éducation sous le contrôle de maîtres sévères. Ensuite le sultan choisissait parmi eux 1500 adolescents qu'il incorporait dans son corps de janissaires. Le contingent total des janissaires s'élevait à 6000. De Campis décrit en détail leurs vêtements et leur armement en consacrant aussi quelques lignes à l'organisation de ce corps de troupes.¹⁹⁵

Voyons maintenant quelles furent les conséquences de ces asservissements en masse que les envahisseurs turcs, en commençant par Suleyman et jusqu'à Mahomet II, pratiquèrent pendant plus d'un siècle dans la péninsule balkanique. La réponse à cette question nous est donnée par l'historien byzantin Doucas, qui a eu la possibilité de voir et de constater en personne les conséquences funestes de l'invasion de la péninsule par les Turcs, de se rendre clairement compte de la tragédie et des maux vécus par la population soumise. Dans son ouvrage, Doucas insiste surtout sur les pillages sans nombre qui accompagnèrent les actions des Turcs dans les territoires balkaniques, ainsi que sur la grande dépopulation des villes et des campagnes qui résulta des massacres et des asservissements en masse. *Les Turcs, plus que tous les autres peuples, écrit-il, aiment le pillage et les guerres. Ils le manifestent dans leurs rapports réciproques, que reste-t-il alors des chrétiens... Les Turcs se rendent à pied jusqu'au Danube pour asservir les chrétiens. Ils envahissent quelque province par dizaines de milliers, ils y arrivent comme des brigands et s'enfuient une fois qu'ils l'ont pillée. Ces incursions ont transformé en désert la Thrace entière jusqu'à la Dalmatie. Ils ont réduit le nombre des Albanais, qui sont pourtant un peuple innom-*

¹⁹³ Chalkokondyles, op. cit., III, 196—197.

¹⁹⁴ Kritobulos, op. cit., 142, § 3.

¹⁹⁵ Jacobo de Promontorio, op. cit., 9.

*brable. En fin de compte les Turcs anéantirent et les Valaques, et les Serbes et les Byzantins. Quand ils soumettent ces peuples, ils donnent conformément à leur loi la cinquième partie du butin à leur sultan. Ainsi ils livrent cette cinquième part qui est la meilleure au pouvoir. Ensuite quand les représentants du pouvoir aperçoivent un prisonnier jeune et fort, ils l'achètent à un prix dérisoire et le déclarent esclave de l'Etat. Ces pupilles, le sultan les appelle sa nouvelle troupe ou, dans sa langue, des janissaires.*¹⁹⁶

Doucas exagère beaucoup sans doute quand il nous parle d'un anéantissement total des peuples balkaniques à la suite des pillages et des asservissements commis par les Turcs. Ici aussi, comme ailleurs, Doucas exprime par la langue de la rhétorique les sentiments de profonde douleur et de désespoir qu'a fait naître en lui la conquête de la péninsule balkanique. Les nombreuses données sur le nombre des chrétiens devenus esclaves que nous fournissent certains auteurs byzantins et autres, et que nous avons citées plus haut, contiennent, elles aussi, sans aucun doute, des exagérations et des inexactitudes. Il n'en reste pas moins vrai que la conquête des Turcs et leurs incessantes invasions, pendant près d'un siècle et demi ont porté un coup extrêmement dur à la population de la péninsule et ont provoqué le dépeuplement de nombreuses régions et localités, en obligeant leurs habitants à prendre le chemin de la captivité. La période qui suivit l'avènement de Mahomet II fut tout particulièrement désastreuse pour la population des Balkans. Ce fut précisément au cours de cette période que l'ardeur conquérante des Osmanlis atteignit son apogée et que tous les Etats de la péninsule tombèrent définitivement sous le pouvoir des conquérants.

Dans ces conditions, il importe donc de réfuter la thèse soutenue aujourd'hui par certains historiens turcs, et suivant laquelle la conquête des Osmanlis aurait été presque un bienfait pour les peuples balkaniques. Cette thèse s'efforce d'attribuer aux féodaux osmanlis une mission civilisatrice dans les Balkans, en affirmant que ces derniers ont préparé par leurs conquêtes en Asie Mineure et en Europe, l'avènement d'un régime économique et social plus élevé, d'une civilisation plus riche et plus avancée. Une pareille thèse est démentie par les faits historiques. Elle se trouve en flagrante contradiction avec les nombreuses données que nous fournissent les sources historiques et qui nous prouvent clairement la nature destructive des conquêtes turques.

En pratiquant sur une vaste échelle l'asservissement de la population, les féodaux osmanlis provoquèrent dans tous les confins de la péninsule un vaste mouvement de migrations et de transferts de population. Ce déplacement de la population et ces mouvements migratoires qui privaient des régions et des localités entières de leurs habitants — paysans, artisans ou lettrés, contribua naturellement dans une grande mesure et au même titre que les raisons que nous avons indiquées, à un arrêt de la vie économique

¹⁹⁶ Doucas, op. cit., 135—138.

et culturel, à une diminution des forces productrices. Les terres appartenant aux agriculteurs emmenés en captivité demeuraient en friche, les ateliers où naguère de laborieux artisans exerçaient leurs métiers dépérissaient. Les hommes, comme on le sait, sont par leur expérience et leur savoir l'un des facteurs essentiels des forces productrices. Sans hommes il ne peut y avoir d'activité économique quelconque, même si l'on dispose des meilleurs moyens de production.

Le dépeuplement des campagnes et le dépérissement des métiers lésaient les intérêts de la classe féodale turque et de l'Etat osmanli en train de s'édifier dans la péninsule balkanique. L'insuffisance de main d'œuvre constituait une entrave à l'exploitation des travailleurs dans les régions conquises par la classe féodale. Elle constituait également un obstacle à la réalisation des buts politiques et militaires que les envahisseurs se proposaient. Déjà au cours de leurs premières incursions dans la péninsule balkanique, les envahisseurs se rendirent compte du danger que présentait pour eux le dépeuplement et la ruine des territoires conquis, danger qui devint plus tard plus grave et plus évident encore. Pour y parer, les sultans aux débuts mêmes de leurs conquêtes recoururent à deux expédients: d'une part ils firent établir dans certaines régions de la péninsule, des colons turcs amenés de l'Asie Mineure; en second lieu ils transférèrent la population de certaines régions là où la main d'œuvre était insuffisante, par suite des destructions et des ruines dont ils s'étaient rendus responsables.

Cette politique de colonisation pratiquée par les Osmanlis dans les Balkans et dont le but principal était d'assurer avant tout une vie économique normale et l'exploitation des masses de la population par les féodaux, poursuivait aussi des fins stratégiques et militaires. En établissant des Turcs dans les régions occupées, les féodaux osmanlis cherchaient à renforcer l'élément mahométan de la population et à consolider ainsi le pouvoir des envahisseurs. Les féodaux osmanlis cherchaient à faire augmenter le nombre des mahométans surtout dans les grands centres urbains. A cette fin, ils y établissaient non seulement des garnisons, mais aussi des civils. Cette politique devint très manifeste surtout après la conquête de la Thrace et de la Macédoine, c'est-à-dire au cours de la période initiale de l'invasion des Turcs en Europe, à un moment où il leur fallait établir une base solide pour leurs entreprises ultérieures. Le transfert de populations balkaniques d'une région à l'autre poursuivait, lui aussi, des buts militaires et stratégiques. Par ces transferts de population, les féodaux osmanlis cherchaient à réduire le nombre de la population chrétienne dans les régions où leur pouvoir n'était pas encore définitivement consolidé, et où la population, par ses tentatives de révolte présentait un danger pour le pouvoir. C'est dans ce but que furent par exemple ordonnés les transferts de population du Péloponèse au cours de la seconde moitié du XV^e siècle. La population transférée était dirigée vers les régions où le manque de main d'œuvre se faisait tout particulièrement sentir. En recourant à de pareilles mesures,

les féodaux osmanlis poursuivaient la réalisation simultanée de deux buts précis, l'un d'ordre stratégique et l'autre d'ordre économique.

Cette politique de colonisation qui fut appliquée dès les premières invasions des osmanlis dans les Balkans, fut poursuivie pendant toute la durée de la conquête des territoires balkaniques. On peut marquer les étapes de cette politique dans de nombreuses sources d'origine turque, byzantine ou autre, sources dont certaines ont été déjà utilisées quoique d'une manière insuffisante et incomplète.¹⁹⁷ Les premiers transferts de colons turcs eurent lieu à l'époque de Suleyman, le conquérant de la Chersonnèse. En 1352, après la chute de Tzypmé, comme le note Seadeddin, une garnison turque forte de 300 hommes y fut établie, dont le nombre fut par la suite porté à 3000.¹⁹⁸ Lorsque les Osmanlis occupèrent plus tard la presqu'île entière de Gallipoli, le nombre des colons augmenta et cette fois des colons civils turcs venus de l'Asie Mineure vinrent s'y établir. D'après Neşri, des nomades arabes venus de la région de Karassi s'établirent en 1354 dans les environs de Gallipoli.¹⁹⁹ Nous trouvons également chez Cantacuzène des renseignements sur l'immigration des Turcs dans la presqu'île de Gallipoli.²⁰⁰ Chalcocondyle nous donne un renseignement intéressant. Il écrit qu'après avoir appris l'occupation de Gallipoli par les troupes de Suleyman, de nombreux Turcs y arrivèrent de l'Asie Mineure et s'y adonnèrent à l'agriculture.²⁰¹

Après l'avènement de Mourad, lorsque les Osmanlis entreprirent leurs incursions en Thrace et occupèrent un grand nombre de localités byzantines et bulgares, l'immigration dans les régions occupées de Turcs venant de l'Asie Mineure continua sur un rythme accéléré. D'après Seadeddin, des Turcs furent établis par Evrenos Beg et Halil Beg le long de la Marica, dans la région de Kipsala, entièrement dépeuplée d'*infidèles*.²⁰² Des garnisons turques furent placées à Plovdiv, Andrinople, Stara-Zagora et dans d'autres villes.²⁰³ Les renseignements que nous donne Seadeddin concordent avec les données de Chalcocondyle qui note qu'à l'époque de Mourad I^{er}

¹⁹⁷ Sur la politique colonisatrice des Osmanlis dans la péninsule balkanique, v. les indications chez: П. Ников, *Турското завладяване на България и съдбата на последните Шишмановци*. Известия на Българ. Ист. дружество VII—VIII (1928) 46 sqq. — М. Дринов, *Историческо осветление върху ствистиката на народностите в източната част на княжество България*, Съч. т. I (1909) 523—548. — К. Иречек, *Княжество България*. Пловдив, 1899, II, 145. — J. Hammer, op. cit., I, 206. — П. Мутафчиев, *Добруджа*. Сборник от студии IV (1947) 215 sqq. — O. L. Barkan, *Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'Empire ottoman*. Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul, № 1—4 (Octobre 1949—Juillet 1950) 67—131.

¹⁹⁸ Seadeddin, op. cit., 62.

¹⁹⁹ V. chez Barkan, op. cit., 105.

²⁰⁰ Kantakuzenos, op. cit., III, 276—278.

²⁰¹ Chalkokondyles, op. cit., I, 22—23.

²⁰² Seadeddin, op. cit., 83.

²⁰³ Seadeddin, op. cit., 86, 90.

la plaine de Zagora et la région autour de Plovdiv étaient peuplées de colons turcs.²⁰⁴ D'après une communication du grand muphti Hairoulah Effendi, qui s'est servi de sources inconnues, environ 10.000 musulmans venus des provinces de Bigha, Keressi et Aïdin s'établirent en Thrace.²⁰⁵ Le relèvement économique des terres ruinées et dépeuplées de la Thrace fut rendu possible grâce à cette immigration, comme le note Aşik Pacha Zadé.²⁰⁶

Démétrius Kidon mentionne, lui aussi, la colonisation de la Thrace par des musulmans à l'époque de Mourad. Dans son discours de 1366, il rappelle avec amertume que *les Turcs vivent maintenant en Thrace dans plus de sécurité que les Byzantins* et que cette contrée s'est déjà transformée en terre turque.²⁰⁷

L'immigration de Turcs en Thrace se poursuivait aussi sous le règne de Bajazet. Sur son ordre, comme le mentionnent Nešri et Aşik Pacha Zadé, son fils Ertoghroul y amena des colons nomades de la région de Sarouhan. Cette immigration était dictée par des considérations d'ordre politique, notamment en raison des fréquentes révoltes soulevées par ces nomades contre le pouvoir.²⁰⁸ Ces nomades occupèrent la région autour de Plovdiv et s'établirent surtout dans les environs de Sarambey et à Sarambey même (aujourd'hui Septemvri). C'est d'une famille appartenant à ces nomades qu'était issu le chef militaire turc Ighit Pacha, l'un des premiers lieutenants de Bajazet au cours de ses campagnes contre la Serbie et la Bosnie.

La colonisation de la Thrace par les Turcs changea dans une certaine mesure l'aspect de ses localités, surtout de celles situées dans sa partie orientale et sur le littoral de l'Egée. Nous en trouvons la confirmation chez Bertrandon de la Broquière, qui traversa en 1434 cette région. D'après lui la place forte de Tchoulou avait déjà une population mixte composée de Grecs et de Turcs.²⁰⁹ Pirghisi (Lulé Bourgas, Arcadiopolis) était déjà une ville entièrement turque et le voyageur n'y rencontra aucun chrétien.²¹⁰ A certains endroits la Broquière vit de nouvelles localités construites et habitées par des Turcs. C'était le cas par exemple du village de Yeni Bazar (probablement près du lac de Tahina, aujourd'hui Neohori).²¹¹ Une localité turque aurait été édiflée près de l'ancienne Vyra (Féré). Elle était entourée d'enceintes et représentait, suivant les mots de la Broquière, *une grande ville*, peuplée de Grecs et de Turcs.²¹²

Des Tartares, qui s'étaient enfuis, de la Crimée après son occupation

²⁰⁴ Chalkokondyles, op. cit., I, 94.

²⁰⁵ Barkan, op. cit., 105.

²⁰⁶ Barkan, op. cit., 105.

²⁰⁷ Demetrios Kydonos, *De subsidio Latinorum*. Migne, P. G., 154, 965.

²⁰⁸ Barkan, op. cit., 111—112.

²⁰⁹ Bertrandon, op. cit., 169.

²¹⁰ Bertrandon, op. cit., 170.

²¹¹ Bertrandon, op. cit., 176.

²¹² Bertrandon, op. cit., 180.

par Timourlenk, vinrent s'établir également en Thrace sous le règne de Bajazet. Ils furent établis dans la région de Plovdiv où ils reçurent des terres. Ils avaient à leur tête un chef, un certain Aktabey. D'après ses propres dires, il était en mesure d'organiser et d'envoyer en aide au sultan une armée de 30.000 hommes.²¹³ On peut juger de là que les Tartares devaient être en nombre très considérable. Un second groupe de Tartares fut amené de l'Asie Mineure en 1418, sur les ordres de Mahomet I^{er}. Ils furent aussi établis dans la région de Plovdiv, et ce sont eux qui seraient les fondateurs de la ville de Tatar Pazardjik.²¹⁴ Les Turcs colonisèrent également les provinces de Sofia, de Pirote et de Niš, après que les Osmanlis les eurent occupées à partir de 1380. Nous trouvons à ce sujet des renseignements chez Chalcocondyle, chez certains auteurs turcs ainsi que dans les récits des voyageurs qui traversèrent ces contrées. Bertrandon de la Broquière, qui traversa ces provinces en 1433, écrit que Pirote était une ville exclusivement peuplée de Turcs.²¹⁵ Petančić nous dit que Niche, où il se rendit en 1502, avait une population mixte composée de Bulgares et de Turcs.²¹⁶ L'appui principal des Turcs devint Sofia dont les Osmanlis firent le centre de leur domination en Bulgarie du Sud-Ouest et le point de départ de leurs nouvelles invasions.

Les Turcs procédèrent à une importante colonisation en Macédoine qu'ils avaient commencé à envahir à partir de 1371. Les colons turcs furent avant tout établis dans les grands centres urbains — Sérès, Skopié, Bitolia, etc., d'autres colons furent établis dans les villages. La région de Salonique et le cours du Vardar furent colonisés par les Turcs sous le règne de Mourad, ainsi que le dit Chalcocondyle.²¹⁷ L'existence de localités turques dans la région de Salonique est confirmée dans une communication de Doucas concernant la prise de la ville par Murat II en 1430. Doucas signale que la ville qui avait perdu beaucoup de ses habitants fut repeuplée sur l'ordre du sultan par des Turcs venus des localités et des villages voisins.²¹⁸ Sous le règne de Murat, la région de Sérès fut également colonisée. Des nomades venus de Sarouhan y furent établis en 1385 sur les terres abandonnées. Nous trouvons des renseignements sur cette colonisation dans les chroniques turques anonymes ainsi que chez Nešri, Aşik Pacha Zadé et Oroudjadil.²¹⁹ Il est possible que cette colonisation n'ait pas eu lieu en 1385, mais un peu plus tard, étant donné qu'à cette date Sarouhan ne se trouvait pas encore sous le pouvoir des Osmanlis. Quoi qu'il en soit, le fait n'en demeure pas moins vrai et nous n'avons aucune raison d'en douter. C'est un fait notoire

²¹³ Barkan, op. cit., 119.

²¹⁴ Barkan, op. cit., 188, chez Seadeddin 349.

²¹⁵ Bertrandon, op. cit., 204.

²¹⁶ V. K. Ирчек, *Стари пътешествия по България*, II, 4 (1883) 69.

²¹⁷ Chalkokondyles, op. cit., I, 94.

²¹⁸ Doucas, op. cit., 200, 19.

²¹⁹ Giese, op. cit., 36; Leunclavius, *Historiae musulmanae*, 244; Barkan, op. cit., 110.

que les régions environnant Sérès, Verh, Zihna, Kerapheria et d'autres localités, étaient à cette époque dépeuplées à la suite des combats qui y avaient été livrés et de la fuite de la population.²²⁰ C'est ce qui nécessita leur colonisation.

Cette colonisation fut poursuivie sous le règne de Bajazet, quand la Macédoine entière, à l'exception de Salonique, tomba sous le pouvoir des Osmanlis. Nous avons avant tout des renseignements sur la colonisation de Skopje et de sa région.²²¹ Comme l'écrit Chalcocondyle, Bajazet fit venir à Skopje, qui tomba aux mains des envahisseurs en 1392, *d'Asie Mineure et d'Europe un grand nombre de Turcs avec femmes et enfants*.²²² Sans doute, il était dans les intentions du sultan non seulement de repeupler les territoires dévastés, mais aussi d'établir une base solide pour ses actions agressives ultérieures contre la Serbie, la Bosnie, la Hongrie et la Valachie. Et en effet Skopje devint le centre du pouvoir turc en Macédoine. Le sultan y plaça deux de ses lieutenants les plus fidèles, Ighit Pacha et Issak Pacha.

La colonisation de la Thessalie par les Turcs commença également sous le règne de Bajazet. Chalcocondyle l'indique expressément dans son histoire.²²³ Dans des sources plus récentes, il est question de cette population turque ainsi que de riches propriétaires fonciers turcs en Thessalie.

C'est également pendant le règne de Bajazet que les Turcs entreprirent la colonisation des provinces situées entre la Stara Planina et le Danube, en Bulgarie septentrionale, qui tomba définitivement sous le pouvoir des conquérants en 1396. D'abord cette colonisation se limitait à l'établissement de garnisons turques dans les principales villes qui servaient de points d'appui au pouvoir turc. L'existence de pareilles garnisons nous est confirmée par Schiltberger, Bouciquaut, Froissart et d'autres auteurs qui décrivent la campagne entreprise en 1396 par Sigismond. Nous trouvons des renseignements analogues dans les ouvrages de Długosz, Kalimah, Beheim et d'autres auteurs où il est question de la campagne, entreprise en 1444 par Vladislav IV. Ces sources nous montrent que la Bulgarie septentrionale était toute entière parsemée de garnisons turques qui avaient pour tâche de garder et défendre les principales villes et places fortes du pays. Il y avait des garnisons dans les villes danubiennes — Vidin, Oriahovo, Silistra, Nicopol, ainsi que dans les localités à l'intérieur du pays le long du Danube — Tirnovo, Šumen, Petartch, Varna, Galata, Caliacra, etc.²²⁴

²²⁰ Leunclavius, *Historiae musulmanae*, 244.

²²¹ Chalkokondyles, op. cit., I, 94, 15.

²²² Chalkokondyles, op. cit., I, 54, 19.

²²³ Chalkokondyles, op. cit., I, 94.

²²⁴ V. les indications chez: Schiltberger, op. cit., 8; Froissart, op. cit., 239, 244; Bouciquaut, op. cit., 590; Długosii *Historiae Poloniae*, XII, 799, 800, 801, 802. V. aussi Philippi Callimachi *De rebus a Vladislao Polonorum atque Hungarum rege gestis libri tres*. *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*. Vindobonae, 1746, 512 sqq., et M. Beheim, *Zehn Gedichte Michael Beheims zur Geschichte Oesterreichs und Ungarns*, éd.

Sans compter les garnisons établies dans différentes régions de la Bulgarie du Nord-Est, un certain nombre de colons turcs furent amenés dans les pays vers la fin du XIV^e siècle, sans doute immédiatement après la campagne entreprise par Ali Pacha en 1388. Cette population civile fut installée dans différentes villes et villages ou bien dans des localités que les nouveaux colons construisirent eux-mêmes. Leonclavius, qui s'est servi de sources turques dignes de foi, signale que dans la région entre Silistria et Šumen (Kolarovgrad), vivaient au début du XV^e siècle des Turcs akindji, c'est-à-dire des paysans qui s'occupaient d'agriculture, travaillaient leurs propres terres et servaient à la fois dans l'armée.²²⁵ La présence de Turcs dans cette région, connue plus tard sous le nom de Déliorman (maintenant le Loudogorié), est confirmée dans certaines sources concernant la révolte de Bedredin Simavi de 1415, comme chez Seadeddin et d'autres. Seadeddin écrit que Bedredin déployait son activité dans le Déliorman et que de là il envoyait ses agitateurs dans les autres parties du pays,²²⁶ ce qui prouve que le nombre de la population turque devait être considérable dans ces provinces. Nous trouvons aussi dans le récit que Beheim nous fait de la campagne entreprise par Vladislav en 1444, des données sur la présence des Turcs dans ces contrées. Il résulte des paroles de cet auteur qu'après la prise de Novi Pazar (Jengepasser) les croisés trouvèrent dans cette ville, outre la garnison, des civils turcs qui furent massacrés en même temps que les soldats.²²⁷ C'était des paysans turcs qui s'étaient enfuis sans doute des villages environnants pour chercher refuge dans cette place forte. Il y avait aussi des réfugiés turcs dans la puissante place forte de Šumen, dont les croisés parvinrent à s'emparer après de violents combats.²²⁸ Très significatives sont les paroles de Beheim, quand il dit que la véritable Turquie (*in dy rehten Turkei*)²²⁹ commençait là où les croisés s'étaient engagés vers le sud du Danube, dans la direction de Novi Pazar, et de là vers Šumen et Varna. Ceci nous prouve que c'est précisément dans ces régions qu'il y avait vers le milieu du XV^e siècle un nombre considérable de Turcs à côté de la population bulgare, tandis que dans le reste de la Bulgarie septentrionale, leur nombre était insignifiant.

L'immigration des Turcs en Bulgarie du Nord-Est continua plus tard aussi. Deux registres du début du XVI^e siècle signalent l'immigration des Turcs dans les environs de Silistra.²³⁰ C'est peut-être à cette époque que

Th. G. V. Karajan (Quellen und Forschungen zur vaterländischen Geschichte, Literatur und Kunst). Wien, 1849, 35—46.

²²⁵ Leonclavius, *Historiae musulmanae*, 311; Мутафчиев, Добруджа, 216.

²²⁶ Seadeddin, op. cit., 355 sqq.; Ибрагимов, op. cit., 138.

²²⁷ Beheim, op. cit., vers 401—410.

²²⁸ Beheim, op. cit., vers 430 sqq.

²²⁹ Beheim, op. cit., vers 396.

²³⁰ Barkan, op. cit., 112.

les Turcs s'établirent dans la région dite du Touzlouk, située au Sud-Ouest de Šumen.²³¹

Des colons turcs s'établirent aussi en Albanie. Les Turcs commencèrent à s'infiltrer dans le pays surtout à l'époque des grandes campagnes entreprises par Murat II (1421—1452) et plus tard par Mahomet II (1452—1481), quand le pays fut définitivement conquis après une farouche résistance. Comme le signale Leonclavius, au cours d'une de ses campagnes dévastatrices, Murat chassa en 1440 les Albanais des terres qu'il avait occupées et y établit des colons turcs.²³² La colonisation affecta avant tout les villes, où des garnisons de janissaires furent placées. Une pareille garnison fut établie à Arghirocastron qui fut assiégé par des insurgés albanais sous la conduite de Depa.²³³

Les Turcs colonisèrent également la Serbie, la Bosnie, le Péloponèse et les îles de l'Egée après leur occupation par les envahisseurs. Ici aussi la colonisation consistait avant tout en l'établissement de garnisons dans les principales villes et places fortes. Nous trouvons chez Doucas des données sur la présence de garnisons turques en Serbie,²³⁴ tandis que chez Critobule, nous pouvons avant tout nous renseigner sur l'existence des garnisons turques dans le Péloponèse.²³⁵ D'autre part la chronique byzantine anonyme et Chalcocondyle nous fournissent des renseignements sur les garnisons turques en Bosnie.²³⁶ Chalcocondyle nous fournit également des données sur les garnisons turques dans les îles de l'Egée.²³⁷

Si nous suivons les étapes de cette politique de colonisation pratiquée par les Osmanlis dans la péninsule balkanique, nous constaterons que la colonisation a été plus considérable pendant les cinquante premières années qui ont suivi l'arrivée des conquérants en Europe. Cette période a été marquée par le transfert d'Asie Mineure de masses considérables de population turque qui furent établies principalement en Thrace orientale, le long du littoral égéen, en Macédoine et en Thessalie. Cette colonisation s'étendit dans une certaine mesure à certaines régions de la Bulgarie du Nord-Est. A partir de 1402 l'immigration de Turcs en Europe diminua considérablement et ne consista qu'en l'établissement de garnisons dans les pays occupés (Albanie, Serbie, Péloponèse, Bosnie).

Dans ces conditions, c'est une erreur d'affirmer que l'élément musulman était dominant dans la péninsule au cours du XIV^e et du XV^e siècles et que celle-ci avait été transformée en *terre turque*, comme l'affirment certains historiens turcs contemporains, notamment O. Barkan dans l'article

²³¹ V. К. Иречек, *Пътувания по България*. Пловдив, 1899, 882.

²³² Leonclavius, *Annales sultanorum*, 41,25.

²³³ Chalkokondyles, op. cit., II, 29,17.

²³⁴ Doucas, op. cit., 209.

²³⁵ Kritobulos, op. cit., 206, § 47, 240, § 136. — Chalkokondyles, op. cit., III, 211,3.

²³⁶ G. Zoras, op. cit., 280—281. — Chalkokondyles, op. cit., III, 282.

²³⁷ Chalkokondyles, op. cit., III, 274.

que nous avons cité plus haut. Cette thèse n'est pas conforme à la vérité historique. Nous possédons de nombreuses données datant du XIV^e et du XV^e siècles qui prouvent qu'en dépit de l'immigration turque, les chrétiens constituaient la masse prépondérante de la population dans la péninsule balkanique. Ceci est confirmé par les voyageurs qui ont traversé la péninsule à cette époque et dont les écrits ont été conservés. Parmi ces voyageurs il faut citer avant tout Bertrandon de la Broquière dont nous avons parlé plus haut, et qui traversa en 1434 la Thrace, la Macédoine méridionale et la Bulgarie du Sud-Ouest, c'est-à-dire précisément les territoires où la colonisation turque avait été la plus considérable. Il ressort des ouvrages de la Broquière que malgré cette colonisation la masse de la population dans ces territoires occupés par les Turcs était composée de chrétiens — Bulgares et Grecs. Il signale que les villes de Mistério (peut-être l'ancienne Messine) et Péritor étaient des localités purement grecques.²³⁸ Ses renseignements sur la population bulgare en Thrace et Bulgarie occidentale sont encore plus sûrs et plus exacts. Parlant de Plovdiv, la Broquière dit expressément que *Philippopoli est dans sa plus grande partie peuplée de Bulgares qui s'en tiennent à la loi grecque, c'est-à-dire à l'orthodoxie.*²³⁹ En faisant le récit de son voyage de Plovdiv à Sofia, la Broquière mentionne *deux villages peuplés de Bulgares*²⁴⁰ dans l'un desquels il passa la nuit. Parlant de la plaine de Sofia, la Broquière fait remarquer qu'elle *était bien peuplée de Bulgares*. Il nous dit de Sofia et de la région environnante: *Les habitants de la ville sont pour la plupart des Bulgares et il en est de même des villages. — Les Turcs y sont en très petit nombre, ce qui suscite chez les autres le grand désir de se libérer de leur domination s'il y avait quelqu'un pour les aider.*²⁴¹ En ce qui concerne la région située entre Sofia et Pirote vers la frontière de la Serbie, il écrit: *Le pays est bien peuplé et ses habitants sont des Bulgares orthodoxes.*²⁴²

Ces données que nous fournit la Broquière et qui ont trait à une partie comparativement limitée des possessions turques dans la péninsule balkanique sont confirmées par l'ouvrage de Philippe Buonacuore (Kalimah), envoyé du Roi de Pologne, qui traversa en 1487 la Thrace, la Mésie et la Macédoine et dont nous avons parlé plus haut. Les descriptions qu'il nous fait des régions traversées par lui nous montrent que la population chrétienne y prédominait. *A la facilité et au charme du voyage*, écrit-il, *il faut ajouter qu'on traverse des peuples chrétiens et par conséquent amis.*²⁴³ D'après lui le nombre des Turcs était très petit. *Auparavant et maintenant de nouveau j'ai pu voir à quel point les Turcs sont peu nombreux en Europe,*

²³⁸ Bertrandon, op. cit., 169, 176.

²³⁹ Bertrandon, op. cit., 200.

²⁴⁰ Bertrandon, op. cit., 201.

²⁴¹ Bertrandon, op. cit., 202.

²⁴² Bertrandon, op. cit., 203.

²⁴³ Кесеяков, op. cit., 180.

*puisque lorsque je fus envoyé par le Roi chez le Turc (le sultan) pour conclure la paix et arranger les affaires de la Valachie, j'ai traversé en suivant le littoral la Basse Thrace et la Mésie et à mon retour la Moyenne (la Mésie) jusqu'à la Macédoine et la Haute Mésie. Kalimah ajoute au sujet de la population turque: Les gens sont si peu nombreux qu'ils se réunissent par groupes pour voir quand partent les voyageurs, ce qui leur plaît et les intéresse le plus... En les regardant, je m'étonnais de leur petit nombre, et plus encore de la misère et de la malpropreté de cette population.*²⁴⁴

Les sources qui se rapportent aux deux campagnes de Vladislav IV en 1443 et 1444 nous fournissent également des renseignements sur le nombre insignifiant des Turcs établis au XV^e siècle dans la péninsule. Nous trouvons des détails particulièrement intéressants dans les données relatives à la seconde de ces campagnes, au cours de laquelle les croisés traversèrent la Bulgarie du Nord et du Nord-Est. On peut déduire des descriptions données par Kalimah, Długosz et Beheim que, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y avait des Turcs que dans les garnisons des places fortes (Nicopol, Novi-Pazar, Šumen, Galata, Varna, Caliacra, etc.). Des Turcs s'étaient en partie établis dans certains villages des environs de Novi-Pazar et de Šumen, comme l'indique Beheim. Le reste du pays était peuplé de Bulgares chrétiens qui, suivant Kalimah et Długosz, avaient leurs églises et parlaient une langue proche du polonais. Cette population n'offrit aucune résistance aux troupes des croisés: bien au contraire, elle leur vint en aide, ce qui permit à Vladislav d'atteindre Varna (Stalin) en très peu de temps.

Des données nombreuses, bien que mal systématiques, sur la population de la péninsule après son occupation par les Turcs et sur sa composition ethnique, sont contenues dans les ouvrages de quelques voyageurs du XVI^e siècle — Félix Pétañić (qui traversa le pays en 1502), Bénédict Kouripešić (1530), Benedetto Ramberti (1534), A. Bousbeck (1553), Hans Dernschwam (1553—1555), Stefan Gerlach (1573—1578). Les ouvrages de tous ces auteurs nous montrent que la population turque dispersée sur toutes les terres balkaniques (Bosnie, Herzégovine, Serbie, Bulgarie, Grèce), bien que constituant la classe dominante, était en nombre bien inférieur à la population chrétienne et ne pouvait en aucune façon changer l'aspect ethnique de la péninsule.

Le témoignage le plus probant de cette prédominance de la population chrétienne malgré la colonisation entreprise par les Turcs dans la péninsule, nous est fourni par les données statistiques du nombre de familles redevables d'impositions dans les différentes régions administratives de la péninsule et des îles de l'Egée. Ces données ont été conservées dans les registres de l'administration turque et ont été réunies pendant la période entre 1520 et 1530 pour les besoins du fisc. C'est sur la base de ces données

²⁴⁴ Кесьяков, *op. cit.*, 181.

qu'a été dressé le tableau qui figure dans l'article de Barkan, cité plus haut. On y voit clairement la corrélation entre les différents éléments ethniques dans la péninsule balkanique au début du XVI^e siècle.²⁴⁵ Ce tableau indique en dernière analyse qu'il y avait, à cette époque, dans la péninsule et dans les îles de l'Egée (y compris une partie de l'Asie Mineure et de la Crimée), 832.707 familles chrétiennes contre 194.958 familles de mahométans. En d'autres termes le nombre des chrétiens au début du XVI^e siècle était de plus de quatre fois supérieur au nombre des mahométans. Il est vrai, comme le reconnaît aussi l'auteur de cet article, que ces données ne sont pas entièrement exactes puisque plusieurs catégories d'habitants n'y étaient pas incluses (les spahis, les esclaves et les fonctionnaires de l'administration). Il n'en reste pas moins vrai que le chiffre total est très suggestif par lui-même, et prouve l'inconsistance de la thèse suivant laquelle les Turcs auraient colonisé en masse la péninsule balkanique et que l'élément turc y aurait été prédominant. Même en Bosnie, où leur nombre était à cette époque le plus élevé par la suite des nombreuses conversions à l'islamisme, les mahométans ne constituaient que la minorité de la population. En effet, le tableau indique pour ce pays 16.935 familles de mahométans contre 19.935 familles de chrétiens. Cette proportion est encore plus grande dans les terres bulgares, en Thrace et en Bulgarie septentrionale. Les Turcs étaient plus nombreux en Thrace orientale, comme on le voit sur ce tableau. C'était la province que les Turcs occupèrent en premier lieu après leur arrivée dans la péninsule et qu'ils colonisèrent plus intensément afin de pouvoir poursuivre ensuite avec plus de succès leurs actions conquérantes dans le reste des territoires balkaniques.

Comme nous l'avons déjà dit, en procédant à cette colonisation, les féodaux osmanlis voulaient établir de fortes bases stratégiques dans les régions occupées et parer à la fois à l'insuffisance de main d'œuvre due aux massacres et aux déportations. Les transferts de population chrétienne d'un endroit dans un autre poursuivaient un but analogue : pourvoir les régions dépeuplées de la main d'œuvre qui leur manquait. C'est ce que fit par exemple Bajazet en 1396, après la bataille de Nicopol et la campagne dévastatrice qu'il avait entreprise dans la région du Danube moyen. Sur son ordre, une partie des prisonniers capturés après la prise de Mitrovica et de Passau fut colonisée dans d'autres régions de la péninsule balkanique.²⁴⁶ On ne nous dit pas au juste où cette colonisation eut lieu.

Mahomet II, dont le règne fut marqué par une série de campagnes dévastatrices contre la Serbie, l'Albanie, la Hongrie et la Valachie et par l'occupation définitive de tous les Etats balkaniques, poursuivit avec plus de rigueur encore cette politique de transferts de population. Des prisonniers pris par les Turcs après leurs incursions en Hongrie furent amenés

²⁴⁵ Barkan, *op. cit.*, 129.

²⁴⁶ Schiltberger, *op. cit.*, 16.

par la suite en Macédoine et établis à Skopié.²⁴⁷ Les prisonniers capturés après la prise de Sinope furent envoyés en Roumélie²⁴⁸ (c'est-à-dire dans les frontières de l'ancien Empire byzantin). Mahomet s'efforça surtout de repeupler sa capitale — Constantinople, et ses environs. Comme nous l'avons dit, Constantinople avait été affreusement ravagée après sa prise par les Turcs en Mai 1453, et sa population en grande partie massacrée ou emmenée en captivité. Les villages des environs étaient également dépeuplés ou déserts. C'était là un très gros inconvénient pour les buts que le sultan se proposait. A défaut de population, d'agriculteurs et d'artisans, la capitale ne pouvait être relevée de ses ruines. Il fallait en outre assurer son ravitaillement. C'est seulement dans ces conditions que la ville pouvait devenir le centre de la domination turque dans les Balkans et prendre le rang de véritable capitale de vainqueurs comme le désirait Mahomet II.

Peu de temps après la prise de la ville, Mahomet ordonna que des chrétiens et des israélites y fussent établis afin de remédier au dépeuplement de la capitale. Nous trouvons une brève allusion à cette mesure de Mahomet chez Critobule.²⁴⁹ D'après Doucas, où nous trouvons plus de renseignements sur cette question, le sultan aurait fait dresser une liste de 5000 familles établies à l'Occident (c'est-à-dire dans les territoires balkaniques conquis par les Turcs) et en Orient (en Asie Mineure) qui reçurent l'ordre de quitter pour la fin du mois de Septembre 1453 leurs foyers et de venir s'établir à Constantinople. Elles étaient passibles de peine capitale en cas de nonobéissance.²⁵⁰ Sphrantzès lui aussi mentionne que de nouveaux habitants furent transférés à Constantinople immédiatement après sa prise. D'après lui le sultan aurait conféré au Patriarche de Constantinople nouvellement élu, Ghennadios Scholarios, certains droits afin d'attirer des chrétiens dans la capitale, ce qui se produisit d'ailleurs.²⁵¹ Sphrantzès ajoute que sur l'ordre du sultan la capitale fut colonisée de Turcs venus de Kaffa, Sinope et Asprocastron.²⁵²

Considérant que ces mesures pour le repeuplement de la capitale et de ses environs étaient insuffisantes, le sultan poursuivit cette politique de colonisation également pendant les années qui suivirent. Après la campagne contre la Serbie, des prisonniers serbes furent amenés à Constantinople en 1455. Il y a chez Doucas un renseignement intéressant au sujet de la prise au cours de cette campagne d'une forteresse près de Smédérévo. Les Turcs capturèrent tous ces habitants au nombre de 8000. Le sultan fit distribuer la moitié des prisonniers aux soldats qui avaient le plus mérité au cours de cette campagne tandis que les autres prisonniers furent envoyés

²⁴⁷ G. Zoras, *op. cit.*, 268.

²⁴⁸ Giese, *op. cit.*, 149.

²⁴⁹ Kritobulos, *op. cit.*, 142, § 1.

²⁵⁰ Doucas, *op. cit.*, 313.

²⁵¹ Sphrantzès, *op. cit.*, 308.

²⁵² *Ibid.*

à Constantinople et établis dans les environs de la capitale.²⁵³ La chronique byzantine anonyme mentionne aussi le transfert de prisonniers serbes sous le règne de Mourad et leur établissement dans les villages des environs de la capitale.²⁵⁴

Une nouvelle colonisation de Constantinople eut lieu en 1456. Suivant Critobule, des colons, surtout des chrétiens, furent amenés d'Asie Mineure et d'Europe.²⁵⁵ L'immigration continua aussi en 1457. Cette année, comme le signale Critobule, un grand nombre de Serbes, de Hongrois et de Mésiens (des Bulgares — Note de l'auteur) furent établis à Constantinople sur l'ordre du sultan.²⁵⁶ Mahomet, ajoute Critobule, savait fort bien que la région environnant la capitale était fertile et que Constantinople avait intérêt à ce que la terre y soit bien travaillée. D'autre part il avait constaté que ces régions étaient désertes et dangereuses pour les voyageurs. C'est précisément pour cette raison qu'il entreprit cette colonisation qui affecta aussi bien des Serbes et des Hongrois capturés au cours d'opérations militaires que des paysans bulgares enlevés à leurs foyers.

La colonisation de la capitale continua aussi pendant les années qui suivirent. En 1458, 4000 prisonniers capturés dans le Péloponèse furent amenés à Constantinople.²⁵⁷ Ceux d'entre eux qui avaient auparavant travaillé comme artisans, furent, sur l'ordre du sultan, installés à Constantinople. Les autres furent répartis dans les villages des environs et reçurent, à en croire Critobule, une paire de bœufs et tout ce dont ils avaient besoin pour s'occuper d'agriculture.

En 1460 le sultan décréta une nouvelle ordonnance, aux termes de laquelle tous les habitants qui avaient quitté la ville avant ou après sa chute et s'étaient établis dans d'autres localités de l'Asie Mineure ou sur le continent, étaient tenus de réintégrer leurs foyers. Beaucoup d'entre eux, d'après Critobule, s'étaient installés à Andrinople, à Gallipoli, à Brousse et dans d'autres localités. Ils furent maintenant tous ramenés à Constantinople. Les uns reçurent du sultan des maisons, les autres des terrains pour s'y construire de nouvelles demeures.²⁵⁸ La colonisation de Constantinople ne s'arrêta pas là. En 1460, de nouveaux colons furent amenés des deux Phocées (en Asie Mineure) ainsi que des îles de Thasos et de Samothrace qui étaient tombées aux mains des Turcs.²⁵⁹ Quelques familles furent amenées d'Athènes.²⁶⁰ En 1463, après la campagne dévastatrice contre la Bosnie, le tiers des habitants de Dobobik fut envoyé et installé à Constanti-

²⁵³ Doucas, op. cit., 317.

²⁵⁴ Giese, op. cit., 148.

²⁵⁵ Kritobulos, op. cit., 160, § 57.

²⁵⁶ Kritobulos, op. cit., 181, § 21.

²⁵⁷ Kritobulos, op. cit., 203, § 38, 206, § 49, 212, § 68. V. aussi. Chalkokondyles, op. cit., III, 205 et G. Zoras, op. cit., 271.

²⁵⁸ Kritobulos, op. cit., 224, § 101, 225, § 102.

²⁵⁹ Kritobulos, op. cit., 225, § 103.

²⁶⁰ Chalkokondyles, op. cit., III, 237.

nople.²⁶¹ Le tiers des habitants de Mitylène (dans l'île de Lesbos) fut établi à Constantinople après que Mahomet se fut emparé de cette île.²⁶² Certains des prisonniers reçurent des maisons, d'autres — des terrains. La capitale fut de nouveau colonisée en 1464 par des prisonniers capturés en grand nombre au moment des opérations militaires contre le Péloponèse qui s'était insurgé. C'est alors qu'Argos fut détruite et que tous ses habitants, hommes, femmes et enfants furent, d'après Critobule, emmenés dans l'ancienne capitale de Byzance.²⁶³

Le récit de Critobule, qui est notre principale source d'information sur la politique colonisatrice de Mahomet II, pourrait nous laisser l'impression que les mesures prises par le sultan constituaient un véritable bienfait pour la population, qu'elles auraient permis à un grand nombre d'habitants de l'Asie Mineure et de l'Europe de recevoir des maisons d'habitation et des terres à Constantinople et dans ses environs, d'obtenir tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. Dans ce domaine, comme dans d'autres, Critobule, rénégal turcophile, s'efforce d'une manière grossière d'embellir la réalité et d'idéaliser la politique des Osmanlis. En fait ces transferts incessants à Constantinople de Bulgares, de Serbes, de Hongrois et de Grecs constituaient une véritable calamité pour la population. Les féodaux osmanlis arrachaient des centaines et des milliers de familles à leurs foyers, à leurs proches, à tout ce qui leur était cher. Les Osmanlis se servaient de cette politique de colonisation pour désagréger la population chrétienne dans les régions où ils considéraient que leur pouvoir n'était pas encore fermement établi. Ils s'efforçaient de réduire la force de résistance de la population, de faire de la population chrétienne une masse inerte et obéissante qui exécuterait docilement tous les ordres du sultan. En même temps que les asservissements en masse, la colonisation forcée était une des mesures les plus cruelles auxquelles les Osmanlis eurent recours, dans leur espoir de consolider à tout jamais leur emprise sur les peuples balkaniques qu'ils avaient soumis à leur pouvoir.

La conquête de la péninsule balkanique par les Turcs ne signifiait pas seulement la destruction en masse des forces productrices, le dépeuplement des régions occupées, les asservissements en masse et la colonisation forcée, mais aussi l'instauration d'un nouveau système féodal. Ce système féodal était la continuation dans une phase de développement ultérieur, du système militaire féodal osmanli qui s'était créé en Asie Mineure au cours de la première moitié du XIV^e siècle. Dans son essence, ce système ne modifiait pas les rapports féodaux qui existaient dans les États balkaniques au moment de leur conquête par les Turcs, mais comparé à eux, il était à un degré barbare et inférieur, il avait pour fondement la contrainte brutale

²⁶¹ Chalkokondyles, *op. cit.*, III, 282.

²⁶² Chalkokondyles, *op. cit.*, III, 273. — Kritobulos, *op. cit.*, 287, § 90.

²⁶³ Kritobulos, *op. cit.*, 306, § 9.

et la terreur, le privilège donné aux musulmans d'user impunément de violences à l'égard de la population chrétienne, de soumettre celle-ci à une exploitation sans bornes.

Cette édification du féodalisme ottoman dans la péninsule balkanique, qui se fit simultanément à la conquête, peut être établie par un grand nombre de documents d'origine turque, byzantine, serbe, bulgare et autres. C'est un nouveau et vaste problème qui n'entre pas dans le cadre de la présente étude.

LA CONQUETE TURQUE ET LA PRISE DE CONSTANTINOPLE DANS LA LITTERATURE SLAVE CONTEMPORAINE*

III

Nous connaissons en outre un second panégyrique adressé au prince Lazar.⁴⁷ En indiquant que les Turcs avaient attaqué le pays, l'auteur du panégyrique prie Dieu d'aider son peuple dans la lutte contre les ennemis: Боже, глаголаше, законопрѣстоупници вѣсташе на ме, и сънѣмъ крѣпкихъ вѣзискаше доушоу мою, и ненавидѣнимъ непрѣднимъ вѣзвѣндѣше насъ и оружіе изелѣкоше и напргѣкоше лоуки свое състрѣлати и заклати и оумрътвити насъ. ти же, господи, не встаети насъ, нѣ помозы намъ и да вѣнндеть оружіе нѣхъ въ сръдцѣ нѣхъ, и лоуци нѣхъ да съкроушеть се...⁴⁸ La péroraison de l'éloge représente une invitation au sacrifice pour la défense de la patrie, et le sentiment patriotique de l'auteur anonyme sonne d'une manière presque inouïe pour le Moyen-Age.⁴⁹ L'auteur invite ses auditeurs et ses lecteurs d'être prêts à se sacrifier dans la lutte contre les Turcs, pour vivre dans l'éternité, et de combattre sans peur devant les ennemis impies: что много еже за те и ш благочѣстин и за штѣчѣство намъ оумръкти не поштедимъ себѣ, вѣдѣ намъ и по сиѣхъ штити и съ прѣстю смѣксити се. оумръкѣ да вѣсегда живы боудемъ, принесемъ себе Богоу живѣю жрътѣоу, не іако же прѣжде малокрѣмными и прѣлѣстными оучрѣжденми къ наслажденію нашему, нѣ въ подвизѣ крѣкѣю не поштедимъ живѣю нашъ, да живописанъ образъ по сиѣхъ нѣмнымъ боудемъ. не оубоимъ се страха нечѣстивыхъ соупостать наскочаюштихъ на насъ. аште оубо страхъ и тѣштѣоу нештѣдали быхомъ, блага не оуподобили се быхомъ. аште ш конѣждо ш тѣштимныхъ погрѣшенноу помышлани быхомъ, ничтоже штѣчѣстныхъ подвигѣхъ съставило се би. мы съ Исманити брати се имамы, аште и мѣчъ главоу и конѣ ребра и сѣмръть живѣотъ. мы съ соупостати брати се имамы. мы, ш сѣдроузы и съвоинны, штимемъ прѣждѣннѣхъ конѣ поношение, иже при Христѣ, да Христомъ прославимъ се. мы єдино єстьєсто члѣкѣчєско подобострастно єсмы и єдинъ грѣбъ намъ да боудеть и єдино поле пѣтѣн нашихъ съ костѣи да подимѣуть іако да єдемєка сѣла сѣкѣтѣ насъ вѣспримѣуть. — сице єдинъ дроугаго поштрауште и прѣдварауште, іако же скрѣкѣшта прѣдѣсѣхѣштауште имъ и тако свѣтихъ и божѣствныхъ и прѣчѣстныхъ тѣнѣ вѣси коупно приѣвеш-

* V. Byzantinoslavica XIV (1953) 14—54 et XVI (1955) 318—329.

⁴⁷ Стојановић, *op. cit.*, 88—90.

⁴⁸ Стојановић, *op. cit.*, 89.

⁴⁹ Sur le problème du patriotisme chez les Byzantins cf. quelques observations chez Iv. Dujčev, *Byz. Zeitschr.* XLI (1941) 486—487.

тише се, Боже, глаголааху, въ роуцѣ твои доуше наше прѣдань...⁵⁰ Bien entendu, c'est un discours imaginaire que l'auteur anonyme du panégyrique a mis dans la bouche de ses héros, pour exprimer ses propres pensées et ses propres sentiments. Il faut reconnaître que ces quelques lignes qui terminent le panégyrique du prince Lazar sont presque uniques, par leur caractère et par leur inspiration, dans toute la littérature des Slaves du Sud, dans la période de l'invasion turque. Aucun défaitisme, aucun désespoir ne se reflète ici, malgré tout le danger qui menaçait le peuple serbe. Par son inspiration, cette invitation à l'héroïsme rappelle les pages les plus patriotiques des anciennes chroniques russes.⁵¹

Vers la seconde moitié du XV^e siècle, on composa un éloge en l'honneur d'une des descendants du prince Lazar, le prince serbe Georges Branković (1427—1456), qui décéda au mois de Décembre 1456.⁵² Il convient de rappeler que, peu d'années auparavant, ce prince serbe, à ses propres frais, avait contribué à fortifier la capitale byzantine, qui s'attendait à l'attaque des Turcs.⁵³ Il va sans dire par conséquent que l'auteur du panégyrique ne pouvait nullement omettre, en parlant de la vie de son héros, de citer aussi le sort de la ville de Constantinople, dont la conquête assombrissait encore les cœurs des peuples balkaniques. Après avoir parlé de la mort du prince, l'orateur s'adresse à la ville *des sept collines*.⁵⁴ Autrefois, nous dit-il, Constantinople était une grande ville, mais en ce moment, occupée par les Turcs, elle n'est que la dernière de toutes les villes les plus petites, et n'est que la plus insignifiante capitale des chrétiens, digne de commiseration. L'auteur l'exhorte à pleurer, avant tout sur elle-même, étant condamnée à juste raison. Elle était digne des pleurs et des lamentations à cause de la perte qui lui était arrivée. La ville devait pleurer, ajoute

⁵⁰ Стојановић, op. cit., 89.

⁵² Cf. par exemple le discours du prince de Kiev Svjatoslav en 971, dans la bataille contre l'armée byzantine: И поиде Святославъ на греци и изидоша противу Руси. Бидѣвше же Русь убояшася зѣло множества вой, и рече Святославъ: «Уже намъ нѣкамо ся дѣти, волею и неволею стати противу; да не посрамямъ землѣ Рускѣ, но ляжемъ костями, мертвыи бо срама не имамъ. Аще ли побѣгнемъ, срамъ имамъ. Не имамъ убѣжати, но станемъ крѣпко, азъ же предъ вами поиду: аще моя глава ляжетъ, то промыслите собою». И рѣша вои: «Идеже глава твоя, ту и свои главы сложимъ». И исполнишася русь, и бысть съча велика, и одолѣ Святославъ, и бѣжаша грѣци...» (Повесть временныхъ лет I. Текст и перевод. Под редакцией В. П. Адриановой-Перетц. Москва-Ленинград, 1950, 50).

⁵³ Стојановић, op. cit., 90—92. — Жирчек—Радонић, op. cit., II, 168, n. 2.

⁵⁴ Voir l'inscription grecque publiée par A. D. Mordtmann, *Belagerung und Eroberung Constantinopels*. Stuttgart und Augsburg, 1858, 132, rééditée chez Miklosich, op. cit., 441, nr. CCCLIV. L'inscription est datée de 1448. Cf. aussi: Ст. Новаковић, *Деспот Тураћ Бранковић и оправка цариградског града 1448 године*. Глас Српске кр. акад. XXII (1809) 1—12. — Жирчек—Радонић, op. cit., II, 159.

⁵⁴ Sur cette dénomination v. Klotz, *Septimontium*. PWRE, 2 R., II (1923) coll. 1577/8; Pfister: ibid., 2 R., I (1914) coll. 1018 sqq.; Oberhummer: ibid., III (1899) coll. 1117. Cf. en général chez Iv. Dujčev, *Les sept tribus slaves de la Mésie* (= *Slavia antiqua* V [1955]) (sous presse).

l'auteur, parce que son destin fut changé par les infidèles (и ты, седмояхуи иже прѣжде великы граде Константинове, нынѣ же въсѣху малѣишихъ градоу послѣднѣиши, и малѣиши царьскыи прѣстолаѣ окаяннѣихъ христѣанъ, възрыдан прѣжде себѣ, прѣдѣнѣ осуждаемаа, нбо плачу и рыдаю достонны быи ради нашѣдыаго ти растаѣна, инѣ измѣниши се отъ нечѣстнѣихъ, рыдан). L'auteur l'exhorte ensuite à pleurer aussi le prince serbe. Les habitants de la ville — ses enfants — étaient privés maintenant de leur cité, et étaient devenus de misérables prisonniers, indépendamment de leur position sociale, — clergé ou menu peuple. Autrefois tous ceux-ci avaient bénéficié de la générosité du prince. Le panégyriste les invite tous à pleurer la mort du souverain défunt, pour accompagner les lamentations du peuple serbe (тебѣ же прѣжде чѣда. нынѣ же отъ тебѣго лишиа горкии пѣнници ашта архѣрени и свѣштенноици и доуховници и свѣштенници, и еанко же въси обѣштин люди, елици же богатои мноштиню и благодѣтельство при животѣ блаженѣишаго и свѣтѣишаго господина нашего приимше, елици же источникъ мношести познакше, елици же богато съ благоразоумиѣмъ одаривше се и испльнише се, нбо паче мѣри не(тъ), — съ нами въсплачете, съ нами възрыданте, съ нами възыпите...). L'auteur anonyme invitait les habitants de l'ancienne capitale byzantine à faire connaître les maux qu'ils avaient subis, l'horreur et la peur qu'ils avaient ressenties, enfin les espoirs qu'ils avaient pourris: о колнко зло пострадахомъ! о колнко оужаса и страха испльниши быхомъ! колнка дългота вѣмѣне налѣжиштаго въ насъ тѣмѣнаго и мрачнаго облака обѣлычнѣиши прѣсѣшнѣи моштно бы. аште оубо камени быиши, и камени нечюкъстѣнѣиши не оубо когда възмогли быхомъ сего тебѣго толка и такоаго благодѣанѣа въ забытыѣ быти когда, тогда оубо тѣчию сладчаншаго зренѣа же и възпринѣти забѣтанѣи боудѣмъ, гдѣ насъ въсе снѣдна покрѣпѣти земаа... Dans la péroration de son œuvre, l'auteur n'a pas oublié d'inviter aussi les *misérables habitants de Constantinople* (ноуждѣишии жители Константинова града) à adresser à Dieu leurs prières pour le feu prince.

Avant de quitter le domaine de la littérature des Slaves du Sud, citons encore quelques témoignages supplémentaires. Ainsi, il faut faire mention de la *Vie du patriarche serbe Euphrème* (ca. 1311—1399).⁵⁵ Né dans les territoires bulgares (отъ области царства болгарскаго отъ страни тирские (?), рода свѣштенѣска), il vécut quelque temps au Mont Athos. Mais il eut, probablement pendant la seconde moitié du XIV^e siècle, une invasion des Turcs, qui causèrent de grands dommages (настопа агарѣи на Святу Гору, и многа зла опровергну). Il dut quitter la Péninsule et chercha refuge dans les îles grecques (близъ Псипова града у нѣки Ибровски островъ исели се), pour s'installer plus tard dans les terres serbes. Une indication semblable se trouve dans la *Vie de St Gabriel de Lesnovo*.⁵⁶

⁵⁵ V. le texte chez St. Novaković, *Život srpskoga patrijarha Jefrema* (= Starine XVI [1884] 35—40). Cf. le texte dans le Србљак. Beograd, 1861, avec quelques abréviations.

⁵⁶ Иванов, *Български старини из Македония*, 394—400.

En narrant l'histoire du monastère, l'hagiographe nous relate une invasion du sultan turc Mourad: *закнѣстю ради дякоуски, некон тѣрски црѣ ѡмѣратъ ѡ Шамѣ поднѣжѣ бранѣ на Геркомѣ, триста сотѣ тисащѣ конноцѣ*.⁵⁷ Sans doute, c'est l'expédition entreprise par le sultan Mourad I^{er} contre les Serbes en 1389.⁵⁸ Quand le patriarche bulgare eut pris connaissance des préparations militaires des Turcs, il décida, nous dit l'auteur de la Vie, de faire transporter les reliques du Saint du monastère de Lesново en Macédoine à Tirново, la capitale bulgare d'alors. Les reliques furent transportées à Tirново, dans l'Eglise des Saints Apôtres, où elles se trouvaient encore quand l'hagiographe anonyme composa, fort probablement avant l'année 1393, la Vie du Saint. Il se trouve, dans la *Vie de Saint Joakim (Joachime)* d'Osogovo, une autre mention des attaques turques au XIV^e siècle.⁵⁹ D'après le témoignage de l'hagiographe, le saint avait averti, à l'aide d'une vision, l'héroumène du monastère de l'invasion des Turcs et de la dévastation qui devait en suivre: *и пакы сѣын ѡклеи сѣбѣ глѣ къ нѣсменоу: да вѣси, тако къ послѣдныи крѣмена, грѣхѡм одолевшим члѣскадоу рѡда многоу прѣкославию и блѡгоч(е)стию прѣстакшоу ѡ наслодени безбожныхъ агаренъ многа мѣста къ запустѣнии вѣд(с)тъ и сѣын монастыры ѡ славословіи славяноутъ и тѣлесѣ етѣхъ многа прѣнесена боуд(оу)тъ ѡ сконхъ обителии и на инѣ мѣста имають наследити...* N'avons-nous pas ici affaire à une prophétie post eventum? La *Vie de Saint Joakim, le patriarche de Tirново* (mort en 1246), découverte tout récemment,⁶⁰ contient, dans sa péroration, une prière qui devrait être mise en rapport avec le danger de l'invasion turque dans les terres bulgares vers la fin du XIV^e siècle. Enfin, mentionnons quelques notes marginales qui nous parlent des invasions turques aux XIV^e et XV^e siècles.⁶¹

⁵⁷ Иванов, op. cit., 399—400.

⁵⁸ Sur cette expédition voir les indications bibliographiques chez Dujčev, *La conquête turque* etc., 27, n. 60.

⁵⁹ Иванов, op. cit., 404—418; 415—416.

⁶⁰ Ив. Снегаров, *Неиздани старобългарски жития* (Годишник на Духовната акад. Св. Климент Охридски III [XXIX] [1953—1954] 168). Sur ce texte hagiographique cf. aussi ma note: *Патриарх Йоаким Търновски* (= Църковен вестник 56, fasc. 5 [1955] 5—7).

⁶¹ V. par exemple le colophon du *djak* Dimitrij (cf. Dujčev, *La conquête turque* etc., 51 n. 163), publié dans: *Отчет Московскаго публичнаго и Румянцевскаго Музеевъ за 1876—1878 г.* Moscou, 1879, 20—21. Sur la fondation de la ville de Konuh, mentionnée dans cette note. cf. les indications dans Archiv f. slav. Philologie XVII (1895) 564 sqq. — Cf. aussi la note marginale dans le *Zlatoust* du monastère de Rila, où il a été indiqué que le manuscrit fut offert au monastère: *въ дни ж(е) законниѣта ц(а)ра амире мѣхамет...* Voir E. Спространов, *Опис на ръкописите в библиотеката при Рилския манастир*. Sofia, 1902, 103. — Л. Стояновић, *Стари српски записи и натписи*, III. Beograd, 1905, 146—147 nr. 5579. — Voir aussi la chronique bulgaro-serbe rééditée par A. И. Яцимирский, *Мелкие тексты и заметки по старинной славянской и русской литературам*. Известия Отделения русск. языка и слов. XVI, 2 (1911) 309 sqq., avec le texte de la Chronique dite de Sarandopor, conservée dans un manuscrit du XVI^e siècle et composée, semble-t-il, dans un monastère bulgare. L'auteur anonyme de la Chronique nous a laissé de nombreux détails sur la conquête turque dans les territoires balkaniques, en parlant

Les Slaves du Sud, ayant souffert le plus des invasions turques au cours du XIV^e siècle et de la domination turque pendant le XV^e siècle, nous ont laissé, naturellement, les témoignages les plus nombreux et les plus éloquentes. Sans être atteints d'une manière directe de la conquête turque, les Slaves de l'Est et de l'Ouest ont senti, bien-entendu, plutôt la répercussion de ces événements que leurs effets immédiats. Malgré cela, l'on pourrait citer dans la littérature des Russes, des Tchèques et des Polonais plusieurs témoignages relatifs à la pénétration turque dans les territoires balkaniques et à l'asservissement des Slaves du Sud. Il n'est aucune question d'indiquer ici tous ces témoignages extrêmement éparpillés, leur nombre étant assez grand. Sans avoir, d'autre part, sous la main toutes les publications nécessaires et surtout les éditions des anciens textes, il faut se limiter, par force, à quelques monuments littéraires, qui, peut-être, ne sont pas même les plus significatifs.

Les Slaves de l'Est nous ont laissé les témoignages les plus abondants relatifs à la conquête turque dans les territoires balkaniques. Il y a des œuvres originales ainsi que des versions des textes d'origine byzantine. Commençons par la version d'une œuvre byzantine, composée par Jean Eugénikos — un écrivain peu connu, dont les ouvrages, pour la plupart, se trouvent encore inédits dans les bibliothèques.⁶² Il a composé, entre autre, une monodie sur la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, connue d'après deux manuscrits grecs de Paris et de l'Athos.⁶³ Tandis que le savant russe Porfirij Uspenskij avait l'intention d'éditer le texte sur la base du manuscrit de l'Athos,⁶⁴ sans pouvoir cependant réaliser son projet, l'érudit grec Sp. Lambros édita le texte sur la base du manuscrit de Paris,⁶⁵ mentionné déjà par Karl Krumbacher.⁶⁶ Comme on l'a relevé

toujours avec une objectivité assez grande. — Quelques notes marginales sur la conquête turque ont été utilisées dans l'étude, publiée par П. А. Кулаковский, *Начало русской школы у Сербов в XVIII в. Очерк из истории русского влияния на югославянскую литературу*. Известия Отделения русск. языка и слов VIII, 2 (1903) 250 sqq.

⁶² Sur lui cf. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*. München, 1897, 117, 495—497. — Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I. Budapest, 1941, 175.

⁶³ Sur le texte dans le cod. Paris, suppl. gr. 678, ff. 115—119 v. les indications chez Krumbacher, op. cit., 117, 496. Cf. aussi H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1888, 269. — В. И. Срезневский, Известия Отделения русск. языка и словесности VII (1903) 118—119. Н. А. Мещерский, Виз. врем. VII (1953) 75, note 2. — Sur le texte d'Iveron voir chez Sp. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos* II. Cambridge, 1900, 133, n. 206 b: cod. 4508 (388), f. 777 (saec. XVI): Τοῦ νομοφύλακος Ἰωάννου τοῦ Εὐγενικοῦ Μονωδία ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς μεγάλης πόλεως. Inc. Χριστὲ βασιλεῦ οἶμοι ὦ Χριστὲ βασιλεῦ τῶν δλων...

⁶⁴ Cf. Мещерский, *ibid.*, 75 et notes 3—4.

⁶⁵ Sp. P. Lambros, Μονωδιαὶ καὶ θρηνοὶ ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως (= Νέος Ἑλληνομνήμων, V, 2—3 [1908] 219—226).

⁶⁶ Krumbacher, op. cit., 496, qui avançait que ce texte était identique peut-être au texte dans le cod. Paris, suppl. gr., 681, ff. 74—80 (saec. XVI) (*Prosathrenos auf Konstantinopel*); cf. *ibid.*, 498.

tout récemment,⁶⁷ la monodie composée par Jean Eugénikos doit être considérée comme une des premières œuvres littéraires qui reflètent les tristes événements de 1453. Ecrite immédiatement après la prise de la capitale byzantine par les Turcs, peut-être dans les territoires de l'Empire, aux environs de Constantinople ou dans la ville même, cette œuvre fut traduite en vieux russe peu de temps après. De cette manière, le *Thrénos ou Rydanie* de Jean Eugénikos devint aussi un patrimoine commun aux Grecs et aux Slaves, en leur rappelant, pendant des siècles, le sort de l'Empire chrétien et le danger turc. Cette version vieille-russe a trouvé, semble-t-il, une large diffusion parmi les Russes lettrés du XV^e et du XVI^e siècles. On connaît en ce moment pas moins de neuf manuscrits russes du XV^e et du XVI^e siècles qui contiennent le texte de la version.⁶⁸ Une note marginale nous informe que cette version a été copiée déjà en 1468;⁶⁹ par conséquent, il faut admettre que la version a été faite au plus tard une quinzaine d'année après la prise de Constantinople par les Turcs. Ecartant la possibilité d'un traducteur originaire des Slaves du Sud, l'on suppose que la version a été faite par un Russe, peut-être dans l'Athos.⁷⁰ Malheureusement, le texte de cette version vieille-russe reste encore inédit, et l'on doit se contenter de quelques petits extraits.⁷¹ On nous assure, d'autre part, que la version a été faite d'après un original grec qui différerait en certains détails du texte conservé dans le code de l'Athos.⁷² En somme, il faut considérer la version de cette monodie comme l'un des reflets les plus anciens de la prise de Constantinople par les Turcs que nous possédions dans la littérature vieille-russe.⁷³ Grâce à l'original byzantin, publié par Spyridon Lambros, et d'autre part, grâce aux extraits de la version vieille-russe, communiqués récemment par N. A. Meščerskij, nous pouvons nous faire une idée exacte des sentiments que cette œuvre littéraire inspirait aux lecteurs russes. Il y a, sans doute, beaucoup de rhétorique dans cette monodie, mais malgré cela l'on ne saurait nullement douter de la sincérité des sentiments éprouvés par l'auteur de la monodie et rendus assez bien par le traducteur slave. L'auteur prélude par une série d'exclamations rhétoriques.⁷⁴ S'adressant après cela au soleil, Jean Eugénikos exclame: *Oh, soleil, toi qui vois tout, comment as-tu pu supporter tout ce que tu as vu?*⁷⁵ L'auteur demande plus loin pourquoi le soleil, après avoir vu les tristes événements, ne s'est pas condamné à un exil perpétuel et ne s'est pas obscurci comme au jour de la

⁶⁷ Н. А. Мещерский, «Рыдание» Иоанна Евгеника и его древнерусский перевод. Виз. врем. VII (1953) 73.

⁶⁸ V. les indications de Мещерский, op. cit., 78—79; 79 n. 1.

⁶⁹ Мещерский, op. cit., 80.

⁷⁰ Мещерский, op. cit., 81 sqq.

⁷¹ Мещерский, op. cit., 81 sqq.

⁷² Мещерский, op. cit., 81.

⁷³ Мещерский, op. cit., 86.

⁷⁴ Lambros, op. cit., 219, 1—19. Cf. Мещерский, op. cit., 75.

⁷⁵ Lambros, op. cit., 219, 20 sqq. Cf. Мещерский, op. cit., 75—76.

Crucifixion.⁷⁶ Dans une extase de ce genre, l'auteur pose toute une série de demandes au soleil, le prenant à témoin de sa douleur pour la prise de la ville de Constantinople. Après ces exclamations poétiques, l'auteur nous parle de lui-même. *Après avoir vu, après avoir souffert et où tout cela, moi le malheureux, je me suis sauvé jusqu'à ce moment pour observer, pour déplorer et pleurer l'infortune commune*, nous dit-il.⁷⁷ Evidemment, il avait assisté à la prise de la capitale byzantine et avait été témoin des malheurs, — circonstance qui attribuait une valeur toute particulière à sa monodie, surtout parmi les lecteurs slaves.

Suit toute une série de nouvelles exclamations pathétiques, adressées au soleil et à la terre, à l'air et aux astres. Sans enrichir notre connaissance des événements par l'apport de faits nouveaux et inconnus, ces exclamations retentissaient profondément dans les âmes des lecteurs. Il importait peu sans doute que tout cela sentit fortement la rhétorique artificielle — telle était la mode littéraire de l'époque, et l'on y voyait la meilleure expression de ses propres sentiments et pensées. Dans quelques appels, adressés à la ville occupée par les Turcs, l'auteur rappelle ses beautés et ses richesses, l'Eglise de Sainte Sophie, et termine par quelques demandes adressées à Dieu et des plaintes sur le sort du peuple byzantin.⁷⁸ En mentionnant que les choses sacrées furent abandonnées aux chiens, ou, selon les paroles de l'Evangile (Matth., VII, 6, etc.), les perles furent abandonnées aux pourceaux ou même à des êtres qui étaient pires que les pourceaux, Jean Eugénikos fait une allusion au mauvais gouvernement byzantin.⁷⁹ La conquête de la capitale représentait donc une punition bien méritée, précédée, d'après lui, de toute une suite d'avertissements restés incompris. Il énumérait ici, d'une manière générale, la peste et la famine, les tremblements de terre, les incendies, les invasions des barbares et les dévastations, en y ajoutant cependant aussi quelques indications plus concrètes: la prise de Thessalonique par les Turcs,⁸⁰ l'occupation de l'Isthme du Péloponnèse et des îles grecques. Il fait allusion plus loin aux conquêtes et aux captures antérieures, opérées par les Turcs dans les terres des Bulgares (Illyriens), des Serbes (Tribals), dans les terres de la Pannonie, l'île du Chypre, dans les habitations des Goths (?), dans l'île de Lesbos — en somme, tant au continent que dans les îles.⁸¹ Jean Eugénikos insistait, à bon droit, sur ces événements: les conquêtes et les ravages turcs dans les territoires balkaniques et dans les îles constituaient à la fois un avertissement et un prélude

⁷⁶ Sur cette éclipse, mentionnée par Matthaios, XXVII, 45; Marcus, XV, 33, etc., cf. l'étude de N. Bonev, *L'Eclipse totale de soleil du 24 Novembre 29 et l'ère moderne*. *Годишник на Софийския унив., матем.-физич. факултет* XLV, 1 (1948—1949) 93—110. Cf. la note dans la *Rev. Etudes Byz.* VII (1950) 220.

⁷⁷ Lambros, op. cit., 220, 13—16.

⁷⁸ Lambros, op. cit., 221, 26—222, 28. Cf. Мещерский, op. cit., 76.

⁷⁹ Lambros, op. cit., 222, 28—30. Cf. Мещерский, op. cit., 77—78.

⁸⁰ La ville a été prise par les Turcs le 29 mars 1430: cf. Ostrogorsky, op. cit., 445.

⁸¹ Lambros, op. cit., 223, 1—15.

de la prise de Constantinople et de la destruction de l'Empire byzantin. Sans plus s'arrêter à cette juste constatation, l'auteur esquisse à la hâte quelques scènes touchantes de la conquête, où parmi les phrases rhétoriques jaillit un sentiment sincère et puissant, capable d'émouvoir les lecteurs de la monodie. En parlant en témoin des événements, Jean Eugénikos narre ici quelques détails qui pouvaient impressionner fortement les lecteurs : l'incendie de l'Eglise célèbre des Blachernes, dédiée à la Vierge, la destruction des bibliothèques avec les œuvres de la sagesse profane et sacrée, l'éparpillement et l'anéantissement des vases sacrés, des reliques et des icones, enfin la profanation de l'Eglise de Sainte Sophie. Ayant rappelé tous ces faits, l'auteur ne peut plus contenir ses exclamations douloureuses. Malgré toute sa rhétorique, l'œuvre de Jean Eugénikos comportait, par conséquent, aussi des éléments d'une douleur profonde et sincère qui ne pouvait manquer d'influencer l'auditoire, même dans la version slave. Ayant trouvé une diffusion assez vaste dans l'ancienne littérature russe, la monodie eut des répercussions aussi dans les œuvres littéraires russes du XVI^e et XVII^e siècles.⁸² De cette manière, elle devint presque une partie intégrante de l'ancienne littérature russe.

Pendant la seconde moitié du XV^e siècle, donc peu de temps après la prise de Constantinople par les Turcs, il parut dans la littérature russe ancienne une autre œuvre relative au grand événement, avec un contenu beaucoup plus riche et détaillé. C'est le récit bien connu de la fondation de la ville de Constantinople et de sa prise par les Turcs, attribué à un certain Nestor-Iskinder ou Alexandre. Etant inséré dans le texte de quelques chroniques vieilles-russes,⁸³ ou enregistré dans les manuscrits comme une œuvre distincte,⁸⁴ ce récit a été édité jusqu'à présent plusieurs

⁸² Мещерский, *op. cit.*, 85—86. Il serait souhaitable de publier la version paléorusse, en y ajoutant l'original byzantin.

⁸³ V. par exemple le texte de la Relation inséré dans la Chronique dite de Voskresensk: ПСРЛ, VIII, 125—144, cap. 41: *О взятіи Царяграда отъ безбожнаго Махметя, Амуратова сына, отъ турскаго; о семъ же Цариградѣ и начало положихомъ: отъ кого създанъ бысть, и почему назвася Византиа, и отъ кого прозвася Царьградъ*. Cf. aussi les indications bibliographiques chez B. Unbegaun: *Rev. Etudes Slav.* IX, 1—2 (1929) 13 sqq.

⁸⁴ V. par exemple le texte, communiqué par B. И. Срезневский, *Отчет Отделения русскаго языка и словесности... о поездке в Олонецкую, Вологодскую и Пермскую губернии (Юнь 1902 года)*. St. Pétersburg, 1904, 179—180: *Гистория и пленини славнаго Цараграда, нже Константинополь и Новы Римъ нарицается, ижеи плени Махомет вторы атанъ тврции шмы в лѣто по Хр(и)стѣ 1453... сѣ. Изв. Отделения русск. языка и словесности IX, 1 (1904) 235. — П. Сречковиѣ, Неколько српских споменика. Споменик, XV (1892) 4 — qui nous informe sur un manuscrit avec le texte de la Relation sur la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 et sur la prophétie de la victoire des Russes. Quelques autres indications sur les manuscrits avec ce texte v. dans B. И. Малышев, *Заметки о рукописных собраниях Петрозаводска и Тобольска*. Труды отдела древне-русской литературы V (1947) 105 (*Сказание о взятии Царьграда*), 156. — Государственная ордена Ленина библиотека СССР, имени В. И. Ленина. Записки отдела рукописей. Выпуск 13. Moscou, 1952, 129: *Повесть о взятии Царьграда*..*

fois, en original ou en version moderne, in extenso ou en fragments,⁸⁵ et a fait l'objet d'un certain nombre d'études.⁸⁶ Malheureusement, on ne

⁸⁵ Voir principalement: Сказание о Царьграде по древним рукописям, изданная под редакцією В. Яковлева. St. Petersburg, 1868. — Архимандрит Леонид, *Повесть о Царьграде* (его основании и взятии Турками в 1453 году) Нестора-Искандера XV века. По рукописи Троице-Сергиевой лавры нач. XVI вѣка, № 773. St. Petersburg, 1886 (Памятники древней письменности и искусства). La publication de M. Braun—A. M. Schneider, *Bericht über die Eroberung Konstantinopels. Nach der Nikon-Chronik übersetzt und erläutert*. Leipzig, 1943 [cf. F. Dölger): Byz. Zeitschr. XLIII (1950) 143] à présent m'est inaccessible. Autant que je peux voir du compte-rendu fait par le prof. F. Dölger, *ibid.*, 143, les deux éditeurs du texte *nehmen mit guten Gründen an, daß es sich um einen ursprünglich in volksgriechischer Sprache von einem Nicht-konstantinopolitanen vor 1460 verfaßten Bericht handelt, der von einem der zahlreichen des Griechischen kundigen Russen in deren Sprache übersetzt wurde*. V. aussi les fragments publiés par Н. Гудзий, *Хрестоматия по древней русской литературе XI—XVIII веков*. Москва, 1947, 208—218.

⁸⁶ Il existe déjà une littérature considérable sur la Relation dite de Nestor-Iskander, qu'il serait peut-être superflu de mentionner ici. Voir principalement: И. И. Срезневский, *Повесть о Царьграде*. Ученые записки второго отделения АН, I (1854) 99 sqq. — Н. Г. Чернишевский, *Сочинения* II. Moscou, 1949, 693. Sur cela v. И. И. Бороздин, Н. Г. Чернишевский о взятии Константинополя турками. Виз. врем. VI (1953) 87—92. — Г. Дестунис, *Новоизданный список повести о Царьграде*. ЖМНП, CXLIX (1887, Janvier) 366—388, qui a fait des observations textologiques très intéressantes, a réédité la note avec le nom de Nestor-Iskander et a ajouté un commentaire sur certains passages de la Relation. En mentionnant quelques grécismes dans le texte, Destounis posait la demande: *Не говорят ли они в пользу греческого происхождения автора?* (*ibid.*, 377 sqq.) Après avoir analysé les grécismes mentionnés, Destounis arrivait à une conclusion quelque peu réservée quant au problème de la nationalité de l'auteur de la Relation (*ibid.*, 374). A son avis, *разбор вероятностей, клонящихся к тому или другому взгляду, скорее ведет к заключению о русском происхождении автора, нежели о греческом, хотя все же такое заключение и не может быть нами признано за окончательное*. A la fin le savant russe a exprimé le souhait de voir une édition critique de la Relation (*ibid.*, 383): *Остается пожелать, чтобы этот памятник был издан еще раз на основании критического сличения наибольшего множества списков, был еще раз комментирован при помощи всех имеющихся в настоящее время источников и пособий, и в таком виде переведен на один из общеизвестных языков*. Nous pouvons insister, aujourd'hui même, sur la nécessité d'une telle édition critique. — Mentionnons d'une manière particulière l'étude publiée par А. А. Погодин, *Обзор источников по истории осады и взятия Византии турками в 1453 году*. ЖМНП, CCLXIX (1890, Juillet) 205—258. L'auteur, en analysant les sources historiques d'origine byzantine, italienne, turque et slave, s'occupe aussi de la Relation attribuée à Nestor-Iskander (*ibid.*, 243—253). A son avis (*ibid.*, 246 n. 1), cette Relation a été écrite par un auteur d'origine russe, du nom d'Iskander, et non Iskander, comme prétendaient certains savants. Les grécismes que l'on trouve dans le texte, sont dus, d'après lui, en général à l'influence byzantine et, d'autre part, au fait que l'auteur lui-même connaissait fort probablement le grec. Pogodin (*ibid.*, 251) a relevé certaines exagérations dans l'exposé d'Iskander (*для большей яркости и картинности изложения*), de même que des inexactitudes chronologiques (v. surtout *ibid.*, 251 sqq., 251 n. 1). L'auteur russe écrivait en conclusion (*ibid.*, 252—253): *В отдельности верно почти каждое показание Искиндера, но только отношения ко времени, потому что каждое хронологическое приурочение имеет за себя лишь данные вероятности*. — Certains auteurs ont exprimé des doutes quant à la nationalité russe de l'auteur de la Relation, en pré-

pourrait affirmer que tous les problèmes relatifs à ce texte aient trouvé leur solution définitive. Il est assez difficile, en premier lieu, d'établir le texte original du récit, en éliminant les additions dues à des scribes d'une époque postérieure. D'autre part, il existe un certain doute quant au nom et à la personne de l'auteur du récit. L'archimandrite Léonide avait eu la bonne fortune de découvrir, dans un manuscrit de l'ancienne Troicko-Sergievaja Lavra, provenant du XVI^e siècle, un texte du récit qui contient des données inconnues jusqu'ici. Dans un épilogue qui fait suite au récit, on trouve quelques indications fort intéressantes relatives à l'auteur probable de l'œuvre. On y lit, en effet, le nom d'un certain Nestor-Iskinder (c'est-à-dire Alexandre) qui nous informe d'avoir été fait prisonnier par les Turcs depuis sa jeunesse et fut obligé de renoncer au christianisme, pour embrasser l'Islam. Selon ses propres aveux, il avait souffert beaucoup et assez longtemps, s'était caché en divers endroits, pour *ne pas mourir dans cette fois misérable* des Turcs. C'est ainsi qu'il avait agi pendant le siège et la prise de la capitale byzantine — *dans cette grande et terrible affaire*. Profitant de divers subterfuges, il avait réussi à annoter, sous la forme d'un journal, tous les événements autour de la prise de Constantinople. Il avait agi par des artifices, en simulant une fois une maladie, en se cachant une autre fois, et parfois avec le consentement de ses amis, avait écrit tout ce que les Turcs faisaient en dehors de la ville de Constantinople (... азъ многогрѣшный и бѣзаконный Нестор Искиндѣр изъ малада възъ быхъ и шербѣзан, много(о) крѣма пострадахъ в ратныхъ хоженихъ оукрыма сѣ само и внамо, да не смрѣхъ въ шка(а)ннии сѣи кѣрѣ. тако и ѿнѣ в сѣмъ великомъ и страшномъ дѣлѣ оукнтрахъ сѣ шбогда болѣзню, шбог(а)дъ скрыканимъ, шбогда же соукѣцанимъ принѣтѣхъи сконхъ, оулокла крѣма дозренимъ и испытанимъ кланкымъ писахъ в каждыи днь творима дѣлани вни града ѿ тѣрркѣ).⁸⁷ Quand la capitale byzantine fut occupée par les Turcs, Nestor-Iskinder avait pénétré dans la ville en même temps qu'eux. Il avait trouvé la possibilité de s'informer auprès de personnes dignes de confiance et importants de tout ce que l'on avait fait dans la capitale pendant la lutte contre les infidèles. *J'ai décrit brièvement cela et je livre (cette description) aux chrétiens en souvenir de cet événement extrêmement terrible et merveilleux,*

tendant qu'il s'agissait plutôt d'un Grec inconnu. Cf. V. Jagić, Archiv f. slav. Philologie XI (1888) 157; Л. Милетич, Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина XII (1895) 405 sqq. — А. С. Орлов, О некоторых особенностях стиля великорусской исторической беллетристики XVI—XVII вв. Известия Отделения русск. языка и слов. XIII, 4 (1908) 347 sqq. a donné des indications bibliographiques sur les éditions du texte de la Relation, ainsi que des études plus anciennes relatives (ibid., 347 n. 2), qu'il serait inutile de reproduire ici. — Cf. aussi la notice chez A. A. Vasiliev, Histoire de l'Empire byzantin II. Paris, 1932, 324 et n. 1. D'après lui, l'auteur était probablement Russe d'origine. — V. enfin: А. С. Орлов, Древняя русская литература X—XVIII веков. Москва-Ленинград, 1945, 226—237. — Н. К. Гудзий, История древней русской литературы. Москва, 1945, 248—252.

⁸⁷ Леонид, Повесть о Царьграде, 43. — Смирнов, op. cit., 54.

survenu grâce à la volonté divine, ajoute Nestor-Iskinder. La note de l'auteur russe finit par une prière adressée à la Trinité, où il demande d'être admis à nouveau au nombre des chrétiens (и пакы егда поощеніем бжним ендохомъ къ градъ ерѣманемъ испытахъ и собрахъ ѿ достовѣрныхъ и великихъ мѣженъ еса теоріама дѣланиа ко градѣ противу безвѣрныхъ и къ кратце изложихъ и хртіаномъ предахъ на въспоминани прѣжасному сему и предікному изволенію бжю. ерѣмоущаи и жикоткорущаи Троица да ма пришещитъ пакы стадоу своему и вещамъ пажити своѣи, яко да и азъ припрославаю и возел(аго)дарю великолѣпно и прѣвысоко имамъ твоѣ).

En s'appuyant sur cette note, l'archimandrite Léonide considérait que cette copie du récit, découverte par lui, était la plus précieuse et la plus importante à cause des données nouvelles qu'elle contenait. Il croyait possible d'affirmer que Nestor-Iskinder était, selon toute vraisemblance, d'origine russe.⁸⁸ Il supposait, en outre, que Nestor-Iskinder, après avoir rédigé son récit, l'avait envoyé à Moscou par l'intermédiaire des Grecs de sa connaissance.⁸⁹ En prenant pour critère fondamental la note susmentionnée, l'archimandrite Léonide affirmait, par ailleurs, que toutes les autres copies du récit devraient être considérées de moindre importance. D'après son avis, les copies connues devraient être réparties en deux rédactions différentes — l'une qui suit le texte contenant la note de Nestor-Iskinder, et l'autre qui dépend d'un remaniement du texte opéré au cours du XVI^e siècle par un scribe anonyme.⁹⁰ L'éditeur du récit se demande aussi pour quelle raison toutes les autres copies, à l'exclusion de l'unique manuscrit de Troice-Sergievskaia Lavra (nr. 773), ne comprennent pas la note de Nestor-Iskinder. A son avis, on avait omis cette note pour ne pas compromettre cette œuvre qui jouissait d'une réputation très grande parmi les lettrés russes, en indiquant que ce récit émouvant provenait d'une personne convertie à l'Islam.⁹¹ En même temps, l'archimandrite Léonide attachait au récit une valeur particulièrement grande comme source historique pour l'étude des événements autour de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. En confrontant ses données avec les renseignements, fournis par Georges Phrantzès (Sphrantzès), l'archimandrite Léonide relevait que l'auteur du récit était mieux informé que l'auteur byzantin quant aux actions des Turcs pendant le siège, tandis que sur les actions des Byzantins, il eut la possibilité de s'informer, après la conquête de la ville de Constantinople, aussi bien que Sphrantzès.⁹² Ayant été écrite d'une manière objective et en même temps avec une grande sympathie pour les chrétiens, cette

⁸⁸ Леонид, *op. cit.*, III—IV: Сочинитель «Повести» некто Нестор-Искандеръ — невольный потурченецъ русский по происхождению, великоросс или уроженецъ Литовской Руси — утвердительно сказать нельзя...

⁸⁹ Леонид, *op. cit.*, IV.

⁹⁰ Леонид, *op. cit.*, IV—V.

⁹¹ Леонид, *op. cit.*, VI.

⁹² *Ibid.*, VI.

œuvre d'un contemporain qui avait pris part à ces événements, doit trouver, à son avis, une place d'honneur parmi les sources sur la prise de la capitale byzantine par les Turcs.⁹³

Critiquées ou même modifiées partiellement, ces conclusions de l'éminent savant russe du siècle passé ont laissé une trace profonde dans la littérature russe et étrangère, relative au récit vieux-russe. Quelques études monographiques, consacrées à ce récit et parues au cours des dernières dizaines d'années, ont contribué à approfondir notre conception sur cette œuvre littéraire et en même temps à préciser certaines particularités. Il faut citer ici, en première place, l'étude critique publiée par le slavisant B. Unbegaun.⁹⁴ En parlant de la version du récit, présentée dans le texte découvert par l'archimandrite Léonide, l'auteur de cette monographie chercha à établir dans le texte de la version mentionnée plusieurs interpolations, *destinées visiblement à rendre le récit plus pittoresque, ainsi dans les descriptions de batailles, et puisées à l'arsenal de clichés dont disposait un copiste ingénieux.*⁹⁵ A son avis, ces divers détails que seule la version de Léonide comporte, ne figuraient probablement pas dans l'original. Ces détails ne sont uniquement que *des interpolations dont le copiste... a émaillé son texte pour le rendre tantôt plus coloré, tantôt plus pathétique, toujours plus circonstancié.*⁹⁶ En somme, selon l'auteur, la version de Léonide ne doit pas être considérée comme étant la version primitive du récit. *De nombreuses interpolations, et, dans ces interpolations, certains traits dialectaux, — écrit-il⁹⁷ — y accusent, de manière incontestable, l'empreinte individuelle d'un copiste originaire du nord de la Russie Blanche.*

Ainsi Unbegaun, en reniant, d'une certaine façon, la priorité de la version découverte par l'archimandrite Léonide, tenta d'établir une autre lignée généalogique entre les divers textes connus. A son avis, il faut attribuer, parmi ces textes, une valeur particulière au groupe représenté par le texte inséré dans la Chronique de Voskresensk.⁹⁸ Dans ce dernier texte on retrouve aussi, selon l'opinion d'Unbegaun, un certain nombre d'interpolations. En les éliminant cependant, il aurait été possible, selon ce savant, de se rapprocher plus de l'original de l'œuvre que par l'intermédiaire du texte de Léonide. Tandis que la version de Léonide reste complètement isolée dans la tradition textologique, la version conservée dans la Chronique de Voskresensk, a servi de base pour la formation de quelques autres versions diverses. Ainsi, la version de Voskresensk, enrichie par des

⁹³ Леонид, *op. cit.*, VI.

⁹⁴ B. Unbegaun, *Les relations vieux-russes de la prise de Constantinople* (= *Rev. Etudes Slav.* IX, 1—2 [1929] 13—38).

⁹⁵ Unbegaun, *op. cit.*, 16 sqq.

⁹⁶ Unbegaun, *op. cit.*, 18.

⁹⁷ Unbegaun, *op. cit.*, 20.

⁹⁸ Pour les détails voir Unbegaun, *op. cit.*, 20 sqq.

emprunts à la version vieille-russe du récit d'Aeneas Sylvius Piccolomini,⁹⁹ a été utilisée pour la composition d'une version serbe,¹⁰⁰ puis un remaniement postérieur a servi de base pour une traduction bulgare¹⁰¹ et une traduction roumaine,¹⁰² ainsi que de quelques autres compilations tardives.¹⁰³ On trouvera, en outre, dans l'étude d'Unbegaun quelques considérations intéressantes sur le problème que pose l'identification de l'auteur de la Relation de la prise de Constantinople. En constatant que la langue du récit est *le slavon traditionnel avec quantité de traits russes*, Unbegaun exprimait l'opinion qu'il fallait tenir le récit *jusqu'à preuve du contraire, pour une œuvre slave, originale, et plus exactement, pour une œuvre russe*.¹⁰⁴ Quant à la tentative qui a été faite, de découvrir dans le récit une origine balkanique,¹⁰⁵ Unbegaun affirme que *l'on n'y trouve nullement des traits balkaniques* et que les versions serbes du récit proviennent d'une époque plus récente et n'ont pas une grande importance pour l'étude du texte, ayant été faites d'après des versions russes du type du récit, contenu dans la Chronique de Voskresensk. En conclusion, selon l'avis d'Unbegaun *l'auteur de la relation doit être un Russe, mais on ne peut en dire plus*.¹⁰⁷ Malgré cela, Unbegaun a tâché d'élucider quelques détails relatifs à l'auteur de la relation. D'après l'opinion de notre savant, *l'on est naturellement tenté de supposer que ce défenseur de la ville, après l'assaut des vainqueurs, ait*

⁹⁹ Pour les détails voir Unbegaun, op. cit., 31—35. Cf. aussi l'étude publiée par A. И. Соболевский, *Эней Сильвий и Курбский*. Сорта Borysthetica. Сборник в честь . . . Ю. А. Кулаковского. Киев, 1911, 1—17. — Cf. Н. П. Лихачев, *Заметка*. Известия Отделения русск. яз. и слов. X, 4 (1905) 415, une rectification bibliographique, dans laquelle l'auteur insiste sur quelques sources historiques d'origine occidentale.

¹⁰⁰ Cf. A. И. Пыпин, *Очерк старых повестей и сказок русских*. St. Petersburg, 1858, 214. — М. Н. Сперанский, *Заметки о рукописях белградских и софийских библиотек*. Известия ист.-филол. Института кн. Безбородко в Нежине XVI (1898) 74—81. Cf. aussi Unbegaun, op. cit., 30.

¹⁰¹ Voir Л. Милетич, *Повест за паданието на Цариград в 1453 год.* (= Сборник за народни умотворения, наука и книжнина XII [1895] 399—462), qui a réédité le texte avec une introduction assez détaillée.

¹⁰² V. les indications chez N. Jorga, *Une source négligée de la prise de Constantinople* (= Bulletin de la Section hist. de l'Acad. Roumaine XIII [1927] 59—128). Cf. la note de F. D(ölger): *Byz. Zeitschr.* XXVIII (1928) 449 et les observations critiques par Unbegaun, op. cit., 24—25. — A son avis, le texte roumain présente un certain intérêt pour l'histoire des relations littéraires entre Russes et Roumains, mais il est sans valeur comme source d'histoire byzantine. — Cf. dernièrement l'étude de V. Grecu, *La chute de Constantinople dans la littérature populaire roumaine* (= *Byzantinoslavica* XIV [1953] 55—81) qui a publié une version française. L'auteur nous avertit qu'il lui a été impossible de donner tous les détails qui s'imposeraient sur cette version inédite de la prise de Tzarigrad dans l'ancienne littérature populaire roumaine (ibid., 59). — Il me semble que le problème doit être repris et étudié d'une manière plus approfondie et détaillée, en utilisant toutes les recherches précédentes.

¹⁰³ Pour les détails v. Unbegaun, op. cit., 20 sqq.

¹⁰⁴ Unbegaun, op. cit., 29 sqq.

¹⁰⁵ C. Mijatović, *Constantine or the Conquest of Constantinople by the Turks*. London, 1892, 233 sqq. — Unbegaun, op. cit., 29 sqq.

¹⁰⁷ Unbegaun, op. cit., 30.

*pu se sauver, avec un certain nombre d'habitants, sur un de ces navires génois qui ont réussi à s'évader de la Corne d'Or et à gagner le large le jour du 29 Mai.*¹⁰⁸ Quelques noms, tels que *Zustuneja* et *Zinovija*,¹⁰⁹ lui permettent de supposer que l'auteur du récit *s'est trouvé en contact avec les Italiens* et peut-être même a-t-il passé un peu de temps à Gênes.¹¹⁰ Bien qu'il reconnaisse la présence de certains grécismes dans le texte de la relation,¹¹¹ Unbegaun est d'avis que ces derniers possèdent un élément commun avec la littérature vieille-russe, et ne prouvent nullement la dépendance du récit d'un original byzantin. D'après lui, les formes *Zustuneja* et *Zinovija* *semblent témoigner aussi contre l'existence d'un original grec.*¹¹²

Etudiant, sous un autre aspect, la note signée du nom de Nestor-Iskinder, ainsi que le texte du récit, le savant soviétique G. B. Bel'čenko¹¹³ a souligné que la relation a été composée sur la base de deux sources différentes — l'une d'origine turque et l'autre d'origine byzantine ou grecque. Le savant soviétique reconnaît cependant que le récit a subi, à une époque postérieure, un remaniement de la part d'un scribe russe. Inspiré par une idée politique, ce dernier aurait amplifié la brève relation originale, qui s'occupait uniquement des événements de 1453, par une introduction qui relate l'histoire de la fondation de la ville de Constantinople, en y ajoutant son admiration pour le passé glorieux de la capitale byzantine, ses regrets en face de la prise de la ville par les Turcs et enfin son espoir pour l'avenir. C'était en réalité un journal des événements autour de la prise de Constantinople qui formait la base de ces additions postérieures. Certaines considérations nouvelles sur la compilation du récit et sur son auteur ont été

¹⁰⁸ Unbegaun, op. cit., 26.

¹⁰⁹ Voir le texte chez Леонид, op. cit., 11: Зиновию; 12: Застунѣя, etc.

¹¹⁰ Unbegaun, op. cit., 26—27.

¹¹¹ Unbegaun, op. cit., 27. Le problème des grécismes dans le texte de la Relation devrait être étudié d'une manière spéciale. Sur les formes *Zustuneja* et *Zinovija* cf. maintenant les formes grecques et turques chez R. Hartmann, *Zur Wiedergabe türkischer Namen und Wörter in den byzantinischen Quellen*. Abhandlungen der Deutschen Akad. d. Wissensch. zu Berlin, Klasse f. Sprachen, Literatur u. Kunst, Jahrgang 1952, Nr. 6, 12.

¹¹² Unbegaun, op. cit., 27.

¹¹³ Г. П. Бельченко, *К вопросу о составе исторической Повести о взятии Цариграда*. Сборник статей к сорокалетию ученой деятельности акад. А. С. Орлова. Ленинград, 1934, 507—513. Cf. Н. А. Смирнов: Виз. врем. VII (1953) 57 sqq. — W. Philipp: *Jahrbücher f. Geschichte Osteuropa* I, 2 (1936) 276 (dans un compte-rendu sur l'étude mentionnée) a écrit entre autres: Wenn man auch der allgemeinen Charakterisierung der einzelnen Bestandteile zustimmen kann, so ist doch die Herausstellung des ursprünglichen Kern der Erzählung durch Ausscheiden aller religiös-spekulativen Ausführungen nicht beweiskräftig. Die Annahme einer einfachen Aufzeichnung eines Mitkämpfers entspringt dem Glauben an die Echtheit der Autobiographie des »Nestor-Iskinder«... Die Geschichte von dem in der Türkei gefangenen und über das Türkenreich, hier über den Fall Kpls. berichtenden Christen muß noch im Zusammenhang mit der zeitgenössischen Türkenliteratur überhaupt, z. B. mit den «Pamiętniki Janczara Polaka» behandelt werden.

exposées tout dernièrement par un autre auteur soviétique, N. A. Smirnov.¹¹⁴ Dans son étude monographique, consacrée exclusivement à ce récit, il faut souligner, d'une manière spéciale, l'idée de l'auteur d'établir la partie fondamentale ou originale de la relation et les additions postérieures.¹¹⁵ Etant donné que le journal de Nestor-Iskinder traitant du siège de Constantinople forme la partie fondamentale de la relation, il ne serait pas difficile, d'après l'avis de Smirnov, de discerner, d'une part, les additions, faites sur la base des sources d'origine byzantine, et, de l'autre, les additions faites par des rédacteurs et des copistes russes postérieurs. De cette manière, la partie qui doit être attribuée à Nestor-Iskinder est limitée uniquement au récit du siège et de la prise de la capitale byzantine, auquel s'ajoutent quelques renseignements sur la situation des habitants de la ville assiégée et sur leur lutte contre les ennemis.¹¹⁶ Tout le reste doit être considéré, selon l'avis de Smirnov, comme des additions postérieures. Bien que connue en Russie dès la fin du XV^e ou au commencement du XVI^e siècle, cette relation a trouvé une popularité plus grande seulement au cours des XVI^e et XVII^e siècles. En déclarant que la relation devait être appréciée comme un journal des événements qui s'étaient déroulés pendant la période du 26 Mars au 29 Mai 1453, Smirnov voyait dans les informations sur le siège et la prise de la capitale de Byzance la contribution la plus précieuse de la relation.¹¹⁷ L'auteur russe qualifie la relation comme étant la première description russe du XV^e siècle, d'un événement dont l'importance internationale était extraordinaire.¹¹⁸

Pour celui qui étudie les reflets de la conquête turque et de la prise de Constantinople par les Turcs dans la littérature slave contemporaine à ces événements, les discussions sur l'attribution d'une œuvre littéraire à un auteur ou l'autre de la même époque, n'ont bien-entendu qu'une importance secondaire. Peu nous importe d'ailleurs de savoir aussi, d'une manière exacte, le nom de l'auteur d'une œuvre littéraire qui nous parle des Turcs et de leurs conquêtes pendant la période qui nous intéresse. Il faut donc étudier la relation sur la prise de Constantinople, pour découvrir les idées et les sentiments de son auteur — même s'il était anonyme — sur les grands événements dont il a été le témoin et le contemporain. Or, il faut reconnaître que le récit, attribué à Nestor-Iskinder, représente, même dans sa rédaction actuelle, une grande unité extrêmement intéressante sous ce rapport. On doit savoir l'analyser sans trop de criticisme moderne et sans exagération, s'efforçant plutôt de pénétrer d'une manière plus intime dans l'esprit de cette époque lointaine, à laquelle appartient ce monument littéraire.

¹¹⁴ Н. А. Смирнов, *Историческое значение русской «Повести» Нестора Искандера о взятии Турками Константинополя в 1453 г.* Виз. врем. VII (1953) 50—71.

¹¹⁵ Смирнов, *op. cit.*, 58—59.

¹¹⁶ Смирнов, *op. cit.*, 60 sqq.

¹¹⁷ Смирнов, *op. cit.*, 61 sqq.

¹¹⁸ Смирнов, *op. cit.*, 70.

Le récit débute par une introduction à l'histoire initiale de la ville de Constantinople — c'est-à-dire de sa fondation par Constantin le Grand.¹¹⁹ Bien que cette partie de la relation, comme il a été indiqué depuis longtemps déjà,¹²⁰ possède un caractère compilatif et ait été ajoutée, peut-être postérieurement,¹²¹ elle a sa signification particulière dans la composition de l'ensemble. Servant d'introduction à la relation, elle est reliée au reste du texte par un lien assez faible. Pour quelle raison pourtant cette introduction a-t-elle été ajoutée à la relation? Ce n'était, bien-entendu, pas seulement le désir de relever l'origine divine de la capitale byzantine, reliée au nom d'un des plus glorieux souverains de l'Empire — il existait sans doute encore une autre raison, d'une nature différente. Une ancienne prophétie¹²² affirmait que la ville créée au temps de Constantin devait cesser d'exister sous les jours d'un autre Constantin. Il est superflu de rappeler ici de pareils jeux de l'histoire. Pour les hommes crédules du XV^e siècle ou des siècles suivants, il y avait ici plus qu'une coïncidence fortuite entre les noms de Constantin I^{er} et Constantin XII. C'était en effet l'accomplissement d'une destinée. C'était d'autre part un parallélisme complet avec le sort de l'ancienne Rome. Ayant commencé sa vie historique sous Romulus, le fondateur légendaire de la ville, l'Empire avait terminé son existence sous le dernier empereur romain d'Occident, l'insignifiant Romulus Augustule. Les Byzantins qui s'étaient aperçus depuis longtemps déjà de cette coïncidence,¹²³ voyaient s'accomplir maintenant le même destin pour l'Empire de Constantin. Le fait même qu'en 1453, s'accomplissait un millénaire depuis la mort d'un des plus grands ennemis de l'Empire, Attila, n'éveillait naturellement aucun souvenir et — aucun espoir. Le compilateur de l'introduction historique de la relation s'efforçait, au contraire, de faire voir l'origine chrétienne de la capitale byzantine. Il a employé tous les moyens dont il disposait, pour glorifier d'une façon plus sensible la ville fondée par Constantin — évidemment parce que sa gloire de jadis formait un pendant impressionnant aux malheurs de l'heure présente. De cette manière, cette introduction, soit qu'elle ait été écrite par l'auteur même de la relation, soit qu'elle ait été ajoutée par une main postérieure, formait un tout magnifique avec le reste: elle renforçait l'impression d'ensemble de la relation.

¹¹⁹ Леонид, op. cit., 2—6. Sur le problème en général voir dernièrement chez E. Gren, *Zu den Legenden von der Gründung Konstantinopels* (dans le *Сборник Гавриил Кацаров, Статии посветени по случай на седемдесетгодишнината му* I. София, 1950, 151—157). Cf. aussi Fr. Dölger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner* (= *Zeitschr. f. Kirchen-Gesch.* LVI [1937] 1—42).

¹²⁰ Cf. les indications chez Смирнов, op. cit., 55 sqq.

¹²¹ Unbegaun, op. cit., 14, retient au contraire et à bon droit que les deux récits de la fondation et de la prise de la ville forment un bloc et appartiennent de toute évidence au même auteur.

¹²² Sur le problème voir les indications chez Ch. Diehl, *De quelques croyances byzantines sur la fin de Constantinople*. *Byz. Zeitschr.* XXX (1929—1930) 192—196.

¹²³ Cf. Theophanis *Chronographia* I. Ed. C. de Boor, 119, 13—22.

Dès les premières lignes du récit, nous sommes avertis que lorsque Constantin décida de fonder une ville nouvelle, destinée à remplacer l'ancienne Rome, ce fut à la suite d'un conseil divin: совѣтомъ божимъ подвижаемъ...¹²⁴ Le choix entre les diverses localités que l'on avait indiquées à Constantin, fut arrêté, nous dit-on, après une vision nocturne.¹²⁵ Le choix même s'accompagnait d'une grande solennité, en présence de toute la famille de l'empereur. Si l'ancienne capitale de l'Empire de Rome avait été construite dans une localité, où il y avait sept collines,¹²⁶ la ville nouvelle ne différerait point en cela. Constantin, arrivé à Byzance, trouva ici aussi sept collines: видѣ на томъ мѣстѣ семь горъ... *L'empereur*, nous dit l'auteur, *avait assisté personnellement aux travaux de l'édification de la nouvelle capitale. Les fortifications, ajoute-t-il, furent construites sous ses ordres personnels.*¹²⁷ Le prodige avec le serpent et l'aigle¹²⁸ servit de base à un pronostic concernant l'avenir splendide de la ville de Constantinople: се мѣсто седмхолмны наречется и прославится и возвеличится въ всей вселеннѣй паче иныхъ градовъ, но понеже станеть межи дву морь, и бьенъ будетъ волнами морьскими, — поколебимъ будетъ... Il y avait, dans ce pronostic, en même temps qu'une note triste, aussi un rayon d'espoir. L'aigle qui était symbole du christianisme, avait été vaincu, nous dit-on, par le serpent qui était symbole de l'Islam. Cela signifiait que le christianisme serait vaincu par l'Islam. Mais on avait réussi à tuer le serpent, et à délivrer l'aigle, et l'on y voyait un espoir pour le sort futur de Constantinople (А орелъ — знаменіе крестьянское, а змій — знаменіе бесерменское, и понеже змій одолѣ орла, являеть, яко бесерменство одолѣеть хрестыянства. А понеже крестьяне зміа убиша, а орла изымаша, являеть, яко напоследокъ паки хрестыянство одолѣеть бесерменства и седмохолмаго примуть, и въ немъ въцарятся...). Bien entendu, ces raisonnements avaient pris naissance *post eventum*, dans les âmes désespérées qui tâchaient de retrouver leurs espoirs. Le compilateur de l'introduction historique connaissait à la perfection l'art de la propagande. Pour ne laisser aucun doute quant à la valeur des pronostics cités, il ajoute qu'ils

¹²⁴ Леонид, *op. cit.*, 2.

¹²⁵ Леонид, *op. cit.*, 2.

¹²⁶ Леонид, *op. cit.*, 2: и пришедъ въ Визандію, видѣ на томъ мѣстѣ семь горъ и глушицъ морскихъ много...

¹²⁷ Леонид, *op. cit.*, 2: Егда же уготовиша мѣсто, събра цесарь вельможъ и мегнстанъ и магистровъ, и начатъ умышляти како быти стѣнамъ и стрѣльницамъ и вратамъ градскимъ, и повелѣ размѣрити мѣсто на три углы, иа всѣ стороны по семи верстъ, тако бо бѣ мѣсто то межи дву морь — Чернаго и Бѣлаго.

¹²⁸ Леонид, *op. cit.*, 3. A propos de ce prodige v. Migne, P. G., CVII, coll. 1151; Auctoris anonymi qui creditur esse Franciscus Patricius Dalmata *Expositio Oraculorum imp. Leonis*: *ibid.*, coll. 1159—1160. — Cf. aussi A. Daneu Lattanzi, *Il codice degli oracoli di Leone della Biblioteca Nazionale di Palermo* (in: St. Biz. e neol. VII, Atti dello VIII Congresso internazionale di studi bizantini I, Roma, 1953, 35—39, tavola VII). Cf. aussi E. Manni, *La fondazione di Constantinopoli in un passo di Chronicon Paschale*. *Ibid.*, 416 sqq.

furent mis par écrit déjà au temps de Constantin,¹²⁹ donc ils n'étaient en aucune façon une mystification postérieure. Le compilateur n'a pas omis d'introduire aussi dans son récit le nombre mystique de sept.¹³⁰ Il nous dit en outre que la population de la ville de Constantin fut complétée par des personnes d'origine noble, amenées de Rome et d'autres régions.¹³¹ L'empereur Constantin, nous dit-il, avait posé les fondements de tous les édifices célèbres dans la nouvelle capitale: les palais, l'Hippodrome, les portiques, les églises, les autres monuments de la ville, — on lui attribue même des édifices qui certainement n'ont pas été bâtis par lui.¹³² Constantin avait fait apporter ici de grandes richesses — *des choses très merveilleuses et dignes de louange*, amassées dans *plusieurs pays et villes*.¹³³ Naturellement, les monuments de provenance classique et païenne allaient de pair avec ceux d'origine chrétienne. Le fondateur de la ville s'était occupé, en même temps, d'organiser dans la capitale nouvelle des grandes fêtes et solennités, pour augmenter la splendeur de la ville. Par une cérémonie spéciale, nous dit-on, l'empereur avait confié la ville de Constantinople à la protection de la Vierge.¹³⁴ L'exemple de l'empereur Constantin ne resta pas isolé. D'après le compilateur de l'introduction, son activité constructive fut imitée par tous les notables et dignitaires, de même que par ses successeurs au trône de l'Empire. La Vierge, d'autre part, ne refusa pas, selon cet auteur, de protéger au cours d'une longue période la ville qui lui était confiée.

L'attitude indigne de ses habitants, ajoute l'auteur, devint cependant la cause d'un grand nombre de malheurs: attaques des infidèles, famines, épidémies fréquentes, guerres civiles. Ainsi la capitale byzantine, affirme

¹²⁹ Леонид, op. cit., 3: Великій же Констянтинъ о семъ возмутися зѣло, но обаче словеса ихъ велѣ написати...

¹³⁰ Леонид, op. cit., 3: Въ седьмое же лѣто видѣ цесарь...

¹³¹ Леонид, op. cit., 3—4: пославъ изъ Рима и отъ иныхъ странъ събравъ достославныхъ вельможъ и мегистанъ, рекша, сановникъ, съ множествомъ людей ихъ ту приведе, и дома веліа создавъ дасть имъ жити въ градѣ со устроениемъ великимъ и цесарскими чины, яко и своя дома и отечества имъ забыти...

¹³² Леонид, op. cit., 4: Създа же цесарь и полату великую, иподрому предивную и двѣ полѣ устрои, рекше, улицы покровены на торгованіе... Cf. *ibid.*, 3, notes 6—8.

¹³³ Леонид, op. cit., 4: И назва градъ Новый Римъ. Потомъ же созда церкви преславныя: ... Постави жъ и пречюдный онъ столпъ багряный, его же изъ Рима принесе моремъ трею лѣты до Царяграда, зане великъ бѣ зѣло и тяжекъ, отъ моря жъ до торгу лѣтомъ единымъ привезенъ бысть. Цесарю часто приходящу и злато много дающу людемъ бжеженіа ради, и положи (въ) основаніа 12 кошъ, ихже благослови Христосъ, и отъ древа честнаго и святыхъ мощей на утверженіе и сохраненіе предивнаго и единокаменнаго онаго столпа, и постави на немъ кумиръ, еже принесе отъ солнечнаго града Фругійскаго, имущаго на главѣ семъ лучъ, такожъ и нынѣ вещи предивны и достохвалны принесе изъ многихъ странъ и градовъ... Nous avons ici sans doute la version d'un texte byzantin: cf. par exemple le récit chez G. Monachus, *Chronicon* II. Ed. C. de Boor, 499, 18—501, 4

¹³⁴ Леонид, op. cit., 4—5.

l'auteur, entra en décadence: les puissants étaient tombés dans le dérèglement, la population s'était appauvrie, la ville s'humilia et devint très humble...¹³⁵ C'est ainsi que, dans quelques pages, le compilateur de l'introduction a décrit la grandeur et la décadence de Constantinople. Cela lui sert d'une toile de fond, pour exposer les événements de 1453. En effet, après avoir raconté l'histoire de la fondation de la ville et esquissé en quelques lignes son histoire ultérieure et sa décadence, l'auteur passe — d'une manière un peu brusque, il faut bien l'avouer — à la description du siège et de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453.

Il est inutile de dire que cette partie de l'exposé forme le noyau de toute la relation. Le contenu est tellement nourri d'indications directes, de faits historiques et, d'allusions qu'il serait tout à fait impossible d'en faire ici une analyse circonstanciée. Notons néanmoins certains détails qui sont plus significatifs. Ainsi, l'auteur de la Relation nous informe que le sultan turc — *l'impie Mahomet*, fils de Mourad — décida d'entreprendre le siège de la capitale byzantine seulement quand il eut connaissance de sa décadence. Pour donner une idée de sa mauvaise foi, l'auteur de la Relation nous dit qu'il entreprit le siège de Constantinople, tout en étant en paix avec l'empereur byzantin Constantin XII. Son attaque fut entreprise, par surprise, par terre et par mer (Сия убо вся увѣдѣвъ тогда властвующи Туркы безбожныи Магуметъ Амуратовъ сынъ, въ миру и во dokonчанье сый съ цесаремъ Константиномъ, абие збираеть воя многа землею и моремъ, и пришедъ внезапноу градъ обступити со многу силоу). La demande de l'empereur de commencer des pourparlers de paix fut rejetée par le sultan. *Perfide et rusé, il renvoya les messagers*, en donnant l'ordre d'assaillir la ville par tous les moyens disponibles.¹³⁶ La résistance des habitants de la ville n'eut presque aucun résultat: ils n'étaient pas en état de porter dommage aux Turcs à cause de la supériorité numérique de ces derniers.¹³⁷ Tandis que la défense de la capitale s'organisait d'une manière plus rationnelle, l'empereur, le patriarche, le clergé, ainsi qu'une foule de femmes et d'enfants adressèrent à Dieu des prières pour la délivrance de Constantinople.¹³⁸ Conçues dans l'esprit de l'époque, ces prières, prononcées dans les larmes et les lamentations, constituent peut-être la

¹³⁵ Леонид, *op. cit.*, 6: Такожъ и нынѣ въ послѣдняя времена, грѣхъ ради нашихъ, овогда нахождениемъ леврныхъ, овогда гладомъ и повѣтрени частими, овогда же межусобными бранями, ими же оскудѣша силни и обнищаша людие и преничижися градъ и смирися до зѣла...

¹³⁶ Леонид, *op. cit.*, 6: Онъ же безвѣренъ сый и лукавъ, посланники отосла, а градъ повелѣ бити пушками и пищальми, а нынѣ стѣнобные хитрости нарежати и приступы градскіе уготовляти...

¹³⁷ Леонид, *op. cit.*, 6—7: Сущіе же людие въ градѣ, Греки и Фрягове, выжда изъ града бяхуса съ Турки, не дающе имъ стѣнобные хитрости нарежати, но убо силѣ велице и тяжце сущи, не возмогоша имъ никое пакости сотворити, зане единъ быаше съ тысящею, а два съ тьмою...

¹³⁸ Леонид, *op. cit.*, 7—8.

manifestation la plus éloquentе de l'état d'angoisse et de désespoir qui y régnait. On pourrait critiquer aujourd'hui un auteur d'avoir inséré de telles digressions dans son exposé, abondamment nourri de faits historiques, mais il ne faut pas oublier que, pour un homme de la fin du Moyen-Age, ces prières représentaient le moyen le plus approprié pour exprimer ses sentiments et ses douleurs. *Tous les jours, on priaît de tout cœur, avec des gémissements et des lamentations*, nous dit l'auteur de la Relation.¹³⁹ En encourageant les défenseurs de la capitale, l'empereur ne voyait rien de plus approprié à leur dire que de combattre et de résister aux ennemis, avec l'espoir de l'aide divine.¹⁴⁰

Pendant ce temps, les Turcs continuaient à attaquer la ville jour et nuit, au cours de treize jours. Le quatorzième jour, ayant fait leur *prière impie* (откликнувшие свою безбожную молитву), ils commencèrent une nouvelle attaque, plus forte que toutes les précédentes.¹⁴¹ Les défenseurs de la capitale résistaient autant qu'il le pouvaient, tandis que le patriarche et le clergé priaient incessamment, pour obtenir la miséricorde divine et la délivrance de la ville.¹⁴² L'auteur de la Relation a réussi à merveille à nous présenter le tableau de la lutte acharnée.¹⁴³ Quand, le lendemain, l'empereur chercha des gens pour enterrer les victimes, il ne trouva personne parmi ses guerriers: tous, épuisés par la lutte, dormaient. Les pertes des Byzantins furent assez grandes, mais celles des ennemis en furent supérieures. Dans l'espoir qu'après avoir fait tant de victimes, le sultan se retirerait de la

¹³⁹ Леонид, *op. cit.*, 8: ...отъ среды сердца стонаниємъ и рыданіємъ по вся дни моляхуся...

¹⁴⁰ Леонид, *op. cit.*, 8: Цесарь же объеждааше въкругъ града почасту, укрѣпляя стратигъ и воинъ, такожде и всѣхъ людей, да не отпадутъ надѣжею, ни ослабляютъ съпротивленіємъ на врагы, но да уповають на Господа Вседержителя: Той бо нашъ Помощникъ и Защититель есть...

¹⁴¹ Леонид, *op. cit.*, 8—9.

¹⁴² Леонид, *op. cit.*, 9.

¹⁴³ Леонид, *op. cit.*, 9—10: Егда же Турки начаху — уже всѣхъ людей съ стѣхъ збиша, абѣ вскрычавши все воинство, и нападоша на градъ акутъ со всѣхъ странъ кличуще и вопіюще, овьи со огни различинными, овьи съ лѣствицами, овьи съ стѣнбнитными хитростями и иными многы козни на взятіе града. Грацкие же люди такоже вопияху и кричаху на нихъ, быющеса съ ними крѣпко. Цесарь же объѣжаше по всему граду, понужая люди свои, дающе имъ надѣжу божию, и повелѣ звонити по всему граду на созваніе людемъ. Турки-жъ паки, услышавше звонъ велій, пустиша сурныя и трубныя гласы и тумбанъ тмочисленныхъ, и бысть сѣча велія и преужасна: отъ пушечнаго бо и пищалнаго стуку и отъ зуку звоннаго и отъ гласа вопли и кричанія отъ обоихъ людей и отъ трескоты оружия: яко молнія бо блистаху отъ обоихъ оружия, также и отъ плача и рыданія градцкихъ людей и женъ и дѣтей, мянашесъ небу и земли совокупитисъ и обомъ колебатисъ, и не бѣ слышати другъ друга что глаголетъ: совокупнша бо ся вопли и крычанія и плачъ и рыданія людей и стукъ дѣльных и звонъ класолнны въ единъ зукъ, и бысть яко громъ велій. И паки отъ множества огней и стрѣлянія пушекъ и пищалей обоихъ странъ дымное куреніе згустився, покрыло бяше градъ и войско все, яко не видѣти другъ друга съ кѣмъ ся бьетъ, а отъ зелейнаго духу многими умрети. И тако сѣчехуся и маяся на всѣхъ стѣнахъ, дондеже ношная тѣма ихъ раздѣли...

ville, l'empereur, le patriarche et le clergé adressèrent à Dieu de nouvelles prières de gratitude.¹⁴⁴ Mais le Turc, nous dit-on, même après toutes ces victimes, n'avait pas l'intention d'abandonner son projet (онъ же безвѣрный не тако помышляше). Au lieu de lever le siège, le *Turc impie* (безбожный Турокъ) ordonna de continuer l'attaque avec encore plus d'acharnement. Les appels, lancés par l'empereur, par terre et par mer, à Morée, à Venise et à Gênes, restaient vains. Les uns ne pouvaient envoyer aucune aide à la ville assiégée, parce qu'ils étaient engagés dans des guerres intestines, tandis que les autres souhaitaient la prise de Constantinople par les Turcs, dans l'espoir d'occuper ensuite la ville eux-mêmes. *Et ainsi, il n'arriva aucun secours* (Цесаръ же Костянтинъ посылаше по морю и по суку, въ Аморею къ братиъ своей, и въ Венецію и въ Зиновію о помощи, и братія его не успѣша, понеже распря велія бѣ между ими, и съ Арбанаши ратовахуся, и Фрягови не въсхотѣша помощи, но глаголаху въ себѣ: не дѣйте, но да возмуть ѿ Туркы, а у нихъ мы возьмемъ Царьградъ. И тако не бысть ни откуда помощи).¹⁴⁵

L'arrivée de Giovanni Giustiniani, avec ses vaisseaux, fut saluée avec joie, mais signifiait une aide plutôt morale que réelle. L'auteur de la Relation a relevé, en plusieurs endroits de sa narration, l'attitude de Giustiniani pendant la défense de la ville.¹⁴⁶ Le trentième jour du siège les Turcs entreprirent une nouvelle attaque, en assaillant surtout la partie de la citadelle où combattait Giustiniani. On insiste sur l'idée que la force des ennemis consistait dans leur supériorité numérique. Les pertes avaient peu d'importance pour eux, parce qu'ils étaient nombreux et pouvaient lutter sans trêve.¹⁴⁷ Giovanni Giustiniani, de son côté, leur opposait toutes ses forces. *Que pouvait-il faire cependant contre de telles forces*, se demande sans espoir notre auteur (но что можно бѣ учинити противъ такие силы?).¹⁴⁸ N'ayant pas obtenu le résultat désiré de son attaque, le sultan donna signe pour un assaut contre la ville. Cette fois le danger était tel, que même les femmes durent prendre part à la défense.¹⁴⁹ Dans les églises, il ne resta que le patriarche et le clergé: ils combattaient en priant. Tout était accom-

¹⁴⁴ Леонид, *op. cit.*, 10.

¹⁴⁵ Леонид, *op. cit.*, 10—11.

¹⁴⁷ Леонид, *op. cit.*, 11: единъ... Зиновьянинъ князь именемъ Зустунѣя... D'après G. Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Paris, 1914, 43, l'arrivée de ce grand capitaine constitue le premier événement important du siège... Il semble que son nom (*Zuan Justignan*, selon la graphie de Nicola Barbaro: cf. *ibid.*, 42 n. 2) s'est perpétué dans les légendes turques et en général balkaniques sur les Genevisler: pour les détails cf. Iv. Dujčev, *Überlieferungen über die Genuesen aus Bulgarien* (= *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa* IV, 3 [1940] 170—175).

¹⁴⁷ Леонид, *op. cit.*, 11—12: ... Туркы же бяшесе по всѣмъ мѣстомъ, якоже преди рекохомъ, безъ опочиванія премѣнающеся, занеже множество темъ бяху ихъ...

¹⁴⁸ Леонид, *op. cit.*, 12.

¹⁴⁹ Леонид, *op. cit.*, 12—13.

pagné de larmes: on priait avec des larmes, l'empereur haranguait ses soldats en pleurant. Ce n'était pas seulement un trait de l'époque,¹⁵⁰ mais aussi un signe de la situation désespérée. Grâce à la description vivante de l'auteur, on peut se faire une idée de la vie dans la ville assiégée. Une prière que l'auteur de la Relation a mise dans la bouche de l'empereur,¹⁵¹ nous fait voir plus que tout autre détail, le courage des défenseurs et leur situation désespérée: господа и братия, малы и велици, — priait l'empereur — днесь прииде часъ прославити Бога и Пречистую Его Матерь и нашу вѣру христьянскую: мужайтесь и крѣпитесь, и не ослабляйте въ трудѣхъ, ни отпадайте надѣжею кладающе главы своа за православленную вѣру и за церкви божіа, яко да и насъ прославить всещедрый Богъ... Dans la ville, pendant le siège, les cloches sonnaient sans cesse, et leurs sons donnaient du courage aux défenseurs.¹⁵² L'auteur du récit se voit contraint de reconnaître sa propre impuissance à décrire tous les maux qui accompagnaient la lutte.¹⁵³ En lisant sa description, on sent que c'est la main d'un écrivain de talent qui a écrit ces lignes. Sans doute, il y a, dans cette description, des lieux communs aussi, pris dans les œuvres littéraires de l'époque,¹⁵⁴ mais peut-on exiger d'un auteur d'être original dans tous les détails et de ne pas reprendre quelques lieux communs, en se limitant aux seuls faits concrets? Cette exigence aurait été plus sévère que juste envers un homme que seules les circonstances avaient obligé de faire le métier d'écrivain, sans qu'il en eût peut-être la moindre ambition.

La nuit mit fin, nous dit l'auteur,¹⁵⁵ à l'attaque des Turcs contre la ville. *Si le Seigneur n'avait pas mis fin à cette journée* — écrit l'auteur du récit — *la ville aurait été complètement perdue, parce que tous les citoyens étaient déjà tout à fait épuisés* (и еще не бы Господь прекратилъ день той — конечная бо уже бѣ погибель граду, понеже гражане вси уже бяху изнемогше. Нощи же наставши, Туркы отступиша къ станомъ своимъ, акы уставше, а градцкне люди падоша кѣи же и гдѣ успѣвъ отъ труда. И не бѣ тоя ночи слышати ничтоже, развѣе стонаніе и вопль сѣченыхъ людей, но и еще живи бяху...). On nous a décrit ici la situation dans la ville assiégée et dans le campement de l'ennemi après cette journée

¹⁵⁰ Cf. Huizinga, *op. cit.*, 16 sqq.

¹⁵¹ Леонид, *op. cit.*, 13.

¹⁵² Леонид, *op. cit.*, 13: И повелѣ звонити по всему граду. Также и Зустунѣи рыщуще по сѣнямъ, укрѣпляше и понужаше люди. И яко слышаша люди звонъ церковей божьихъ, абые укрѣпишася и охрабришася вси и бяхуся съ Туркы крѣпчае перваго, глаголюще другъ другу: днесь да умремъ за вѣру христьянскую... D'après Huizinga, *op. cit.*, 10, *il était un son qui dominait tous les bruits de la vie active et enveloppait toute chose d'ordre et de sérénité: le son des cloches. Celles-ci étaient les bons esprits qui, de leurs voix connues, annonçaient la joie, le deuil, le calme ou le danger...*

¹⁵³ Леонид, *op. cit.*, 13—14.

¹⁵⁴ Cf. Unbegaun, *op. cit.*, 16 sqq.

¹⁵⁵ Леонид, *op. cit.*, 14.

de bataille.¹⁵⁶ Le lendemain l'empereur ordonna encore une fois aux prêtres et aux diacres d'enterrer les cadavres des soldats chrétiens, et de confier les blessés aux soins des médecins.¹⁵⁷ La vue des victimes, le manque d'aide et la persistance des Turcs provoquèrent le désespoir de l'empereur, et aux sons des cloches il y eut de nouvelles prières pour le salut de la malheureuse ville (Цесарь же бѣ плача и рыдая не престааше, видаще паденіе своихъ людей, а помощи ниоткуда чающе и неотступное дѣло невръныхъ. Патріархъ же и всѣ клирикъ, тако и всѣ синклитъ цесарскій, взяша цесаря и пойдоша утѣшающе его къ великой церкви на молитву и благодареніе всемилостивному Богу, такожде и множество благородныхъ жеиъ и дѣтей съ царицею, понеже вси людіе бяху еще опочивающе отъ безмѣрныхъ и непріемныхъ истомы. И повелѣ патріархъ позвонити по всему граду, заповѣдая всѣмъ людямъ, иже не бяхуть на брани, и женамъ и дѣтямъ, кѣмъждо ихъ, да поидуть къ своему приходу, молящеся и благодаряще Бога и всенепорочную его мать владычицу нашу Богородицу и приснодѣву Марію. И бѣше видѣти во всемъ градѣ всѣмъ людямъ и женамъ прѣтичущимъ къ божіимъ церквамъ со слезами хваляще и благодаряще Бога и пречистую Богоматерь, и тако проводиша день тѣ и всенощное пѣніе).¹⁵⁸

Après avoir abandonné une partie de ses victimes en dehors de la ville, afin d'infecter la capitale par la décomposition de leurs cadavres, le sultan reprit l'assaut neuf jours plus tard.¹⁵⁹ On tenta, encore une fois, de persuader l'empereur de quitter la ville, pour en organiser la défense avec l'aide de ses frères, mais Constantin XII, après quelques instants de réflexion, refusa de suivre ce conseil: Но како азъ се сътворю и оставлю священство, церкви божія и цесарство и всихъ людей? И что ми сърчеть вселенная, молю вы, рцетъ ми? Ни, господи мои, ни, но да умру здѣ съ вами, avait répondu l'empereur tout en larmes. Après ce refus, il ne restait qu'à renouveler les appels vers la Morée, vers les gouverneurs des îles et les Francs, c'est-à-dire les Occidentaux, pour les prier d'envoyer secours à la ville. Le jour, les citoyens luttaient contre les Turcs, et la nuit ils s'occupaient de la défense. Le sultan (« l'impie ») expérimenta un grand canon, préparé pour l'assaut, mais dut essuyer un échec.¹⁶⁰ Au lieu de désespérer, Mahomet II entreprit l'attaque avec un zèle encore plus grand. L'auteur de la Relation nous a donné ici un tableau vif et dramatique de

¹⁵⁶ Леонид, *op. cit.*, 14: Нощи же наставши, Туркы отступиша къ станомъ своимъ, акы уставше, а градские люди падоша кѣмъ же и гдѣ успѣ отъ труда. И не бѣ тоя ночи слышати ничтоже, развѣ стонаніе и вопль сѣченыхъ людей, но и еще живи бяху...

¹⁵⁷ Леонид, *op. cit.*, 14: На утрѣ же цесарь повелѣ священникомъ и дьякономъ такожь собрати трупия и погрѣсти а, а иже еще бяху живы раздати врачемъ...

¹⁵⁸ Леонид, *op. cit.*, 14—15.

¹⁵⁹ Леонид, *op. cit.*, 15.

¹⁶⁰ Леонид, *op. cit.*, 15—16.

la lutte.¹⁶¹ *C'est ainsi que, grâce à la Providence divine, la ville fut sauvée, ce jour-là, des Turcs impies*, ajoute l'auteur. « Le vicieux », c'est-à-dire le sultan, observait cependant de loin les événements et, bien qu'il vit la défaite de ses soldats et l'encouragement des Grecs, il formait de nouveaux projets pour poursuivre la lutte. L'armée turque s'étant retirée de la ville, les défenseurs entreprenaient maintenant des sorties. Il y eut donc un moment de soulagement et d'espoir: on croyait déjà, nous dit l'auteur, que le danger était écarté. L'empereur, le patriarche et le clergé adressaient des prières dans toutes les églises, attendant déjà la fin de la lutte.¹⁶² En même temps on attendait le secours de tous côtés. Le jeune sultan (тъ зловѣрный Магуметь) semblait, selon l'auteur du récit, hésiter dans sa décision de continuer la lutte. On lui conseillait de lever le siège et de se retirer dans ses territoires.¹⁶³ Un faux pas des gouverneurs de la ville fut la cause d'un changement inopiné. L'empereur, le patriarche et les habitants de la ville prirent la mauvaise décision (совѣтъ совѣщааша не благъ) d'entreprendre des pourparlers de paix avec le Turc. En profitant de cette offre, le sultan (онъ же лукавый) ajourna son retrait de la ville, entama des pourparlers avec les défenseurs et leur proposa d'abandonner la capitale. Cette condition présentée par Mahomet II, jeta en désarroi l'empereur et ses gens. Regrettant leur démarche, ils voyaient maintenant que de cette manière on avait empêché le retrait du sultan de la ville. Les habitants se préparèrent de nouveau à la lutte.¹⁶⁴ Mahomet II, ayant fait fabriquer un grand canon, entreprit un nouvel assaut.¹⁶⁵ Il y eut une bataille que l'auteur de la Relation nous a décrit avec certains détails réalistes, soulignant toujours l'attitude héroïque des défenseurs de la ville.¹⁶⁶ Le jour suivant, la lutte continua avec le même acharnement.¹⁶⁷ Réunis en conseil, le basileus et les chefs militaires cherchaient une issue de la situation tragique. On proposait d'organiser une sortie nocturne de la ville et d'attaquer par surprise les assiégeants.¹⁶⁸ L'auteur de la Relation

¹⁶¹ Леонид, op. cit., 16—17.

¹⁶² Леонид, op. cit., 17: И тако божіимъ промысломъ въ той день избавися градъ отъ безбожныхъ Турокъ. Злонравній же Магуметь со множествомъ воинъ своихъ издавеча бяше смотря бывшее и помышляюще что сотворити, такоже и ратные вси убоявшеся — отступиша отъ града. Греки же, вышедъ изъ града, побивааху во рвѣхъ Туркы, кои еще живи бяху, и собравши ихъ въ многие кучи, съжигаху ихъ вкупѣ со оставшими турами. Цесарь же съ патриархомъ и всѣ священныи клирикъ, бяху по всѣмъ церквамъ молящеся и благодаряше Бога, чающе уже конецъ бранемъ...

¹⁶³ Леонид, op. cit., 17: Такоже и тъ зловѣрный Магуметь много дніи совѣтовавшъ, предложивши отступити въ свояси...

¹⁶⁴ Леонид, op. cit., 17—18.

¹⁶⁵ Леонид, op. cit., 18—19.

¹⁶⁶ Леонид, op. cit., 19.

¹⁶⁷ Леонид, op. cit., 19—21.

¹⁶⁸ Леонид, op. cit., 21.

mentionne les hésitations des défenseurs qui tentaient l'impossible pour sauver la capitale.¹⁶⁹

Tandis que les Byzantins tenaient conseil, on leur annonça que les Turcs avaient réussi à grimper sur les murs et à pénétrer dans l'enceinte de la ville. La situation était critique, et seule l'intervention de l'empereur Constantin XII contribua à faire repousser cette fois encore les assaillants. L'auteur de la Relation décrit avec des détails intéressants cet épisode de la lutte.¹⁷⁰

Ayant obtenu une petite victoire, les défenseurs croyaient encore cette fois que les Turcs, après tant de pertes, se retireraient. *L'impie Mahomet ne pensait cependant pas ainsi*, ajoute tristement notre auteur. Le 21 Mai il y eut un signe céleste qui découragea les défenseurs de la ville. On affirmait avoir vu un signe lumineux au-dessus de l'Eglise de S^{te} Sophie, et on interprétait ce signe comme un mauvais présage.¹⁷¹ Informé de la vision, le basileus tomba par terre et resta longtemps immobile. S'étant repris de cette consternation, Constantin XII ordonna de garder le silence de ce signe, afin de ne pas troubler les habitants de la capitale. Devant les insistances réitérées du patriarche de quitter la ville, le basileus demeura inébranlable: il désirait continuer la lutte avec tous les autres.¹⁷² Malgré tout, le bruit de la vision céleste s'était répandu et avait causé *peur et tremblement* parmi les habitants. Par des exhortations, des prières et des cérémonies religieuses, le patriarche et le clergé tentaient de remonter le moral des habitants. Plus le danger augmentait, plus les prières devenaient humbles. On comprenait déjà qu'aucune force humaine n'était plus en état de sauver la ville assiégée.

Le sultan organisait ses guerriers pour une attaque suprême. Le 26 Mai fut célébrée une prière commune des Turcs, et il eut une attaque déclenchée de tous les côtés.¹⁷³ Malgré les pertes énormes, les défenseurs continuaient à opposer la résistance. Le basileus et les notables circulaient parmi les guerriers pour les prier, larmes aux yeux, de lutter courageusement et de ne pas désespérer.¹⁷⁴ Les cloches — nous assure l'auteur¹⁷⁵ — sonnaient

¹⁶⁹ Леонид, *op. cit.*, 21—22.

¹⁷⁰ Леонид, *op. cit.*, 22—23.

¹⁷¹ Леонид, *op. cit.*, 23—24: Въ 20 же первый день маѣа, грѣхъ ради нашихъ, бысть знаменіе страшно въ градѣ: иощи убо противъ пятка освятися градъ весь, и видѣвши стражи, течаху видѣти бывшее, чааху бо Туркы зажгоша градъ, и вскликаше велимъ гласомъ; собравшимъ же людемъ мнозъмъ, видѣша у великія церкви Премудрости Божіа у верха изъ вонкъ пламеню огненну велію изшедшу, окружившу всю шею церковную на длѣгъ чась, и собравъ пламень въ едино пременися пламень, и бысть, яко свѣтъ неизреченный, и абіе взятъ на небо...

¹⁷² Леонид, *op. cit.*, 24—25; 25—27.

¹⁷³ Леонид, *op. cit.*, 27—28.

¹⁷⁴ Леонид, *op. cit.*, 28: цесарь же и вельможи съ ними сказааху по всему граду, плачуще и рыдающе молящеся боляромъ и стратигомъ и воиномъ всимъ, тако и всему народу, да не отпадутъ надежею, ни да ослабѣють дѣломъ, но дерзностію и вѣрою несумнѣно братисъ съ врагы, и Господь Богъ поможетъ ны...

encore cette fois pour convoquer les gens à la lutte. Arrivé au milieu des combattants, l'empereur leur lança un dernier appel.¹⁷⁶ Après cela, il leur donna l'exemple d'une hardiesse irraisonnable, en se jetant sur les Turcs pour les attaquer et pour encourager les siens.¹⁷⁷ La nuit ne mit pas fin à la bataille, comme d'habitude, et la lutte continua jusqu'à tard. Quand, le jour suivant, le combat recommença, un projectile, lancé par les Turcs, atteignit Gio. Giustiniani et le blessa grièvement. Ce fut un coup décisif pour les assiégés: le secteur, défendu par Giustiniani, était important pour la défense générale, et le guerrier génois se distinguait par sa force et sa hardiesse. On fit tout pour sauver sa vie, et revenu à sa place sur les murs de la ville, Giustiniani reprit la lutte. Dans une autre bataille, décrite par l'auteur avec plusieurs traits pris sur le vif,¹⁷⁸ Giustiniani fut blessé encore une autre fois. Ayant entendu les lamentations des habitants, les Turcs redoublèrent leur pression, mais l'irruption des ennemis fut arrêtée encore par l'intervention de Constantin XII. L'auteur de la Relation nous fait voir tour à tour les divers aspects de la lutte: on pleurait sur les victimes, on combattait avec intrépidité ou priait dans les églises pour implorer l'aide divine. Il faut lire ces pages qui décrivent les derniers moments de la lutte pour la défense de Constantinople, pour sentir le dramatique de la description.¹⁷⁹

Après avoir ainsi décrit l'état dans le camp des défenseurs, l'auteur nous transporte dans les lignes des assiégeants. Il nous narre l'hésitation du sultan qui avait eu connaissance des pertes énormes subies par ses soldats, ainsi que la bravoure du basileus. Le jeune et ambitieux souverain turc passa, aux dires de notre auteur, une nuit blanche, pour méditer sur la décision à prendre, et il pensait déjà rebrousser chemin. *Mais afin que s'accomplît la volonté divine, cette décision ne fut pas mise à exécution*, ajoute l'auteur de la Relation.¹⁸⁰ Une nouvelle intempérie survint sur la ville assiégée: une brume épaisse enveloppa la capitale, de grosses gouttes commencèrent à tomber comme des larmes sur la terre (начать наступати надъ градомъ тма велиа: воздуху убо на аерѣ огустившуся, нависеся надъ градомъ плачевнымъ образомъ ниспущаше аки слезы капли велицы, подобные величествомъ и взоромъ буайалному ожу, черлѣны, и терпяху на земли на долгъ часъ...), — comme si la nature elle-même pleurait sur le sort de la ville et présageait sa fin prochaine. Frappés, les habitants de Constantinople ressentirent *une grande tristesse et furent*

¹⁷⁶ Леонид, *op. cit.*, 28: и повелѣ звонити по всему граду на собраніе людемъ...

¹⁷⁷ Леонид, *op. cit.*, 28—29.

¹⁷⁷ Леонид, *op. cit.*, 29—30.

¹⁷⁸ Леонид, *op. cit.*, 30—32.

¹⁷⁹ Леонид, *op. cit.*, 32—33.

¹⁸⁰ Леонид, *op. cit.*, 33: Магуметъ же видѣвъ толикое паденіе своихъ и слышавъ цесареву храбрость, тоя ночи не спа, но совѣтъ велій сотвори: хотяше бо тоя ночи отступити... Но да сбудется Божіе изволеніе, съвѣтъ той не съвршися...

terrifiés (яко удивитися всѣмъ людемъ, и въ тузѣ велицѣй и во ужасѣ быти). Evidemment, doué de ce don d'observation qui est propre aux grands écrivains, l'auteur de la Relation a utilisé à merveille ce petit signe de la nature — qui en d'autres temps aurait peut-être passé tout à fait inaperçu pour les habitants de la tumultueuse capitale — pour nous décrire l'état d'âme des défenseurs de l'Empire, qui passaient alternativement de l'espoir au découragement. Cette fois encore, le patriarche Anastase¹⁸¹ essaya en vain de convaincre le basileus de quitter la ville, après ce présage de la nature sur sa fin inévitable. Les Turcs avaient observé, eux aussi, le signe de la nature, mais ils l'interprétèrent en leur propre faveur.¹⁸² Encouragé, le sultan (безбожный) commanda de préparer une nouvelle attaque contre la ville — la dernière, celle qui décida de son sort. Les soldats turcs pénétrèrent cette fois dans l'enceinte de la capitale, et un combat violent s'engagea avec les guerriers byzantins. Il y eut alors un combat singulier entre le basileus et un général turc (le begler-beg de l'Orient), et Constantin XII eut le dessus. La lutte continua assez longtemps avec une issue incertaine, et finalement les soldats byzantins chassèrent encore une fois les envahisseurs. Le sort de la ville était cependant décidé, nous assure l'auteur de la Relation: *même s'ils avaient fait des miracles, il n'était pas possible de faire changer la volonté divine* (но аще бы горами подвизали, божіе изволеніе не премочи).¹⁸³ En déclarant cela, l'auteur de la narration ajoute que les Byzantins, peu nombreux et combattant sans trêve, se sentaient épuisés et déprimés, tandis que les Turcs attaquaient toujours avec des forces fraîches.¹⁸⁴ Attristé par la mort de son général, Mahomet II renforça l'assaut contre la ville, en cherchant à faire périr avant tout le basileus lui-même (на цесаря повелѣ навадити пушки и пищали, бояше бо ся его, да не изыдетъ изъ града со всѣми людѣми и нападетъ напрасно на нь). Quand les commandants byzantins et les notables essayèrent d'éloigner Constantin XII du champ de la bataille, afin de lui sauver la vie, il leur

¹⁸¹ C'est une indication évidemment fautive: voir M. Paulová, *L'Empire byzantin et les Tchêques avant la chute de Constantinople*. Byzantinoslavica XIV (1953) 224—225. — Cf. aussi V. Grecu, *La chute de Constantinople dans la littérature roumaine*, 58 (L'anachronisme relatif au patriarche Athanase, à moins qu'il ne résulte d'une confusion avec le patriarche de Jérusalem qui, à cette époque, portait le même nom...). — Cf. aussi Unbegaun, op. cit., 27 sqq. — Voir encore Ad. N. Diamandopoulos, Γεννάδιος ὁ Σχολάριος ὡς ἱστορικὴ πηγὴ τῶν περὶ τὴν ἄλωσην χρόνων. Ἑλληνικά, IX, 2 (1936) 301, n. 2; 307—308.

¹⁸² Леонид, op. cit., 34.

¹⁸³ Леонид, op. cit., 35.

¹⁸⁴ Леонид, op. cit., 35: Туркомъ убо множествомъ много суще премѣняхуся на брань, гражаномъ же всегда единымъ — отъ многого труда изнемогаху и падаху, аки пѣяни, такоже и цесарю и всѣмъ воиномъ, ни откуduje помочь чающе, разпадоша крѣпостию и истаяша мыслію, обѣяша бо ихъ скорбь и печаль велія...

répéta sa décision de périr avec tous les autres guerriers.¹⁸⁵ Baltaouglo¹⁸⁶ pénétra dans la ville, accompagné d'une troupe assez nombreuse. On cherchait partout le basileus, en espérant évidemment par sa perte faire tomber toute résistance.¹⁸⁷

Le moment décisif était arrivé. Ayant pris connaissance de l'irruption des ennemis dans l'enceinte de la capitale, Constantin XI, selon le témoignage de notre texte, fit sa dernière prière dans l'Eglise de S^{te} Sophie: идушу же цесарю изъ церкви сей едино прирекъ: иже хочеть пострадати за божіа церкви и за православную вѣру, да поидеть со мною... , ajoute l'auteur. Il convoqua ensuite un certain nombre de soldats — on nous dit qu'ils étaient à peu près trois mille. Constantin XI se dirigea vers la Porte d'or pour tenter la dernière résistance, mais il y trouva sa fin: И тако пострада благовѣрный царь Костянтинъ за церкви божія и за православную вѣру... Anonçant la mort de l'empereur, qui avait fait preuve d'un courage prodigieux, l'auteur de la Relation ne peut plus contenir sa douleur. Dans une digression rhétorique, il donne libre cours à ses sentiments: И збысться реченное: Костянтинѡмъ създася и паки Костянтинѡмъ и скончася. Зане согрѣшеніемъ осужденіе судомъ божіимъ временемъ бывають, злодѣяніе бо, рече, и безаконіе превратитъ престолы сильныхъ. О велика сила грѣховнаго жала, о колико зло творитъ преступленіе! О горе тобѣ, седмохолмни, яко поганіи тобою обладають, ибо колико благодатей божіихъ на тебѣ возсіяша, овогда прославляя и величая паче иныхъ градовъ, овогда многообразне и многократнѣ наказая и наставляя благими дѣлы и чудесы преславными, овогда же на врагы побѣдами прославляя, не престааше бо поучая и къ спасенію призывая и житейскимъ изобиліемъ утѣшая, но украшая всячески... Ты же, яко неистовень, еже на тебѣ милость божію и щедротъ отвращаешь и на злодѣяніе и безаконіе обращаешь, и се нынѣ открься гнѣвъ божій на тебѣ и предасть тебе въ руцѣ враговъ твоихъ, и кто о семъ не восплачется или не възрыдаеть?¹⁸⁸

Quelques détails, communiqués par l'auteur, complètent le tableau de la prise de Constantinople par les Turcs. L'impératrice, ayant fait ses adieux à son mari, prit immédiatement l'habit monacal, et en compagnie d'autres femmes et jeunes filles, fut envoyée vers les îles et la Morée.¹⁸⁹ Bien que les Turcs eussent pénétré dans la ville, les défenseurs combattaient encore. En mentionnant cela, l'auteur du récit a voulu faire honneur à ces

¹⁸⁵ Леонид, *op. cit.*, 35—36.

¹⁸⁶ Sur cet « osmanischer Admiral bulgarischer Herkunft », voir les indications chez Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, 209—210. — Дестунис, *op. cit.*, 380—381.

¹⁸⁷ Леонид, *op. cit.*, 36.

¹⁸⁸ Леонид, *op. cit.*, 36—37.

¹⁸⁹ Леонид, *op. cit.*, 37—38.

derniers défenseurs de l'indépendance de l'Empire chrétien.¹⁹⁰ Cette résistance ne prit fin qu'après l'intervention personnelle du sultan, qui menaça de mort ceux qui auraient continué la lutte. Une fois pénétré dans la ville, Mahomet II fit son entrée solennelle dans l'Eglise de S^{te} Cophie, en promettant l'immunité à toute la population restée sauve. Quand on présenta au vainqueur la tête de l'empereur mort, il la traita avec honneur. Ayant appris que quelques notables avaient facilité la fuite de l'impératrice, le sultan donna l'ordre de les faire périr tous. *Après cela Mahomet l'impie occupa, à cause de nos péchés, le trône de l'Empire qui était le plus noble de tous les règnes sous le ciel* (и снмъ сице бываемыхъ и тако съвършваемъ, грѣхъ ради нашихъ, беззаконный Магуметь съде на престолъ царства благородѣйша суща всѣхъ иже подъ солнцемъ...¹⁹¹

Pour compléter son récit, l'auteur a cru nécessaire d'ajouter à la fin quelques méditations sur les prophéties, attribuées à Méthode de Patara et à Léon le Sage sur la fin de l'Empire de Constantinople et sur son destin à l'avenir.¹⁹² Il est peut-être inutile de dire que les prophéties, peu claires et énigmatiques, furent bientôt interprétées en faveur de la thèse que le peuple russe occuperait un jour la ville de Constantinople, pour y rétablir l'Empire chrétien.¹⁹³ Ainsi la Relation de la prise de Constantinople devint-elle une partie intégrante de l'arsenal idéologique des Russes lettrés des XVI^e et XVII^e—XVIII^e siècles. Il faut cependant discuter avec les savants qui insistent sur la provenance assez tardive de cette interprétation.¹⁹⁴ Pour le XV^e siècle, la Relation de la prise de Constantinople avait une valeur bien plus restreinte: elle n'était que le récit émouvant et nourri de faits historiques sur la prise de la capitale byzantine. Son auteur écrivait en contemporain des événements, mais avec un sentiment bien déterminé

¹⁹⁰ Леонид, op. cit., 38: Народи-жъ по улицамъ и по дворомъ не покаяхуся Туркомъ, но бяхуся съ ними, и падоша того дни отъ нихъ много люди и женъ и дѣтей, а иныхъ полоняху; такоже и въ окнахъ сущи воини, не предаше окна, но бяхуся съ двоими Туркы, внѣ града сущими и внутри града, и въ день одолѣваемы бѣжаху и скривахуся въ пропастихъ, а ночи вылазяху и побиваху Турковъ, а нини люди, и жены и дѣти метаху на нихъ сверху полать керамиды и плиты и паки зажигаху кровли палатные деревянные и метаху на нихъ со огни, и пакость имъ дѣяху вѣлю...

¹⁹¹ Леонид, op. cit., 39—40.

¹⁹² Леонид, op. cit., 40—43.

¹⁹³ Леонид, op. cit., 40—41: Пишетъ бо: Русии же родъ съ прежде соадательными всего Измаилта побѣдятъ и седмохолмаго примуть съ прежде законными его, и въ немъ въцарятъ и судръжатъ Седмохолмаго Русы, языкъ шестый и пятый, и насадитъ въ немъ зele и снѣдятъ отъ него мнози въ отмищеніе святымъ... Sur «Русии родъ» cf. les indications chez Милетич, op. cit., 418, n. 2. — Н. Schaefer, *Moskau das dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt*. Hamburg, 1929 (Osteuropäische Studien 1), 30. — А. Banduri, *Imperium Orientale*, I. Paris, 1711, 184. — М. Braun—А. М. Schneider, *Bericht*, 33, n. 75 („das blonde Geschlecht“). — Cf. aussi chez Ив. Дуйчев, *Изъ старата българска книжнина* II София 1944, 380—381.

¹⁹⁴ Смирнов, op. cit., 56.

envers les Turcs. Toutes ses sympathies sont du côté des Chrétiens. Dans toute la Relation, il n'y a pas un seul mot de sympathie pour les nouveaux seigneurs de la ville sur le Bosphore. En parlant du sultan Mohammed II, l'auteur n'a pas trouvé de mot plus injurieux que celui d'*impie* ou d'*infidèle*; le plus souvent il s'abstient même de prononcer son nom. Malgré cette hostilité qui est au fond de toute la narration, il faut reconnaître que l'auteur du récit a su nous donner un exposé très détaillé des événements, en embrassant tous les aspects de la lutte: il nous fait voir tantôt les actions des Turcs, tantôt les actions des guerriers byzantins ou du clergé et de la population désespérée, qui voyait déjà comme unique issue de son sort malheureux les prières et les cérémonies religieuses. Grâce au souci de l'auteur de nous décrire tous les aspects de la lutte, nous avons une description qui reste presque unique parmi les sources historiques qui nous informent sur les événements de 1453. Il y a sans doute dans la Relation bien des lieux communs, ainsi que de la phraséologie et des additions qui semblent postérieures.¹⁹⁵ Il faut avouer cependant que la Relation même dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, représente un ensemble bien coordonné et inspiré d'une même idée centrale — la défense de la foi chrétienne, la glorification de l'héroïsme des guerriers qui combattaient pour défendre la capitale de Constantin et enfin la haine contre les envahisseurs.

En lisant les dernières pages de la *Relation*, on sent un certain changement dans le contenu et le ton de l'exposé. Après avoir parlé en détail des diverses phases de la lutte, l'auteur semble ici tellement consterné devant l'issue malheureuse de cette lutte, qu'il cherche à trouver espoir et consolation dans le domaine des prophéties sur l'avenir. Cette transition de l'exposé réaliste aux prophéties vient si brusquement que certains savants sont enclins à considérer cette dernière partie de la Relation comme une addition postérieure.¹⁹⁶ Avant de leur donner raison, il faudrait poser la question de savoir si l'utilisation des prophéties, attribuées à Méthode de Patara et à Léon le Sage, représentait quelque chose d'insolite pour les gens du XV^e et du XVI^e siècles. En effet, pouvait-on omettre, en parlant de la prise de Constantinople, de citer un des textes les plus connus au Moyen-Age qui parlent des événements autour de la prise de la ville par les Turcs, ainsi que de son sort futur, — la Révélation de Méthode de Patara?

Grâce aux investigations de quelques érudits, on connaît à présent d'une manière assez satisfaisante la fortune de cette œuvre byzantine dans le monde slave. Quelques textes slaves en furent publiés déjà par le grand connaisseur des apocryphes slaves N. Tichonravov.¹⁹⁷ Vers la fin du siècle

¹⁹⁵ Cf. Unbegaun, op. cit., 16 sqq.

¹⁹⁶ Смирнов, op. cit., 56.

¹⁹⁷ Н. Тихонравов, *Памятники отреченной русской литературы*, II. Москва, 1863, 213—281.

passé, V. Istrin¹⁹⁸ consacra à la Révélation de Méthode une étude détaillée. A son avis, cette Révélation, loin d'être traitée comme une œuvre apocryphe, fut considérée comme un livre véridique et saint.¹⁹⁹ Pour cette raison, la Révélation pouvait être utilisée aisément par les copistes et les lettrés slaves, qui en faisaient des citations abondantes. On a relevé, en outre, que la Révélation consistait en deux parties diverses, qui ont été écrites à des époques différentes et contiennent des conceptions peu concordantes entre elles.²⁰⁰ La première partie a une idée fondamentale spécifique: c'est la conception que l'Empire byzantin durera jusqu'à l'éternité comme l'incarnation de la puissance chrétienne. Suit une seconde partie qui trahit certaines répétitions en comparaison avec la première, ainsi que quelques idées nouvelles. Il faut ajouter cependant que le texte nous est connu en quatre rédactions différentes. Ainsi, la première rédaction contient un exposé historique, une description de l'invasion des Ismaélites, et enfin une légende eschatologique du règne de l'Antéchrist.²⁰¹ La seconde partie de cette rédaction mérite une particulière attention, parce qu'elle peut prétendre à une certaine originalité. La Révélation byzantine fut traduite deux fois en slave, à des époques différentes.²⁰² La première version a été faite en Bulgarie, probablement pendant le X^e ou XI^e siècle, et fut transportée en Russie, par la suite, une description de l'invasion des Ismaélites et enfin une légende eschatologique fut faite, toujours en Bulgarie, une seconde version de la même œuvre.²⁰⁴ A cette époque, les Turcs avaient commencé leurs incursions dans les terres de la Péninsule Balkanique, et ces événements ont trouvé leur reflet dans le texte de la Révélation. Sur la base de la version bulgare, on composa un peu plus tard en Russie une rédaction qui comportait des interpolations diverses.²⁰⁵ Cette rédaction devrait être attribuée au XV^e siècle. Les copies slaves de la *Révélation* sont plus anciennes que toutes les autres copies, en langue grecque et en langue latine.²⁰⁶ La pénétration des Turcs dans les terres balkaniques et la prise de Constantinople suscitèrent un intérêt tout particulier pour cette œuvre. Pendant les siècles de la domination turque, cette *Révélation* était destinée à être lue comme une source

¹⁹⁸ В. Истрин, *Откровение Мефодия Патарского и апокрифические видения Даниила в византийской и славяно-русской литературах*. Москва, 1897. — Sur ce texte voir en général: Krumbacher, *GBL*, 628, § 2; 629. — Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 257. — Н. М. Петровский, *К истории «Откровения Мефодия Патарского» в западно-славянских литературах*. Изв. Отд. русск. яз. и слов. XIV, 3 (1909) 75—94, sur une version tchèque de 1571 (*ibid.*, 75—91) et sur la pénétration de cette œuvre dans l'ancienne littérature polonaise.

¹⁹⁹ Истрин, *op. cit.*, 5—7, *passim*.

²⁰⁰ Истрин, *op. cit.*, 17 *sqq.*

²⁰¹ Истрин, *op. cit.*, 27 *sqq.*, 68—69.

²⁰² Истрин, *op. cit.*, 121 *sqq.*

²⁰³ Истрин, *op. cit.*, 154—155.

²⁰⁴ Истрин, *op. cit.*, 156—174.

²⁰⁵ Истрин, *op. cit.*, 231—232.

²⁰⁶ Истрин, *op. cit.*, 233 *sqq.*

de consolation et d'espoir pour les peuples subjugués. Les événements avaient confirmé en bonne partie les prophéties contenues dans cette œuvre et lui avaient donné ainsi plus de valeur. L'approche de l'an 7000 (ou 1492 de notre ère), lié aux prophéties sur la fin du monde, renforçait naturellement l'intérêt pour la *Révélation*.

Que pouvait-on cependant trouver dans ce texte sur les Turcs et sur les destinées de l'Empire de Constantinople? Déjà par son caractère eschatologique, l'œuvre attribuée à Méthode de Patara était digne d'attention. On pouvait y découvrir en plusieurs endroits des indications relatives aux Turcs. Ainsi, on y parle des Agarènes, et cela en des termes peu flatteurs.²⁰⁷ On nous fait connaître leur grand nombre, leur vie sauvage, leurs invasions et leurs dévastations.²⁰⁸ Mais ce n'était pas tout: les Agarènes, après avoir été chassés dans le désert, d'où ils étaient venus, devaient entreprendre une nouvelle invasion sur une grande partie du monde connu.²⁰⁹ On nous dit qu'il n'y aurait aucun peuple qui pourrait leur opposer résistance.²¹⁰ A la fin cependant ils devaient être vaincus par les Grecs.²¹¹ Après avoir exposé divers événements historiques, qui ne sont pas toujours très clairs,²¹² l'auteur de la Révélation revient encore une fois sur son idée de la puissance de l'Empire grec. A son avis, cet Empire devrait persister jusqu'à l'éternité, sans être vaincu par aucun ennemi.²¹³ Une excursion dans l'histoire des Juifs, des Egyptiens, des Babyloniens, des Macédoniens et des Perses, lui apporte des arguments en faveur de cette conception.

Tout cela était trop beau et consolant, mais à cette première partie, on ajouta une seconde qui devait refléter une réalité historique complètement différente et peu consolante. On prophétisait, dans cette partie additionnelle, une nouvelle invasion des Ismaélites et la perte des notables grecs à cause de l'impiété des Chrétiens, enfin la victoire des Ismaélites.²¹⁴

²⁰⁷ Истрин, *op. cit.*, 84—101, le texte slave de la première version.

²⁰⁸ Истрин, *op. cit.*, 87, 5—13: «ѣхуѣ бо мнози шко прохъзи на земаи, хъждахуѣ и ѣдѣхуѣ меса вѣвѣлюжда въ бокоу варена и пнихуѣ краѣи скотниѣ и маѣко, шттоѣхъ прѣиши земаю сѣбеи Изъманяиши и начише пакѣиши земаю и гради и насланише земаю и шстровиши и шттоѣхъ начише си теорити си корабли и акы птици начише парити по водамъ. и пондоше въ корабелихъ на земаи западниѣи и дондоши до Рима и до Гигита Болоуши и до Барьдонникии вѣанкыи шже шбоуѣу странаѣу Рима. и прѣиши земаю шестинадѣсти ѣтъ и жити начише на нин шкоже хотише... Cf. le texte grec: *ibid.*, 13,5—14.

²⁰⁹ Истрин, *op. cit.*, 87,20—88,7; 14,10—16,2, le texte grec.

²¹⁰ Истрин, *op. cit.*, 88,1—3: и нѣс изыка нан цртва подѣ нѣсеми иже могуѣтъ противоуѣ стати нмѣ до числа ѣтъ сѣдмимъ... 15,8—10, le texte grec.

²¹¹ Истрин, *op. cit.*, 88,3: и потомъ посѣждиши боуд(оу)тъ шт грѣкъ и покоретсе нмѣ... 15,10—12, le texte grec.

²¹² Истрин, *op. cit.*, 88,8—91,21; 16,3—23,4, le texte grec.

²¹³ Истрин, *op. cit.*, 91,21—25: нѣс изыка нан цртва подѣ нѣсеми могуѣща шдоѣтъ цртвоу грѣцкѣмоу. тѣмъиже и забрѣло нмѣ истѣ, на нмъже всѣ вселениѣ до конца тѣрѣдо напнсанѣи и шт вѣстоки до запада и шт падѣи подѣ полоунощи. каѣ бо мощь и каѣ сила можеть грѣкы посѣдѣнни. зашщени бо соутъ крстоми... 23,4—11, le texte grec.

²¹⁴ Истрин, *op. cit.*, 92,26—93,19; 26,3—27,15, le texte grec.

Quelques allusions relatives à la diminution de la pureté de la foi chrétienne²¹⁵ pouvaient être interprétées naturellement comme des allusions à l'Union entre l'Eglise de Constantinople et celle de Rome au XIV^e et au XV^e siècles. Se basant sur cette constatation, on faisait des prophéties très sombres sur le sort de la foi chrétienne en général.²¹⁶ L'auteur de la Révélation a renforcé son exposé par la mention de la conduite superbe des vainqueurs.²¹⁷ Il n'était pas difficile de voir, dans toutes ces allusions, quelques indications sur les événements historiques qui s'étaient déroulés au cours du XIV^e et du XV^e siècles dans les terres balkaniques. Il suit ici cependant un rayon de consolation: on prédisait une victoire des Chrétiens et leur délivrance du joug turc.²¹⁸ L'auteur de la *Révélation* ne s'est pas contenté de dire cela, mais a inventé plusieurs détails sur la victoire des Chrétiens.²¹⁹ Il devait y avoir, à la fin, une dernière invasion, qui finirait par la victoire de l'empereur grec, l'apparition de l'Antéchrist et enfin le triomphe de Jésus-Christ.²¹⁹

Comme dans toutes les œuvres de ce genre, la *Révélation* en question était l'objet des interprétations les plus équivoques: on pouvait y voir tout ce que l'on désirait, selon les circonstances historiques, en identifiant les noms d'une manière ou l'autre. Ainsi, pour les gens du XV^e siècle, il n'était pas difficile d'y découvrir une idée maîtresse: la fin de l'Empire de Constantinople — désigné ici comme Empire grec — devait coïncider avec la fin du monde, qui devait arriver à la fin de l'an 7000 et au commencement du huitième millénaire.²²⁰ Or, c'était précisément la dernière décade du XV^e siècle qui devait marquer la fin du septième millénaire. Si l'an mille avait passé sans provoquer de troubles sensibles dans le monde byzantin,²²¹ l'approche de la fin du septième millénaire faisait renaître les croyances chiliastiques dans toute leur vigueur. Ceci nous explique suffisamment la popularité de la Révélation au cours du XV^e siècle. N'était-il pas naturel que celui qui avait vu la prise de Constantinople par les Turcs et la chute de l'Empire chrétien, considérât comme tout à fait véridiques les prophéties équivoques de la Révélation de Méthode? Pour les gens qui avaient vécu les tristes jours de la conquête turque, il y avait ici plus qu'une simple curiosité. En y lisant les prophéties de la fin prochaine des maux et de l'approche du règne éternel du Jésus-Christ, on pouvait trouver sans doute une consolation...

²¹⁵ Истрин, op. cit., 93,19—94,2; 27,15—28,17, le texte grec.

²¹⁶ Истрин, op. cit., 95,27 sqq.; 33,3 sqq., le texte grec.

²¹⁷ Истрин, op. cit., 97,16—22; 36,12—39,5, le texte grec.

²¹⁸ Истрин, op. cit., 97,23—99,23; 40,1—46,5, le texte grec.

²¹⁹ Истрин, op. cit., 99,24—100,26; 46,5—50,4, le texte grec.

²²⁰ Cf. Истрин, op. cit., 336 sqq.

²²¹ V. en général A. Vasiliev, *Medieval ideas of the end of the world: West and East*. Byzantion XVI (1944) 462—502. Cf. F. D(ölger): *Byz. Zeitschr.* XLIII (1950) 69; XLVII (1954) 453.

Certaines passages des présages attribués à l'empereur Léon le Sage,²²² pouvaient également être interprétés à la lumière des événements autour de la conquête de Constantinople par les Turcs. Enfin, la *Vision de Daniel*²²³ qui représentait une des œuvres les plus populaires à Byzance et plus tard parmi les Slaves, contenait aussi des allusions que l'on pouvait mettre en rapport avec les événements qui se déroulaient dans le Sud-Est Européen vers le milieu du XV^e siècle. Il n'y a donc rien d'étrange dans le fait que l'auteur de la *Relation* sur la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, ou, le cas échéant, un continuateur a terminé la narration des événements par les méditations sur les prophéties de Méthode de Patara, de Léon le Sage et de la *Vision de Daniel*.

Les chroniques russes locales qui représentent une source d'une valeur énorme pour l'étude de l'histoire russe au cours des XIV^e et XV^e siècles,²²⁴ s'occupent quelquefois presque exclusivement des événements de leur propre pays. C'est pourquoi, en étudiant ces chroniques, on trouve peu de renseignements sur les phases de la pénétration turque dans les terres balkaniques. En concentrant leur attention principalement sur leur histoire nationale, les anciens chroniqueurs russes n'ont le plus souvent pas noté même les événements les plus décisifs, relatifs à la conquête turque dans les terres balkaniques ou dans les territoires de l'Empire byzantin. La prise de Constantinople par les Turcs est l'unique événement qui ait été mentionné presque par toutes les chroniques vieilles-russes. Ce ne sont pas toujours des phrases stéréotypes que l'on y lit dans ce cas il y a quelquefois aussi des notes originales, des appréciations personnelles et des sentiments de haine contre ceux qui ont conquis la capitale de l'Empire chrétien et qui ont profané les sanctuaires chrétiens. Ainsi, la *Chronique dite de Voskre-*

²²² Les textes grecs sont publiés chez Migne, P. G., CVII, coll. 1129—1140: *Sapientissimi imp. Leonis Oracula*. Ibid., coll. 1141—1150: *Anonymi paraphrasis Oraculorum Leonis imp.*; coll. 1149—1150: *Sapientissimi imp. Leonis Oraculum de restitutione Constantinopoleos*. — Nouvelle édition par E. Legrand, *Les Oracles de Léon le Sage*. Paris, 1875. — Cf. aussi Krumbacher, *GBL*, 628, § 3, 809. — Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 288—289. — Cf. aussi ici note 128. — Sur la vieille version serbe voir: Gj. Daničić, *Proročstvo despota Stefana Lazarevića*, *Starine IV* (1872) 81—85, avec le texte, attribué au despote serbe Etienne Lazarević: *Съ пророчаствѣи кѣмъ покренѣно сѣмъ сѣмъ деспотомъ Стефаномъ Лазаревичемъ (в. л.: въ боудущиѣхъ примѣудѣаго Льва)*. Cf. aussi Gj. Polivka, *Opisi i izvodi iz nekoliko jugoslavenskih rukopisa u Pragu*. *Starine XXIV* (1891) 154—155. — Истрин, *op. cit.*, 193, 321 sqq. — Voir enfin: Ю. А. Яворский, *Византийския сказания о Льве Премудромъ в русских спискахъ XVII—XVIII веков*. *Изв. Отд. русск. яз. и слов.* XIV, 2 (1909) 55—84.

²²³ V. les indications chez Krumbacher, *GBL*, 628, § 1. V. étude détaillée et textes grecs et slaves chez Истрин, *op. cit.*, 251—329: *Видения Даниила*; *Тексты*, 135—162.

²²⁴ Sur les chroniques russes anciennes voir en général: А. А. Шахматов, *Обозрение русских летописных сводов XIV—XVI вв.* Ленинград 1939. — М. Д. Приселков, *История русского летописания XI—XV вв.* Ленинград, 1940. — Д. С. Лихачев, *Русские летописи и их культурно-историческое значение*. Москва-Ленинград, 1947.

sensk,²²⁵ outre le texte de la *Relation* de la prise de Constantinople, nous offre quelques indications sur la conquête des Turcs qui méritent d'être mentionnées ici. Dans la continuation de cette chronique on trouve, entre autres, un bref récit de la conquête de la Bulgarie par les Turcs.²²⁶ Il convient de relever que c'est un des rares passages des chroniques russes où l'on a noté les événements dans les terres bulgares au cours des dernières années du XIV^e siècle. Ailleurs l'auteur de la *Chronique de Voskresensk* nous a laissé une liste chronologique des conquêtes turques dans les territoires de l'Empire byzantin.²²⁷ Il nous parle des présages qui avaient accompagné la prise de Constantinople en 1453.²²⁸ Une autre chronique (*Sofijskaja letopis*) nous a conservé le texte d'une lettre, écrite par le métropolite russe Photius,²²⁹ datée de 1430—1431.²³⁰ Dans cette lettre qui a été écrite, nous assure-t-on, à la manière du défunt métropolite

²²⁵ Cf. sur cette chronique en général les indications fournies par Лихачев, *op. cit.*, 472—474.

²²⁶ ПСРЛ VIII (1859) 63 (a. 6901): *О взятии Болгар от Турков*. Того же лѣта Амуратовъ сынъ Челябій, иже Срачински глаголется Амира, иже владѣй землею полуденною, и всею землею Греческою, и всею Макидонією, и Сербскою землею, и Ефесскою, и Прусскою, и Селеврією, и Каласан, и Фесалоники, и Срацины, и Берсермены и Туркы, и съ всѣхъ сихъ земель събра тмочисленныя плѣкы своя, поиде на Българскую землю, и пришедь взя градъ ихъ столный (и) славный Тръновъ, и царя ихъ плѣнника сътвори, и патриарха ихъ и митрополиты и епископы и всѣхъ сущихъ ту плѣни, и мощи святыхъ бывшихъ въ земли ихъ пожже, и церковь ихъ съборную, идеже естъ патриархія, разори и мезгитъ въ ней учини, и вся люди ихъ покори подъ ся, и земля ту переа за ся... Sur cette indication des chroniques russes cf. aussi les interprétations chez: К. Иречек, *История Болгар*. Одесса, 1878, 450 n. 29. — К. И. Иречек, *Истории на българите*. Поправки и добавки от самия автор. София, 1939, 256. — П. Ников, *Турското завладяване на България и съдбата на последните Шишмановци*. Изв. на Истор. дружество VII—VIII (1928) 73—74, 75, n. 6. — Fr. Babinger, *Beginn der Türkensteuer in den Donaufürstentümern* (1394 bzw. 1455). *Südost-Forschungen* VIII (1942) 34 n. 138. — Fr. Babinger, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien* (14.—15. Jahrhundert). München, 1944, 34, n. 138.

²²⁷ ПСРЛ VII (1856) 251: О Туркахъ, како придоша во Греческую землю. Въ лѣто 6854 перевезлися Изамияляне на сію сторону въ Греческую землю. Въ лѣто 6865 взяли у Грековъ Калиполь. Въ лѣто 6877 взяли Яндренополе. Въ лѣто 6935 взяли у Грековъ Селунъ. Въ лѣто 6961 взяли Царьградъ. Въ лѣто 6968 взяли Оморею. Въ лѣто 6970 взяли Трапезонту. Въ лѣто 6978 взяли Егрипъ у Орязъ. Въ лѣто 6983 взяли Кафу. Въ лѣто 6998 взяли Бѣлиградъ и Келію...

²²⁸ ПСРЛ VII (1856) 252: *Знамена в царства прѣвыхъ царей...* А въ Цареградское взятіе отъ Турьскаго царя вѣдѣша людѣ въ ноци свѣтъ великъ отъ огня, и чаяше яко Турки градъ зажегли, и събрашеся людѣ и видѣша у великіе церкви Премудрости божія пламень огненный врѣховными окны (вокны) исхожаше, и всю шеоу церковную окружаше на долгъ часть. И бысть тогда и ино знаменіе: взойде надъ градомъ туча, и изъ тучи падоша капли съ волово око чрѣвлены...

²²⁹ Sur le métropolite Photius (1408—1431), voir les indications chez E. Голубинский, *История русской церкви* II, 1. Москва, 1900, 357—413.

²³⁰ ПСРЛ VI (1853) 144—148.

Сурпrien, qui était d'origine bulgare,²³¹ il y a quelques indications intéressantes sur la conquête turque dans les terres balkaniques: И отъ того часа, Богъ вѣсть, — écrit-il — въ koliko есми рыданіе азъ смиренный впадохъ, ово ради своєю безсмертныя душа, ово же паче о вѣвѣренныхъ душахъ челоувѣческихъ Христовы паствы, увѣренія и ползы ихъ и довола духовнаго, ово же о сихъ жалости, како грѣхъ ради преже прихода моего слышахъ Христову паству отъ безбожныхъ Агарянь плѣнену и оскорблену. Оттуду же убо како грѣхъ ради челоувѣколюбѣ отъ Бога казнимы есми, и въ семь прибываніи тѣхъ духомъ горя, изливаясь слезами, и еже сія вся коснуша ми ся, и во всѣхъ печалѣхъ быхъ погружень... Il nous dit avoir souffert quand on lui annonça ces événements: ради безчисленого смертоносія, и повсюду православныхъ жительство о нашихъ неисправленіихъ предъ Богомъ запустѣнія; и симъ всѣмъ сдержимъ на многочисленныя бѣды и искушенія низложень быхъ.²³² Il avait impartі une vaste absolution des péchés, sans oublier les guerriers, de même que les victimes de l'invasion: Также и бояромъ, преже преставльшимся и иже въ лѣтѣхъ нашихъ повсюду преставльшимся, и въ смертоносіе, и иже отъ безбожныхъ Агарянь избіеннымъ и плѣненнымъ, всѣмъ православнымъ хрестьяномъ даю благословеніе и прощеніе... L'épître du chef de l'Eglise russe constitue, en dépit de toute sa rhétorique, une des manifestations les plus éloquentes de cette solidarité slave et chrétienne qui existait, à l'époque de la conquête turque, entre les peuples de la Péninsule Balkanique et le peuple russe. Bien que le récit de la prise de Constantinople ait été connu en Russie ancienne, on y ajoute quelquefois des versions qui confinent à la légende. Ainsi, la seconde Sofijskaja letopis nous a transmis une version de l'événement qui est tout à fait légendaire, mais en même temps elle illustre assez bien les sentiments de l'auteur, qui présente la victoire turque comme résultat d'une action perfide.²³³ D'après les chroniques, la solidarité byzantino-russe avait trouvé une occasion de se manifester déjà au cours du premier siège, entrepris par les Turcs contre la capitale byzantine. En

²³¹ ПСРЛ VI (1853) 144: Написа такоже грамоту преже преставленія къ Богу, чюдну, по образу прежде сего бывшаго Кипріяна митрополита... Sur le métropolitain Сурпrien voir Голубинский, *op. cit.*, 297—356.

²³² ПСРЛ VI (1853) 145.

²³³ ПСРЛ VI (1853) 180: Того же лѣта приде царь Турьской ко Царюграду, и поможе Мустафа Амуратовичю и взя Царьградъ прелѣстію. Посла къ намѣстнику цареву, рече: «сотвори ми се, яко возму Царьградъ. Аще ли возму, то пойму дщерь твою жену и будещи мне отецъ и второй въ царствѣ мсемъ». Онъ же велѣ приступати ему отъ Лимени, идѣже стѣна трухава. И бивъ пушками взя Царьградъ, и церкви святыя разори, въ Софіи великой мизгить учини, а людей множество посьче, а инныя истопоса въ мори, а самъ сѣде въ немъ. Намѣстника того повелѣ въ котлѣ варити и злой смерти предаде его, рече ему: «Какъ ты мнѣ хочешь вѣренъ быти, а какъ сотвори надъ преднимъ своимъ государемъ?»...

faisant allusion au siège de Constantinople vers la fin du XIV^e siècle,²³⁴ on nous dit que ce siège avait continué sept ans et que, pendant ce temps, un grand prince russe avait envoyé aux assiégés une grosse somme d'argent.²³⁵ L'auteur de la *Chronique de Tver*,²³⁶ en interpolant dans son récit une brève notice sur la prise de Constantinople, avait cru nécessaire de souligner que la conquête avait mis fin seulement à la vie politique, en laissant presque intacte la vie de la population orthodoxe.²³⁷ C'est cependant une affirmation insolite. Les autres chroniqueurs, en parlant de la conquête turque, tiennent, au contraire, à faire voir toutes les conséquences néfastes de l'événement. Ainsi, l'auteur de l'*Устюжский летописный свод* nous a décrit, en quelques lignes seulement, un tableau tout à fait différent.²³⁸

Quand le métropolite de Kiev et de toute la Russie Jona mourut en 1461,²³⁹ on devait, comme d'habitude, chercher la bénédiction de l'Eglise

²³⁴ Sur cet événement voir les indications chez Dujčev, *La conquête turque*, 37 et n. 99; Babinger, *Beiträge*, 17, n. 75.

²³⁵ ПСРЛ VII, 71: О стоаніи Турковъ подѣ Царемьгородомъ 7 лѣтъ. Въ лѣто 6906. Злочестивый царь турскый, сынъ Амуратовъ, братъ Чалибѣевъ, именемъ Баазытъ, събра воя многы, и пришедъ городъ оступи съ всѣ стороны, и пути переа по морю и по суку, и стоя подѣ городомъ 7 лѣтъ, надѣяся взяти его, а прочіи окрестныя многы грады и страны греческіа взяша и полѣниша. Тогда же сущіа въ градѣ царь, и патриархъ и прочіи люди бяху въ печали велицѣхъ, и въ истомѣ и въ оскудѣніи. Слышавъ же то князь велики Василей Дмитреевичъ и ждалися зѣло, объмысливъ съ отцемъ своимъ митрополитомъ Киприаномъ и съ братьею своею и съ прочими князми русскими, и послаша въ Царьгородъ много сребро въ милостыню съ черникомъ Родіономъ съ Ослебятемъ, же прежде былъ бояринъ Любутскій; а князь Михайло Тверскій также послалъ протопопа своего Данила съ милостынею. Донесшимъ же имъ сию милостыню въ Царьградъ, царь и патриархъ и вси людие велико благодареніе воздаша Богу, и много хваленіе и благословеніе всылаху Руси, и послаша поминоукъ великому князю и благословеніе: икону чудную, на ней же бѣ написанъ Спасъ въ бѣлоризцѣхъ; стоитъ же икона та въ церкви его въ Благовѣщеніи на его дворѣ, и до сего дня, на лѣвой сторонѣ на поклонѣ...

²³⁶ Sur cette chronique v. Лихачев, op. cit., 459—460.

²³⁷ ПСРЛ XV (1863) 495: Въ лѣто 6961... Того же лѣта взятъ былъ Царьградъ отъ царя турскаго отъ салтанаа; а вѣры рускыя не преставилъ, а патриарха не свель, ни одинъ въ градѣ звонъ отнялъ: У Софіи премудрости божіа и по всѣмъ церквамъ служатъ литургію божественую и заутреню и вечерню поютъ безъ звону, а Русь къ церкви ходятъ, и пѣнія слушаютъ, а крещеніе руское есть... Voir aussi la notice du siège du Constantinople (voir ici notes 234—235): ibid., 461—462: Въ лѣто 6908... Того же лѣта Баязъ турскаго царя уби Темиръ Аксакъ царь; подѣ Цариградомъ стоя Баазытъ 7 лѣтъ, и захотѣ Темиръ Аксакъ царствовати аъ Цариградѣ; ту умре Аксакъ Темиръ близъ Царяграда, и така избави Господь Царьградъ отъ поганыхъ...

²³⁸ *Устюжский летописный свод*. Архангеловгородский летописец. Изд. К. Н. Сербина. Москва-Ленинград, 1950, 83. В лѣта 6962 (1454) мая в 29 день взятъ былъ Царьградъ безбожнымъ царемъ турскимъ и христіанство погубиша, и церкви пограбиша, и кресты и колоколы снхъ, и святыхъ апостолъ церковъ послѣд и ту пограбиша... Sur cette chronique v. К. Н. Сербина, *Устюжский летописный свод*. Ист. записки XX (1947) 239—270.

²³⁹ Sur lui voir les indications chez Голубинский, op. cit., 469—515. Il fut métropolite de « toute la Russie » de 1448 jusqu'à 1461.

de Constantinople. En ce moment cependant, la capitale byzantine était sous la domination turque et il semblait impossible d'obtenir une bénédiction par le nouveau élu. Jona resta le dernier métropolite russe consacré pour le patriarche de Constantinople, et l'on se contenta de consacrer désormais le prélat russe à Moscou.²⁴⁰ Les liens avec Constantinople n'étaient pas rompus. Ainsi, à Moscou on était informé sur ce qui se passait dans la nouvelle capitale des sultans. En invitant par exemple, vers 1473, un artiste vénitien, on savait déjà que, grâce à sa renommée de grand artiste, il avait été recherché même par le sultan turc.²⁴¹

La conquête turque de la Péninsule Balkanique et de l'Empire byzantin eut aussi une autre répercussion, plus profonde et plus sensible dans les terres russes. Elle avait contribué à renforcer le sentiment patriotique du peuple russe, surtout devant le danger qui venait de la part des Turcs et des autres peuples de la même race. Il faut mentionner ici d'une manière spéciale ce que l'on trouve dans la seconde *Sofijskaja letopis*. En parlant des événements de 1480—1481, quand le prince russe eut remercié Dieu et la Vierge d'avoir épargné le peuple russe de la conquête des infidèles, le chroniqueur ajoute une exclamation pathétique pour inviter ses compatriotes à défendre leur pays, étant donné les maux qu'avaient soufferts les autres peuples chrétiens soumis par les Turcs: И храбрѣи, мужественѣи сынове Русскѣи! потщитесь сохраниѣти свое отечество, Русскую землю, отъ поганыхъ, не пощадите своихъ головъ, да не узрятъ очи ваши плѣненія, и грабленія святымъ церквемъ и домоу вашимъ, и убіенія чадъ вашихъ, и поруганія женамъ и дщеремъ вашимъ. Якоже пострадаша ииѣи величїи славниѣ земли отъ Турковъ, еже Болгаре глаголю и рекомїи Греци, и Трапизонъ, и Аморїя, и Арбаносы, и Хорваты, и Босна, и Манкупъ, и Кафа, и ииѣи мнозиѣ земли, иже не сташа мужествени, и погибоша и отечество свое изгубиша и земля и государство, и ски-таются по чужимъ странамъ бѣдни во истинну и сирани, и много плача

²⁴⁰ ПСРЛ VIII (1857), а. 6969: О преставленїи митрополита Іоны. Тое же весны преставися Іона митрополитъ Кїевскїй и всеа Руси, марта (въ) 31 день; и положень бысть въ церкви святѣя Богородица въ градѣ Москвѣ. Сего же Іону митрополита поставиша на Москвѣ архїепископы и епископы, по благословенїю патріарха Цареградского; ходилъ бо сей Іона въ Царьградъ и взя благословенїе у патріарха, и отъ сихъ мѣстъ начаша ставити митрополитовъ на Москвѣ, жъ Царюграду не ходя; обладалъ бо быше Царемьградомъ турскїй царь, и царя уби, и пути не дастъ, и поча царствовать въ немъ...

²⁴¹ ПСРЛ VI (1853) 199: И хитрости ради его Аристотелемъ зваху его... да сказываютъ еще и турскїй ден царь звалъ его, что во Царьградѣ сидитъ, того ради... Sur l'activité d'Aristotile Fioravanti en Russie, cf. Д. С. Лихачев, *Национальное самосознание древней Руси*. Москва-Ленинград, 1945, 107 sqq. Sur l'activité des artistes occidentaux en Turquie pendant le XV^e siècle voir en général J. v. Karabacek, *Abendländische Künstler zu Konstantinopel im XV. und XVI. Jahrhundert. I. Italienische Künstler am Hofe Muhammeds II. des Eroberers 1451—1481*. Wien, 1918 (= K. Akad. d. Wissensch. in Wien, phil.-hist. Klasse, Denkschr., 62 Bd., 1 Abh.).

и слезъ достойно, укоряеми и поношаеми и оплеваеми, яко не мужественіи; иже избѣгоша которіи со имѣніемъ многимъ, и съ женами и съ дѣтми въ чюжіе страны, вкупѣ со златомъ душа и тѣлеса своя изгубиша и ублажаютъ тѣхъ, иже тогда умръшихъ, неже скитатись по чюжимъ странамъ яко бездомкомъ. Тако ми Бога видохъ своимъ очима грѣшныма великихъ государъ, избѣгшихъ отъ Турковъ со имѣніемъ и скитающаеся яко странни и смерти у Бога просящихъ яко мздо-въздаііе отъ таковыя бѣды. Пощади Господи насъ православныхъ христіанъ, молитвами Богородици и всѣхъ святыхъ, аминь...²⁴²

Les répercussions de la conquête turque et de la prise de Constantinople eurent une grande force dans les terres russes bien après la fin du XV^e siècle. On continua, pendant les siècles suivants, à revenir sur ces événements. Sans faire une grande digression dans cette période, il faudrait mentionner au moins quelques faits particulièrement dignes d'attention. Ainsi, en 1512, fut composé le *Chronographe russe* qui nous a conservé une narration extrêmement intéressante sur la prise de Constantinople en 1453.²⁴³ Dans un autre *chronographe russe*, toujours du XVI^e siècle,²⁴⁴ on trouve une autre relation de la prise de la capitale byzantine, qui contient des détails très importants et uniques par leur caractère. Dans le *chronographe* qui a été terminé en 1617,²⁴⁵ on a ajouté un abrégé de la *Relation* sur la prise de Constantinople, connue sous le nom de Nestor-Iskinder. Nous possédons, en outre, quelques documents de caractère semi-officiel, où les événements autour de la prise de la capitale byzantine et de la chute de l'Empire ont trouvé un écho sensible, quoiqu'un peu lointain. Ainsi, les moines de Chilandari, au Mont Athos, envoyèrent une épître, à Ivan le Terrible (1533—1584), en lui exprimant le souhait de vaincre

²⁴² ПСРЛ VI (1853) 232. Cf. Лихачев, *op. cit.*, 98.

²⁴³ ПСРЛ XXII (1914) 437—440. — А. Попов, *Обзор хронографов русской редакции*, I. Москва, 1866, 213. — Смирнов, *op. cit.*, 52. — Sur cette chronique en général voir les indications chez Лихачев, *op. cit.*, 454—456: Пахомий Серб внес в хронограф выборку русских известий из общерусского митрополичьего свода, а затем ряд произведений сербских и болгарских писателей второй половины XIV—начала XV вв.: Евфимия Тырновского, Григория Цамблака, Константина Костенчского. Такое большое внимание, которое уделил Пахомий Серб истории южнославянских стран, стоит в связи с ярко выраженной в Хронографе идеей всеславянского единства. Составитель Хронографа искал родственных связей Руси со славянскими народами, отчетливо сознавал себя славянином и шире — частью исторического человечества в целом. — Le récit sur la prise de Constantinople, ajouté à la fin du *Chronographe* (cap. 208), porte le titre: О взятии Царяграда от безбожного турецкого царя Амурата еже бысть в лето 6961. Cf. Н. Н. Масленникова, *Труды Отдела древнерусской литературы VIII* (1951) 200.

²⁴⁴ А. Попов, *Изборник славянских и русских сочинений и статей, внесенных в хронографы русской редакции*. Москва, 1869, 67—91. — Cf. Смирнов, *op. cit.*, 52—53. — Sur cette chronique cf. les indications chez Лихачев, *op. cit.*, 457—458.

²⁴⁵ Смирнов, *op. cit.*, 52.

les Turcs et de délivrer la capitale byzantine, la Thrace et la Macédoine.²⁴⁶ Vers la fin du XVI^e siècle Maxime Grec proclamait, devant un grand prince russe qu'il était nécessaire de délivrer la ville de Constantinople.²⁴⁷ Tandis que le métropolite de Moscou Pimen composait un récit sur la bataille de Kosovo,²⁴⁸ quelques textes hagiographiques contiennent des indications sur le sort de l'Empire byzantin et sur la conquête turque.²⁴⁹ Plusieurs textes, d'un contenu eschatologique, parlent non seulement de la conquête turque, mais formulent des prophéties sur la libération future de la ville de Constantinople et des peuples dominés par les Turcs.²⁵⁰ Il existait,

²⁴⁶ Стојановић, *Споменик III* (1890) 46—48; 48: и к томоу всимаиствен Господь и прѣчистаа Богомати да приложитъ дни и лѣта лѣтома твоемоу светому царствую, и да ти по(кр)ѣтитъ нозѣ когомръзкы езикъ агаренскы и ныны... га протнен... ски и въспрѣти Константина (р)рада... и и Траки и вси Македонии въ концѣ боудъ...

²⁴⁸ V. les extraits chez H. M. Карамзин, *История государства российскаго*, V. подальной библиотеки II, 1. Москва, 1857, 83—88; 87: Бѣди и намъ [les Grecs] нѣкогда ц(а)рствовать шт и чистейшихъ работъ संबоженимъ тобою! вса бо возможна и оудѣа совершаема всѣхъ ва(а)д(ы)цѣ! и также древалъ ѿ нижнихъ гомоуъ воздвигнѣвъ великаго во прѣхъ Константина древнаго Рима заѣ стѣжима, извави ѿ нечистаго Маѣнтина, сице и нѣтъ тизоминентаго томъ новаго Рима тажце колима ѿ беззвѣстныхъ агаранъ, бл҃гочестивѣишу державоу ц(а)рствена твоего да извавятъ संबодити и шптескихъ твоихъ пр(а)стола наследника покажетъ и संबодитъ тобою... Cf. Лихачев, *op. cit.* 98 sqq.

²⁴⁹ Voir les extraits chez H. M. Карамзин, *История государства российскаго*, V. Петроград, 1892, Примечания, 42 sqq. — Cf. Срећковић, *Споменик*, XXXVI, 32 (1900) 69 sqq. Le métropolite Pimen a dirigé l'Eglise russe de 1382 à 1385 et de 1388 à 1389: V. les indications chez Голубинский, *op. cit.*, 247 sqq.

²⁵⁰ V. par exemple les textes hagiographiques publiés par H. Костомаров, *Памятники старинной русской литературы. Повести религиознаго содержания, древняго поучения и послания, извлеченныя из рукописей* (s. a., s. l.) 48: ...якоже бо въ жити чудотворца святаго Алексія въ Степениъ сказаетъ, како безбожныхъ и Агарянскихъ царей удиви и сихъ львообразную ярость во овчю кротость положи (Повест о Михаиле Клопском). — Ibid., 50—51: ...посланъ быхъ азъ въ великій и славный Новѣградъ отъ благочестивыа царскія ихъ державы собрати воинство въ супротивленіе безбожныхъ Агарянъ... — Ibid., 80—81: ...И доиде царствующаго града въ добрую пору, въ царство христолюбиваго царя Каліянина (Jean VIII Paléologue, 1425—1448) и при священной паствѣ святышаго патриарха Іосифа (le patriarche Joseph II, 1416—1439), тогда ему престолъ держашу вселенскія церкви премудрости божіа Софія, за долго лѣтъ до взятія богохранимаго града царска отъ поганаго бусурменина Турскаго... (Повесть о Евфросине Псковском). — Cf. 89; 94: ...быхъ въ царствующемъ градѣ въ добрую пору, еще бо не обладанъ бысть тогда богохранимый Константинъ градъ отъ поганыхъ безсерменъ... — Ibid., 116: Но, о пастырю и наставниче нашъ дабрый, великій чудотворче Ефросине! ...Защити и соблюди отъ находящихъ врагъ видимыхъ и невидимыхъ, православноа царя великого князя... самодержца всеа Великіа Русіи, і сохрани вся благовѣрныа князья и боляре, и христолюбивое воинство, иже Рускоу землею пекущихся, отъ врагъ ненавѣтованнымъ быти имъ, и покори вся Агарянскія внуцѣ подѣ нозѣ ихъ, и избави ихъ межоусобныа брани... И вся православныа християне спаси отъ латынства и безсерменства...

²⁵⁰ V. par exemple le texte publié par Истрии, *Откровение*, 197: Тѣмъ жъ Гозѣ и Магозѣ и Янгиристѣ. а Гозѣ ѿ востока съ Прѣсанномъ и Магогомъ изымаетъ Янгиристѣ акы ны страны и цѣи съ нимъ, яко ѿ полочныхъ и ѿ восточныхъ изымаетъ акы и рога прѣ соутъ

dans la littérature byzantine, un texte, que l'on tenait pour avoir été découvert dans le tombeau de Constantin le Grand, et l'on y voyait des prophéties sur le sort futur de la capitale byzantine. Interprété, nous dit-on, par le patriarche de Constantinople Gennadios II Scholarios (1453—1459), ce texte fut bien traduit trois fois en russe et eut une grande popularité.²⁵¹ La propagation de cette œuvre devrait être expliquée évidemment par le fait qu'on y lisait — dans certaines versions de ce texte — des prophéties relatives à l'expulsion des Turcs des territoires, occupés par eux, et ceci par une action du peuple russe.

En effet, la chute de l'Empire de Constantinople avait eu, d'un autre côté, une influence considérable également sur la formation de l'idéologie politique de la principauté de Moscou. Déjà au cours du XIV^e siècle, quand l'Empire byzantin était sensiblement affaibli par les guerres intestines et par les attaques turques, on avait tenté de s'approprier les prérogatives de celui-ci comme centre de la vie politique, culturelle et ecclésiastique. Les Bulgares de la première moitié du XIV^e siècle, en voyant l'Empire de Constantinople cruellement déchiré par les luttes des partis, s'arrogeaient déjà ses titres glorieux. La capitale bulgare d'alors, Tirnovo, devenait *la ville régnante gardée par Dieu*,²⁵² le patriarche de Tirnovo s'appropriait aussi un titre somptueux.²⁵³ Le traducteur bulgare de la *Chronique* de Constantin Manassès était allé encore plus loin; il avait changé simplement le contenu de son original, où l'on parlait de la *seconde Rome*, c'est-à-dire de Constantinople, de sa gloire et de sa signification, pour attribuer tout cela

и с нимъ нexoдoмeмъ странамъ шкo ѿ Антихриста развратится Константиновъ градъ, шкo по скончанiи г' лѣтъ и полчетырстаго во стын градъ вьидѣтъ шкo Бъ Антихристъ, а Магогъ пръсвинѣ исть... Cf. p. 211. Ce texte a été ajouté dans la version paléoslave des commentaires d'Hippolyte de Rome sur le livre de Daniel (sur cette œuvre cf. B. Altaner, *Patrologia*. Torino, 1952, 115). Cf. aussi le texte publié par Истрин, op. cit., 228 sqq., sous le titre: Сказаніе о послѣднихъ лѣтахъ осмыа тысящи о плененіи Измаиловичи. Тии же сѣтъ нѣтъ Измаиловичи расплоси и быти имъ еще единою на послѣднихъ лѣтахъ осмыа тысящи и попленьати всю землю и доидуть до Рима и побѣждени будутъ дважды от Рима... Cf. ibid., 198 sqq., d'autres textes sur Constantinople.

²⁵¹ Истрин, op. cit., 324—325. — Милетич, op. cit., 418 sqq.

²⁵² Cf. par exemple В. Н. Златарски, *Житие и жизнь преподобного отца нашего Θεодосия, иже в Трънове постничествовавшего, списано светейшимъ патриархомъ Константина града кър Калистомъ*. Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина XX, 5 (1904) 12, 11—13: сѣго ради прѣдреченію оставяа осѣтъла, Тръновъ достиги иже кѣлгѣ рѣмѣ ц(а)рѣвоюшии градъ, вторынъ соущи и словомъ и дѣломъ по Кнѣстиновѣт градѣ... М. Г. Попруженко, *Синодик царя Борила*. София, 1928, 91, § 141: Ишакимѣ прѣкомѣ патрирхѣ бѣоспаго Цѣриграда Трново... Cf. en général Ив. Дуйчев, *Държава и църква в средновековна България*. Родина, III, 2 (1940) 85.

²⁵³ Cf. par exemple Ив. Дуйчев, *Из старата българска книжнина. II. Книжовни и исторически паметници от второто българско царство*. София, 1944, 171: Олѣдоси мѣстѣ кѣлгѣ патрирхъ цѣриградъ Трново и всѣмъ българомъ...

à la capitale bulgare.²⁵⁴ Ce n'était qu'un rêve, condamné à être bientôt enseveli par les événements qui mirent fin à l'existence des Etats balkaniques. Quand, après une longue agonie, l'Empire des basileus termina, en 1453, son existence, les souverains de l'Etat slave qui se formait autour de Moscou, se virent en droit de s'arroger, à leur tour, les prérogatives de la capitale et de l'Empire byzantin. La conception de *Moscou — troisième Rome* prit naissance précisément à cette époque et devint une idée-force qui devait désormais régler plus d'un aspect de la vie politique et religieuse de l'Empire russe naissant. C'était l'idée de l'héritage byzantin: cet héritage revenait au peuple russe, comme unique peuple orthodoxe, à cette époque fort et puissant, capable de s'opposer aux infidèles. Le souverain russe, en s'appropriant le titre de tzar, c'est-à-dire de basileus, devenait le vrai représentant du pouvoir politique, tandis que le métropolite de Moscou, en prenant le titre de patriarche, devenait le chef spirituel des peuples orthodoxes. Les peuples orthodoxes de l'Orient considéraient la Russie moscovite comme leur véritable représentant et l'héritier de l'Empire chrétien de Constantinople.²⁵⁵ Il faudrait étudier, sous ce rapport, les idées

²⁵⁴ I. Bogdan, *Cronica lui Constantin Manasses. Traducere mediobulgară făcută pe la 1550*. București, 1922, 99—100: и съ оуки приключиши съ старомоу Римъ. нашъ же новым Цариград донѣхъ и востити, крѣпитъ съ и омаждатъ съ, ежди жи ѿмѣи до конца расти, и царю вѣстѣи царстѣжи, снцкаго памѣишъ свѣтла и свѣтоносна царѣ, великаго владыкѣи и изрѣчнаго поспѣдоносца. коренѣ съжа ѿвана прѣизащнаго царѣ Българиямъ вѣстѣи, блжедана глагола прѣкроткаго и многостинаго и минѣоуеинаго, нищиямъ крѣмѣиѣиѣи и великаго царѣ Българиямъ, ꙗкоже дръжавѣи съица бизнѣснаа да нечѣтѣжѣ... Cf. le texte grec chez C. Manassès, *Breviarium historiae metricum*, rec. I. Bekkerus (Bonnae, 1837), vv. 2546—2552:

Καὶ ταῦτα μὲν συμβέβηκε τῇ πρεσβυτέρῃ Ρώμῃ.
ἡ δ' ἡμετέρα τέθηλεν, αὔξει, κρατεῖ, νεάζει,
καὶ μέχρι τέλους αὔξειτο, καὶ βασιλεὺ παντάναξ,
τοιούτου σχοῦσα τηλαυγὴ φωσφόρον βασιλέα,
μέγιστον Αὐσονάνακτα μυριονικηφόρον,
Κωμηνιάδην Μανουήλ, πορφύρας Χρυσοῦν ῥόδον,
οὔτερ τὸ κράτος ἥλιοι μετρήσαιεν μύριοι....

Cf. aussi M. Weingart, *Byzantské kroniky v literatuře církevněslovanské. Přehled a rozbor filologický*, I. Bratislava, 1922, 161—162, 215—216. Cf. A. C. Орлов, *Древняя русская литература XI—XVII веков*. Москва-Ленинград, 1945, 203—204.

²⁵⁵ Sur le problème de l'héritage byzantin dans l'ancienne Russie et tout particulièrement sur la conception «Moscou — troisième Rome», cf. entre autre: Schaefer, *Moskau, das dritte Rom*. Hamburg, 1929 (cf. ici note 193). — L. Hadrovics, *Le peuple serbe et son église sous la domination turque*. Budapest—Paris, 1947, 122 sqq. — Н. С. Чаев, «Москва — Третий Рим» в политической практике московского правительства XVI века. Ист. записки XVII (1945) 3—23. — Лихачев, op. cit., 96 sqq. — И. У. Будовниц, *Русская публицистика XVII века*. Москва-Ленинград, 1947, 167 sqq., 175 sqq. — И. М. Кудрявцев, «Послание на Угру» Вассиана Рыло как памятник публицистики XV в. Труды Отдела древне-русск. лит. VIII (1951) 167 sqq. — Н. Н. Масленникова, *Идеологическая борьба в псковской литературе в период образования Русского централизованного государства*. Ibid., 189 sqq. — Н. Н. Розов, *Повесть о новгородском белом клобуке как памятник общерусской публицистики XV века*. Ibid., IX (1953) 217. — Мещерский, op. cit., 72, 79 sqq. — P. Pierling,

d'un publiciste russe du XVI^e siècle, tel qu'Ivan Peresvetov, en ce qui concerne l'héritage byzantin et le sort de l'Empire de Constantinople.²⁵⁶ Il est curieux de trouver, dans les écrits de cet auteur russe, entre autres, la personne de Mahomet II, présenté comme type du souverain idéal.²⁵⁷

Ajoutons à la fin, pour en terminer avec la littérature russe, un document de caractère géographique, qui est la *liste des villes russes lointaines et proches*.²⁵⁸ On trouve dans cette liste non seulement les noms des villes russes, mais aussi des villes bulgares situées autour du Danube.²⁵⁹ Il y a ici plus que le simple fait que l'auteur de cette liste connaissait les noms de ces villes bulgares et que, par suite, des liens évidents devaient exister, à cette époque, entre les régions balkaniques et les terres russes.²⁶⁰ En mentionnant, dans ce document, datant probablement de la fin du XIV^e ou du commencement du XV^e siècle, les noms de villes bulgares qui se trouvaient alors sous la domination des Turcs, l'auteur russe inconnu mon-

La Russie et le Saint-Siège I. Paris, 1906, 170, passim. — D. Obolensky, *Russia's Byzantine Heritage*. In: Oxford Slavonic Papers. Ed. by S. Kononov, I. Oxford, 1950, 37—63. — Cf. aussi Fr. Dölger, *Byzanz als weltgeschichtliche Potenz*. Wort und Wahrheit IV (1949) 254 sqq. — Ostrogorsky, op. cit., 454: « Rußland wurde der natürliche Erbe von Byzanz, es übernahm aus Konstantinopel auch die Romidee in ihrer spezifisch byzantinischen Auslegung: war Konstantinopel das neue Rom, so wurde Moskau das »dritte Rom«. Die großen Traditionen von Byzanz, sein Glaube, seine politischen Ideen und geistigen Ideale, lebten jahrhundertlang im russischen Zarenreich nach. » — V. enfin: A. Tamborra, *Pietro il Grande e la lotta per l'eredità politica di Bizanzio*. St. Biz. a Neocell. VII = Atti dello VIII Congresso internazionale di studi bizantini I. Roma, 1953, 478—485. — Le livre publié par H. Rahner, *Vom ersten bis zum dritten Rom*. Innsbruck, 1950, m'est inaccessible; cf. F. Dölger, *Byz. Zeitschr.* XLIII (1950) 443.

²⁵⁶ Sur lui voir en général: B. Θ. Ржига, И. С. Пересветов, публицист XVI в. Москва, 1908. — М. Н. Сперанский, *История древней русской литературы*. Московский период II. Москва, 1921, 152—155. Cf. aussi: С. Щеглов: ЖМНП, март 1910, III, 132—142. — Орлов, *Древняя русская литература XI—XVIII веков*, 310 sqq.

²⁵⁷ Cf. B. Θ. Ржига, И. С. Пересветов и западная культурно-историческая среда. Изв. Отд. русск. яз. и сл. XVI, 3 (1911) 175 sqq.

²⁵⁸ V. le texte publié dans: *Новгородская первая летопись старшего и младшего изводов*. Москва-Ленинград 1950, 475—477.

²⁵⁹ A se имена всем градом руским дальним и ближним: На Дунаи, Виничев (v. l.: Вицифов, Видицов) град, о седми стенах каменных, Мдин (с'est-à-dire Видин!). И об ону страну Дунаа. Тернов, ту лежит святаа Пятиница. А по Дунаю, Дрествин, Дичин, Клина. А на усть Дунаа Новое село, Аколякра (Аколятрия). На море, Карна (с'est-à-dire Варна!). Каварна... А се болгарским и волоским градн...

²⁶⁰ Cf. М. Н. Тихомиров, *Список русских городов дальних и ближних*. Ист. записки XL (1952) 218; d'après lui, la liste интересен не только как ранний историко-географический документ, но и как памятник, доказывающий, что уже в начале XV в. существовало представление об единстве «Русской земли», сознание связи русских с балканскими славянами и с молдаванами... — V. aussi les témoignages chez Дихачев, op. cit., 93—94. — ПСРЛ XXIV (1921) 166. — А. П. Евгеньева, «Сказание о киевских богатырях как ходили во Царьград и как побили цареградских богатырей учинили себѣ честь» по списку XVII века. Труды отдела др.-русс. лит. V (1947) 108—128. — Л. Н. Пушкирев, *Новый список «Сказания о киевских богатырях»*. Ibid., IX (1953) 361—370.

trait qu'il considérait ces villes comme appartenant à la grande unité slave et orthodoxe dont le centre était dans la terre russe. Il se cachait ici, dans cette conscience encore trouble, plus d'un germe de l'idéologie politique de l'avenir.

Les Slaves Occidentaux ont eu la chance d'être épargnés par la conquête turque et de ne ressentir les répercussions de celle-ci que d'une manière indirecte. Mais si, pour les peuples occidentaux, aux autres maux s'ajoutait aussi *le péril turc, toujours grandissant*,²⁶¹ que pouvait-on dire de ces nations slaves qui se trouvaient à la frontière même de l'avalanche turque? Pour les Slaves Occidentaux, le danger turc existait sans nul doute, bien que dans une moindre mesure. C'est pour cette raison qu'on ne peut découvrir, dans leur littérature du XIV^e et du XV^e siècles, que des reflets moins nombreux de la conquête turque. Dans la mesure du possible, mentionnons quelques-unes des œuvres de la littérature tchèque et polonaise du XV^e siècle, relatives à la conquête turque.

Le sort de l'infortuné roi Vladislav III Varnenčik (1434—1444), qui trouva sa fin dans la bataille de Varna en 1444,²⁶² ne pouvait évidemment laisser indifférents les Slaves Occidentaux, dont était composée la majorité de son armée. En effet, parmi les chansons populaires que J. Feifalik a publiées,²⁶³ on trouve une chanson qui provient du XV^e siècle et qui touche aux événements de 1444: *Cancio de rege Wladislao, Vngarie rege* ou *Cancio de Wladislao contra paganos pugnante occiso*.²⁶⁴ Il semble que cette chanson ait été composée ou au moins ait été mise par écrit peu de temps après les événements. Dès les premières strophes, on a commis une erreur chronologique, en indiquant qu'il était question d'événements qui se sont passés en 1334, au lieu de 1444, c'est-à-dire plus d'un siècle plus tard.²⁶⁵ On avait donc oublié certains détails, et la réalité historique s'était transformée en légende, acquérant de ce fait une force suggestive encore plus grande sur tous ceux qui lisaient ou écoutaient la chanson. On nous dit, par conséquent, que le roi Vladislav réunit en 1334 (c'est-à-dire, en réalité, en 1444), son armée pour faire la guerre aux païens (*král Vladislav na pohany vojsko sebral*). Ainsi dans son expédition contre les païens (les Turcs), il s'avança jusqu'à la mer, c'est-à-dire

²⁶¹ Cf. Huizinga, op. cit., 21.

²⁶² Sur cette bataille v. les indications chez Dujčev, *La conquête turque*, 42, n. 138; cf. 15, n. 2.

²⁶³ Voir J. Feifalik, *Altöechische Leiche, Lieder und Sprüche des XIV. und XV. Jahrhunderts*, SB. d. phil.-hist. Classe der k. Akad. d. Wissensch. XXXIX (Wien, 1862) 627—745. — Cf. aussi J. Gebauer: *Listy filologické* XIX (1892) 468.

²⁶⁴ Feifalik, op. cit., 664—666.

²⁶⁵ Cf. Feifalik, op. cit., 666, qui admettait cependant que la chanson ait été composée immédiatement après les événements tragiques: es scheint dasselbe daher unmittelbar in jener Zeit entstanden zu sein, wo die ersten noch unsicheren Nachrichten von der geschlagenen Schlacht nach Böhmen kamen, — ce qui me semble inadmissible.

jusqu'à la Mer Noire, où était concentrée la force des ennemis (*I přibral sě na pohany až do moře, tu kdež pohané ležiechu velmi silně*). Arrivé ici, le roi adressa une prière fervente à Dieu, à la Vierge et aux Saints, en les implorant de l'aider à vaincre les païens, pour diminuer leur superbe en face des chrétiens: *I počal sě jest modliti / pánu buohu velmi pilně: / Hospodine všemohúci, pomiluj ny, / rač nám dáti zvítěziti nad pohany, / ať nedějí chlhubící sě: / přemohli jsme nad křesťany. / Ku pomoci poprosíme buože matky, / ať nám ráci uprositi na dělátku, / bychom mohli poraziti / ty pohany na počátku. / I my poprosíme všechných svatých, / ať nám ráci uprositi na ně také, / bychom mohli poraziti / ty pohany vždy prokleté*. En s'adressant ensuite à son armée, le roi rappelle qu'il ne fallait pas oublier l'honneur dans cette lutte pour la gloire du christianisme: *pomni každý na svoji čest, / a bijme sě pro Ježíše!* Les admonitions du roi ont reçu l'approbation unanime de la part des guerriers, sans distinction de leur grade. Ayant commencé la bataille, le roi Vladislav a réussi à faire périr plusieurs milliers de païens: *Vytočil sě král Vladislav s svojí mocí / mnoho tisíc set pohanův tu porazil...* Ce succès dans la lutte a fourni à l'auteur de la chanson l'occasion d'ajouter ici une exclamation patriotique:

*Milý buože, pozdrav jeho,
popřej jemu ctnej manželky.
Ať ti ona vždy rodila krásné syny,
jehož by nám tu českú zemi bránili,
spravedlivost, křesťanský řád
po všem světě rozplodili.*

Par une coïncidence curieuse, le jour de la bataille était un mardi, tout comme ce néfaste 29 Mai 1453, lorsque la capitale byzantine fut occupée par les Turcs²⁶⁶ — jour duquel existent parmi presque tous les peuples tant de superstitions.²⁶⁷ Le barde tchèque était, de plus, informé que le jour malheureux était la fête de St. Martin.²⁶⁸ Réunis fidèlement autour du roi, les guerriers ont obstinément combattu pendant toute la journée, depuis l'aube jusqu'au soir, lorsque sur la terre les ténèbres se sont étendues (*počítajíce od jitra, až je zašla veliká tma*). Le roi Vladislav n'a pas quitté — nous dit l'auteur inconnu de la chanson — le champ de bataille de toute la journée, et seulement à la nuit tombée, quand les derniers païens ont été chassés (*až sě poslední pohané rozpučili kto věděl kam*). Il n'était pas, bien entendu, dans l'intention du vieux barde de révéler toute la vérité

²⁶⁶ Cf. Schlumberger, *Le siège*, 287.

²⁶⁷ Cf. quelques indications chez I. Dujčev: *Byzantinoslavica* XI (1950) 21.

²⁶⁸ Vers 37—40: V ten úterý po svatém Martině bylo, / jehož sě jest veliké pobitíe stalo / mezi cesařem pohanským / a mezi králem uherským. Cf. Feifalik, op. cit., 666: Freilich wird hier der Dienstag nach St. Martin als Tag der Schlacht bezeichnet, während die Varnaer Schlacht auf den Martinsabend selbst fiel..., c'est-à-dire le 10 Novembre, avant la fête même.

historique devant ses auditeurs. Il voulait, au contraire, leur cacher quelque peu les faits réels et les magnifier, en vue d'obtenir un effet positif sur les auditeurs, sans les décourager ou les attrister. Ainsi, au lieu de nous faire connaître tout simplement la fin tragique de la bataille et la mort héroïque du roi Vladislav III, l'auteur de la chanson se borne à dire qu'en combattant le roi a rapporté une blessure au visage, qui devait lui servir de marque distinctive, comme il convient à un preux chevalier, parmi les autres princes (*A v tom boji usažen král na svoji tvář / která rána jemu chvála buď před kralmi, / neb jest statečně bojoval / jako ctný rek mezi pány*). Evidemment, la vérité historique a été sciemment voilée de cette façon par le poète, qui risquait autrement d'annéantir tout l'effet éducatif de son œuvre. Il était pourtant nécessaire de faire allusion aux pertes subies par les chrétiens. En ayant évité d'annoncer la mort du roi dans cette bataille contre les Turcs, l'auteur de la chanson a trouvé néanmoins la possibilité de nous dire quelque chose sur l'issue malheureuse de la lutte. Il nous informe de la mort de quelques autres personnages, en faisant ressortir leur attitude héroïque et en ajoutant des prières pour leurs âmes. Il nous dit que dans la bataille a péri le gonfalonier *Beltheryš pán* (*milý bože, rač posaditi duši jeho v nebesích sám*). Après avoir combattu comme des lions (*jako lvi dva*), dans cette bataille aussi deux évêques, l'évêque d'Erlau (*Jager*) et celui de Grosswardein (*Velký Varadin*) ont trouvé la mort.²⁶⁹ Mais à la fin, le poète se voit contraint de reconnaître qu'au cours de la bataille, plusieurs autres personnes ont disparu :

*Mnoho jiné ctné družiny tu jich sešlo,
neb jsú bojovali pro to drahé heslo,
pro Ježíše, jemu chvála
buď na věky jemu daná.
Mnoho jiné ctné družiny tu jich sešlo,
milý bože, odpusť jim jich viny,
rač jim dáti kralovati
všecky časy s tebou. Amen.*

Il ne suffisait pas au poète d'idéaliser les faits autour de la bataille de Varna en 1444 — il présenta aussi les guerriers, qui avaient péri dans cette bataille, comme de véritables martyrs de la foi chrétienne, qui méritaient toute absolution des péchés et un règne éternel aux côtés de Jésus Christ, pour lequel ils avaient combattu.

Il y a, dans l'histoire des luttes religieuses en Bohême, vers le milieu du XV^e siècle, un moment particulièrement intéressant, parce qu'il prouve des rapports assez étroits entre les Utraquistes tchèques et les représentants de l'Eglise de Constantinople à la veille même de la chute de l'Empire. Ce problème ayant été élucidé dernièrement d'une façon magistrale et dé-

²⁶⁹ Cf. Feifalik, op. cit., 666: die Bischöfe von Erlau und Großwardein (vers 59—60: jeden byl biskup uherský / a druhý byl varadinský).

taillée,²⁷⁰ il ne me semble nécessaire d'y revenir que dans le but d'en souligner certaines particularités intéressantes au point de vue spécial de cette étude. Il était arrivé donc à Constantinople, à la fin de l'année 1451 et au début de 1452, un messenger des Utraquistes de Bohême, dont l'identité reste malheureusement sujette à controverse.²⁷¹ Le messenger tchèque, identifié par certains savants avec le théologien anglais Pierre Payne, partisan de Wiclif, réfugié dans les pays tchèques,²⁷² était venu dans la capitale byzantine pour traiter avec les représentants de l'Eglise de Constantinople le problème d'une union entre l'Eglise hussite et l'Eglise Orthodoxe. Grâce à diverses lettres et à d'autres témoignages que nous possédons aujourd'hui relatifs à cette mission, nous sommes en état d'apprécier son caractère ainsi que son importance pour la vie religieuse des Byzantins et des Tchèques.²⁷³ *Le Hussite tchèque* — affirme à bon droit M. Paulová,²⁷⁴ — *qui haïssait le pape, devint, aux heures critiques que Constantinople traversait à l'heure de son arrivée entre les mains de l'opposition, l'instrument propre à soulever le peuple par lequel elle espérait influencer la décision de l'empereur et empêcher l'acceptation de l'ultimatum du pape.* Ayant quitté la capitale de l'Empire au printemps, le messenger hussite est rentré en Bohême au mois de Mai au plus tard.²⁷⁵ Il est tout à fait évident pour nous, en jugeant d'après le développement des événements ultérieurs, que l'idée d'une union entre les Hussites et l'Eglise grecque était irréalisable.²⁷⁶ On peut néanmoins se demander quelles impressions et quelles informations le messenger tchèque avait rapportées à ses confrères à son retour de Byzance. Quelques mois plus tard, vers la fin du mois de Septembre 1452, donc peu de temps avant les jours décisifs pour l'existence de l'Empire, les Utraquistes de Prague envoyaient une lettre nouvelle à l'Eglise de Constantinople, en réponse à l'invitation d'établir l'Union.²⁷⁷ Le retard même de cette réponse, ainsi que certaines autres considérations, nous font croire que les rapports entre les Byzantins et les Hussites avaient avorté dès le début.²⁷⁸ Cela ne veut cependant pas dire qu'ils aient été rompus. Selon le témoignage d'une source tchèque,²⁷⁹ après la chute de l'Empire byzantin, certains prêtres grecs se sont rendus à Prague et se

²⁷⁰ Voir M. Paulová, *L'Empire byzantin et les Tchèques avant la chute de Constantinople*. Byzantinoslavica XIV (1953) 158—225.

²⁷¹ Paulová, op. cit., 170 sqq.

²⁷² V. les indications chez Paulová, op. cit., 171 sqq.

²⁷³ Le document dont parle M^{me} Paulová, *ibid.*, 158, n. 1, a été publié dernièrement par A. Salač, *List cirkve carihradské pražským utrakvistům z 18. ledna 1452*. Listy filologické I (LXXVI) (1953) 236—248, 320. Cf. aussi ma note dans Byz. Zeitschr. XLVII (1954) 249.

²⁷⁴ Paulová, op. cit., 209.

²⁷⁵ Paulová, op. cit., 220 sqq.

²⁷⁶ Paulová, op. cit., 219 sqq.

²⁷⁷ Paulová, op. cit., 220 sqq.

²⁷⁸ Paulová, op. cit., 222.

²⁷⁹ Paulová, op. cit., 223, n. 273.

sont présentés à l'archevêque Rokycana.²⁸⁰ Tous ces faits prouvent incontestablement qu'à l'époque du siège et même de la prise de Constantinople par les Turcs, les Tchèques étaient non seulement informés de ce qui se passait dans l'Empire byzantin, mais qu'ils avaient aussi des rapports assez étroits avec les Byzantins.

Le souvenir des négociations entre les Utraquistes de Prague et l'Eglise de Constantinople se perpétuait bien longtemps, surtout parmi les Frères tchèques, et de cette façon se perpétua aussi le souvenir de l'Empire de Constantinople et l'intérêt pour Byzance. Même après avoir été prise par les Turcs, Byzance est mentionnée plus d'une fois dans les écrits des auteurs tchèques de cette époque, surtout par des auteurs ecclésiastiques, qui devaient parler à cette occasion aussi des Turcs et de leur invasion. Il faut noter ici, tout particulièrement, ce qu'a écrit, pendant l'automne de l'année 1461, le *premier humaniste utraquiste tchèque* Šimon ze Slaného,²⁸¹ dans un discours (*oratio*), intitulé *Pro rebus regni Bohemiae*, qui était destiné à être prononcé devant le pape Pius II (Enea Silvio Piccolomini) (1458—1464).²⁸² Dans la péroration de son discours, l'humaniste tchèque, en guise d'une *conclusio omnium praedictorum*, insistant sur le danger turc, exposait son idée sur la nécessité d'une union entre les peuples chrétiens: *Clementissime igitur pater! — écrivait-il, — Sanctitatis tue maturaque omnia ac singula sedis apostolice providencia pensando, ad supplicem prefati filii tui incliti precum instanciam sinum liberalitatis prefatis regno et marchionatui digneris aperire, vota eorum effectui benigne mancipando. Is namque fidei christiane ferventissimus extat zelator, nec commodum suum, sed christianismi peroptat tocius. Perpendit enim maiestas sua, quo dolo et astucia omnique perfidie ingenio non obstantibus promissionibus et iuramentis ventilando christianos non solum decipere, sed in statum ipsorum subvertere conantur Teucri infideles (les Turcs!). Ob hos tamquam ad commune incendium extinguendum auxilio dei sedisque apostolice consilio eosdem ex terris carissimi filii sui, regis Ungarie, nititur impellere [! expellere] terris dominiisque suis primum vita comite pacatis. Et quid Armeni, Iacobite, Indi alieque ingentes orientales naciones per felicitis recordationis dominum papam Eugenium. [Eugène IV (1431—1439)] sancte ecclesie, a qua non discesserant, si fidem rectam orthodoxamque tenebant, insuper et Greci, post unionem in Ferariensi concilio captatam heu! per barbaros misere trucidati, in unitatem ecclesie cum ritibus et ceremoniis et antiquis observanciis catholicis, utpote sacramenti communione calicis, coassumpti sunt, mirum in modum agitur, quod solis Bohemis et Moravis hoc*

²⁸⁰ Il est intéressant de noter qu'aux prêtres grecs, il fut permis de célébrer suivant leur propre rite dans une des églises de Prague (l'église de Týn): v. Paulová, op. cit., 223, n. 273.

²⁸¹ Voir R. Urbánek, *První utrakvistický humanista Šimon ze Slaného*, Listy filologické LXV (1938) 200—228, 335—347.

²⁸² Urbánek, op. cit., 345 sqq.

vetatur, quod omnibus ferme orientalibus conceditur christianis. Non est deus dissensionis, sed pacis!... Ex hoc enim uno medio omne malum suborte dissensionis — écrit en conclusion l'humaniste tchèque — *sedabitur pleneque ac perfecta concordia populorum in terris predictis oriri firmiter sperabitur...*

Quelques années plus tard, en 1469, le plus glorieux humaniste tchèque du XV^e siècle (*nejslavnější český humanista 15. století*)²⁸³ Jean de Rabštejn (1437—ca. 1473) revenait lui aussi, dans son *Dialogus* latin, sur le problème turc. Dans un passage de son œuvre,²⁸⁴ il parle de la lutte contre les Turcs que le roi de Hongrie Matthias I^{er} Corvin (1458—1490) était contraint de mener, — parlant des Turcs, bien-entendu, d'une façon peu flatteuse, les qualifiant d'ennemis très puissants et dangereux des chrétiens (*Rex Ungarie Mathias omnes catholicos Bohemos suam in specialem protectionem suscepit, sed in litteris suis tacite clausule facilesque latent evasiones, quemadmodum diligenter perlegenti apparet. Turcum hostem crucis et potentissimum et atrocissimum non mediocriter pertimescit. Multas expensas, multas superiori anno idem rex fecit impensas; id fatemur quidem...*)²⁸⁵ En une réponse à son opposant (Zdeněk ze Šternberka, Zdenko Sternbergensis), l'auteur du *Dialogue* reprend encore une fois le problème de la menace turque: *Pro utilitate communi — pace tua, Zdenko — dicam unum verbum. Detur modus, ut tu affirmas, quatenus omnes electores, omnes principes imperii cum suo intrent Bohemiam imperatore; veniant Ungari, Poloni, Wandali, Sicambri, Itali et si lubet Gallifraci cum Anglis et Hibernicis. Quanto plures convenient, iam agris vastatis per vos, cicius necessario exhibunt. Ubi enim tante multitudinis pabulum agris desertis, ubi commeatus villis in ruinam positus? Hec omnia in loca forcia castellaque munita comportata sunt, vallis loca circumdata firmissime, que Georgii²⁸⁶ foverit partes; vi illa accipere non unius diei, non unius anni, eciam si ultra Christianos Turcos accersias, sed plurimum estatim labor extat.*²⁸⁷ Il est évident que les Turcs, même pour les Slaves Occidentaux, constituaient

²⁸³ Cf. Urbánek, op. cit., 220.

²⁸⁴ V. le texte: Jana z Rabštejna *Dialogus*. Praha, 1946, 56. Cf. aussi la version tchèque par Fr. Palacký, ibid., 57: Král uherský Matyáš přijal sice všechny katolíky v Čechách pod svou zvláštní ochranu, ale v zápisu jeho na to daném mnoho najde pokrytých tůžek a úskokův, kdokoli jej pilněji prohlédne. Máť on s Turky dosti činiti. Vloni mnohé sice vedl náklady, jakož uznáváme, ale malý byl z toho pro víru prospěch, ježto patříme na záhubu katolíkův... Sur Jean de Rabštejn cf. aussi ma note: *Jean de Rabštejn connaissait Théophane Confesseur*, Byzantinoslavica XVI (1955) 120 sq.

²⁸⁵ Dans la version tchèque par Fr. Palacký il manque la phrase relative aux Turcs: *Turcum hostem crucis et potentissimum et atrocissimum non mediocriter pertimescit*, qui a été traduite d'une manière assez libre: Máť on s Turky dosti činiti.

²⁸⁶ Le roi George de Podiébrad (1458—1471).

²⁸⁷ Jana z Rabštejna *Dialogus*, 58. Cf. ibid., 59, la version tchèque: ... Cokoli tam bylo jídla i píce, to vše snešeno jest do míst hrazených, která Jiřího se přidržejí, a kterýchž dobytí nebude ani snadné, ani brzké, třebas by křesťanům i Turci pomáhati chtěli.

à cette époque un danger extrêmement grand. L'humaniste tchèque, en écrivant tout cela, se faisait l'écho des opinions qui étaient courantes parmi ses compatriotes pendant ce temps-là. Les luttes du roi hongrois contre les Turcs ont été interprétées par rapport aux affaires intérieures du pays. Il s'était formé, d'autre part, la légende de la puissance des Turcs. Pour souligner la solidité des forteresses construites par le roi Georges de Podiébrad, il suffisait de dire qu'elles ne pouvaient être conquises même par les Turcs.

Une version faite en 1498, met en lumière d'une manière très intéressante les sentiments envers les Turcs qui animaient alors les compatriotes de Jean Huss. Vers cette année, on avait traduit en Bohême l'œuvre de Bernard de Breidenbach, qui avait fait en 1483 un voyage en Paléστine et en Egypte, et avait composé un ouvrage, intitulé *Peregrinatio ad terram sanctam*.²⁸⁸ Le traducteur tchèque a présenté sa version comme une vie de Mahomet, en introduisant une répartition spéciale: la première partie expose la doctrine de Mahomet et les mœurs des Sarrasins, tandis que la seconde est un traité sur divers peuples et pays. Une confrontation entre le texte original et la version vieille-tchèque nous donne la possibilité de nous former une idée des sentiments du traducteur envers les Turcs et en général envers les Musulmans. Catholique fervent, identifié avec l'éditeur tchèque bien connu M i k u l á š B a k a l á ř, le traducteur était plein d'animosité envers le prophète islamique et sa doctrine. Cette animosité a laissé des traces tant dans le choix des chapitres à traduire, que dans le contenu de la version même. Dans sa version, le traducteur a introduit plusieurs changements et a fait des additions qui sont très caractéristiques de son état d'âme. Ainsi, dans le chapitre intitulé: *De ortu et origine Mūhameti*, après avoir exposé l'histoire des attaques du roi perse Chosroès II (590—628) dans les territoires de l'Empire d'Orient et ses assauts contre la ville de Jérusalem, le traducteur a fait une addition personnelle: *Toho času narodil se ten falešný prorok, syn satanášuov (perditionis filius) Machomet a nebo Mahumet, jakož někteří chtějí, kterýžto svým nepravým učením po sobě vobrátil více lidu, než který arcikacíř od stvoření světa...* En narrant plus loin la vie de Mahomet, sur un ton de haine à peine dissimulée, le traducteur parle aussi du service du futur prophète islamique chez la veuve Kadigan, en ajoutant: *Ale ten pekelník svým chytrým a dábelským uměním počal tu vdovu v blud uvoditi, pravice, že jest nejvyšším prorokem a poslem božím, — ce qui rend d'une façon libre le sens de l'original (quam ipse incantationum suarum perstrictam fantasmate, cepit paulatim in errorem inducere asserens, quod ipse esset summus propheta et nuncius dei).*²⁸⁹ Le changement était inspiré sans doute par les sentiments hostiles que le

²⁸⁸ Pour les détails v. V. Sokol, *Život Mohamedův z r. 1498 a jeho předloha. Listy filologické L* (1923) 35—42. D'après l'auteur (*ibid.*, 40), je překladatel velikým nepřítelům Mohamedovým.

²⁸⁹ Voir Sokol, *op. cit.*, 37 sqq.

traducteur éprouvait envers le Prophète. Plusieurs autres passages de l'original étaient toujours traduits librement, non pas à cause de l'incapacité du traducteur de comprendre ou de rendre le sens de l'original, mais à cause de ses propres sentiments et conceptions. Il a traduit, par exemple, les phrases latines: *arte et ingenio, ut poterat, utebatur* = *příčinil jest ďábelské chytrosti*; *omnium hominum sui temporis impudicissimus atque impurissimus* = *tento ďábelník nečistý a nestydatý*; *quod cum adhuc vivens* = *když ještě byl ten ďábelník živ* ou enfin: *tandem nudum corpus sine honore indignanter sub terram proicere* = *tělo to proklaté uvrhli do země...*, etc. Il renforçait donc toujours le sens de l'original. Cette version, en somme, fait preuve d'une rare haine et d'une hostilité que le traducteur a cherché à souligner absolument. Pour nommer le prophète islamique il ne voyait aucune autre épithète que celle de *pekelník* ou *syn satanášův*, en l'outrageant de toutes les façons. Le traducteur avait changé, entre autre, mêmes les titres et les en-têtes du texte, évidemment dans l'intention d'influencer encore plus son lecteur. Un chapitre de l'original, intitulé *De variis erroribus et viciis multiplicis in lege Mahumeti contentis* a été subdivisé en deux, avec des titres expressifs: *O rozličných u zákoně Machometovem položených*. — *Že Mahumet bládi při tom, což jest přikázal činiti*. — *Že Machomet bládi při tom, čeho se naděje*. La première partie en représente une version à peu près littérale, tandis que la seconde contient certaines additions.²⁹⁰ La version de cette œuvre trouva, semble-t-il, une popularité assez grande dans les pays tchèques pendant la période postérieure. Elle a été citée, par exemple, par un auteur tchèque tel que Tůma Přeloučský,²⁹¹ qui nous a laissé, de son côté, des témoignages fort intéressants relatifs aux Turcs.

Bien que Tůma Přeloučský (ca. 1435/40—1518), un des représentants les plus illustres de la Jednota tchèque, ait composé son écrit *Spis o původu Jednoty bratrské a o chudých lidech* au début du XVI^e siècle (en 1502), cette œuvre pourrait être considérée comme appartenant en réalité au siècle précédent. Il convient de rappeler que, par une lettre datée du 10 Mars 1501, le roi Vladislav II (1471—1516) avait informé les Etats tchèques qu'il avait été invité par le pape à faire la guerre aux Turcs; mais tout en étant prêt à suivre les conseils du pontife, il déclarait ne pouvoir prendre la décision, sans le consentement de ses nobles et de ses autres sujets. En effet, pendant le mois de Mars 1502, il convoqua à Prague un congrès des Etats tchèques, pour demander de l'aide contre les Turcs et obtint une promesse des participants au congrès. Ayant appris que l'on faisait des préparatifs en vue d'une guerre contre les Turcs, Tůma Přeloučský adressa son *Spis* mentionné à Albert de Štemberk, pour lui exposer ses idées relatives à cette initiative. Le religieux tchèque insistait, en premier lieu, sur

²⁹⁰ V. les indications chez Sokol, op. cit., 36 sqq.

²⁹¹ V. Sokol, op. cit., 25 sqq., avec indications bibliographiques.

la présence d'un danger turc. Les notables tchèques pouvaient bien jouir, en ce moment, de leurs prérogatives, mais si les Turcs avaient la possibilité d'avancer, ils seraient alors privés de leur pouvoir et même de leur vie.²⁹² C'est pour cette raison que Přeloučský disait qu'il fallait assurer au roi — sans opprimer cependant pour cela les gens pauvres, — une aide effective, afin qu'il fût en mesure d'entreprendre une expédition contre les Turcs.²⁹³ Après la conquête de vastes territoires — restait libre, selon Tůma Přeloučský, seulement une cinquième partie du monde — les Turcs visa à conquérir aussi le reste.²⁹⁴ Si la guerre contre les infidèles s'imposait, elle ne devait cependant pas être organisée, d'après le représentant de la Jednota tchèque, au moyen de contributions qui auraient aggravé le sort du menu peuple, comme d'habitude.²⁹⁵ Il existait déjà, écrivait-il, une armée qui serait en état de faire la guerre aux infidèles, sans imposer au peuple de nouvelles contributions et sans engager d'autres mercenaires.²⁹⁶ En considérant qu'en ce moment, plus que jamais, il importait de s'opposer aux Turcs, Tůma Přeloučský exposait ses conceptions en vue d'organiser la lutte: par exemple, de convoquer dans les territoires soumis à l'Eglise de Rome, des milliers de guerriers, d'utiliser des moines et des nonnes comme des prédicateurs de cette cause, de profiter de l'influence des religieux célèbres, etc.²⁹⁷ Vers la fin de son écrit, Přeloučský revient encore une fois sur le problème de la lutte contre les Turcs, et reprend ses idées sur la manière la plus adéquate d'organiser cette lutte, en profitant des armées et des ressources déjà existantes, sans grever encore le peuple.²⁹⁸ C'est ainsi que

²⁹² Voir: Tůmy Přeloučského *Spis o původu Jednoty bratrské a o chudých lidech*. Ed. V. Sokol, Praha, 1947, 66 sqq.; 124 sqq.

²⁹³ Tůmy Přeloučského *Spis*, 66: Ještě umínil sem Vaší Milosti napsati o tom, jakož slyším, že král Jeho Milost přijedz sem ráčil učiniti do této země i do čech, a slyšeti, že do Sléz Jeho Milost chce jeti, nepřekazí-li nětco tomu, že Jeho Milost chtěl by rady i pomoci proti Turkům. Tu zdá mně se, že jest potřebné pánům Jich Milostem pomysliť, i Vaší Milosti, ponechajce myšlení o Bratřích, kterak by ssoužení i trápení byli a k římskému poslušensví přinucení, ješto pro ně můžete bezpečně na svých panstvích seděti beze vši překážky, ale dopustí-liť Pán Bůh Turky, tiť by vás z vašich panství ssadili i snad i o životy připravili. Protož tu by potřebnější bylo mysliti, kterak by rada dána i pomoc užitečná učiněna, bez obtížení velikého chudých lidí, králi Jeho Milosti, aby mohl odepřítí proti nemilostivým Turkům...

²⁹⁴ Tůmy Přeloučského *Spis*, 66: ...proti nemilostivým Turkům, kteříž o to usilují, aby ostatek křesťanův pod se podmanili, jakož sou již čtyři stolice znamenité křesťanské opanovali: jeruzalemskou, antiocenskou, alexanrinskou, konstantinopolitánskou, z dopuštění božho pro hříchy křesťanův a jedna, pátá, sama zůstává, římská... Cf. *ibid.*, 124—125.

²⁹⁵ Tůmy Přeloučského *Spis*, 66—67. Cf. *ibid.*, 125.

²⁹⁶ Tůmy Přeloučského *Spis*, 67. Cf. *ibid.*, 41.

²⁹⁷ Tůmy Přeloučského *Spis*, 69 sqq.

²⁹⁸ Tůmy Přeloučského *Spis*, 88: ...Ale navrátím se ještě ku prvnému, jakož sem napsal napřed Vaší Milosti o žoldnéřích starodávních, křižovnicích, jestliže by nemohli tak veliké viry býti, aby s několika tisíci mohli Turkům odolati a je poraziti jako Gedeon, ješto se třmi sty porazil veliké množství filistinských pohanův, nechť by jim

le représentant de la Jednota, en soulevant le problème de la lutte contre les Turcs, trouvait une occasion de polémiser contre ses ennemis religieux et politiques. Ses idées sont dignes cependant d'une attention particulière. Revenant aux temps plus lointains, Tůma Přeloučský parle de l'expédition du roi Vladislav III dans les terres balkaniques et de sa fin malheureuse.²⁹⁹ D'après lui, les Croisés avaient subi une défaite, parce qu'ils avaient manqué à la promesse de paix, faite peu de temps auparavant aux Turcs.³⁰⁰ Quelques années plus tard, Martin Luther, en formulant ses accusations contre la Curie de Rome, donna la même explication de l'insuccès de l'expédition de Vladislav III Varnenčik.³⁰¹ En somme, il faut dire que Tůma Přeloučský a souligné d'une manière fort claire sa conception du danger turc et de la nécessité d'organiser la lutte contre les Turcs avec les forces disponibles.

En abandonnant avec regret le domaine de l'ancienne littérature tchèque, tout en formulant le souhait que quelque collègue tchèque fasse toutes les additions nécessaires, mentionnons maintenant au moins certains monuments de la littérature polonaise de la même époque, relatives à la conquête turque. Ainsi, en 1431, le notaire royal polonais A d a m Ś w i n k a, chanoine de Cracovie et de Gniezno, a composé une épitaphe en vers, dédiée

králové křesťanští ze všech zemí učinili pomoc žoldněři, a budou to moci učiniti bez obtížení chudých lidí...

²⁹⁹ Tůma Přeloučského *Spis*, 89—90: ... Opět potom jich nemoudrost veliká zjevena jest, když král Ladislav slavné paměti, strejc tohoto krále Jeho Milosti, učinil smlouvu a příměří s Turky pod přísahou, a papež s kardinály navedl jej na to, aby zrušil smlouvu s příměřím, pravice, že žádná smlouva ani příměří nemá držáno býti pohanům ... Cf. Sokol, *ibid.*, 133—134.

³⁰⁰ Tůma Přeloučského *Spis*, 90: ... I vypravil krále na Turky s vojskem a poslal s ním Juliána kardinála s křížem, aby žehnaje prokřesťal Turky. I přišla proto pomsta boží na ně, že král i s vojskem i s kardinálem zahynuli v Turcích, neb Pán Bůh požehnaní kardinálovo obrátil v zlořečenství, aby se řeč boží naplnila pověděná skrze proroka, že »kněží budou žehnati a já budu zlořečiti«. Opět nyní rače kněžskou nemoudrost velikou viděti...

³⁰¹ Cf. M. Luther, *An den christlichen Adel deutscher Nation*. In: *Luthers Schriften*. Hsbg. v. E. Wolff, Stuttgart s. a., 20, 21, 29, 58 passim. Sur le problème discuté du traité de Szegedin v. les indications chez Ostrogorsky, *Geschichte*, 449 et n. 1. Sur les témoignages allemands en général, v. l'étude de J. Irmscher, *Zeitgenössische deutsche Stimmen zum Fall von Byzanz*. Byzantinoslavica XIV (1953) 109—122. Il aurait fallu mentionner d'une manière spéciale les témoignages, assez nombreux du reste, sur les Turcs, que l'on trouve chez Martin Luther. — Sur d'autres témoignages d'origine tchèque relatifs à l'invasion turque v. l'excellente étude publiée par J. V. Polišenský, *Bohemia, the Turk and the Christian Commonwealth (1462—1620)*. Byzantinoslavica XIV (1953) 82—108. — Cf. aussi la notice dans Byzantinoslavica XV (1954) 264. — Il faudrait mentionner encore *Ignitabulum pro bello contra Turcos suscipiendo*, composé en 1605 par l'humaniste tchèque Pavel z Jizbice (ou Paullus a Gisbice, Paulus Gisbicius a Gisbice) (1581—1607): v. sur lui et son œuvre, K. Hrdina, *Humanistický básník Pavel z Jizbice*. Listy filologické L (1923) 204—216, 295—312, particulièrement pp. 298—299. Sur l'œuvre de Křištof Harant de Polžice (1564—1621) et Cestopis Harantův (sur cet auteur v. Polišenský, *op. cit.*, 103) v. encore l'étude de M. Rypl, *Úvaha o cestopisu Harantově*. Listy filologické a paedagogické XIII (1886) 257—280.

à Zawisz Czarny, qui était tombé en Hongrie, dans une bataille contre les Turcs en 1428.³⁰² Il y a, dans cette poésie latine, peu de faits réels : le poète, imbu de culture classique, a au contraire introduit de nombreuses réminiscences classiques qui ombragent parfois complètement sa pensée. Mais, derrière les mentions des Teucres, de Mars, de Thétis, de la mère d'Achille, d'Ajag, de Vulcain, etc., on sent très bien le sentiment qui a inspiré l'auteur : c'est l'admiration de l'héroïsme du chevalier, qui a trouvé la mort dans la lutte contre les Asiatiques, et le désir de glorifier ses exploits. Après quelques mots de louange à l'adresse du valeureux guerrier, le poète nous relate les circonstances de sa fin. En 1428 — *cette année triste pour tous* — le roi Sigismond de Luxembourg (1387—1437) se dirigea contre les Turcs, avec toute son armée, et traversa le Danube. Exaltant le courage de son héros, le poète nous donne une vive description de la bataille qui suivit, et en quelques lignes décrit la mort du chevalier. Le poète nous dit que la perte du chevalier représentait un dommage si grand que la Patrie n'était pas en état de le déplorer dignement. *Je ne sais pas*, — s'exclame à la fin le poète — *si je peux vous considérer heureux, ô chevaliers, vous que le sort a sauvés de la mort, ou plutôt ceux qui ont péri par l'épée dans le combat et ont mis ainsi un terme à la vie et aux souffrances. Vous autres qui êtes en captivité, abandonnés à une aventure cruelle, et marchez, la tête inclinée, sous le joug de fer, sans espoir de revenir une fois aux seuils paternels. Ô, cent fois plus souhaitable la mort, qu'une telle vie qui tourmente l'âme, — ô, qu'on ne vous prive de votre foi (chrétienne)! Vous enfin, auxquels le sort clément a permis, après plusieurs punitions, travaux et peines, de revenir de la captivité, en laissant tous vos péchés à Dieu, auquel vous adressez tous les jours en actions de grâce, rappelez-vous toujours celui qui, étant de compagnie avec vous, a préféré laisser héroïquement couler son sang que de sauver sa vie. Que Dieu tout puissant, le pur Fils de la Vierge, accueille son âme, lui qui a été sacrifié à sa gloire, là où existe une lumière éternelle et une vie éternelle. L'idée selon laquelle les héros qui ont péri dans la lutte contre les infidèles et pour la défense de la foi chrétienne, méritent les plus grands louanges en tant que martyrs de la foi, a trouvé ici son expression la plus éloquente.*

Le grand historien polonais du XV^e siècle J e a n D ł u g o s z (Longinus) (1415—1480), dans sa célèbre *Histoire de la Pologne*, composée aux environs de 1450—1480, nous a laissé une description fort intéressante sur la prise

³⁰² V. la version polonaise dans le livre de M. Plezia, *Najstarsza poezja polskolacińska (do połowy XVI wieku)*. Wrocław, 1952, 28—31: *Nagrobek Zawiszy Czarnemu;* cf. p. XL. L'original latin m'est malheureusement resté inaccessible. Sur la bataille de 1428 cf. les indications chez J. v. Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osmanischen Reiches* I. Pest, 1840, 331 sqq., où l'on trouvera aussi le nom de « Zavissa Niger von Garbow », avec quelques détails intéressants.

de Constantinople par les Turcs.³⁰³ Il nous dit que la nouvelle de la prise de la capitale byzantine était arrivée à Cracovie par l'intermédiaire de la Moldavie. Cette nouvelle fournit à l'historien polonais l'occasion de nous exposer tout ce qu'il avait appris — grâce aux contemporains ou dans les sources écrites — sur le grand événement. D'après lui, lorsque le sultan turc a menacé la capitale de l'Empire, les défenseurs de la ville ont adressé des appels à toutes les puissances de l'Occident, pour implorer de l'aide. L'Occident était occupé cependant par ses propres luttes intestines, de sorte que l'appel des Byzantins ne reçut pas de réponse favorable. Jean Długosz nous informe qu'en même temps les : Turcs, avec des forces immenses, organisèrent l'assaut contre la ville (*Turcus itaque innumeris coactis undique copiis, mirabili apparatu, formidoloso cum impetu, ac cuniculis et latentibus fossis altissime actis, aggere late edicto, ponte, qua Peram oppidum versus mare muros alluit urbis, longitudinis ad duo milia passuum raptim extructo, turribus ligneis eousque erectis, ut muros urbis, qui altissimi essent, excederent, machinamentorum, tormentorumque multiplici adhibito genere, contra inita foedera, contra iusiurandum, liberius, et a mari et a continenti, Constantinopolim obsidione vexabat*). Le patriarche de Constantinople, selon le témoignage de l'auteur polonais, plus que centenaire, entreprit alors en personne un voyage en Occident, pour implorer une aide militaire. A cause des dissensions religieuses on différait en Occident d'envoyer cette aide tellement souhaitée. Le Turc, de son côté, renforçait de plus en plus sa menace contre la capitale byzantine: *Turcus spe potiundae urbis, multos conatus pro eius conquestione impendit, bombardisque et arietibus tam nocte quam interdum quassare muros non destitit*... Enfin, le 29 Mai, après un siège qui s'était prolongé 54 jours, le sultan conquiert la ville: *summa vi et extrema pugna capit*. L'auteur polonais n'a pas omis d'ajouter que la ville avait été fondée par le Grec Pausanias, élargie par Constantin le Grand et a été conquise par les Turcs sous un autre Constantin. Dans quelques lignes, l'historien polonais a décrit l'attitude héroïque du dernier empereur byzantin qui périt en combattant pour la défense de sa capitale: *In ea Graecorum imperator, et ipse Constantinus nomine, in extremo periculo patriae suae pugnans, obtruncatur, et caput eius lancea infixum, spectaculo ferebatur*. C'est à grand regret que Długosz expose plus loin les profanations commises par les infidèles dans les lieux saints de la ville impériale. Il nous parle aussi des cruautés des conquérants exercées sur la population chrétienne de la capitale byzantine: *Caedes passim virorum, mulierum et parvulorum, per feritatem barbaricam fieri coepta sunt. Nulli aetati, sexui vel conditioni, discurrentibus undique barbaris, parsum, donec Imperator ipse Turcorum caedem prohibuit, ne urbs tam magna, vacua habitatoribus remaneret*. D'après Długosz,

³⁰³ Voir J. Długossii *Historiae Polonicae* t. V, éd. Przewdziecki, Cracoviae, 1878, 142—146: Constantinopolitana urbs a Turcis capitur. Cette publication ne m'est pas accessible, et je dois la copie du texte à l'obligeance du prof. M. Plezia de Cracovie. — Cf. Погодин, *op. cit.*, 253.

l'extermination de la population a été finalement arrêtée par ordre du sultan turc qui ne désirait pas laisser une ville tellement grande sans habitants. On trouve, dans la description de l'historien polonais, certains détails sur le sort des prisonniers grecs, tombés aux mains des Turcs. Un écho lointain sur la conduite de Lucas Notaras³⁰⁴ était arrivé jusqu'à Jean Długosz, et il n'a pas oublié de dire quelques mots à son adresse, pour l'accuser sévèrement (... *apud Gerlukam proditorem*). Długosz nous informe aussi de l'attitude des citoyens de la république de Gênes, habitants de Péra, envers les conquérants de la capitale byzantine. L'exposé se termine par une péroraison rhétorique, mais évidemment sincère: *Haec quidem Constantinopolitana clades, tam miserabilis, quam miseranda, Turcorum ingens victoria, Graecorum extrema ruina, Latinorum infamia fuit: per quam vulnerata est fides catholica, confusa religio, nomen Christi blasphematum et oppressum; ex duobus Christianitatis oculis alter erutus, ex duabus manibus altera amputata, bibliothecis combustis et Graecarum literarum doctrinis, sine quibus nemo se doctum aestimabat iri, exterminatis*. A la fin l'historien a ajouté une description sur l'origine et les mœurs des Turcs (*Turcorum genus et mores Constantinopolitanorum describuntur*). Après avoir exposé sa conception sur l'origine de la nation turque, Długosz en fait une caractéristique fort peu flatteuse. En précisant cependant les responsabilités pour la chute de la capitale byzantine, l'auteur polonais n'a pas épargné les Byzantins: *Audiebantur assidue et sermonibus tritae querelae de tam aspera et immani barbarorum crudelitate, in caede ac sanguine fidelium debacchata, a quibusdam suscepta augebatur verbis calamitas, futuraque populi christiani ominabantur pericula. Singulorum haec erat sententia: nullam prioribus saeculis, neque perniciosiorem urbi alicui captivitatem accidisse. Erant nonnulli, qui etsi tantae urbis ruina ad commiserationem moverentur: Graecos tamen, propter eorum naturam, vitam, perfidiam, desidiā, luxum, avaritiam, omni supplicio iudicabant dignos, quod Catholicorum exercitus ad recuperandum Terram Sanctam proficiscentes, calce in farinam mixta, extinguēbant, quod vice iam frequenti fidei catholicae professionem, in generalibus Conciliis solenniter factam, Latinis illudendo abnegabant...* In quorum pectoribus tanta invaluerat ignavia atque avaritia, ut neque minimum quidem ex auro, argentoque, quo abundabant, volebant impendere ad suae urbis tutelam, ut praedam Turcis opulentiores relinquerent.

En 1517 le savant polonais Mathias Miechowita (1457—1523) a publié son œuvre, intitulée *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Euro-*

³⁰⁴ Sur Lucas Notaras v. quelques indications chez Schlumberger, *Le siège*, 230, 231, 311, 314—315, etc. — ПСРЛ VI, 180, s. a. 6961 (cf. ici n. 233). V. encore Unbegaun, op. cit., 35 sqq. — H. Evert-Kappesowa, *La tiare ou le turban*. Byzantinoslavica XIV (1953) 245 sqq. — Gy. Moravcsik, Byz. Zeitschr. XLIV (1951) 434. — Милетич, op. cit., 412 sqq.

piana et de contentis in eis.³⁰⁵ Bien que publié au début du XVI^e siècle, ce livre reflète en réalité les sentiments, les pensées et les observations d'un auteur qui a vécu plutôt au XV^e siècle, et qui fut contemporain de plusieurs événements importants de la conquête turque. Miechowita a exposé dans son livre la généalogie des sultans turcs et l'histoire de leur conquête, en y ajoutant d'autres indications très intéressantes. L'intérêt qu'il porte aux Turcs trahit quelquefois le savant tout à fait impartial qui s'occupe des mœurs, de la langue et de la stratégie des Turcs, afin d'établir leur origine ethnique. Utilisant une citation empruntée au prophète Jérémias (I, 14), l'auteur du *Tractatus* caractérise le règne turc de la façon suivante: *Ab aquilone pandetur omne malum super universam terram*.³⁰⁶ Quand Miechowita parle de la conquête de la Thrace par Mourad I^{er}, il nous dit qu'elle fut rendue possible grâce aux luttes intestines de l'Empire byzantin. Sans connaître exactement les faits historiques, l'auteur a essayé tout de même d'en faire une analyse: *Hic Graecis dissentientibus, et imperatore Trapezuntino et Constantino de imperio certantibus, in adiutorium per Trapasuntinum imperatorem precio evocatus et in Traciam per Hellespontum traiectus, vafer et astutus eventum belli prorogavit atque protraxit, donec Graecis viribus et divitiis fractis et enervatis occasione habita in eos arma vertit et Traciam occupavit*...³⁰⁷ Il faut convenir que, par ce jugement, l'auteur polonais s'est approché de la vérité sur les événements qui se sont déroulés autour de la conquête turque. En parlant de l'activité de Bajazet I^{er}, l'historien polonais ignorait, semble-t-il, que c'était précisément ce sultan qui avait conquis les territoires bulgares.³⁰⁸ On sent, dans le récit sur la victoire de Timour Lenk dans la bataille d'Ancara, une joie à peine dissimulée. C'était, d'après lui, un événement qui s'est produit par la volonté divine. (*Deo disponente*...),³⁰⁹ évidemment pour arrêter son élan et empêcher la conquête d'autres territoires chrétiens. Il est intéressant de noter que le récit de l'expédition du roi Sigismond en 1396, contre les Turcs, a été fait dans l'esprit d'impartialité complète, comportant presque un reproche envers le roi — chef des Croisés.³¹⁰

En mentionnant le nom du sultan Mahomet I^{er}, l'auteur polonais s'est contenté de dire que ce sultan avait su élargir les frontières de son Empire.³¹¹ Quelques indications ont trait aux conquêtes du sultan Mourad II.³¹² C'est avec un sentiment de douleur que Miechowita a narré

³⁰⁵ V. l'édition, avec les indications biographiques et bibliographiques: Матвей Меховский, *Трактат о двух Сарматиях*. Введение, перевод и комментарии С. А. Аннинского. Москва-Ленинград, 1936.

³⁰⁶ Меховский, *op. cit.*, 165.

³⁰⁷ Меховский, *op. cit.*, 165—166.

³⁰⁸ Меховский, *op. cit.*, 166; 87.

³⁰⁹ Меховский, *op. cit.*, 166.

³¹⁰ Меховский, *op. cit.*, 166; 87.

³¹¹ Меховский, *op. cit.*, 166.

³¹² Меховский, *op. cit.*, 166.

les événements touchant l'expédition de Vladislav III Varnenčik,³¹³ en 1444. Au début, nous dit-il, le roi avait eu des succès, mais ensuite le retrait des guerriers hongrois contribua à l'affaiblir et décida le sort de la bataille. L'auteur ne dit que quelques mots sur la prise de Constantinople par les Turcs.³¹⁴ N'étant pas bien informé sur la chronologie de la conquête de la Bulgarie et de la Serbie, l'historien polonais rappelle que celle-ci a eu lieu à l'époque de Mahomet II.³¹⁵ Miechowita nous parle, à la fin, brièvement, de l'ancienne capitale byzantine, devenue capitale de l'Empire turc. Ici il n'a pas pu contenir son indignation envers le sultan Mahomet II, qui avait commis le sacrilège de transformer l'Eglise de S^{te} Sophie en mosquée turque.³¹⁶ Dans un autre passage de son œuvre, l'auteur polonais reproche aux sultans turcs d'avoir procédé à de grands déplacements de populations dans les territoires conquis.³¹⁷ Malgré leur caractère compilatif, tous ces renseignements de Miechowita sont fort intéressants. Les Slaves Occidentaux — en occurrence les Polonais — étaient loin des territoires qui avaient subi le sort malheureux d'être occupés par les Turcs. Le danger turc était pour ces derniers assez lointain. C'est pour cette raison que les Slaves Occidentaux étaient en mesure de juger d'une façon différente — avec une plus grande impartialité et presque sans parti-pris — les actions des Turcs et de leur personnages les plus éminents. Les faits cependant étaient tels que même ces observateurs lointains et objectifs ne pouvaient s'abstenir de faire certains reproches ou d'exprimer leur indignation. Le grand et glorieux Empire était en cause, avec la foi chrétienne et le sort de quelques peuples slaves qui habitaient dans les terres balkaniques.

Nous possédons de cette époque un autre monument littéraire qui devrait être mentionné ici. Il s'agit de l'ouvrage connu généralement sous le nom de *Mémoires du Janissaire* qui présente cette particularité d'appartenir à la fois aux littératures serbe, polonaise et tchèque du XV^e et du XVI^e siècles. C'est une œuvre extrêmement intéressante par son contenu et par la personne de son auteur³¹⁸ — Michel Konstantinov, d'origine serbe.

³¹³ Меховский, op. cit., 166; 87.

³¹⁴ Меховский, op. cit., 166.

³¹⁵ Меховский, op. cit., 166—167.

³¹⁶ Меховский, op. cit., 168.

³¹⁷ Меховский, op. cit., 192; 258—259.

³¹⁸ Voir l'édition du texte: *Pamiętniki Janczara czyli Kronika turecka Konstantego z Ostrowicy napisana między r. 1496 a 1501*. Wydał Jan Łoś. W Krakowie, 1912 (Biblioteka Pisarzy polskich, 63). — V. aussi la version serbe: *Михаила Константиновића, србина из Острвица. Историја или летописи турски, списани око године 1490*. Превео и с објасњавајућим уводом издао др. Јанко Шафарик. Гласник Српског ученог друштва I (XVIII) (1865) 25—188. — V. l'étude déjà ancienne, mais toujours intéressante, de J. J(iřeček), *Paměti turecké Mich. Konstantinoviče z Ostrovice* (dans: J. a H. J(iřeček, *Rozprawy z oboru historie, filologie a literatury* I. Vídeň, 1860, 1—9). — Cf. aussi K. J(iřeček, *История Болгар*. Одесса, 1878, 472, 578. — J(iřeček—Радонић, op. cit., IV, 1923, 59, 94. — Ржига, И. С. *Пересветов и западная культурно-историческая среда*, 177 sqq., qui cherche à établir une certaine influence de la part

Né vers 1430, dans la ville serbe d'Ostrovica, Michel Konstantinov faisait partie du corps expéditionnaire envoyé en 1453 par le despote serbe George Branković (1427—1456), à la requête du sultan Mohammed II présentée sous le faux prétexte de faire la guerre dans l'Asie Mineure.³¹⁹ Ce corps expéditionnaire, arrivé dans le territoire byzantin, prit part aux actions turques contre la capitale de l'Empire au printemps de 1453. Revenu dans sa terre natale, Michel Konstantinov se trouvait dans la ville serbe de Novo Brdo lorsque celle-ci fut occupée, au mois de Juin 1455, par le sultan Mahomet II.³²⁰ Fait prisonnier par les Turcs, en même temps que ses deux frères, Michel fut envoyé en Asie Mineure et obligé d'entrer par suite dans le corps des janissaires turcs. Michel d'Ostrovica participa à presque toutes les expéditions turques pendant les années suivantes.³²¹ Désigné, en 1463, par les Turcs, comme commandant de la ville de Zvejač en Bosnie, Michel d'Ostrovica accueillit avec joie l'armée de Mathias I Corvin qui avait délivré, pendant cette même année, une partie de la Bosnie de la domination turque.³²² Ainsi, le janissaire converti malgré lui à l'Islam, retourna parmi les Chrétiens. Il passa le reste de sa vie en Hongrie, en Bohême et en Moravie, pour s'établir finalement en Pologne, où, peu de temps après 1490, selon toute probabilité, il écrivait ses mémoires, devenus célèbres plus tard. Composés originellement en polonais, ces mémoires ont été traduits ensuite en tchèque et publiés.³²³ Ecrits d'après des souvenirs et des observations personnelles, complétés par quelques renseignements puisés dans les livres, les *Mémoires du Janissaire* doivent être considérés comme une des œuvres les plus importantes de la littérature slave de cette époque, qui mérite une étude monographique.³²⁴ Les *Mémoires du Janissaire*,

de Michel Konstantinović sur Peresvetov. — D'après Br. Cirić: Pam. lit. XLIII, 1—2 (195?) 140—170 (inaccessible pour moi), les *Mémoires d'un Janissaire* auraient été composés à la cour de George, fils de Vuk Grgurović, centre d'« irrédentisme » serbe établi dans le Sud du royaume de Hongrie: cf. Cl. Backvis: Rev. Etudes Slav. XXX (1952) 250. L'auteur en prépare une édition nouvelle. A la liste des manuscrits avec le texte de la Chronique, mentionnés par J. Loš, *Pamjetniki Janczara*, XI—XXXI, il faudrait ajouter aussi l'indication fournie par Л. Стојановић, *Каталог рукописа и старих штампаних књига. Збирка Српске краљевске академије*, Београд, 1901, 225: *Historia neb chronyka Turecká od nějakého Raca neb Bosňáka jménem Michala Konstantina z Ostrovice, někdy Turkův zajatého a mezi Genčaaře daného věrně a pravě sepsaná*.

³¹⁹ Cf. Jireček-Radonić, op. cit., II, 160.

³²⁰ Jиречек—Радонић, op. cit., II, 164.

³²¹ Šafařík, op. cit., 32 sqq.

³²² Šafařík, op. cit., 38—39. — Jireček-Radonić, op. cit., II, 177—178.

³²³ V. les indications chez Loš, op. cit., IX sqq., XXXI sqq.

³²⁴ Il aurait été intéressant de confronter les témoignages de Michel d'Ostrovica avec ce que l'on trouve, par exemple, dans la description de l'Italien Ubertino Pusculo, qui a eu presque le même destin. Sur U. Pusculo v. indications chez Paulová, op. cit., 210 et n. 211. — Gy. Moravcsik, *Ungarischbyzantinische Beziehungen zur Zeit des Falles von Byzanz*. Acta antiqua II, 3—4 (1954) 352—353 et 352, n. 7. — Породин, op. cit., 232—234.

qui représentent un des plus anciens textes originaux de la littérature polonaise, en langue polonaise, peuvent être comparés, sous plusieurs rapports, à la *Relation* vieille-russe de la prise de Constantinople. Ces deux auteurs nous ont laissé, presque à la même époque, des textes relatifs aux Turcs d'une importance toute particulière. Tandis que l'auteur de la *Relation* a brossé un seul détail du grand tableau des conquêtes turques aux XV^e siècle — la prise de la capitale byzantine, — Michel d'Ostrovica fait une description beaucoup plus vaste et riche portant sur toute l'histoire turque pendant près de deux siècles et demi.³²⁵ Il y a, dans ces *Mémoires*, une partie historique qui comprend des informations sur l'histoire turque depuis une époque très lointaine jusqu'à la fin du XV^e siècle. Dans les premiers chapitres, Michel d'Ostrovica nous parle de l'origine des Turcs, de l'histoire de Mahomet et de sa doctrine religieuse, pour passer ensuite à l'histoire des Turcs depuis le temps d'Othoman et de ses successeurs.³²⁶ L'exposé devient beaucoup plus détaillé et sûr quand l'auteur relate des événements qui lui sont plus proches et sur lesquels il est mieux informé. Ainsi, il nous donne des détails intéressants, voire inconnus, sur les rapports byzantino-turcs au milieu du XIV^e siècle.³²⁷ sur la situation de la Serbie à cette époque,³²⁸ sur la conquête turque dans la Péninsule Balkanique,³²⁹ sur la bataille de Ćirmen,³³⁰ sur la conquête de la Bulgarie,³³¹ sur la bataille de Kosovo,³³² sur la bataille de Nikopol³³³ et sur la bataille d'Ancara.³³⁴ Pour l'histoire du siècle suivant, Michel d'Ostrovica nous informe sur l'expédition turque, au temps de Mourad II, contre les terres serbes,³³⁵ sur les expéditions du roi Vladislav III Varnenčik.³³⁶ Contemporain et observateur personnel de l'époque, l'auteur des *Mémoires* nous renseigne sur les événements de cette époque avec une compétence singulière. Après avoir esquissé en quelques lignes le portrait du sultan Mahomet II,³³⁷ Michel Konstantinov décrit brièvement la chute de la capitale byzantine³³⁸ Il parle ensuite des expéditions turques, auxquelles il avait pris part.³³⁹ Les derniers cha-

³²⁵ Cf. W. Philipp: *Jahrbücher f. Geschichte Osteuropas* I (1936) 276. V. ici n. 66.

³²⁶ *Pamiętniki Janczara*, 4—31 = *Историја*, 46—70.

³²⁷ *Pamiętniki Janczara*, 31—33 = *Историја*, 70—71.

³²⁸ *Pamiętniki Janczara*, 33 sqq. = *Историја*, 72 sqq.

³²⁹ *Pamiętniki Janczara*, 34 sqq. = *Историја*, 73 sqq.

³³⁰ *Pamiętniki Janczara*, 37—38 = *Историја*, 75—76.

³³¹ *Pamiętniki Janczara*, 38: A tak dobywszy Drenopolim, wszystkie ziemie Bułgarską osiadł (PAL bez wszej przekazy, ale tamto wżdam jedno książę zostało) = *Историја*, 76.

³³² *Pamiętniki Janczara*, 39—42 = *Историја*, 77—79.

³³³ *Pamiętniki Janczara*, 42—43 = *Историја*, 79—82.

³³⁴ *Pamiętniki Janczara*, 43—50 = *Историја*, 82—88.

³³⁵ *Pamiętniki Janczara*, 50—52 = *Историја*, 89—91.

³³⁶ *Pamiętniki Janczara*, 52—55, 59—68 = *Историја*, 91—95, 99—108.

³³⁷ *Pamiętniki Janczara*, 68—69 = *Историја*, 108—109.

³³⁸ *Pamiętniki Janczara*, 70—76 = *Историја*, 109—114.

³³⁹ *Pamiętniki Janczara*, 76—115 = *Историја*, 114—149.

pitres contiennent des renseignements sur l'organisation de l'Etat turc, sur les mœurs turques, la puissance turque, les revenus des sultans, leurs habitudes, etc.³⁴⁰

Au cours de leurs conquêtes dans les territoires balkaniques, les Turcs avaient incorporé dans leurs rangs un nombre immense de chrétiens, et la puissance ottomane, pendant tous les siècles suivants, a été en bonne partie basée sur ces forces militaires et fiscales. La machine étatique et militaire turque était si bien organisée que peu de fils de la population chrétienne et hétérogène, subjuguée par les Turcs, eurent la possibilité d'échapper à ses griffes. Michel d'Ostrovica est une des rares victimes de la domination turque qui réussit, après avoir passé plusieurs années dans l'armée turque, à s'évader et à retourner parmi les Chrétiens. Ayant abjuré la foi chrétienne et obligé de combattre, plus d'une fois, aux côtés des Turcs contre les Chrétiens, il est resté cependant fidèlement attaché à sa foi de chrétien, à ses compatriotes et, par cela même, à tous les adversaires de l'Islamisme. Tout son exposé nous en fournit des preuves éloquentes. En parlant des conquêtes turques ou des expéditions auxquelles il participa en personne, Michel Konstantinov appréciait objectivement les causes des victoires turques et des défaites des Chrétiens. La force des ennemis n'était pas, selon lui, invincible, ni si grande qu'elle paraissait. La puissance des conquérants résidait dans l'impuissance des Chrétiens de s'organiser et d'opposer une résistance commune, pour vaincre les machinations des ennemis. Cette idée a été soulignée à plusieurs endroits de l'exposé de Michel d'Ostrovica. Ainsi, en parlant de la bataille de Kosovo,³⁴¹ il en explique l'issue malheureuse non par la supériorité des Turcs, mais comme une conséquence de la déloyauté et de la négligence de certains guerriers serbes. L'auteur considère que cette même déloyauté a été la cause de la perte de l'armée serbe dans la bataille de Ćirmen.³⁴² En narrant la bataille de Nikopol,³⁴³ Michel nous dit que les Croisés ont, au début, combattu avec succès, mais ont été obligés plus tard de céder devant des ennemis plus nombreux. Le sultan Mourad II, selon Michel d'Ostrovica, a pu conquérir les terres serbes uniquement grâce à une ruse stratégique et sous la dissimulation d'un faux traité de paix avec les Serbes.³⁴⁴ Le même stratagème a été employé par Mahomet II envers les Byzantins, pour conquérir la ville de Constantinople.³⁴⁵ L'auteur serbe nous assure que le sultan turc

³⁴⁰ *Pamiętniki Janczara*, 122—164 = *Историја*, 154—186.

³⁴¹ *Pamiętniki Janczara*, 42: A tak się ten nieszczeniwy boj dokonał prze niewiarę złych ludzi. Cesarz Urosz a książdz Łazarz, dwa pany, wiernie bojując o wiarę krześcijańską... od poganow (zamordowani, z tego świata) zeszl = *Историја*, 79.

³⁴² *Pamiętniki Janczara*, 37—38 = *Историја*, 75—76.

³⁴³ *Pamiętniki Janczara*, 42—43 = *Историја*, 79—82.

³⁴⁴ *Pamiętniki Janczara*, 50—52 = *Историја*, 89—91.

³⁴⁵ *Pamiętniki Janczara*, 70—82: Jako Cesarz Machomet okłamał Cesarza Greciego = *Историја*, 109—114.

n'aurait pas conquis la capitale de l'Empire par ses propres moyens, sans la perfidie et la déloyauté de certains Byzantins.³⁴⁶ Il estime que la capitale byzantine a été prise par les Turcs grâce à l'injustice et au manque de loyauté que les envahisseurs avaient manifesté envers les Byzantins, au mépris du traité conclu avec ces derniers. Les Turcs employèrent les mêmes ruses envers les dominations byzantines de Morée.³⁴⁷ Michel d'Ostrovica a quelquefois souligné la perfidie et la déloyauté comme des traits caractéristiques des conquérants à l'époque de leur invasion dans les territoires balkaniques.³⁴⁸ Il y avait, à son avis, au fond de la doctrine islamique, une haine contre les Chrétiens, qui a trouvé son expression dans les prières adressées à Dieu par les Musulmans.³⁴⁹ En même temps Michel Konstantinov accuse les Chrétiens de dissensions réciproques: ce sont, d'après lui, ces dissensions éternelles qui assurent aux conquérants les plus grands avantages.³⁵⁰ Cette idée maîtresse, que l'on découvre chez plusieurs auteurs du

³⁴⁶ *Pamiętniki Janczara*, 74: Stambuł jest ci miasto wielkie, mając mury czyste, mięszsze a wysokie i wieże gęste, którego by był Cesarz Turecki nie dobył, by nie przez nieślachetną zdradę... = *Исторыя*, 113.

³⁴⁷ *Pamiętniki Janczara*, 88—93: Jako Machomet okłamał Despota Dymitra Morejskiego albo Achajskiego za przemierzem = *Исторыя*, 124—127.

³⁴⁸ *Pamiętniki Janczara*, 24—26: O sprawiedliwości tureckiej (i też o ich niewierności a chytrości); 50—52; 68—69: Machomet Cesarz potem po Moracie, po ojcu swem, szczególnie panował. A był barzo chytry i też za przemierzem kogo mógł okłamać; a o wiarę mało stał, a gdy go kto z tego karał, wnet pierzchnął (od niego) jako szalony..., 70—76; 75: Takci Konstantynopolim dobyto, przez nieślachetną niewiarę a fałszne przemirze poganskie; 116—117 = *Исторыя*, 65—66, 89—91, 108—109, 109—114, 150.

³⁴⁹ *Pamiętniki Janczara*, 12—13: Wiara Machometowa jest nade wszystkie ine; modlcie się za wszystkie dusze i za te, które przeciw Kaurom (v. l. Gaurum) boją. A gdy je oglądacie zasię swoim jadąc, czyńcie im cześć o pokój, ręce ni nogi całując. Będziecie wszyscy ucześnicy tej wojny a Machometowi się zachowacie. Boć Bog wszechmogący dał jest nam szablę, abyśmy się bronili a Kaury tępili...; 14, 17 sqq.; 20: Modlcie się za maciory, za ojce swe i za te, którzy boją przeciwko Gaurom, a chwalcie Boga... = *Исторыя*, 55, 56 sqq., 60.

³⁵⁰ *Pamiętniki Janczara*, 17: Bubromanlar, warujcie się tego pilnie, a nie czyńcie zawiści między sobą, jako Gaury czynią, abociem im słusze. Gaurowie jeden drugiemu nie dobrego nie sprzyjają: brat bratu, przyjaciel przyjacielowi pokradnie, jeden drugiego zdradzi, mniemając, aby mu Bog pomógł; przeda za pieniądze swego bliźniego, pije wino a je chleb, a wesół na to jest, żrze mięso swoje a krew swą, fałac się iż się mu dobrze wiodło... (Cf. H. Krebs, *Bokmit* = *Mohammed*, Archiv f. slav. Phil. XXXIV (1913) 629—630); 46—47; 85—86: ...Baczież tedy, iż gdy Chześcjanie między sobą walkę wiodą, wszystko mierzono przed panem B(ogiem) i przed wszystkimi świętymi i przed ludźmi. A wiedźcie, iż ci Pogan i śmieli a mężni nie sami od siebie, ale dla niesworności naszej a nkszej niempuśści (i spólną nieprzyjaźnią) zwycięstwa jem czyniem, 86: ...iż taka niesworność jest między Chześcjan...; 117 sqq. = *Исторыя*, 58, 84 sqq.; 121 sqq.; 151 sqq. Il est intéressant à mentionner ici l'explication proposée par l'auteur de la Chronique à propos de la défaite du roi Vladislav III Varnenék, en 1444; v. *Pamiętniki Janczara*, 52—65 = *Исторыя*, 91—105. D'après l'auteur, le roi avait conclu un traité de paix pour la durée de sept ans avec les Turcs, mais il ne crut pas nécessaire de l'observer, et cette déloyauté fut la cause de son insuccès dans la guerre. Cf. encore

XV^e siècle, a été exprimée d'une façon particulièrement claire dans les *Mémoires du janissaire*. L'auteur serbe avait écrit son œuvre dans un but bien déterminé: aider les peuples chrétiens dans leur lutte contre les envahisseurs. Il était persuadé que la puissance ottomane s'agrandissait de plus en plus, mais croyait aussi que la lutte contre elle était possible. Le janissaire lui-même avait pris part à quelques essais de révolte contre les Turcs.³⁵¹ Il avait cherché plus d'une fois à aider, autant qu'il lui était possible, les Chrétiens dans leur lutte contre les conquérants.³⁵² Il était nécessaire cependant de procéder à une lutte bien organisée. Il voyait comme protagonistes principaux dans cette lutte la Hongrie et la Pologne — bien entendu avec le concours des Chrétiens des pays sous la domination des Turcs.³⁵³ Il avait écrit ses mémoires précisément pour faire connaître aux Chrétiens l'histoire, les mœurs et les coutumes des Turcs, ainsi que leur force et stratégie, afin de mettre ces peuples en mesure de lutter avec succès contre eux.³⁵⁴ En interrompant son exposé en quelques endroits, Michel d'Ostrovica donne des conseils aux Chrétiens sur la manière la plus adéquate de faire la guerre aux Turcs, ou cherche à expliquer les fautes stratégiques des Chrétiens dans les guerres contre les envahisseurs.³⁵⁵ Dans ce sens, les Mémoires du janis-

Pamiętniki Janczara, 65—68 = *Историја*, 105—108, de l'expédition en 1448 (sur cette expédition cf. les indications chez Moravcsik, *Ungarisch-byzantinische Beziehungen*, 351 et n. 8). V. aussi les observations critiques d'Ostrogorsky, *Geschichte*, 449 sqq., 449 n. 1.

³⁵¹ *Pamiętniki Janczara*, 78 sqq. = *Историја*, 116 sqq.

³⁵² *Pamiętniki Janczara*, 110 sq. = *Историја*, 145 sqq.

³⁵³ *Pamiętniki Janczara*, 163—164: O jednocie Krolow polskich z Węgierskiem... A inej drogi slusniejszej k temu nimasz, jedno bracka zgoda a jednota i miłość wszystkich Chrześcijanow, aby od pogańskiej ręki byli wyzwoleni... A także między Chrześcijany walka była a Poganowie swą moc mnożyli, abociem pod zasłoną wiary ku mnogim złem rzeczom takomstwo Chrześcijany przywodzi i prozna chwala = *Историја*, 183—186.

³⁵⁴ *Pamiętniki Janczara*, 174—175: Psal sem tuto dosti ssiroce s pomocą Bożij o mnohých y rozličných w'ecch, a gesst'e bych s Bożij pomocą ch't'el Kráľowské Welebnosti slusnú y dobrú zpráwu dáti, že by mohl nad Cýsařem Tureckým swit'ezyti a skrze to m'elby od pána Boha wsemohúcyho odpłatu w'ečnú y ode wsseho Křestanstwa čest a chwalu od wýchodu až do západu slunce weliké y slawné gméno. Tak by řečeno bylo, že tito Kráľové z milosti samého Boha possli a welikým gménem nad gméno Alexandra Welikého sau obdařeni, také by křestánská žalost y zámutek w radost a weselé, pohanská pak radost a weyskanij w zámutek y w žalost se obrátila = *Историја*, 185—186, cf. 45.

³⁵⁵ *Pamiętniki Janczara*, 135—141, 141—146 = *Историја*, 163—166, 166—172. Sans prétendre aucunement avoir étudié tous les matériaux concernant l'histoire de l'invasion turque et son reflet dans la littérature slave contemporaine, je voudrais ajouter ci-après quelques indications bibliographiques supplémentaires. Ainsi sur l'expédition de 1444 (cf. Dujčev, *La conquête turque*, 42 n. 138) v. encore: J. Dąbrowski, *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*. *Rev. Etudes Slav.* X (1930) 57—75. — L. Fekete, *Das Fethnâme über die Schlacht bei Varna*. *Byzantinoslavica* XIV (1953) 258—270. — V. aussi la brochure: Я. Домбовски, *Освободительные походы на крал Владислав Варненчик*. София, 1935. — Sur l'histoire de l'invasion turque en général v. maintenant chez Ostrogorsky, *Geschichte*, 424—455, avec les indications des sources et de la bibliographie. — Cf. aussi VI. Skarić, *L'attitude des peuples balkaniques à l'égard des Turcs*. *Rev. Intern. Etudes balkaniques* I (1934)

saire constituent déjà un appel sincère et puissant pour la lutte contre les Turcs, plus encore qu'une narration impartielle et objective. C'est peut-être un des premiers et plus ardents appels à la libération des peuples subjugués par les Turcs.

L'étude de la littérature slave contemporaine à la conquête turque dans la Péninsule Balkanique pourrait former l'objet de toute une monographie spéciale. Il faudrait, dans ce cas, étudier en détail et au fond tous les textes littéraires qui nous sont restés du XIV^e et du XV^e siècle — un travail énorme, particulièrement à cause de l'inaccessibilité d'un grand nombre de textes ainsi que de monographies spéciales. En nous limitant plutôt à un nombre restreint de monuments littéraires, il serait possible cependant de nous former une idée des reflets de la conquête turque au XIV^e et au XV^e siècles dans la littérature slave contemporaine de ces événements. Les œuvres littéraires d'origine slave qui nous informent sur l'histoire de l'invasion turque aux XIV^e et XV^e siècles, peuvent égaler par leur nombre les écrits byzantins relatifs aux mêmes événements. Les auteurs byzantins sont, en témoins oculaires, mieux informés sur ces événements que tous les autres. En plusieurs cas cependant, les témoignages des auteurs slaves — parfois

573—584, où l'on trouve des renseignements sur l'histoire du XV^e siècle. — D'autres indications, avec une riche bibliographie, ont été données dans l'étude de J. Macúrek, *Турецкая опасность и Средняя Европа накануне и во время падения Константинополя*. Byzantinoslavica XIV (1953) 130—157. — V. encore: М. В. Левченко, *Завоевание турками Константинополя в 1453 г. и исторические последствия этого события*. Виз. врем. VII (1953) 3—8. — Н. С. Достян, *Борьба южнославянских народов против турецкой агрессии в XIV—XV вв.* Ibid., 32—49. — З. В. Удальцова, *Предательская политика феодальной знати Византии в период турецкого завоевания*. Ibid., 93—121. — З. В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке*. Вопросы Истории (1953) № 7, 102—120; cf. B. Zástěrová, Byzantinoslavica XV (1954) 236—241. — R. Guiland, *Les appels de Constantin XI Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452—1453)*. Byzantinoslavica XIV (1953) 226—244; cf. encore Byz. Zeitschr. XLVI (1953) 465. — M. Turková, *Le siège de Constantinople d'après le Seyāhatnâme d'Evliyâ Çelebi*. Byzantinoslavica XIV (1953) 1—13. — M. Šesan, *La chute de Constantinople et les peuples orthodoxes*. Ibid., 271—282. — Sur la poésie populaire relative à Krali Marko, j'aurai mentionné encore au moins l'étude de A. И. Яцимирский, *Неизвестные песни о Марке-Кравеиче*. Изв. отд. русск. яз. и слов. IX, 4 (1904) 203—229; cf. les autres indications bibliographiques chez Dujčev, op. cit., 15 n. 2. Il m'est inaccessible l'étude de G. A. Megas, *La prise de Constantinople dans la poésie et la tradition populaire grecques. 1453—1953. Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople*. = L'Hellénisme contemp., sér. II, 7^e année, fasc. hors série (Athènes, 1953) 125—133. — Sur la prière de Démétrius Cantacuzène (v. chez Dujčev, op. cit., 45 sqq.), cf. maintenant: Б. Ангелов, *Няколко нови вести за книжовното дело на Димитър Кантакюзин*. Изв. на Инст. за бълг. лит. II (1954) 249—262. — La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 a été représentée dans quelques miniatures slaves et fresques roumaines. Voir: A. В. Арциховский, *Древнерусские миниатюры как исторический источник*. Москва, 1944, 51, 59, 63, 70, 71, 80. — Гудзий, *Хрестоматия по древней русской литературе XI—XVII веков*, 212. — D'autres indications v. chez V. Grecu, Byzantinoslavica XIV (1953) 55 n. 1. — Cf. enfin N. I. Șerbănescu, *Impresurarea Țurigradului în zugrăveala bisericilor noastre*. Orto-doxia III (1953) 438—463; M. Ș(esan), Byzantinoslavica XV, 1 (1954) 165.

presqu'inconnus ou même anonymes — représentent un apport extrêmement précieux, parce qu'ils complètent et enrichissent nos connaissances puisées aux sources byzantines ou étrangères. Les Slaves du Sud avaient souffert de la conquête au même degré que leurs voisins méridionaux, et, pour cette raison, ils nous ont laissé un nombre particulièrement grand de témoignages. Il faut considérer les écrits des auteurs slaves comme des sources essentielles et quelque fois même presque primordiales pour l'étude de certains faits historiques. Dans les écrits des auteurs slaves l'on trouve toutefois quelque chose de plus qu'un simple enregistrement des faits : c'est le reflet immédiat et sincère de ces événements tragiques qui devaient déterminer, pendant plusieurs siècles, l'avenir des peuples slaves de la Péninsule Balkanique. Il n'est pas difficile de deviner quels devaient être les sentiments qui animaient les peuples balkaniques et qui ont trouvé leur expression directe dans la production littéraire de ces peuples au cours des XIV^e et XV^e siècles. Ce sont les sentiments envers un conquérant asiatique, ne reculant devant aucun moyen pour vaincre la résistance des peuples qui combattaient pour leur indépendance, et plus tard, ayant établi sur eux son pouvoir, étouffant impitoyablement, au cours des siècles, tout élan de ces peuples vers la liberté nationale.

UN BASILEUS IGNORÉ—CONSTANTIN DOUCAS (V. 1074—1094)*

ABREVIATIONS

Al. = Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, dans la Coll. byz. G. Budé, 3 vol. Paris, Belles Lettres, 1937—1946.

Attal. = Michel d'Attalie, *Histoire*, éd. Bekker, dans le Corpus script. hist. byz. Bonn, 1883.

Br. = Nicéphore Bryenne, *Histoire*, dans Migne, P. G., t. CXXXVII.

Il conviendrait peut-être de reviser la liste des basileus de Byzance et de faire une place au jeune Constantin Doucas, empereur au règne éphémère, mais qui, de droit comme de fait, régna avec Alexis I^{er} Comnène après le coup d'état de 1081. C'est ce que nous allons essayer d'éclaircir en rassemblant ce que nous savons de ce prince porphyrogénète. Ce faisant, nous évoquerons un de ces drames de palais qui jalonnent l'histoire byzantine et qui se déroulent en pleine crise dynastique.

La famille impériale des Doucas était parvenue de fraîche date au pouvoir quand, à l'abdication d'Isaac Comnène après deux ans de règne (1057—1059), on choisit pour lui succéder sur le trône Constantin X Doucas (1059—1067). Celui-ci était de l'aristocratie urbaine et avait partie liée avec les fonctionnaires impériaux. Il mourut au bout de huit ans et sa veuve, Eudocie, fut désignée comme régente en attendant la majorité de son aîné, qui allait devenir l'autocrator Michel VII (1067—1078). Mais, parce qu'elle se sentait dépassée par les événements dans un pays en pleine effervescence, aussi bien dans les territoires d'Europe que dans ceux d'Asie, elle se remaria et épousa, en l'associant au trône, Romain Diogène (1068—1071), un général à poigne qui rétablit la situation et lui donna des fils.

Le nouveau venu était ambitieux et ne tarda pas à songer plus à sa descendance qu'à celle des Doucas. Aussi, poussé par ses partisans et en particulier par son oncle, le César Jean, un homme politique qui revêtit un moment le froc monastique pour échapper au pire,¹ le jeune basileus Michel VII profita d'une défaite de son beau-père pour le laisser aveugler et pour régner seul désormais. Chassé à son tour par un soulèvement militaire, il fut simplement cloîtré par son vainqueur, le général Nicéphore Botaniatès (1078—1081).² Celui-ci se remaria avec la femme de sa victime, qui avait un fils en bas âge, Constantin.

Ce dernier était donc le fils d'un ex-basileus devenu moine par force,

* Une partie de cet article a paru dans le Bulletin de l'Association Guillaume Budé (Juin 1954), sous le titre: *A Byzance: l'Aiglon avant l'Aiglon*.

¹ Voir B. Leib, *Jean Doucas, César et moine*. Anal. Bolland. LXVIII (1950) 163—180.

² Al., I, 12, 6; Br., II, 18.

bientôt sacré archevêque d'Ephèse, et d'une basilissa, Marie d'Alanie, qui avait épousé en secondes noces l'usurpateur.³ Il était le neveu par alliance des Diogène, dont le père, Romain, avait été pratiquement supplicié par son père à lui, l'ex-basileus Michel. Maintenant régnait un intrus, Nicéphore Botaniatès, qui avait à redouter comme prétendants au trône le jeune fils de Michel VII, notre Constantin, et les fils de Romain Diogène, tous ayant derrière eux des partisans ou des agitateurs qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour faire un nouveau coup d'état. La situation de l'Empire byzantin se trouvait en effet de plus en plus précaire à l'intérieur, tandis qu'au dehors les barbares envahisseurs menaçaient de toute part, en Asie Mineure comme sur les frontières d'Europe.

Constantin Doucas Porphyrogénète était né vers 1074 à Constantinople, la belle et grande capitale de l'empire, où il fait si bon vivre au dire des Byzantins, car elle est réputée pour ses saisons tempérées et son climat agréable.⁴ Michel Psellos nous a décrit, à la fin de sa *Chronographie*, le poupon tel qu'il lui apparaissait quand il le prenait dans ses bras : l'ancien précepteur du basileus Michel VII pouvait se permettre ces familiarités avec un nourrisson, même quand celui-ci avait déjà la tête ceinte du bandeau impérial. C'était à son avis un très beau bébé : la figure bien pleine, le regard calme et doux, les yeux bleu pâle, les cheveux blonds, les sourcils légèrement arqués vers les tempes, le nez busqué, les lèvres minces : bref, un petit ange, dont l'homme d'état est tout prêt à narrer les hauts faits plus tard. Pour le moment, il se contente de lui prédire un bel avenir s'il ressemble à son père.⁵ Hélas ! il ne pouvait faire de souhait plus fâcheux.

Cette naissance fut accueillie comme le salut par le basileus Michel VII, dont elle paraissait affermir le pouvoir. Cet empereur eût fait figure au XVIII^e siècle de prince éclairé. Juriste reconnu, car son père, l'empereur Constantin X Doucas, avait tenu à ce qu'il passât un examen de droit avant d'être associé à la couronne, ami des lettres, entouré dès son jeune âge d'esprits cultivés, tels que Constantin Likhoudès, Jean Xiphilin, Michel Psellos, il n'avait pas réalisé cependant que la force plus que l'esprit subjuguait les Byzantins. Malheureusement c'était un faible, qui se laissa dominer par l'intrigant Niképhoritzès ; celui-ci fit disgracier les hommes capables et éloigner Psellos. Tandis que le souverain abandonnait ainsi le pouvoir, l'objectif du gouvernement était de maintenir la paix à tout prix. Mais les grands féodaux de l'empire, qui étaient en même temps des chefs d'armée ou des chefs de bande, s'impatientsaient devant l'inertie de leur autocrator qui laissait les courtisans piller le trésor, et les Arabes violer

³ Br., III, 21—24 ; Al., I, 12, 6. Voir B. Leib, *Nicéphore III Botaniatès (1078—1081) et Marie d'Alanie*. Extrait des actes du VI^e Congrès international d'études byzantines. Paris, 1948, 129—140.

⁴ Théophylacte, *Traité sur l'éducation des princes* I, 3. Migne, P. G., 126.

⁵ Psellos, *Chronographie*, liv. VII : Michel VII, §§ XII et XIII, éd. Renaud, dans la Coll. byz. G. Budé, 2 vol. Paris, Belles Lettres, II, 178—179.

les frontières. Les barbares de toute nationalité, envahisseurs ou mercenaires, se soulevaient et menaçaient. Parmi eux, les Normands, parce qu'ils étaient les plus redoutables, devaient être particulièrement ménagés.

Braves et bien commandés, ces guerriers pouvaient ébranler un empire. Leur duc, Robert Guiscard, était en train de conquérir sur Byzance les territoires qui restaient à celle-ci en Italie. Mais une alliance avec lui permettrait peut-être de calmer les Latins mercenaires d'Asie, de refouler les Turcs et de remettre au pas les Bryennes, les Basiliakès, les Botaniatès, des généraux grecs qui se révoltaient un peu partout. Cette alliance, il fallait la négocier au prix d'un mariage princier, que les Normands avaient d'abord refusé.⁶ Finalement, le petit Constantin Porphyrogénète, qui venait de naître, fut agréé comme fiancé d'Hélène, une fille de Robert Guiscard. Ainsi fut conclue l'affaire au grand scandale et à la honte de la cour byzantine dont Anne Comnène se fait l'interprète.⁷ Nous lisons dans le contrat,⁸ rédigé sous forme de chrysobulle signé par l'empereur et le patriarche, que le partenaire du basileus est, comme il va de soi, un homme illustre, de haute naissance, valeureux guerrier, sage, ami de la paix, et favorisé du succès. Le duc normand devra au basileus hommage et soutien; non seulement il se gardera de violer les frontières de l'empire, mais, en fidèle allié, il marchera contre ses ennemis au premier appel. Les amis de Byzance seront ses amis; les adversaires, ses adversaires: ainsi le garantit la foi jurée qui scelle cette alliance militaire et conjugale. L'accord engage également tous les descendants du Normand, comme le stipule un codicille.

La fille de Robert Guiscard est donc fiancée au poupon, héritier du trône, déjà César, Constantin Doucas. Elle sera choyée comme leur enfant par les basileis qui l'élèveront dans le cérémonial et le faste de leur cour, entourée des mêmes honneurs que son futur époux. Elle vivra luxueusement au palais, aura un entourage brillant et mènera une existence magnifique. Un des fils du Normand, au choix de ce dernier, va être honoré de la dignité de curopalate; d'autres titres avec pension seront encore attribués par le basileus. Le duc lui-même est promu nobilissime: seul, le César l'emporte sur lui en dignité. Le petit prince Constantin devait être acclamé avec sa jeune fiancée quand elle arriverait à Byzance se former aux belles manières et à l'étiquette. La basilissa Marie, originaire d'Alanie, elle-même de descendance royale,⁹ s'occuperait de sa future belle-fille.¹⁰ Mais ces fiançailles

⁶ Voir F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*. Paris, 1900, 61—62.

⁷ AL., I, 10, 2; 12, 4. Skylitzès, *Histoire*. P. G., 122, c. 449 D et 456 A. Geoffroi Malaterra, *Historia sicula*. P. L., 149, c. 1162. Voir B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance*. Paris, 1924, 172—174.

⁸ Resté inédit jusqu'à sa publication par P. Bezobrazov dans Журнал Министерства Народного Просвещения CCLXV (1889) 23—32.

⁹ Théoph., op. cit., I, 7.

¹⁰ Anne C., par un souci de dignité personnelle, note que Constantin avait été le fiancé pur et chaste d'Hélène: il avait dans les quatre ans quand il en fut séparé à la révolution de Botaniatès (AL, I, 12, 4).

in extremis, loin de sauver le règne, déchaînèrent sur l'Empire byzantin les plus grands malheurs.

Un des généraux révoltés qui commandait l'armée d'Orient, Nicéphore Botaniatès, emporta le trône en 1078, nous l'avons dit. Il devait être simplement, du reste, un empereur de transition. Il appartenait à l'une de ces riches familles de propriétaires soldats en Asie Mineure, féodalité puissante dans l'Empire byzantin. Comme son père et son grand-père, il avait suivi la carrière des armes et, dans sa jeunesse, adopté le parti de ce général Isaac Comnène, devenu basileus par coup d'état au milieu du XI^e siècle. Botaniatès fut pour ainsi dire plébiscité par le peuple, la noblesse et le clergé. Devant la veulerie de Michel VII, les derniers généraux fidèles, comme Alexis Comnène, le neveu de l'ex-basileus Isaac, se rallièrent au parti de leur collègue dans les armes. Botaniatès¹¹ fut proclamé basileus autocrator le 7 Janvier 1078 et intronisé à Constantinople le 24 Mars suivant, tandis que le souverain déchu cherchait un refuge parmi les moines de Stoudios.¹² Il résolut de se remarier : c'était le moyen, pensait-il, de légitimer par une alliance matrimoniale le pouvoir qu'il venait d'usurper. Les précédents ne manquaient pas dans l'histoire byzantine. La raison d'état limita son choix aux deux précédentes basilissae : Eudocie, la veuve de Constantin X Doucas d'abord, puis de Romain IV Diogène, à laquelle il avait failli être uni à la place de ce dernier, et Marie d'Alanie, l'épouse de Michel VII qui venait d'être déposé.¹³

Le César Jean Doucas, l'oncle du basileus détrôné, le grand homme politique des affaires byzantines dans la seconde partie du XI^e siècle, intervint. Sa fortune, comme celle de sa famille, était en jeu : il avait été la cause première de l'exil d'Eudocie.¹⁴ Si donc cette femme remontait sur le trône, il ne pouvait échapper à sa vengeance,¹⁵ et toute l'influence passerait des Doucas aux Diogènes, les fils du second lit.¹⁶ C'est pourquoi Eudocie devait être écartée, et la candidature de Marie d'Alanie favorisée, parce que celle-ci avait de Michel VII Doucas un fils, notre Constantin, âgé d'environ quatre

¹¹ Il devait avoir dans les soixante ans, puisqu'il était âgé de trente à trente cinq ans quand il commandait l'armée grecque contre les Petchénègues en 1053 (Attal., 39—43).

¹² Attal., 269—272. Br., III, 24.

¹³ Br., III, 25. Jean Skylitzès, *Chronique*, éd. Bonn, p. 738. Jean Zonaras, *Epitome*, XVIII, 19, éd. Bonn, p. 722 ou P. G., CXXV.

¹⁴ Avec ses enfants du second lit, les Diogènes. Enfermée dans un monastère, les cheveux coupés et habillée en moniale (Al., III, 2, 5; IX, 6, 1. Attal., 168—169).

¹⁵ Eudocie, nièce du patriarche Michel Cérulaire, jouissait d'une grande notoriété à Byzance. Elle adressa des messages à Nicéphore Botaniatès, alors à Damalis, avec ses vœux pour le succès du coup d'Etat qui avait pour but de détrôner Michel VII, son fils (Attal., 239. Al., III, 2, 5).

¹⁶ Dès qu'il fut basileus, Nicéphore Botaniatès rappela d'exil Eudocie et combla de faveur ses enfants du second lit. Il invita, la première, cette basilissa à se remarier avec lui, et elle fut tentée d'accepter aussitôt. (Attal., 304.)

ans; si jeune, il ne pouvait porter ombrage au vieil empereur, dont à la mort il prendrait tout naturellement la succession. Le plan était habile. Pour en assurer l'exécution, on recourut aux familiers mêmes d'Eudocie, qui se laissa persuader de refuser le troisième mariage que lui offrait Botaniatès. Aussi bien les troisièmes noces étaient-elles prosrites par l'Eglise byzantine.¹⁷

Mais il s'agissait maintenant de faire aboutir la candidature de Marie d'Alanie qui, à cause de son fils, le petit Constantin, intéressait les Doucas. Marie, au moment du coup d'état, s'était réfugiée avec son tout jeune enfant dans le monastère du Pétrion, près de la Porte de Fer,¹⁸ où elle vivait dans l'anxiété, tremblant pour la vie du garçonnet. Comme elle était une princesse Alaine, transplantée à Byzance, sans parents ni amis, elle n'aurait donc pas à ses trousses une foule de solliciteurs qui envahiraient le palais comme c'eût été à redouter pour Eudocie. Elle était aussi une basilissa, et même la basilissa légitimement régnante.¹⁹ Mais son mari vivait toujours, et cela ne rendait-il pas le mariage impossible sous peine de devenir un adultère? C'était pire encore que des troisièmes noces: le scandale montait ouvertement sur le trône. Cependant l'ex-basileus Michel VII, le père de Constantin, était moine désormais: il avait même été ordonné prêtre et consacré archevêque d'Ephèse par le patriarche de Constantinople, assisté du synode de la grande Eglise.²⁰ Ne pouvait-on pas le considérer comme mort au monde et à Marie d'Alanie, en vertu de la législation de Justinien²¹ et du canon 48 du concile in Trullo?²²

Le César insistait aussi sur les avantages physiques qui séduisaient dans cette princesse: Anne Comnène nous l'a présentée comme une œuvre d'art vivante. Finalement la candidature de Marie d'Alanie fut agréée de Nicéphore III²³ et le mariage célébré.²⁴ Bien qu'inconscient de son rôle, le petit Constantin avait été dans tout cela le nœud de l'intrigue. Etrange paradoxe: celui qui avait chassé le père de l'enfant devenait son beau-père sur le même trône. Dès lors, le César Jean Doucas eut toute la confiance

¹⁷ Al., III, 2, 5. Skylitzès, éd. Bonn, p. 738. Zonaras XVIII, 19, éd. Bonn, 722.

¹⁸ Br., III, 25. Sur ce lieu de refuge, voir Al., II, 5, 8.

¹⁹ Al., III, 2, 3.

²⁰ Zonaras XVIII, 19, 722—723. Attal., 303. Cette consécration épiscopale d'un basileus, insolite dans l'histoire byzantine, avait peut-être pour but de couper court aux scrupules de Marie d'Alanie afin qu'elle puisse se remarier avec Botaniatès. Ceux qui avaient intérêt à cette union, comme le César Jean Doucas, étaient très capables de pareils calculs.

²¹ Qui admettait comme cause de divorce l'entrée en religion d'un des conjoints. (Nouvelle, 22, 5; 117, 12; 123, 40.)

²² D'après lequel, si un prêtre marié devient évêque, — c'était le cas de Michel VII — il y a pour sa femme une cause de divorce. (Cf. J. Dauvillier et C. De Clercq. Paris, 1936, 90. Sur les troisièmes noces, op. cit., 198—200.)

²³ Le César Jean Doucas employa toutes ses ressources à gagner Botaniatès en faveur de la basilissa Marie (Al., III, 2, 5).

²⁴ Br., III, 25.

de sa nièce, la basilissa Marie d'Alanie, qui venait, grâce à lui, de retrouver officiellement son rang et surtout, croyait-elle, d'assurer l'avenir de son enfant.²⁵ Evidemment, il n'était plus question en tout cela de la petite fiancée normande de Constantin; tous deux avaient été immédiatement séparés.²⁶ Le premier fut laissé à sa mère; la seconde dut être confiée à quelque couvent en attendant qu'elle pût être rendue à ses parents.

Si ces mesures n'avaient rien de particulièrement choquant ou extraordinaire pour les Byzantins, il n'en fut pas de même pour Robert Guiscard, le duc des Normands qui, par cet affront, fut profondément blessé dans son orgueil comme dans sa politique. Outre le mépris de sa race, il y vit la faillite de ses rêves;²⁷ car ce mariage byzantin, dans sa pensée, devait tôt ou tard lui permettre de s'introduire dans l'empire d'Orient ainsi qu'il venait de le faire en Italie méridionale. Robert avait été mis en appétit par la Grande Grèce, et il n'entendait pas être borné. Aussi, changeant ses batteries, il se posa en vengeur du droit et prétendit rendre son trône au futur beau-père de sa fille, l'ex-basileus Michel VII. Ce fut la raison officielle de sa campagne contre Byzance, au prix d'une mystification,²⁸ nous le verrons. Cette guerre normande, dont le prétexte fut les fiançailles de Constantin et d'Hélène, allait ouvrir une ère de violence et de soupçon qui dura quatre siècles, aboutit à la ruine de l'Empire byzantin et eut les plus tristes conséquences du point de vue de la chrétienté.²⁹

C'est donc dans cette atmosphère d'intrigues, de colère et de tristesse que grandit le petit prince qui n'avait gardé des joies d'hier que la tendresse de sa mère. Sans doute, bien qu'il fût dépouillé des insignes dus à sa naissance et ne fût pas associé au pouvoir en qualité de co-basileus ainsi qu'il était arrivé plus d'une fois à Byzance en pareil cas, il vivait toujours au palais dans un magnifique décor, avec quelques privilèges vestimentaires, comme si l'usurpateur avait voulu rendre hommage à son rang.³⁰ Et puis, deux jeunes officiers se présentaient souvent à sa vue; l'un avait épousé la nièce de sa mère et se trouvait être son cousin germain: il s'appelait Isaac Comnène. L'autre était le frère cadet du précédent et passait pour un familier de l'empereur Nicéphore Botaniatès dont il était le meilleur chef militaire: c'était le grand domestique Alexis. Un beau jour, la basilissa Marie l'adopta: ce cérémonial en usage à Byzance créait des liens aussi étroits qu'une parenté par le sang ou l'alliance. Dès lors, Constantin vit plus fréquemment au palais les deux Comnènes. Après l'hommage proto-

²⁵ Al., III, 2, 6.

²⁶ Al., I, 15, 2. G. Malaterra, op. cit., III, 13. Guillaume de Pouille, *Gesta Roberti* G., IV, 155.

²⁷ Al., I, 15, 2 et 4.

²⁸ Al., I, 15.

²⁹ Al., I, 10, 2; 12, 2.

³⁰ Al., III, 4, 6.

colaire dû aux basileis, ils se rendaient dans l'intimité chez la basilissa, ce qui ne laissait pas d'inquiéter les envieux.³¹

Nicéphore Botaniatès, trop âgé pour avoir un fils, se préoccupa de sa succession. Tout le monde s'attendait alors à ce qu'il s'associât comme co-basileus le petit Constantin, son beau-fils. A l'étonnement général, son choix se porta sur un de ses parents éloignés, Synadénos, un tout jeune homme originaire d'Asie Mineure, mais de robuste constitution, qui avait de la race, et n'était dépourvu ni de charme ni de talent.³² Ce fut une maladresse. Le vieux monarque aurait pu assurer ses derniers jours et réparer ses injustices en léguant le pouvoir au fils de son épouse régnante : Constantin était en effet l'héritier des souverains légitimes par son grand père et son père. S'il avait agi de la sorte, l'empereur intrus aurait mérité également la confiance et la gratitude de l'impératrice. Mais il manqua l'occasion, et raviva toutes les inquiétudes en même temps que toutes les rancœurs.

La basilissa fut bouleversée à cette nouvelle qui mettait de nouveau en danger la vie de son enfant, prétendant légitime, qu'il le veuille ou non, dont l'existence était une perpétuelle menace pour l'usurpateur qui ne se l'associait pas au pouvoir. Les Comnènes eurent vite fait de pénétrer l'angoisse de leur souveraine, d'autant plus impressionnante qu'elle était silencieuse. Un jour, l'ainé, Isaac, résolut de la forcer à parler pour s'en faire une alliée définitive. *Augusta, vous avez changé; vous semblez rongée et obsédée par des préoccupations cachées au point de ne pouvoir vous en ouvrir à nous, vos confidents.* Marie poussa un profond soupir. *A quoi bon interroger ceux qui vivent sur une terre étrangère? Il y a là une cause suffisante à leur peine. Et puis, je n'ai pas cessé d'aller de malheur en malheur; quels sont ceux qui m'attendent encore!* Les deux frères se tenaient à distance, pensifs, les yeux baissés, les deux mains recouvertes de leur manteau. Au bout de quelques instants, ils saluèrent l'impératrice et se retirèrent très soucieux. Le lendemain, ils trouvèrent la basilissa moins sombre. *Vous êtes notre souveraine, lui dirent-ils; nous sommes corps et âmes vos esclaves prêts à tout endurer pour Votre Majesté. Mais de grâce, parlez.* Alors la basilissa, qui éprouvait le besoin de partager ses angoisses avec des amis sûrs, leur laissa entendre son secret. Les Comnènes, en tant que parents et familiers de l'impératrice, promirent aussitôt de faire en sorte, par tous les moyens, que Constantin ne fût ni dépouillé de l'empire ni menacé dans sa personne; ils s'y engagèrent par serment.³³ Dès lors, ils regardèrent avec plus d'intérêt encore cet enfant pour lequel sa mère avait accepté de partager un trône usurpé, afin de lui sauver la vie et de lui garder le pouvoir.

³¹ Al., II, 1, 4—5.

³² Al., II, 2, 1.

³³ Al., II, 2.

A quelque temps de là, un dignitaire du palais, qui avait le titre de magistratos et se trouvait être du pays de la basilissa, accourut la nuit trouver les Comnènes et leur rapporta ce qu'il venait d'entendre.³⁴ Comme il était depuis longtemps au service du basileus qui le traitait en familier, il avait surpris les ministres Borile et Germain en train de combiner un guet-apens pour se débarrasser des deux Comnènes, leurs gèneurs. Le manque même de précaution avec lequel ils discutaient semblait prouver qu'ils estimaient leur projet suffisamment avancé pour pouvoir parler ouvertement de ce qu'ils avaient jusque là chuchoté. Il avait été convenu, en effet, entre les deux frères et l'impératrice que celle-ci, en retour de la protection garantie à Constantin, tiendrait aussitôt au courant ses défenseurs de tout ce qui se tramerait contre eux à la cour.³⁵ Le message de la basilissa Marie fut ainsi l'occasion déterminante de la révolte qui détrôna Nicéphore Botaniatès et fit accéder les Comnènes au pouvoir. Les obligations qui lui incombaient en vertu du pacte conclu une fois remplies, il ne restait plus à Marie d'Alanie qu'à se retirer dans ses appartements avec son fils, sans quitter celui-ci sous aucun prétexte. L'enfant était comme le prisonnier de sa mère et sentait qu'il arrivait un événement insolite.³⁶ Les jours passèrent, puis les troupes de la capitale s'ébranlèrent. Comme trois ans plus tôt, car l'enfant se rappelait les images brutales, on entendit des clameurs, des cliquetis d'armes, des courses dans le palais.

Accablé soudain par l'âge et la charge, le basileus Nicéphore Botaniatès, qui avait été si brave durant sa jeunesse, semblait incertain et tremblant devant l'avenir: bien précaire était la protection des remparts que les troupes rebelles, commandées par les Comnènes, encerclaient de tout côté. Dans ce désarroi, les ministres Borile et Germain survenaient à leur tour, le regard méprisant, car leur maître, rendu à l'évidence, se refusait à tenter l'impossible et à engager la lutte avec les quelques bataillons disponibles. Ceux-ci pourtant étaient en ligne, attendant l'ordre impérial qui n'arrivait pas. Il ne fut pas donné, grâce au patriarche Cosmas qui, après avoir intercédé deux ans plus tôt pour qu'il ne fût fait aucun mal au souverain déposé Michel VII, intervenait maintenant pour empêcher les effusions de sang;³⁷ le basileus se rendit à ses conseils, et décida d'abdiquer pour laisser la place à Alexis Comnène.

Heureusement pour lui, Constantin reste inaperçu dans ces débats et ces scènes tragiques. Le vieux basileus, qui redoute l'insolence de l'armée, se prépare à gagner Sainte-Sophie par un chemin détourné sans prendre garde qu'il est encore revêtu des insignes impériaux. Alors Borile saisit les broderies attachées à la manche de son maître par des agrafes de perle

³⁴ Al., II, 4, 4—5.

³⁵ Al., II, 2, 3.

³⁶ Al., II, 4, 4—5.

³⁷ Voir B. Leib, *Les patriarches de Byzance et la politique religieuse d'Alexis I Comnène*, 201—205. *Recherches de Science religieuse* XXXIX—XL (1951—1952).

et les arrache en raillant: *Une telle parure est bien de mise maintenant!* Sur cette dernière humiliation, Botaniatès pénètre dans la grande église pour s'y réfugier; il ne devait en sortir que pour revêtir à son tour l'habit monastique et échapper ainsi à la mort.³⁸

Cependant, la basilissa Marie demeurait seule maintenant au palais avec son fils Constantin. Elle était certes bien anxieuse,³⁹ mais elle avait confiance dans les deux Comnènes, ses défenseurs, qui commandaient les révoltés: tout son espoir reposait sur eux. Le plus sûr était pour elle de rester sur place pour ne pas exposer la vie de son enfant, ce frère héritier de la couronne impériale de Constantinople, maintenant que Botaniatès avait disparu. Des scènes affreuses d'incendie, de pillage et d'orgie, de tuerie et de dévastation, se déroulaient alors en ville. L'abdication de l'usurpateur Nicéphore III n'avait pas évité à la capitale la guerre civile avec tous ses malheurs, alors que la soldatesque et le peuple s'étaient répendus dans la ville. Non seulement les biens publics et privés, mais les églises mêmes ne furent par épargnées. Aussi les craintes et les mesures de précaution prises par la basilissa étaient-elles justifiées.⁴⁰

Mais voilà qu'on emmène Constantin; on le dépouille de ses habits simples et on lui rend toutes les belles parures qui jadis miroitaient à son regard sur ses vêtements. De nouveau, il est entouré de prévenances et de déférence, car il est redevenu le petit basileus.⁴¹ A sept ans environ, à en croire l'Alexiade, il est ravissant. Ses cheveux blonds, son teint blanc comme du lait, ses joues roses, ses yeux vifs et brillant sous les sourcils comme dans un chaton d'or, font de lui un enfant charmant, une réplique de l'Amour. Ses mouvements souples, sa gentillesse, ses paroles captivent. Bref, d'après sa seconde fiancée qui en parle par ouï-dire, car elle n'était pas née, il était un joyau de la nature, un chef d'œuvre façonné par des mains divines. Sa beauté incomparable était digne de cet âge d'or poétisé par les Grecs.⁴² Il y a des cortèges officiels, et il accompagne son grand ami Alexis I Comnène (1081—1118), cet ami d'autant plus cher qu'il a rendu le bonheur à sa mère et qu'il porte comme lui une couronne.

Alexis Comnène, en vertu du pacte dont nous avons fait mention, considérait toujours Marie d'Alanie comme la basilissa légitime, régente au nom de son enfant mineur, le petit Constantin.⁴³ Voilà pourquoi il la laissa occuper ses anciens appartements au grand palais, où lui-même se rendait fréquemment, non plus comme autrefois en courtisan, mais en

³⁸ AL., II, 9, 1; 12, 4—6; III, 1, 1.

³⁹ AL., III, 1, 4.

⁴⁰ AL., III, 1, 2—4; 3, 2; 5, 2.

⁴¹ AL., I, 15, 3. *Redevenu*: faut-il interpréter à la lettre ce mot, comme si la condition du mariage de la basilissa Marie avec Botaniatès avait été déjà l'association au trône du porphyrogénète Constantin, association rompue par l'adoption de Synadénos? Il ne semble pas, du moins à en juger par les faits rapportés dans l'Alexiade.

⁴² AL., I, 12, 3; III, 1, 3.

empereur.⁴⁴ L'intimité qui était née précédemment, aux heures tragiques, entre lui et l'impératrice, continua naturellement. Elle s'était même renforcée du fait que l'une et l'autre avaient joué leur jeu avec loyauté: la première, ayant pour ainsi dire donné le trône à Alexis; le second, l'ayant rendu à l'héritier légitime, le jeune Constantin.

Mais l'impératrice Marie d'Alanie et son fils n'étaient qu'une simple carte dans le jeu du César Jean Doucas. Celui-ci s'en était servi comme de l'atout rêvé jusqu'au jour où, grâce à ces parents malheureux, il avait fait parvenir au pouvoir le mari de sa petite fille Irène Doucas: Alexis Comnène. Ce dernier toutefois risqua de fausser la partie, car ses relations suivies avec l'infortunée basilissa et le petit prince l'avaient plus que conquis à leur cause: sa toute jeune épouse était reléguée au second plan dans la prodigieuse aventure mi-chevaleresque mi-sentimentale qu'il venait de vivre au cours de ces trois dernières années.

Cependant, on jasait à la cour, où de méchantes langues chuchotaient que, si la basilissa Marie restait au palais, c'était que le nouveau basileus Alexis allait l'épouser. Pourtant, affirme Anne Comnène, le motif pour lequel elle demeurait sur place était irréprochable. Ce qui dicta sa conduite ne fut pas un sentiment coupable, non plus qu'une inclination de sa part envers les Comnènes, si séduisants qu'ils fussent: ce fut l'amour qu'elle portait à son fils. Parce qu'elle se voyait maintenant étrangère à Constantinople, sans intimes ni compatriotes, elle ne voulait pas quitter imprudemment ses appartements de peur d'exposer son Constantin, un petit garçon de sept ans à peine, qu'elle avait sauvé jusqu'ici au prix de bien des peines et des sacrifices. Il ne fallait qu'un accident pour le perdre, surtout durant ces journées révolutionnaires. Aussi convenait-il d'attendre une garantie de sécurité de la part des vainqueurs.

Anne Comnène, pour entraîner notre confiance et notre adhésion à son témoignage, proteste de son aversion naturelle pour les romans et les calomnies inventés par jalousie ou malveillance. Aussi bien, dès l'âge de sept ans, avait-elle été confiée pour son éducation, parce qu'elle était dès lors la fiancée de Constantin, nous le verrons bientôt, à la basilissa Marie. Celle-ci aimait beaucoup sa future petite belle-fille et lui avait confié peu à peu ses secrets.⁴⁵

Cependant l'épouse d'Alexis, Irène, restait seule chez sa mère dans le palais d'en bas.⁴⁶ Le César Jean Doucas, malgré son mépris des racontars, s'inquiéta pour l'avenir de sa maison, puisque maintenant Irène Doucas, sa petite fille, sur laquelle il misait désormais, se voyait menacée par cet

⁴³ Al., II, 2, 3.

⁴⁴ Al., III, 1, 2 et 5.

⁴⁵ Al., I, c.

⁴⁶ Al., III, 1, 5; 2, 1—5.

éloignement insolite. Le patriarche Cosmas intervint à nouveau pour couper court à une situation jugée scabreuse.⁴⁷

Bientôt, nouvelle alerte. Quand vint l'heure de l'intronisation, Alexis se fit couronner seul, sans sa femme, contrairement à tous les usages.⁴⁸ Peut-être jugeait-il qu'il était lié par son serment à l'égard de Marie d'Alanie, qui devait rester la seule basilissa légitime. On voit dans quel imbroglio s'engageait le jeune couple impérial, et comment la mésentente conjugale risquait d'être la conséquence de l'attitude, peut-être du scrupule de probité d'Alexis. Le patriarche dut encore réparaître devant ce dernier, excédé par ces démarches. Finalement Comnène, moyennant l'abdication du Pontife, se résigna à faire couronner sa femme sept jours plus tard. Mais c'était aussi, du fait même, la rupture douloureuse avec Marie d'Alanie.⁴⁹

Alors, de nouveau Constantin voit la basilissa Marie s'assombrir et redevenir inquiète : Alexis lui-même, quand il vient, paraît gêné. Ces grands appartements qu'il habitait depuis toujours, tout à coup il les quitte, lui et sa mère, avec une belle escorte toutefois et accompagnés du sébastocrator Isaac par déférence, aussi peut-être en souvenir d'un passé si proche. Ils s'en vont habiter un plus petit palais près du monastère Saint-Georges de Manganes,⁵⁰ l'un et l'autre construits un demi-siècle plus tôt par Constantin Monomaque (1042—1054) inhumé dans l'église.⁵¹ Le sort a voulu que les deux princes, successivement les époux de Marie d'Alanie, Michel et Nicéphore, soient détrônés et contraints de revêtir l'habit monastique. Elle reste seule avec Constantin, qui réfléchit : hier sa mère était impératrice et lui n'était rien ; maintenant, lui est un petit empereur et sa mère ne semble plus rien, dépouillée même des ornements impériaux qui la revêtaient jusque là. Mais pense-t-il aussi qu'elle s'est sacrifiée toujours pour lui et qu'elle a sauvé sa vie ainsi que son trône ? Pour un garçonnet de sept ans, tout est simple : sa mère est une dame très pieuse, qui préfère habiter près d'un monastère et s'habiller d'étoffes sombres sans ornements. En effet désormais effacée et prudente, Marie d'Alanie a décidé de renoncer au monde et de mener une vie retirée. L'épreuve l'a frappée durement dans ses affections, et, au moment où le trône pouvait sembler très proche aussi pour elle, elle l'a vu disparaître, mais c'est encore pour le conserver à son fils. Tout adonnée aux œuvres de charité et de bienfaisance, soucieuse de vie spirituelle pour elle-même et de culture pour son enfant, elle ne s'occupera plus que de l'avenir et du bonheur de celui-ci.⁵²

⁴⁷ Al., III, 2, 3.

⁴⁸ Al., III, 2, 6.

⁴⁹ Al., III, 2, 7 ; 4, 4.

⁵⁰ Al., III, 4, 7.

⁵¹ R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* I P., III : *Les églises et les monastères*. Paris, 1953, 75—81.

⁵² Théophylacte, op. cit., I, 7—15.

Le petit prince Constantin reste officiellement associé au pouvoir avec Alexis Comnène, et ceci est stipulé dans un document officiel écrit en lettres de pourpre avec un sceau d'or. Il est acclamé avec lui, il signe avec lui, mais en dessous de son nom, les chrysobulles et les actes de gouvernement; il préside avec lui, chaussé de pourpre et le chef couvert de la tiare impériale.⁵³ Comme il voit toujours de nombreuses troupes sur pied de guerre passer par Constantinople, il questionne et apprend tout surpris que c'est à cause de lui, et voici comment.⁵⁴ Le coup d'état de Nicéphore Botaniatès avait anéanti les projets de Robert Guiscard qui convoitait l'Empire byzantin. Il fallut donc au Normand trouver des prétextes pour faire la guerre aux Grecs. Il recourut pour cela à un stratagème: Anne Comnène nous donne les deux versions courantes parmi ses contemporains.

L'opinion la plus répandue était qu'un certain moine, aventurier et imposteur, chercha à se faire passer pour le basileus Michel. Celui-ci se serait soi-disant enfui de son monastère chez Robert Guiscard pour lui demander secours: chose plausible, en effet, puisqu'il était le futur beau-père de la fille du Normand. L'effronté comédien aurait alors décrit tragiquement l'injustice dont il était victime, et la violence qui lui avait été faite par l'usurpateur Botaniatès: celui-ci l'avait dépouillé du pouvoir et contraint à se cloîtrer. On avait arraché son petit fiancé à Hélène, cette belle enfant qui se trouvait là-bas à l'étranger sans secours, tandis que Constantin, le prince héritier, avait été tyranniquement forcé, avec sa mère, la basilissa Marie, de passer au parti de Botaniatès. Cela suffisait amplement à enflammer la colère de Robert et à l'armer contre Byzance.

Anne Comnène, cependant, préfère l'autre version, plus vraisemblable à son avis. L'invention de la ruse reviendrait à Robert Guiscard, cet homme sans scrupule quand il s'agissait de parvenir à ses fins: ici, la guerre contre les Grecs, guerre injuste et impie, puisque les belligérants étaient des chrétiens les uns comme les autres. Il fallait un prétexte plausible pour frapper l'opinion, car sa noblesse, et même sa femme, se refusaient à entreprendre une lutte fratricide. Or, à cette époque, des moines grecs venaient souvent en Italie vénérer à Rome les tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Guiscard envoya donc des émissaires sûrs à Cotrone, dans l'Italie du sud, pour y trouver un de ces pèlerins qui serait capable de bien représenter: ils devaient l'entourer de prévenances, le gagner et le lui amener. Ce qui fut dit, fut fait, et ils envoyèrent à Robert, alors à Salerne, le message convenu: *Ton parent par alliance, Michel, qui a été détrôné, vient d'arriver pour solliciter ton aide.*

Sitôt la lettre entre ses mains, le Normand en donne lecture à sa femme et à son entourage, qui ne voient plus rien à objecter aux projets belliqueux, du moment où il s'agit de lutter contre un usurpateur et un

⁵³ Al., III, 4, 6; VI, 8, 3.

⁵⁴ Al., I, 12, 4—9; III, 9, 1.

tyran. Une comédie bien montée se joua : l'imposteur fut produit devant les foules comme s'il était le basileus Michel renversé de son trône, arraché à sa femme et à son fils, dépouillé de tous ses biens par Botaniatès, et contraint de revêtir l'habit monastique au mépris de tout droit. Robert s'engageait publiquement à le rétablir dans son pouvoir en raison de la parenté qui les unissait, puisque leurs enfants, Constantin et Hélène, étaient fiancés. Tout le temps, il traita ce Rector (ainsi se nommait l'aventurier) comme s'il était le basileus Michel, lui cédant la première place et lui donnant des marques de profond respect : tantôt il excitait la pitié, tantôt il poussait à la guerre et faisait miroiter les monceaux d'or que ses soldats rapporteraient de Constantinople.

C'est ainsi que les hostilités avaient pu débiter. La guerre durait toujours avec les Normands, expliqua-t-on à Constantin, parce que ceux-ci prétendaient être ses défenseurs et ses vengeurs. Ils avaient mobilisé en Italie le ban et l'arrière-ban, puis acheminé ces masses vers Brindisi, d'où s'était effectuée la traversée jusqu'à Durazzo, sur la côte dalmate.⁵⁵ En vain, l'ambassadeur envoyé à Byzance par le duc Robert Guiscard avait-il rapporté des nouvelles qui ruinaient les griefs de l'agresseur. Rector n'était qu'un imposteur ; l'ex-basileus Michel vivait toujours dans son monastère où le messager l'avait vu. Le général Alexis Comnène, que le Normand avait précédemment essayé de gagner à sa cause par des présents, était maintenant sur le trône, associé au jeune Constantin Porphyrogénète. Quant à Hélène, elle devait être rendue à sa famille.⁵⁶ Le motif allégué afin de poursuivre les hostilités n'était donc plus entièrement valable. Mais Robert Guiscard n'en était pas à cela près.⁵⁷

Constantin va maintenant avoir douze ans et il continue à jouer son rôle officiel de co-basileus avec Alexis I^{er}. Il partage de plus en plus les émotions de la lutte contre les Normands et exulte à l'heure de la victoire en 1083.⁵⁸ Cette victoire coïncide avec un grand bonheur au palais : il n'y avait pas encore d'enfant dans le couple impérial des Comnènes. C'est alors que leur naquit une fille, qui allait engager le sort du petit basileus Constantin. Celui-ci ne connaissait guère que par ouï-dire sa précédente fiancée, Hélène la Normande, cause de tant d'infortunes sanglantes pour Byzance : il en avait été séparé si jeune. Voici que sa mère lui annonce qu'il a une nouvelle fiancée, la fille que vient d'avoir Alexis. Elle s'appelle Anne et viendra habiter plus tard avec lui.⁵⁹ Ce jeune garçon regarde avec curiosité

⁵⁵ Al., I, 14—16.

⁵⁶ Al., I, 15.

⁵⁷ Al., I, 14—16. La campagne, bien que victorieuse au début, tourna vite à la déroute, puis à la catastrophe pour les Normands, qui durent demander la paix et évacuer le territoire occupé, en attendant de revenir et de recommencer au moment de la Première Croisade.

⁵⁸ Al., V, 7, 5.

⁵⁹ Al., III, 1, 1; VI, 8, 1—3.

le bébé qu'on lui montre et qui doit devenir sa femme. Dès maintenant, elle aussi est honorée d'un minuscule diadème impérial et acclamée avec Constantin dans les cérémonies officielles.⁶⁰ L'avenir de la dynastie des Comnènes est désormais en partie assuré.

Cependant le basileus Alexis et son épouse Irène désiraient ardemment l'héritier mâle qui réellement ferait souche; une seconde fille était née encore, mais pas de fils. Constantin entrait dans sa quatorzième ou quinzième année quand vint au monde celui que sa sœur aînée haït dès sa naissance, le futur basileus Jean II Comnène. Il naquit entre le 1^{er} Septembre 1087 et le 31 Août 1088. Ce fut une grande liesse au palais et dans tout l'empire; les coutumes d'usage au moment d'une naissance impériale furent encore mieux observées: acclamations, distributions de présents et de dignités aux premiers personnages du sénat et de l'armée.⁶¹ Constantin regardait tout cela d'un œil encore distrait, sans penser sans doute que ce poupon aux yeux noirs, à la peau bistre, au front large, aux joues maigres, pourrait le supplanter un jour et le ramener au rang des sujets. Mais à ce moment il présidait lui aussi avec le père du bébé, Alexis Comnène, à toutes les cérémonies occasionnées par la naissance, puis par le baptême à Sainte-Sophie, insouciant du lendemain.⁶²

Vers cette époque, il eut d'autres soins: son éducation sportive et sa formation intellectuelle. Un précepteur de marque lui avait été donné: Théophylacte.⁶³ Diacre de Sainte-Sophie, il avait eu comme maître Psellos et en avait assimilé toute la culture, moins le scepticisme et le mépris pour les Latins. Il écrivit pour son pupille, à la demande de l'ex-basilissa Marie, une *Instruction sur l'éducation des princes*. Il s'adresse à lui respectueusement, comme à un adolescent à qui on peut dire: *Cher Basileus*, mais qui participe officiellement au pouvoir, car il est: *mon autocrator*.⁶⁴ Il lui recommande les exercices physiques, la préparation militaire, le maniement de la lance et le tir à l'arc, la formation de l'esprit par l'étude de l'histoire, et une bonne élocution.⁶⁵

Constantin est devenu un adolescent charmant, si nous en croyons son précepteur. Souple, endurant et adroit, c'est un vrai sportif, qui garde sa forme par une bonne hygiène alimentaire et physique. Excellent cavalier, très bon tireur, chasseur intrépide et audacieux, il a le goût du risque comme il convient à un garçon et surtout à un chef. Élégant de sa personne, de conversation agréable, toujours maître de lui, il incarne le charme et la distinction. Il est doué d'un esprit supérieur, riche et vif, servi par une

⁶⁰ Al., VI, 8, 3—4.

⁶¹ Al., VI, 8, 3—4.

⁶² L. c.

⁶³ Plus tard, archevêque des Bulgares.

⁶⁴ Théoph., op. cit., I, 1 et 2.

⁶⁵ Théoph., I, 4—5, 13.

mémoire remarquable: aussi, malgré sa jeunesse, est-il déjà un homme de société.⁶⁶

Mais Constantin a entendu plusieurs fois, de la bouche de sa mère, des propos pleins d'amertume au sujet des Comnènes. D'abord étonné, il se rend compte maintenant que l'origine de la brouille menaçante date de la naissance de Jean.⁶⁷ Deux héritiers, plusieurs empereurs associés, c'était trop pour un seul trône. Naturellement, de par la voix du sang, Alexis devait donner la préférence à son propre fils. Les serments d'antan sont vite oubliés en pareil cas, surtout quand il s'agit d'assurer l'avenir d'une dynastie, et que l'on n'a devant soi qu'un adolescent, défendu par une mère qui est une moniale. Sans doute Constantin est bien un Doucas, mais les Doucas ont misé désormais sur Irène Doucas, la femme du basileus Alexis et sur ses enfants.

Alors, un jour de Janvier 1090, Constantin entend son propre précepteur, Théophylacte, dans une harangue officielle, presser l'empereur de ne pas attendre plus longtemps pour couronner son fils âgé de deux ans.⁶⁸ Ce fut sans doute une pénible surprise pour le jeune co-basileus qui sentit le coup porté contre lui par son maître dans ce discours de commande. Cependant Alexis tint à ménager aussi bien la sensibilité de l'adolescent que l'amour-propre de celui qui devait être son gendre et qu'il aimait sincèrement. Il trouva un prétexte pour éloigner Constantin et commença par gouverner seul. Puis, quelque temps après, il s'associa officiellement son fils et réserva le pouvoir à sa seule famille, coupant court ainsi aux intrigues qui risquent toujours d'opposer deux basileis de souche différente.⁶⁹ Si son ex-collègue avait été plus âgé, pareil acte eût été un coup d'état susceptible de causer des réactions violentes. Parce qu'il ne s'agissait que d'un adolescent, ce fut un fait divers qui passa presque inaperçu.

Dès lors, Constantin se voit épargner les corvées des cortèges, des signatures, des cérémonies. A son âge, après tout, il est plus agréable de s'entraîner aux sports ou de se cultiver, car c'est un Doucas qui garde le goût des lettres. Seule sa mère est aigrie contre celui qui fut son obligé, Alexis Comnène, qui de son côté la juge non moins son obligée. Quant à Constantin, il leur a donné à tous deux son affection et il ne la reprend ni à l'un ni à l'autre. Cependant, nouveau souci pour Marie d'Alanie: la santé du jeune homme est délicate, et ceci n'a pas été peut-être sans influencer la décision de l'empereur lorsqu'il a fait passer la couronne sur la tête du robuste Jean son fils. Aussi bien, cette faiblesse de constitution

⁶⁶ Théoph., I, 3—5.

⁶⁷ Al., VI, 8, 4—5; Zonaras, *Annales*, XVIII, 21.

⁶⁸ P. G., 126, c. 301 B.

⁶⁹ Zonaras, *Annales*, XVIII, 21. Anne Comnène ne dit rien de ces événements dans l'*Alexiade*; mais son humeur à l'égard de son frère Jean est manifeste. En effet, aussi longtemps que Constantin fut co-basileus, elle était co-basilissa, en tant que sa future épouse. Elle en voulut toujours à Jean de l'avoir détrônée en détrônant Constantin.

s'explique-t-elle suffisamment par la tension nerveuse imposée à l'enfant depuis son plus jeune âge : la vie trépidante et dangereuse qui fut la sienne a ébranlé son tempérament ; le milieu même où il a vécu depuis ne l'a pas détendu.⁷⁰

Maintenant Constantin est d'âge à accompagner l'empereur dans ses expéditions : celui-ci a gardé une affection profonde au jeune homme qu'il aime comme un fils. Un jour, au début de l'année 1094, il consent à l'emmener dans une campagne contre les Dalmates,⁷¹ mais il veille sur lui comme sur son propre enfant.⁷² Constantin dut garder de cette route un souvenir tragique, car il vit se heurter d'une façon qui aurait pu être sanglante Alexis, sa mère et le beau-frère de sa mère, Nicéphore, représentant chacun une souche impériale, Comnène, Doucas, Diogène, trois grandes familles rivales qui variaient sympathies et alliances au gré de la politique du moment. Les troupes étaient stationnées à Daphnouthion, à quarante stades de Constantinople, pour attendre quelques retardataires de la suite du basileus. Parmi ceux-ci était ce Nicéphore Diogène, frère d'un beau-frère d'Alexis I^{er} Comnène, qui rejoignit l'armée, toujours plein de morgue et d'arrogance. Il fit cependant bonne contenance devant son maître et joua l'homme aimable. Ce faisant, il dressa sa tente de manière insolite, à proximité de celle de l'autocrator. Un officier, qui connaissait l'hostilité de Diogène contre Alexis, en conçut aussitôt des soupçons et s'en ouvrit à l'empereur. Ce dernier voulut qu'on ne dise rien qui pût offenser son ennemi et qu'on laissât les choses telles quelles.

Au milieu de la nuit, tandis que le basileus dormait paisiblement à côté de la basilissa, une jeune servante qui éventait leurs majestés pendant le sommeil afin d'éloigner les moustiques, vit une silhouette se dessiner sur le seuil de la tente impériale et se figer soudain, une lame brillante à la main. La présence d'un être en éveil avait empêché Nicéphore d'accomplir son crime. Aussitôt l'alarme fut donnée et le basileus alerté ; le lendemain, Alexis reprenait sa marche, sur ses gardes maintenant, mais impassible comme si rien ne s'était passé. Cependant des rumeurs se propageaient qui n'étaient pas rassurantes.

Quand on arriva dans la région de Serrès, Constantin se trouva à proximité de Pentegostis, un domaine où résidait actuellement Marie d'Alanie.⁷³ Le jeune homme, sensible comme il l'était, eut l'idée d'y surprendre sa mère et pria l'empereur d'en faire un lieu d'étape, car il y avait des appartements dignes de recevoir un souverain. Alexis céda aussitôt, peut-être simplement pour faire plaisir, peut-être parce qu'il s'apercevait de la fatigue de son compagnon et voyait dans cette halte le meilleur remède. Le séjour

⁷⁰ Nicéphore Bryenne, *Histoire*, Préface. P. G., 127, c. 33.

⁷¹ Al., IX, 5—8.

⁷² Al., IX, 5, 6.

⁷³ Al., IX, 5, 4—6.

était charmant : ombrages, fraîcheur, sources d'eau limpide. On y trouvait l'habituelle disposition de ces maisons de campagne princières : vaste triclinium sur lequel donnent les chambres, salle de réception, terrasse, piscine avec revêtement de marbre, les communs et l'église.⁷⁴

Lorsque le basileus voulut repartir le lendemain, son futur beau-fils protesta et insista pour que le séjour se prolongeât au moins le temps de se délasser des fatigues de la route et de prendre un bain afin de se débarrasser de la poussière. En réalité, de concert avec sa mère, l'ex-basilissa Marie d'Alanie, il avait fait les préparatifs d'un grand festin à l'intention de l'empereur ; celui-ci acquiesça une fois de plus au désir du jeune homme. Mais quand Nicéphore Diogène apprit que l'autocrator était à la piscine et venait de sortir de l'eau, il fut aussitôt repris par l'idée du crime et chercha à tuer l'empereur. Il prit ses armes et entra dans la villa comme s'il revenait d'une partie de chasse. Mais la police impériale veillait, même chez l'ancienne souveraine. Tatikios, l'officier de service, un familier d'Alexis, interdit jusqu'à nouvel ordre au soi-disant chasseur l'accès de la demeure. Alors Nicéphore Diogène se sentit découvert et chercha le moyen de se sauver dans une autre propriété de Marie d'Alanie, à Christopolis, où il pourrait aviser à sa sécurité.⁷⁵ Il décida donc de partir la nuit et, pour ne pas donner l'éveil en faisant préparer sa monture, il demanda à Constantin, son neveu par alliance, de lui prêter un cheval rapide dont venait de lui faire cadeau le basileus. Mais, étant-ce soupçon ou bienséance, le jeune ex-basileus, qui restait très attaché à Alexis I^{er} Comnène bien loin de lui garder rancune, refusa en disant qu'il ne pouvait pas le jour même se défaire d'un tel présent à lui offert par le souverain. Diogène dut se résigner à suivre la colonne comme les autres, se jugeant perdu cette fois.

Constantin ne vit pas la suite des événements. Car lorsque l'autocrator partit pour la Dalmatie au bout de trois jours, il laissa sur place son compagnon afin qu'il se reposât. Il craignait pour la complexion délicate du jeune homme qui, pour la première fois, quittait son foyer et faisait campagne. Peut-être ne voulait-il pas exposer le fils unique de Marie d'Alanie, qui ne vivait que pour son enfant et à qui il ne pouvait refuser cette faveur, ne fût-ce que pour ne pas exaspérer ses ressentiments. Peut-être, aussi, les derniers événements avaient-ils affecté le moral du porphyrogénète, qui avait vu de près l'intrigue en y trouvant mêlés des êtres chers, alors que, jusque là, il en était seul la victime insouciant. Car on ne cessait de comploter contre Alexis Comnène, même dans son entourage, nous venons de le voir, même parmi ses familiers, même au vu et au su de Marie

⁷⁴ G. Rouillard, *La vie rurale dans l'empire byzantin*. Paris, 1953. Description d'un grand domaine au XI^e siècle, pp. 129—133.

⁷⁵ AL., IX, 5, 5 et 7, 2.

d'Alanie.⁷⁶ Aussi bien, le basileus avait-il pu s'en ouvrir à Constantin dans une conversation plus intime au moment de se séparer de lui.

Constantin Doucas, à l'âge où l'on aime et l'on espère, voit ses affections les plus chères se heurter et se détruire; sa petite fiancée de huit ans, Anne Comnène, qui habite chez sa mère et qu'il a sans doute retrouvée à Pentegostis, ne peut pas grand chose pour le consoler. Au fond, il se déprime au physique comme au moral. Il lui aurait fallu grandir dans une autre atmosphère; mais sa naissance et son sort le lient à cette cour de Byzance où les intrigues souvent sanglantes ne cessent de se nouer. Peu après, il mourut discrètement comme il avait vécu,⁷⁷ pleuré par sa mère et par sa jeune fiancée Anne Comnène qui, avec une émotion véritable, nous a le plus fidèlement gardé son souvenir. L'histoire n'a enregistré le nom de ce jeune basileus que pour nous révéler la contre-partie des splendeurs de la cour byzantine, le malheur d'un enfant qui aurait peut-être vécu heureux, s'il n'avait été, dès sa naissance, l'enjeu des combinaisons politiques. Il régna pourtant la moitié de sa vie, mais cette vie n'avait duré que vingt ans.

⁷⁶ Al., IX, 8, 2. Pour empêcher que l'on suspectât Marie d'Alanie et pour détourner l'attention, Alexis Comnène, qui avait toujours la même confiance en elle, fit répandre le bruit que le complot avait été révélé par son fils le *basileus Constantin Porphyrogénète*, bien que ce ne fût pas exact. On voit qu'alors Anne Comnène maintient encore à son fiancé le titre de basileus.

⁷⁷ Nicéphore Bryenne, I. c.

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Dixième Congrès byzantinologique à Constantinople

Le dixième Congrès régulier des byzantinologues a eu lieu à Constantinople, du 15 au 21 Septembre 1955. De nombreux pays avaient envoyé leurs délégués, à savoir l'URSS, les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, la République démocratique et la République fédérale d'Allemagne, l'Italie, la Yougoslavie, la Belgique, la Bulgarie, l'Autriche, l'Espagne, l'Israël, le Liban, le Vatican, les Pays-Bas, la Suède, la Suisse et la Turquie. Plusieurs délégations ayant été fort nombreuses, le nombre total des participants atteignit 150. Il est regrettable que les byzantinologues de certains pays n'aient guère été représentés, dont la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne et la Roumanie.

Dès le premier jour des séances, l'assemblée du Congrès prit la décision de créer cinq groupes de travail pour l'histoire, l'archéologie, la littérature, le droit et la théologie où une quantité de communications furent présentées. Une partie en fut distribuée au préalable aux congressistes, sous forme de résumé. L'ensemble des résumés contenait même les travaux de ceux des byzantinologues que des raisons diverses avaient empêchés d'assister au Congrès. Il s'agissait surtout des rapports de byzantinologues grecs, qui s'abstinrent de venir à Constantinople en raison des événements du 6 Septembre et des démonstrations antihellènes dans la ville.

Au total 150 rapports furent présentés au Congrès. Ce nombre est une preuve manifeste de l'activité riche et multiple que les byzantinologues ne cessent de développer durant les dernières années et, en même temps, il nous permet de mesurer la quantité de problèmes fondamentaux dont s'occupe la byzantinologie actuelle.

Particulièrement appréciés furent ceux parmi les rapports qui avaient trait à l'histoire sociale et économique de Byzance. Ici, il faut citer, entre autres, la communication du délégué soviétique, Z. V. Udalcova, intitulée *Les problèmes fondamentaux de la byzantinologie dans la science historique soviétique* (qu'apporte le présent numéro des *Byzantinologica*). La communication passe en une revue succincte l'évolution de la byzantinologie en Russie, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle jusqu'à la Révolution d'Octobre, soulignant, tout particulièrement, le mérite des grands byzantinologues russes dont V. Vasilevskij et F. I. Uspenskij qui, pour la première fois, abordèrent les problèmes de l'histoire économique et sociale de Byzance. Z. V. Udalcova donne ensuite une analyse détaillée des études byzantines dans l'URSS où la byzantinologie doit sa nouvelle orientation au matérialisme historique. Les byzantinologues soviétiques analysent minutieusement la question de la ville byzantine et de sa situation économique et sociale. Ils envisagent également les problèmes de la civilisation byzantine et les relations de Byzance avec d'autres pays dont la Russie kiévienne.

Dans la conclusion de sa communication, Z. V. Udalcova insiste sur l'importance d'étroites relations entre les byzantinologues soviétiques et étrangers pour le futur développement des études byzantines dans l'URSS.

L'histoire économique et sociale de Byzance forme également l'objet des communications de M. Dominici (Italie) et de M. Harmand (France). Dominici analyse la situation des *coloni adscripti*, groupe fort nombreux parmi la population rurale au début de l'histoire byzantine, donc au moment de la désagrégation du régime esclavagiste. Se basant sur l'exégèse de documents surtout juridiques, l'auteur aboutit à cette conclusion que

les conditions de vie des adscripti, qui constituaient le rang le plus bas des colons, étaient extrêmement pénibles.

La communication de M. Harmand examine le problème de la propriété foncière en Syrie byzantine au IV^e siècle. Partant d'un discours du rhéteur Libanius, l'auteur constate que, à l'époque en question, il existait, au sud et au sud-est d'Antioche de vastes domaines en propriété individuelle. A part les grands propriétaires fonciers, il y avait des paysans libres organisés dans les communes. Les conclusions de M. Harmand corroborent la théorie de M. Levčenko sur l'existence d'une nombreuse classe de paysans libres à l'époque byzantine primitive.

Egalement la communication du délégué bulgare, M. D. Angelov, traite des questions économiques et sociales, sous le titre de *La propriété foncière et la rente féodale en Macédoine au XIV^e siècle*. Utilisant de nombreux documents (dont surtout les chartes de souverains serbes et de féodaux macédoniens), l'auteur examine l'accroissement de la propriété foncière en Macédoine et l'évolution de la rente féodale. Il constate qu'au XIV^e siècle, à la veille de l'invasion turque, le régime féodal florissait en Macédoine septentrionale et centrale et qu'à certaines exceptions près, il ressemblait considérablement à celui de l'Empire byzantin.

Le même sujet réapparaît chez M. P. Topping (Grèce), étudiant la propriété foncière en Grèce après l'invasion des croisés, en 1204.

Une fort intéressante communication fut présentée par M. Dendias (Grèce), relative au contenu et au caractère de la *Loi Agraire*. L'origine et le caractère de cette loi sont, on le sait, loin d'être entièrement clairs. Alors que les byzantinologues russes et soviétiques trouvent un rapport étroit entre la publication de la loi et la colonisation de la péninsule balkanique et du territoire byzantin par les Slaves, une grande partie des savants de l'Occident s'opposent à cette théorie, considérant la Loi Agraire comme un instrument de la politique d'empereurs byzantins, conçu indépendamment de la colonisation slave qui n'aurait dont exercé aucune influence sur son contenu. La communication de M. Dendias, présentée au Congrès sous forme d'un résumé, partage les opinions du dernier groupe. M. Dendias rejette la théorie de l'influence slave et affirme que la Loi Agraire fut promulguée par les empereurs byzantins dans le seul but d'améliorer la situation des paysans et de consolider la classe des petits propriétaires fonciers. Selon M. Dendias, la loi est d'origine plus ancienne mais elle était en vigueur en même temps que l'Eclogue à Byzance. Tout en ne trouvant guère, dans la Loi Agraire, une mention des colons, l'auteur assume qu'au VIII^e siècle, les colons existaient à Byzance, constituant une classe de serfs à côté des paysans libres.

Tant que la communication de M. Dendias n'aura pas été publiée dans toute son étendue, il sera, malheureusement, assez difficile d'en évaluer à juste titre les conclusions. A en juger d'après le résumé seul, l'auteur admet une certaine idéalisation de la politique des empereurs byzantins qu'il présente en protecteurs de la population rurale. Doubteuse apparaît également sa thèse sur l'existence de paysans serfs au VIII^e siècle. Il me semble qu'il est assez difficile de vouloir rejeter toute influence de la colonisation slave sur la publication et le contenu de la Loi.

La colonisation slave dans l'Empire byzantin est analysée plus en détail dans la communication de M. A. Bon (France), expert reconnu en cette matière, et dans celle de M. E. Kirsten (Allemagne). Tous les deux sont orientés surtout vers la géographie historique. La communication de M. Bon a trait surtout à la colonisation slave du Péloponnèse. Dans son rapport intitulé *Etude sur l'histoire de la colonisation de la Grèce au Moyen-Age*, M. Kirsten prétend que les Slaves colonisant en masses le territoire byzantin au VII^e siècle, ne réussirent guère à s'emparer des grandes villes et des forteresses et se retirèrent surtout dans les montagnes. Telle est, selon l'auteur, la raison principale de leur assimilation et de leur soumission à l'Eglise et à la civilisation byzantines.

A côté des problèmes économiques et sociaux de la colonisation slave, un très grand nombre de communications présentées au Congrès examinent l'histoire de Byzance du

point de vue de la politique, de l'administration et de la religion. Citons, au moins, quelques communications intéressantes: *La politique antisémite de l'empereur Théodose II et la réaction des païens* de M. E. Demougout (France), *Justinien I^{er} et les patriarchats à Rome et à Constantinople* de M. V. Ensslin (Allemagne), *La révolution de 602, ses causes et ses conséquences* de M. R. Goubert (Italie), *Le siège avaro-slave de Constantinople en 626* de M. F. Barišić (Yougoslavie), *Les empereurs byzantins et les papes aux Xe, XI^e, XII^e siècles* de M. H. Grégoire (Belgique), *Le président du Conseil à Byzance* de M. E. Beck (Allemagne), *Byzance, Etat tributaire de l'Empire turc* de M. G. Ostrogorski (Yougoslavie).

Nombreuses étaient les communications relatives à l'architecture et à la peinture byzantines, dont plusieurs étudiaient les églises, les icônes, les mosaïques, les fresques, les tombes, les fortesses, les enluminures, etc. L'objet d'études le plus fréquent analyse les monuments de Constantinople, ancienne métropole de Byzance. Parmi les communications respectives dont une partie fut lue au Congrès et l'autre présentée sous forme de résumés, il faut citer les suivantes: *Recherches sur le Grand Palais de Constantinople* de M. R. Guiland (France), *A propos des plans de Hagia Sophia* de M. R. Michelis (Grèce), *Les mosaïques dans le Grand Palais et le rôle de Constantinople dans l'art préjustinien* de M. T. Rice (Angleterre), *Les mosaïques dans la partie sud-ouest de la galerie dans l'église Ste Sophie et leur rapport à l'iconoclisme* de M. P. Underwood (Etats-Unis).

D'autres communications non moins nombreuses visent des problèmes de philologie et de littérature byzantines (exégèse de textes, publication de nouveaux documents, etc.). Les auteurs de ces dernières communications se recrutent exclusivement parmi les Grecs. Comme les byzantinologues grecs se sont abstenus de participer personnellement au Congrès, leurs communications n'ont pas été lues et ne peuvent être jugées que d'après les résumés publiés. Il importe de signaler le plan de M. F. Koukoulès de publier un recueil de proverbes byzantins qui sera sans nul doute une contribution précieuse à l'histoire de la littérature byzantine.

Des comptes-rendus à sujets littéraires citons, au moins, celui de M. Y. Scharf (Allemagne), intitulé *Photius et la conception ecclésiastique et politique de l'Epanagoge*. Se basant sur une analyse stylistique attentive et sur la comparaison avec plusieurs œuvres authentiques de Photius, M. Scharf prouve, d'une manière irréfutable, me semble-t-il, que l'auteur de l'introduction à l'Epanagoge était le célèbre patriarche constantinopolitain.

Plus restreint est le nombre d'études sur le droit byzantin. Si l'on ne tient pas compte de la communication de M. Dendias mentionnée ci-dessus sur la Loi Agraire, il faut citer *Le droit justinien et post-justinien en Europe de l'est* de M. I. Deweike (France), *Considérations sur l'état civil des Pauliciens* de M. N. Gersoian (Etats-Unis), *Motifs de divorce dans le droit byzantin finissant* de M. D. Ghinis.

Une partie considérable des comptes-rendus préparés pour le Congrès analysent des sources, des documents et des monuments nouveaux, importants pour l'histoire de l'Empire byzantin. Des communications commentent les vers inédits de Todor Prodrome, un document illustrant les relations entre Manuel II le Paléologue et le roi d'Aragon Ferdinand V, la lettre de l'empereur Honorius à l'armée en Espagne, etc.

Telles sont les principales communications présentées au Congrès et relatives directement aux différents domaines de l'histoire, de l'archéologie, du droit et de la littérature de Byzance. Mentionnons encore l'important compte-rendu de M. F. Dölger sur les méthodes visant à améliorer le travail de rédaction de la revue *Byzantinische Zeitschrift*.

A côté des communications directement liées à l'histoire de Byzance, certains savants présentèrent des comptes-rendus relatifs à l'histoire des voisins de l'Empire byzantin, dont surtout des Etats balkaniques et de la Russie kiévienne.

Il faut mentionner le compte-rendu de M. V. N. Lazarev, *Nouvelles découvertes dans l'église Ste Sophie à Kiev*. L'auteur décrit minutieusement les résultats de la restauration des mosaïques dans l'église Ste Sophie, restauration commencée en 1952 et achevée actuel-

lement. D'après les récentes recherches, on peut, ainsi que l'affirma l'auteur, dater les mosaïques et les fresques de Ste Sophie de 1042-46.

Fort intéressante est la communication de M. V. D. Sarabjanov sur les relations mutuelles entre l'art de la Vieille Russie et celui de Byzance. L'auteur y développe une thèse bien connue d'ailleurs, sur une forte influence exercée par Byzance sur l'architecture et la peinture russes, tout en soulignant, à l'appui de nombreux exemples, les particularités de l'art russes dues à l'évolution économique et politique de l'Etat et du peuple russe.

Plusieurs comptes-rendus étudient l'histoire et l'archéologie des peuples yougoslaves. Il faut citer, en premier lieu, la communication de M. B. Bošković sur *L'archéologie byzantine en Yougoslavie devant des problèmes nouveaux*. L'auteur mentionne les vastes fouilles organisées en Yougoslavie durant les dernières années et qui jettent une nouvelle lumière sur plusieurs problèmes (dont transition de l'antiquité au Moyen-Age byzantin, colonisation slave et son rôle dans l'évolution de la civilisation matérielle et l'art, nouvelle civilisation slave dans la péninsule balkanique, basée sur les anciennes traditions slaves et influencée par l'Orient byzantin ainsi que par l'Occident).

Deux communications intéressantes analysent le problème du bogomilisme. Dans sa contribution intitulée *Le symbolisme des monuments funéraires bogomiles et kathares*, M. A. Solovjev (Suisse) communique les résultats de ses recherches sur les épitaphes découvertes en grand nombre en Bosnie, démontrant, à l'appui de leur analyse minutieuse, que leur symbolisme correspond exactement aux idées bogomiles fondées sur les traditions du manichéisme et du christianisme primitif.

L'autre compte-rendu intitulé *Les Bogomiles* de M. T. Opic (Turquie) utilise de nouveaux documents d'archives turques des XV^e-XVI^e siècles, pour soutenir que l'hérésie bogomile était très répandue en Bosnie au moment de l'invasion des Turcs et de la conquête du pays.

Certains comptes-rendus visent l'histoire bulgare. Citons, à cette occasion, le compte-rendu de M. M. Canard (Algérie) intitulé *Les aventures d'un patricien byzantin au pays des Bulgares d'après un récit arabe*. Le récit dû à l'écrivain arabe Ab-Takucha et datant du X^e siècle, contient, selon l'auteur, à côté d'éléments légendaires et fantastiques, rappelant les contes de Mille et une nuit, des témoignages d'une certaine valeur historique, se référant aux événements de l'époque de Tervel et de Justinien II et aux guerres bulgaro-byzantines, dans la première moitié du IX^e siècle.

Plus importante encore, du point de vue de l'histoire bulgare, est la communication de M. H. Inalcik (Turquie) intitulée *L'expédition de Bajazet de 1394 et la conquête de la Bulgarie danubienne*. Il commente un nouveau document ottoman découvert dans les archives du palais Top-kapz. Le document contient la description des expéditions de sultans turcs avant Mahomet II (1451-1482). Il apporte de nouveaux détails sur l'expédition de Bajazet I^{er} contre la Hongrie. Le récit témoigne de ce que, avant d'avoir assujéti la Bulgarie de Tirmova, Bajazet entreprit d'abord une expédition contre Sigismond, traversa le Danube et prit plusieurs forteresses. Ensuite, il lutta contre Mirčö, prince valaque, et conclut un traité de paix avec lui. De Valachie, Bajazet traversa le Danube sur des vaisseaux qu'Ivan šišman, son vassal, lui avait fournis. Cependant, aussitôt après avoir traversé le Danube, le sultan turc ordonna de prendre šišman et de l'exécuter. Les Turcs occupèrent ensuite Nicopole et l'empire de šišman devint une province turque. L'événement date de 1394.

La véracité du récit et du nouveau détail qu'il apporte ne pourra être prouvée, qu'après la publication intégrale du compte-rendu et sa confrontation avec d'autres sources. Néanmoins, les témoignages commentés par l'auteur semblent, de prime abord, avoir une importance capitale pour l'histoire bulgare.

Le compte-rendu de M. Tadin (France) analyse un épisode jusqu'alors obscur de la mission khazare de Cyrille et Méthode en 860-861, c'est-à-dire l'épisode du siège d'une ville chrétienne par un certain prince khazare (chapitre VIII de la biographie détaillée). Procédant par analyse textuelle et avec l'appui des données de la chronique géorgienne, l'auteur

aboutit à la conclusion selon laquelle la ville de Tiflis n'avait pas été assiégée par un chef d'armée khazare mais par un général turc Buga al Kabir. Il s'ensuit que, durant leur mission khazare, Cyrille et Méthode ont visité même la Géorgie.

La place qui nous est réservée ne nous permet pas malheureusement de mentionner tous les compte-rendus intéressants du Congrès. Le résumé précédent, si succinct soit-il, donnera peut-être cependant quelque idée de l'utile activité des cinq groupes de travail du Congrès. Tous les problèmes essentiels pour l'histoire de Byzance et de ses voisins ont été envisagés. La plupart des comptes-rendus ont eu un retentissement très vif parmi les congressistes et de nombreuses discussions ont contribué à mettre au point des opinions parfois contradictoires, au grand profit du futur développement de la byzantinologie.

L'assemblée du Congrès, marquée dès le début par une atmosphère de parfaite intelligence et de cordialité, prit la résolution unanime de convoquer le XI^e Congrès des byzantinologues à Munich. Elle proposa de plus organiser le XII^e Congrès à Okhride et le XIII^e à Moscou.

D. Angelov/Sofia

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

А. В а с и л и е в, *Ивановските стенописи*. С 20 чертежи и планове, 58 илюстрации и 4 цветни приложения. Русенски археол. музей и архив при Градския народен съвет. Материали за историята на град Русе и Русенския окръг. Книга I. София, 1953, pp. 48.

Grâce à une description fournie, il y a 40 ans, par K. Škorpil (*Описъ на старинитѣ по течението на рѣка Русенски Ломъ*. Sofia, 1914), on connut les églises rupestres dans le bassin du Rusenski Lom, au Sud de la ville de Russé (en Bulgarie de Nord-Est). D'autres savants étrangers et bulgares (A. Grabar, G. Millet, N. Mavrodinov) donnèrent des renseignements complémentaires sur ces antiquités, sans toutefois les avoir étudiés d'une manière satisfaisante (cf. entre autre la note dans *Byzantion* X [1935] 276). Le savant tchèque qui gagna d'extraordinaires mérites par l'étude des monuments archéologiques bulgares, avait souligné surtout l'importance des antiquités auprès du village d'Ivanovo. Malgré tout, les antiquités dans le bassin du Rusenski Lom restèrent presque complètement abandonnées, et furent en partie détruites. Après une étude de plusieurs années, Vasiliev apporte une monographie sur les peintures murales des églises rupestres dans les environs d'Ivanovo. L'auteur de cette étude a eu l'excellente idée de publier aussi les graffiti, tracés sur les murs des églises rupestres près d'Ivanovo, quelquefois dans des endroits peu accessibles. Ces graffiti nous offrent plusieurs données historiques inconnues et fort intéressantes. Les auteurs de certains graffiti, notamment l'archidiacre Kalinik et Neofit, peuvent être identifiés, avec une certaine vraisemblance, avec les métropolitains de Červen (situé à peu de kilomètres seulement), mentionnées dans le Sinodikon de l'Eglise bulgare (v. M. Г. Попруженко, *Синодик царя Борила*. София, 1928, 92, nr. 151). On y lit, entre autre, aussi une citation du Paterikon (cf. Migne, *P. G.*, LXV, 141 C, cap. XI), répétée deux fois en version bulgare. Il faut citer aussi l'inscription qui mentionne le nom du roi bulgare George I^{er} Tertère (1280—1292). Les monuments les plus importants sont cependant les fresques dans les églises rupestres. Ces fresques qu'on doit dater du XIII^e et du XIV^e siècles, représentent sans aucun doute les monuments les plus remarquables de l'art bulgare de la fin du Moyen-Age. On y trouve, entre autre, un portrait de Jean Alexandre (1331—1371) et de sa femme Théodora, identifiés déjà depuis bien longtemps. Leurs noms, dont il ne reste que des traces, peuvent cependant être reconstitués avec une grande vraisemblance, ce qui réfute l'hypothèse selon laquelle les noms en question seraient ceux de Jean Asène II (1218—1241)

ou de Jean Asène III (1279—1280) (cf. déjà H. Grégoire, *Byzantion*, ibid., p. 276). La publication de Vasiliev ne doit cependant être considérée que comme une heureuse introduction à l'étude de toutes ces antiquités du moyen-âge bulgare, si longtemps négligées. L'étude a montré que la région du bassin du Rusenski Lom et particulièrement les environs d'Ivanovo constituent une province importante de l'art bulgare médiéval et un centre remarquable de la vie spirituelle bulgare au cours des XIII^e et XIV^e siècles. (Compte-rendu sur le livre de Vasiliev: Ив. Дуйчев, *Иваново. Загаснало културно огнище на средновековна България*. Църковен вестник, год. 55, бр. 32—33. 25 септември 1954, сс. 10—13.)

I. Dujčev/Sofia

Margaret Thompson, *The Athenian Agora. Results of Excavations Conducted by the American School of Classical Studies at Athens*. Volume II.: *Coins from the Roman through the Venetian Period*. Princeton, N. J., The American School of Classical Studies at Athens, 1954, pp. XX, 122, 4 plates.

In the course of the excavations of the Athenian Agora from 1931 to 1949, 55,492 coins of the Roman and later periods were found. Many of these coins belong to the Turkish and modern period, but 37,090 specimens date from the last century of the Roman Republic to the last years of the Venetian Republic. These coins are now published for the first time. As the editor remarks, they are not *museum pieces*, but they do provide for the historian an invaluable record of the money circulating in one of the chief cities of antiquity from the time of Sulla to our own present. They are valuable, therefore, as historical sources.

For a student of Byzantium the interest of the book lies in the imperial Byzantine coins which it makes public. Dating the beginning of the Byzantine empire with the reign of Anastasius I (491-518), the cataloguer lists 11,240 imperial Byzantine coins and thirty-seven imitations. They are listed by reigns and by mints whenever that is possible. The cataloguing and the commentary on the coins themselves are excellent.

The cataloguer, however, not being a Byzantinist, is not acquainted with the literature on Byzantium and, as a consequence, she had been led astray in her efforts to relate the Byzantine coin finds in Athens to the medieval history of that city. This is particularly true of her interpretation of the paucity of coins belonging to the second half of the seventh century. Here she follows Professor Setton and urges that the proportion of coinage from the Agora do substantiate [his] arguments for a Bulgarian invasion in the mid-seventh century. Although she states that she is aware that differences of opinion exist on this point, she does not seem to know that the conclusions of Setton have been rejected by virtually every serious student of Byzantium, including such scholars as Dölger and Ostrogorsky. The scarcity of coinage for the eighth and ninth centuries she associates with the iconoclastic decrees

of the Isaurian emperors. *It is a curious coincidence, she writes, that the absence of coinage in Athens occurs at just about the time that the iconoclastic decrees, so bitterly resented by the Greek iconodules, were being promulgated. It would almost seem as though the province were deliberately cutting itself from the capital...* This is extremely doubtful. Among the iconoclastic emperors of the seventh and eighth centuries, the reign of Constantine V has revealed the smallest number of coins in Athens and yet no imperial administration in the eighth century is known to have been more active in Hellas than that of Constantine V. It was this emperor who removed a part of the population of Hellas in order to repeople Constantinople which had been decimated by the plague of 747. In 767 the same emperor brought 500 tile-makers from Hellas and the islands to Constantinople, in order to repair the aqueduct of Valens and some time later he brought Irene from Athens to become the bride of his son Leo. Obviously the province of Hellas had not been cut from the capital during the reign of Constantine V.

Athens no doubt was in a state of decline during the seventh, eighth and ninth centuries. The decline, as reflected by the coin finds, seems to have set in during the second half of the seventh century. It is quite possible that the cause of this may have been new Slavonic invasions. Most probably, however, it was brought about by the Arab domination of the seas. The sea was the avenue of communication between Athens, Thessalonica, Constantinople, and other centers of the empire. This avenue was now seriously breached by the Arab domination. It is not without significance that the beginning of the serious decline in the number of coins in Athens corresponds in time to the rise of the Arab naval power. In contrast to this the repeated invasions of the Balkan peninsula by the Avars and Slavs during the first half of the seventh century do not seem to have affected adversely the number of coins in circulation in Athens.

But though one may disagree with the cataloguer on points of interpretation one can have only admiration for her excellent presentation and classifications. She has made available an important source for the study of the history of Greece during the Middle Ages, though the inferences that can be drawn from this source are limited. Cf. Peter Charanis, *The Significance of Coins as Evidence for the History of Athens and Corinth in the Seventh and Eighth Centuries*. *Historia* 4 (1955) 163-173.

P. Charanis / New Brunswick

Robert S. Lopez—Irving W. Raymond, eds., *Medieval Trade in the Mediterranean World. Illustrative Documents Translated with Introductions and Notes*. New York, Columbia University Press, 1955, pp. XIX, 458.

This is a collection of documents in an English translation designed to introduce one to the study of the development of commerce in the Mediterranean world during the Middle Ages. Translations can never take the place

of the originals, but, in view of the limited knowledge of Greek and Latin, they are necessary and may be very useful, especially when they are the work, as in the case with the present collection, of competent scholars. Raymond, who was primarily responsible for the editing, is a meticulous and conscientious scholar, while Lopez, who did the selecting, is an economic historian with an international reputation.

The two scholars are jointly responsible for the translations. Two hundred and eight documents covering the period from the eighth to the fifteenth century are reproduced. They are divided into twenty-four chapters which are in turn arranged according to topic into five groups. They cover a variety of subjects. One group serves as evidence of the existence of commerce during the early Middle Ages; another illustrates the development of markets, the growth of the merchant class, the evolution of the means of exchange, the diversity of merchandise. Commercial contracts and commercial investments constitute the general subjects of the third group, while the fourth group deals with the problems of transportation, the development of insurance contracts, commercial litigations, business failures and their settlement, international disputes over trade. The fifth group is brought together under the general topic of tools and ideas and serves to illustrate commercial manuals, the progress of accounting methods, commercial correspondence, moral standards and practical advice. The vast majority of the documents are drawn from Italian sources; some relate to Byzantium; some are drawn from Byzantine and Moslem sources. It is unfortunate that the editors decided not to include international commercial treaties, for this has kept out of the volume the commercial treaties which Byzantium had made with the Italian Republics and the Russians, documents of capital importance for the history of medieval commerce.

The book is excellently edited. A brief introduction precedes every group of documents which introduces a new subject and numerous notes offer explanations of obscure points. There is also a general essay on coinage and weight and an extensive bibliography. The collection should prove of value not only to beginning students of medieval commerce but also to mature scholars, especially those interested in economic history who are not specialist of the history of the middle ages.

P. Charanis / New Brunswick

Das Konzil von Chalkedon: Geschichte und Gegenwart. Vol. I: *Der Glaube von Chalkedon*, 1951, pp. XVI, 768. Vol. II: *Entscheidung um Chalcedon*, 1953, pp. XIV, 967. Vol. III: *Chalkedon Heute*, 1954, pp. VII, 981. A. Grillmeier, S.J. and H. Bacht, S.J., Würzburg, Echter-Verlag.

These weighty volumes edited by A. Grillmeier, S.J. and H. Bacht, S.J. celebrate the fifteenth centenary of the Fourth General Council of Chalcedon. They are designed to contribute to an understanding of the problems raised by the Definition of 451 in its own generation and subsequently up to the

present day. The editors have planned a series of carefully co-ordinated sections spread over three substantial volumes. It would clearly be impossible for a single reviewer to do more than indicate briefly their scope and content, and to emphasise the value of this significant contribution to patristic and historical studies.

Vol. I (*Der Glaube von Chalkedon*) deals with the *Vorgeschichte* and the Definition. This book consists of four parts. The first section (*Zur dogmatischen Vorgeschichte des Konzils von Chalkedon*) is inaugurated by A. Grillmeier's masterly study (*Die theologische und sprachliche Vorbereitung der christologischen Formel von Chalkedon*, pp. 5-202). Here the doctrinal background of the Council is sketched. Grillmeier traces the christological definition of *one person in two natures* back to biblical foundations, and stresses that the formula of 451 was the outcome of theological developments within the Christian church and, contrary to earlier beliefs, represents de-hellenization rather than the reverse.

This is followed (somewhat unexpectedly) by H. de Riedmatten's brilliant reconstruction of certain fragments of Apollinaris (*Les Fragments d'Apollinaire à l'Éranistes*, pp. 203-212). These have been preserved in the *Éranistes* of Theodoret, and in his text de Riedmatten draws on a number of different manuscripts (particularly the interesting and important Oxford MS., Bodl. Clark. 2). The two extremes in christology are traced by T. Camelot (*De Nestorius à Eutychès: l'opposition de deux christologies*, pp. 213-242) in a suggestive essay in which he warns against over-simplification or ante-dating of doctrinal developments which were really post-Chalcedonian.

The second section of vol. I (*Zum geschichtlichen Rahmen des Konzils von Chalkedon*) deals with certain historical aspects of the Council. M. G o e m a n s (*Chalkedon als "Allgemeines Konzil"*, pp. 251-289) discusses its "oecumenical" character, and points out that although it owed much to the Emperor's influence and interest it was not merely an "imperial" synod. A. M. S c h n e i d e r (*Sankt Euphemia und das Konzil von Chalkedon*, pp. 291-302) contributes a brief but valuable archaeological note on the site of the church of St. Euphemia where the Council met. P. G o u b e r t adds a study on *Le rôle de Sainte Pulchérie et de l'eunuque Chrysaphios* (pp. 303-321). H. R a h n e r (*Leo der GröÙte, der Papst des Konzils*, pp. 323-339) analyses recent views on Pope Leo and argues from contemporary material that his wise stress on "moderatio" and his discriminating leadership justify his title of "the Great".

In section 3 (*Deus-Homo Jesus Christus: Das Dogma von Chalkedon*) two important contributions deal with the vital doctrinal work of the Council. P. G a l t i e r (*Saint Cyrille d'Alexandrie et saint Léon le Grand à Chalcédoine*, pp. 345-387) discusses the christology of Chalcedon with special reference to the two great leaders, and he concludes that Cyril's teaching did in the main agree with Pope Leo's and that the work of both is reflected in the

findings of the Council. Galtier's fine analysis of the relevant sources, in particular Leo's *Tome* and Cyril's *Letters*, points to the common ground and the moderate *via media* which was reached. This is ably followed up by I. O. de Urbina's lucid presentation of the text of the creed of 451 (*Das Glaubenssymbol von Chalkedon — sein Text, sein Werden, seine dogmatische Bedeutung*, pp. 389-418). This is given in Greek and Latin, with critical commentary on points of detail.

In spite of its *moderatio*, the decisions of Chalcedon were not acceptable to all, and it is indeed clear that here politics and theology were closely connected. Section 4 (*Der theologische Kampf um Chalkedon*) is mainly concerned with some of the theological disputes which arose in, and after, 451. Even to touch on this subject requires a team of experts with the erudition and linguistic equipment of a Paul Peeters. Nearly half of this section is taken up with J. Lebon's study on Syrian monophysism (*La christologie du monophysisme syrien*, pp. 425-580). In this revision and expansion of his book on Severian monophysism (published in 1909) the acknowledged master in this field makes use of recent research (both by himself and others) to emphasise *inter alia* that Severus' views were really based on Cyril and that the christology of Syrian monophysism was to some extent pre-Chalcedonian. This is followed by five shorter studies concerned with the tradition of Chalcedon in other churches—by P. Moutier (*Le concile de Chalcédoine d'après les historiens monophysites de langue syriaque*, pp. 581-602), W. de Vries (*Die syrisch-nestorianische Haltung zu Chalkedon*, pp. 603-635) and G. Graf (*Chalkedon in der Überlieferung der christlichen arabischen Literatur*, pp. 749-768). In an interesting and somewhat controversial essay C. Moeller discusses developments in the Chalcedonian position (*Le chalcédonisme et le néo-chalcédonisme en Orient de 451 à la fin du VI^e siècle*, pp. 637-720). He describes as the "neo-Chalcedonians" those who were victorious at the Fifth General Council of Constantinople (553) and attempted to integrate the formulae of Chalcedon with the christology of Cyril's teaching and with his anathemas against Nestorius. The various diphysite *florilegia* which were compiled at this time are the subject of a characteristically brilliant short study by M. Richard. He shows how theological discussions from the fourth century onwards provided a wealth of material for this purpose. This is an illuminating essay based on unrivalled knowledge of the manuscripts. It corrects various assumptions and points the way to future work, emphasising above all the need for proper caution in the use of these *florilegia*, particularly those of the sixth century.

Thus Vol. I of this series is mainly concerned with the doctrinal position of Chalcedon which is one of the landmarks in the development of Christian theology. It may be argued that there is here comparatively little on the political side, but that is to come in Vol. II, as also the effect of Chalcedon on western Latin theology. It would be ungrateful to suggest that there might have been more on Dioscurus and Eutyches, and perhaps on the contemporary

and pre-Chalcedonian western background. Repercussions in certain eastern areas are also omitted. As it is, so much is given in this first volume, including such magisterial contributions as those of Grillmeier and Lebon, that one can only admire the skill and good judgment of the editors.

Vol. II (*Entscheidung um Chalkedon*) concentrates more on the historical side than Vol. I, and is of particular interest to the Byzantinist and Slavist. In various ways it is the complement of Vol. I, and the two volumes are indeed clearly intended to be regarded as a single whole.

Section 5 (the numbering runs on from Vol. I) treats of Chalcedon as a historical turning point (*Chalkedon als geschichtliche Wende*). This is subdivided into three parts whose topics are the relations between church and state and the effects of Chalcedon on ecclesiastical unity. F. H o f m a n n (*Der Kampf der Päpste um Konzil und Dogma von Chalkedon von Leo dem Größten bis Hormisdas* [451-519], pp. 13-94) attempts to disentangle political and religious motives in papal policy and stresses the predominance of the latter, often in the face of serious obstacles. The imperial policy is analysed by R. H a a c k e (*Die kaiserliche Politik in den Auseinandersetzungen um Chalkedon* [451-553], pp. 95-177); he brings out the unfortunate conflict on occasion between the imperial tradition inherited from Constantine the Great and the policy of the church led by Rome. P. G o u b e r t adds a short note on *Les successeurs de Justinien et le Monophysisme* (pp. 179-192). This section is concluded by H. B a c h t's analysis of the rôle of oriental monks in the disputes (*Die Rolle des orientalischen Mönchtums in den kirchenpolitischen Auseinandersetzungen um Chalkedon* [431-519], pp. 193-314). Bacht underlines the significance of the monastic world (English readers will recall the similar emphasis of N. H. Baynes' masterly introduction to the *Three Byzantine Saints*). He corrects certain widely accepted generalisations, dispelling the old idea of an essential antagonism between monasticism and the secular church, or the view that monks were for the most part ignorant and unlettered.

The second part of Section 5 deals with the rupture of ecclesiastical unity as a result of 451 (*Das Zerschneiden der kirchlichen Einheit im Gefolge von Chalkedon*). This again is subdivided into four studies. Three of these discuss the separated eastern churches and make full use of the results of recent research. M. C r a m e r and H. B a c h t deal with the attitude of the Coptic monophysites (*Der antichalkedonische Aspekt im historisch-biographischen Schrifttum der koptischen Monophysiten* [6.-7. Jahrhundert], pp. 315-338). A. V a n R o e y describes the early Jacobite church (*Les débuts de l'Eglise jacobite*, pp. 339-360), and V a h a n I n g l i s i a n the effects of Chalcedon on the Armenian church (*Chalkedon und die armenische Kirche*, pp. 361-417). The fourth chapter by G. H o f m a n n concerns similar problems but in a very different period. *Das Konzil von Chalkedon auf dem Konzil von Florenz* (pp. 419-432) is a welcome contribution from an expert in this later field.

Relations between Rome and Constantinople, in subject matter belong-

ing to the previous part, are of such importance that they form a division of their own. They are authoritatively dealt with by E. Herman (*Chalcedon und die Ausgestaltung des konstantinopolitanischen Primats*, pp. 459-490) and A. Michel (*Der Kampf um das politische oder petrinische Prinzip der Kirchenführung*, pp. 491-562), prefaced by a disappointing little note by T. O. Martin on the Twenty-Eighth Canon of Chalcedon (pp. 433-458). The so-called twenty-eighth canon is however admirably discussed by Herman and finds its proper place in his paper on the development of Constantinople's claims and position in the church and in the Byzantine Empire, and more particularly in relation to the three eastern patriarchates who were shortly to come under the political domination of the Muslim world. A. Michel, well known for his work on the relations between Rome and Constantinople, deals with the antithesis between the two opposed claims to ecclesiastical leadership based on political supremacy versus a divinely founded church. Although his starting point is the fifth century, his wide interests, particularly in the eleventh century, are evident, and he makes a stimulating contribution to the study of relations between Rome and Constantinople in the middle ages. He adds a short appendix in which he puts forward reasons for taking a different view from Dvornik (*Byz. Zeitschr.* 44 [1951] 111-116) on Gelasius' conception of the two powers.

Section 6 (*Chalcedon und das innerkirchliche Leben*) turns to the effect of Chalcedon on the life of the church itself. This showed itself particularly in two ways: in the disciplinary control of its members, especially the large monastic body, and in the enrichment and deepening of the spiritual life of the Church. L. Ueding deals admirably with the first in *Die Kanones von Chalcedon in ihrer Bedeutung für Mönchtum und Klerus* (pp. 569-676). S. Salaville illustrates the high esteem in which the Council was held by the Byzantine Church in *La fête du concile de Chalcédoine dans le rite byzantin* (pp. 677-695). In contrast there appear to be fewer references in the early period to the Council in the Roman liturgy, as T. Schnitzler shows in *Das Konzil von Chalcedon und die westliche (römische) Liturgie* (pp. 735-755). There is a brief note by A. M. Schneider (†) on *Die Ikonographie des Konzils von Chalcedon* (pp. 757-760). One of the most significant contributions in this section concerns developments outside the orthodox church. H. Engberding (*Das chalcedonische Christusbild und die Liturgien der monophysitischen Kirchengemeinschaften*, pp. 697-733) emphasises the rôle attributed to Christ's humanity in monophysite liturgies, thus bringing out the contrast between actual practice and theoretical pronouncement in the non-orthodox communities, which is supported by evidence elsewhere in these volumes.

Section 7 (*Chalcedon und die abendländische Theologie von 451 bis zur Hochscholastik*) turns to the Latin West, and in five studies attempts the almost impossible task of indicating the impact of Chalcedon on western theology down to the thirteenth century. G. Bardy (*La répercussion des*

controverses christologiques en Occident entre le concile de Chalcedoine et la mort de l'empereur Anastase [451-518], pp. 771-789) gives a brief historical survey of the differences which arose previous to the reconciliation of 519. To deal with the main field of western theology is a stupendous task courageously attempted in three studies. A. Grillmeier writes on *Vorbereitung des Mittelalters. Studie über das Verhältnis von Chalkedonismus und Neu-Chalkedonismus in der lateinischen Theologie von Boethius bis zu Gregor d. Gr.* (pp. 791-839). L. Ott (*Das Konzil von Chalkedon in der Frühscholastik*, pp. 873-922) takes the story to the twelfth century. I. Backes starts from Peter Lombard and investigates certain aspects of thirteenth century thought in *Die christliche Problematik der Hochscholastik und ihre Beziehungen zu Chalkedon* (pp. 923-939). There is also an interesting essay in a less familiar field by J. Solano (*El Concilio de Calcedonia y la controversia adopcionista del siglo VIII en España*, pp. 841-871).

At the end of Vol. II is appended (pp. 941-967) a most useful Chronological Table compiled by A. Schönmetzer. This runs from 10 Sept. 422 to 20 Feb. 564 and provides an invaluable guide to the complicated events of these years.

Vol. III (*Chalkedon Heute*) is as weighty and valuable as its predecessors. Its contents are mainly concerned with the problems of modern theology in Catholic and Orthodox and Protestant churches, and even range as far afield as the Indian teaching of the Avatāras. Any discussion would therefore be out of place here, though brief reference may be made to B. Schultzer's study (pp. 719-763) on Chalkedon in modern Russian theology.

This last volume of the trilogy is however also of interest to those scholars whose main concern is with Vols. I and II, for it concludes with a valuable detailed bibliography on the whole history of the Council of Chalcedon, together with Indices of Biblical citations, special use of Greek words (particularly useful), Latin words, and Persons und Subjects.

It is clear from this brief survey that Byzantinists, theologians, and church historians in general will find these three volumes indispensable, though medievalists may wish that vols. I and II had been made self-contained with their own indices and bibliography. The various studies not only use the results of recent scholarship but often make their own original contribution. It would be impossible to mention as many individual scholars as one would wish, but one cannot forbear singling out Grillmeier, Lebon and Richard. Special thanks are due to the editors. The magnitude of the plan and the high standard achieved over so wide a field with so many different contributors must have involved endless editorial care. It should also be noted that each of the more important divisions of vols. I and II is prefaced with a short but illuminating introduction which acts as a welcome guide to an overwhelmingly rich collection of material. This is one of the most important contributions to ecclesiastical and early Byzantine history which has appeared during this century.

J. M. Hussey / London

НЕКРОЛОГИ OBITUARIES NÉCROLOGIES

Mathias Gyóni

(1913-1955)

Le 28 Septembre 1955, Mathias Gyóni, l'excellent byzantinologue hongrois, titulaire de la chaire d'histoire médiévale à la Faculté d'Histoire de l'Université Roland Eötvös de Budapest, est mort subitement, dans des circonstances tragiques, à l'âge de 42 ans. Par sa mort la byzantinologie hongroise se voit privée d'un de ses représentants les plus qualifiés, dont les recherches éveillaient une attention très légitime dans les milieux scientifiques internationaux et de qui ses collègues, hongrois et étrangers, se promettaient une activité riche et féconde.

Mathias Gyóni naquit à Budapest, le 18 Décembre 1913. Membre du Collège Eötvös (Ecole Normale Supérieure de Budapest), il fit ses études à l'université de sa ville natale, sous la direction de Gy. Moravcsik, le plus remarquable byzantinologue hongrois. Dès le début, Mathias Gyóni s'intéressait vivement à la byzantinologie et, tout particulièrement, à ses domaines étroitement liés à l'étude de l'histoire des Hongrois. C'est dans ce domaine qu'il choisit aussi le sujet de sa thèse de doctorat, *Ungarn und das Ungartum im Spiegel der byzantinischen Quellen*, Budapest 1938, pp. 120. (Magyar-Görög Tanulmányok. No. 7.) Dans ce travail, il brosse, grâce à une étude approfondie et minutieuse des sources, un intéressant tableau de la Hongrie et du peuple hongrois, vus par les auteurs byzantins, ajoutant à sa synthèse aussi les matériaux onomastiques fournis par ces sources, matériaux particulièrement précieux pour la linguistique historique. Après ses études universitaires, M. Gyóni fut nommé professeur au lycée d'Aszód. C'est dans cette ville qu'il écrivit sa volumineuse étude *Die Streudenkmäler der ungarischen Sprache in griechischen Texten*. Budapest, 1943, pp. 220 (Magyar-Görög Tanulmányok. No. 24), qui, à cause de sa mort prématurée, est restée son œuvre principale. Dans cet ouvrage il a éclairci, avec une érudition aussi bien linguistique qu'historique, tous les problèmes qui s'attachent aux mots et aux noms hongrois attestés par les sources byzantines. En même temps, il a posé sur des bases solides l'interprétation des transcriptions grecques, ce qui a rendu ces importants matériaux historiques directement accessibles aux historiens de langue hongroise. Cet ouvrage a déjà révélé les remarquables qualités de savant qui caractériseront les futurs travaux de M. Gyóni. Connaissance parfaite des sources et de la bibliographie en question, sérénité et objectivité dans l'examen des résultats antérieurs, exposition nette des problèmes mis sur le tapis, sage pondération dans la discussion, enfin application sûre des diverses méthodes scientifiques — voilà, en quelques mots, les vertus qui se manifestent dans cet ouvrage sous une forme mûre, et grâce auxquelles l'étude de Gyóni compte désormais pour un ouvrage fondamental destiné, sans nul doute, à garder pour longtemps sa valeur. L'Académie Hongroise des Sciences avait aussitôt décerné un prix à cet ouvrage qui, en outre, permit à l'auteur d'obtenir, en 1944, la « *venia legendi* » comme privat-docent à la Faculté des Lettres de Budapest pour la « Philologie byzantine, eu égard surtout aux relations de Byzance avec les peuples du Sud-Est européen ».

Dès 1942, M. Gyóni fut transféré à Budapest, à l'Institut Scientifique de l'Europe Orientale; à partir de la même date, il fonctionnait comme assistant à l'Institut de Philologie Grecque de l'Université. Pendant ces années, il sentait déjà mûrir en lui un projet de vaste envergure. S'il l'eût pu réaliser, il eût mis la couronne à son œuvre. Par ce projet, il se proposait de rassembler et de soumettre à un examen critique les sources byzantines de l'histoire des Roumains. M. Gyóni se mit sans retard à ce travail qu'il poursuivit avec une rare assiduité, jusqu'à la fin de sa vie. Au cours de ses recherches, le

projet initial s'élargit considérablement. Pour mieux élucider les connexions des faits historiques, il lui parut indispensable de prendre en considération — jusqu'en 1300 environ — même les sources non grecques (latines, slaves, allemandes, etc.) de l'histoire des Roumains. Pour s'acquitter de cette tâche qui semblait avoir une grande importance au point de vue international, il entreprit des travaux préliminaires qui se distinguaient également par leur particulière largeur d'horizon. Pour se faire une idée de la manière dont il élargissait sans cesse la sphère de ses connaissances et de ses méthodes, on n'a qu'à feuilleter les 17 études plus ou moins détaillées qu'il a consacrées à ces problèmes dans des revues hongroises et étrangères. C'est par là qu'il désirait fonder sur des bases solides l'œuvre à laquelle il ne cessait de rêver. Outre ces occupations continuelles, il trouvait aussi le moyen de signaler à l'étranger les progrès des études byzantines en Hongrie. Dès 1949 jusqu'à sa mort, il rédigeait pour *Byzantinoslavica* les comptes-rendus consacrés aux publications hongroises. Par cette branche de son activité, il a contribué dans une mesure considérable à l'affermissement des relations internationales de la science hongroise.

En reconnaissance de ses mérites, Mathias Gyóni fut élu en 1948 membre correspondant de l'Académie Hongroise des Sciences. La même année, il devint « docent » à l'Institut de Philologie Grecque de l'Université de Budapest. En 1953, il fut chargé, en qualité de « docent », de diriger la chaire d'histoire médiévale à la même université. En 1954, il devint professeur titulaire à la même chaire. Ces avancements lui imposèrent des tâches lourdes dont il voulut s'acquitter avec un zèle scrupuleux jusqu'à sa mort tragique. Ce funeste événement marqua la brusque interruption de la vie laborieuse d'un savant dont la mort prématurée touche sensiblement les études byzantines et équivaut à une perte irréparable pour la science hongroise. Amis, collègues et disciples contemplent avec douleur cette carrière brisée par la volonté du sort et gardent pieusement la mémoire d'une noble personnalité qui a laissé, au cœur de tous, une empreinte indélébile.

Jean Harmatta / Budapest

БИБЛИОГРАФИЯ BIBLIOGRAPHY BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: A. Dostál. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boeck van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), A. Dostál (A. D.), R. Dostálová-Jenišťová (D. Je.), Iv. Dujčev (I. D.), Suzanne Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolov (A. F.), R. Guillard (R. G.), A. Guillou (A. G.), G. Hansen (G. H.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), K. Janáček (K. J.), Kl. Junack (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piek-niewski (Piekn.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), A. R. Sodano (A. R. S.), M. Šesan (M. Š.), Kurt Treu (Tr.), Ursula Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), J. Verpeaux (J. V.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE.

K. ALAND, *Die Arbeiten der Deutschen Akademie der Wissenschaften auf dem Gebiet der Religionsgeschichte*. Berlin, Akad.-Verl., 1955, pp. 59. Dt. Akad. d. Wiss. Vorträge und Schriften, 58. — Mit Anmerkungen versehener Druck eines im April 1955 auf dem Kongreß für Religionsgeschichte in Rom gehaltenen Vortrages. — Die Berliner Akad. Gottfried Wilhelm Leibniz' trat mit besonderer Betonung der Kirchengeschichte ins Leben, von der Mitte des 18. Jahrhunderts an hatte in ihr die spekulative Philosophie die Führung, die dann im beginnenden 19. Jahrhundert durch Philologie und Historie abgelöst wurden. Eingehend werden die nach der 1946 erfolgten Reorganisation der Akad. auf religionsgeschichtlichem Gebiete geleisteten Arbeiten dargelegt, darunter S. 83 ff. die orientalistischen, S. 46 ff. die klassisch-philologischen Charaktere. Irm.

H. G. BECK, *Bericht über den IX. Internationalen Byzantinistenkongreß. Thessalonike 12.—25. April 1953*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 265—266. — Hervorgehoben wird die gesellschaftliche Bedeutung des Kongresses und daneben der Wunsch auf eine Straffung des wissenschaftlichen Programms bei künftigen Veranstaltungen ausgesprochen. E. R.

H. G. BECK, *Carl Wendel*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 275—276. — Nekrolog. E. R.

BULLETIN analytique de Bibliographie Hellénique. Athènes, 1955. — Collection de l'Institut français d'Athènes XIV (1953), pp. 558. — L'éloge du Bulletin n'est plus à faire, mais le Tome XIV est encore en progrès, en ce sens que les dépouillements sont encore plus nombreux et les analyses des ouvrages plus détaillées. On y trouve dépouillées 226 Revues grecques, avec la pagination des articles qui y sont publiés (Revue de Littérature et d'Art; Mélanges, Revues scientifiques; Revues de sciences humaines, Divers). Les 1349 premiers numéros sont consacrés aux livres et brochures (Littérature, Sciences, Sciences humaines, Divers, Livres scolaires, Traductions). Grâce au Bulletin, on trouve signalée la publication de plus d'une étude relative à Byzance qui aurait passé inaperçue. R. G.

Byzantion. Tome XX (1950); XXI/1 (1951). (V. Byzantinoslavica XIII, 378). — Compte-rendu: W. SCHUBART, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 160—161; Tome XXI/2 (1952); XXII (1952) (V. Byzantinoslavica XV, 68). Ibid. 79 (1954) 107—108; Tome XXIII (1953) (V. Byzantinoslavica XVI, 150). Ibid. 80 (1955) 94—95. E. R.

H. v. CAMPENHAUSEN, *Griechische Kirchenväter und Verwandtes*. Theol. Rundschau 22 (1954) 316—354. — Literaturbericht für 1951—1954, der außer der Patristik auch die Byzantinistik (350—358) berücksichtigt. H. Kö.

F. W. DEICHMANN, *Alfons Maria Schneider* †. Gnomon 26 (1954) 431—432. — Nekrolog. E. R.

F. D(ÖLGER), *Die Atti des VIII. Internationalen Byzantinistenkongresses in Palermo, April 1951*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 264—265. E. R.

F. D(ÖLGER), *Congrès International Augustinien*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 512. — Vom 21.—24. September 1954 in Paris. E. R.

F. D(ÖLGER), *II. Hauptversammlung der Deutschen Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der byzantinischen Studien*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 513. — Bericht über die vom 9. bis 11. Oktober 1953 in Würzburg durchgeführte Tagung. E. R.

F. D(ÖLGER), *Vom Index of Christian Art der Princeton University*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 266—267. — Eine Kopie seit 1953 in der Vatikanischen Bibliothek, wo eine bibliographische Auskunftsstelle für christliche Archäologie errichtet wurde. E. R.

F. D(ÖLGER), *Ein Orientalisches Institut in Alexandria*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 513. — 1953 in der Patriarchatsbibliothek begründet. E. R.

F. D(ÖLGER), *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 267. — Erscheinen wieder in einer Neuen Folge, beginnend mit Bd. 1 (1953). Hrsg. v. Osteuropa-Institut München, unter Leitung v. H. Koch und redigiert v. B. Rubin. E. R.

F. D(ÖLGER), *Der V. Internationale Kongreß für Christliche Archäologie*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 512. — Findet vom 13. bis 20. September 1954 in Aix-en-Provence statt. E. R.

F. D(ÖLGER), *II. Internationaler Kongreß für Klassische Studien*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 513. — Vom 23. bis 28. August 1954 in Kopenhagen. E. R.

F. D(ÖLGER), *Aufgaben der byzantinischen Philologie von heute*. Das Altertum 1 (1955) 44—58. — Antwort auf die beiden Fragen: 1. Welche methodischen Anforderungen stellt die byzantinische Philologie von heute an den Forscher? 2. Welche umfassenden Aufgaben ergeben sich aus dem heutigen Stande der Byzantinistik? Welche speziellen Aufgaben sind zur Lösung reif und können mit Aussicht auf Erfolg in Angriff genommen werden? E. R.

Dumbarton Oaks Papers. № 7 (1953). — Rev. by J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud., New Ser., Vol. VI, 2 (1955) 310—311; S. RUNCIMAN, The Class. Rev., New Ser., Vol. V, 2 (1955) 220—221; R. J. H. JENKINS, Journ. Hellenic Stud. LXXV (1955) 203—204. M. H.

Dumbarton Oaks Papers. № 8 (1954). — Rev. by P. CHARANIS, American Hist. Rev. 61 (1955) 98—99. P. Ch.

J. HARMATTA, *Fehér Géza, 1890, VIII, 4.—1955, IV, 10*. Archaeol. Értesítő 82 (1955) 229—230 = *Géza Fehér, 4 août 1890—10 avril 1955*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 5 (1955) 297—298. — Nécrologue. Gy. M.

J. IRMSCHER, *Tätigkeit und Planungen der Kommission für spätantike Religionsgeschichte in der Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin seit 1945*. Trierer Theol. Zeitschr. 59 (1950) 227—228. — Arbeitsbericht. H. Kö.

J. IRMSCHER, *Bericht über die Arbeiten der Kommission für spätantike Religionsgeschichte*. Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 571—574. E. R.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, III. Wien, R. M. Rohrer, 1954, pp. VI, 182 + 42 fig. — Rev. by G. DOWNEY, Speculum 30 (1955) 476—481. P. Ch.

J. KOLLWITZ, *Alfons Maria Schneider. * 16. Juni 1896 — † 4. Oktober 1952*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 267—269. — Nekrolog. E. R.

ST. P. KYRIAKIDIS, *R. M. Dawkins (1871—1955)*. 'Ελληνικά 14 (1955) 291—292. R. G.

Kommission für spätantike Religionsgeschichte. Gnomon 22 (1950) 94—95. — Kurzer Arbeitsbericht. G. H.

O. LUSCHNAT, *Zur Editionstechnik der klassischen Philologen*. Wiss. Annalen 1 (1952) 362—375. — In diesem gemeinverständlich angelegten Aufsatz tritt der Verfasser (von dem eine Neubearbeitung der Staehlin'schen „Editionstechnik“ vorbereitet wird) für eine allgemeine Anwendung des Leidener Systems ein und fordert darüber hinaus die Kennzeichnung auch der Konjekturen im Text selbst. E. R.

Mélanges Henri Grégoire I—III... (V. Byzantinoslavica XII, 336; XIII, 380; XV, 71; XVI, 151). — Comptes-rendus: J. IRMSCHER, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 463—468; III... Rev. by R. J. H. JENKINS, Journ. Hellenic Stud. LXXV (1955) 203; IV... (V. Byzantinoslavica XV, 71). Comptes-rendus: J. IRMSCHER, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 269—272. E. R.

V. MOLÉ, *Byzantinoslavica*. Pam. Słowiański IV (1954) 392—400. — Comptes-rendu détaillé du XIV^e vol. des Byzantinoslavica. Ce volume, consacré au cinquantième anniversaire de la prise de Constantinople, a spécialement attiré l'attention générale. Tout en faisant remarquer que le volume en question se compose de travaux relativement

courts et très divers de contenu, M. Molé signale l'intérêt que ces recherches présentent pour l'étude du XV^e siècle et leur érudition. Il distingue surtout l'étude de M. PAULOVA: *L'Empire byzantin et les Tchèques avant la chute de Constantinople*. Kap.

GY. MORAVCSIK, *Dix années de philologie classique hongroise 1945—1954*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 3 (1955) 191—209. — Sommaire avec liste des travaux parus en Hongrie pendant la dernière dizaine d'années sous forme de livres, ayant trait également aux recherches byzantines. Gy. M.

GY. MORAVCSIK, *Stand und Aufgaben der klassischen Philologie in Ungarn*. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin. Schriften der Sektion f. Altertumswissenschaft, 4. Berlin, 1955, pp. 74. — Deux discours prononcés, l'un à Budapest en 1951, et l'autre à Berlin en 1955, comprenant, outre les recherches antiques, aussi des travaux relatifs à la byzantinologie. Gy. M.

GY. MORAVCSIK, *Fehér Géza (1890. VIII. 1.—1955. IV. 10)*. Antik Tanulmányok = Studia Antiqua 2 (1955) 262. Gy. M.

GY. MORAVCSIK, *Gyóni Mátyás emlékezete (1913—1955)*. (A la mémoire de Mátyás Gyóni (1913—1955)). — A Magyar Tudományos Akad. nyelv- és irodalomtudományi osztályának közleményei 8 (1956) 299—303. — Nécrologue. Gy. M.

O. PARLANGÉLI, *Vito Domenico Palumbo und sein Werk*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 53—56. — Hinweis auf den bedeutenden Sammler folkloristischen und linguistischen Materials zur salentinischen Gräzität († 1918). Das Material, von dem als Probe ein Märchen und ein Gedicht in phonetischer Transkription und in deutscher Übersetzung vorgelegt werden, soll von der Società di Storia patria per la Puglia e il Salento veröffentlicht werden. E. R.

H. and B. RIESENFELD, *Repertorium lexicographicum Graecum...* (V. Byzantinoslavica XVI, 378). — Compte-rendu: J. IRMSCHER, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 676—677. E. R.

Sacris Erudiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen IV (1952). — Compte-rendu: L. FENDT, Theolog. Lit.-Ztg. 78 (1953) 514—516; V (1953). Ibid. 79 (1954) 152—154; VI/1 (1954). Ibid. 80 (1955) 81—82. E. R.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. Generalindex zu Bd. 1—100. Im Auftr. d. Ges. zusammengest. u. hrsg. v. E. WAGNER. Wiesbaden, Steiner in Komm., 1955, pp. XI, 592. E. R.

II. LANGUES.

A. Grec.

DIKAIOS B. BAGIAKAKOS, Δομέστικος—Δομεστίκισσα—Δεμεστίκας—Δεμεστιχόγρονος. Ἑπετηρίς Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου 5 (1955) 92—101. — Etude de ces divers termes avec de très nombreux exemples. R. G.

DIKAIOS B. BAGIAKAKOS, Μεσαιωνικά καὶ ἑλληνικά. Ἀθηνᾶ 59 (1955) 13—58. — Etude d'un certain nombre de mots, parmi lesquels il faut signaler: ἡλικία, χρηοσύνη, πιν (Poèmes prodromiques en grec vulgaire, éd. D. C. Hesselring—H. Pernot, p. 43, V. 51—52), les noms de familles Maniotes en -άρος, et un certain nombre de proverbes à propos du mot Κουμουσού. R. G.

W. BAUER, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch...* (V. Byzantinoslavica XVI, 152; 378). — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 102—103. E. R.

J. IRMSCHER, *Über die neugriechische Sprachfrage*. Wiss. Annalen 1 (1952) 583—590 und 2 (1953) 44—52. — Gemeinverständliche Einführung in Geschichte und gegenwärtigen Stand des Sprachproblems. E. R.

S. G. KAPSOMENOS, *Beiträge zur historischen Grammatik der griechischen Dialekte Unteritaliens*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 320—348. — Erklärungen und Zusätze, die an die einzelnen Paragraphen v. G. ROHLFS' *Historischer Grammatik der unteritalienischen Gräzität*, München 1950, anknüpfen, wobei der grundlegende Wert dieses Werkes unbestritten bleibt. E. R.

PH. KOUKOULES, Ἑτυμολογικά καὶ Σημασιολογικά. Ἀθηνᾶ 59 (1955) 175—197. — Etude, entre autres, de certains mots du grec parlé, se trouvant dans les textes byzantins. R. G.

E. KRIARAS, Σημειολογικά καὶ ἐρμηνευτικά σε μεσαιωνικά κείμενα. Ἑλληνικά XIV (1955) 160—168. — Etude de l'épithète χρυστάλλοχροα et autres apparentées, que l'on rencontre, par ex., dans Digenis Akritas et Lybistros et Rhodamnè. R. G.

E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik*. — I: Wortbildung u. Flexion; II: Syntax und syntaktische Stilistik; III: Register. München, Beck, 1939/1950/1953, Handbuch d. Altertumswissenschaft, I. (Cf. Byzantinoslavica XIII, 158; XV, 74.) — Compte-rendu: P. KATZ, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 239—241. E. R.

C. Langues slaves.

J. KURZ, *Josefa Dobrovského Základy vědeckého studia církevněslovanského jazyka*. Slavica XXIII (1954) 111—135. — Communication prononcée à la conférence que, du 1^{er} au 3 Novembre 1953, l'Acad. des Sciences Tchèque avait organisée à Prague pour commémorer le 200^e anniversaire de la naissance de Josef Dobrovský.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE.

A. Histoire de la littérature byzantine.

E. R. CURTIUS, *Die Lehre von den drei Stilen in Altertum und Mittelalter (zu Auerbachs Mimesis)*. Rom. Forschungen 64 (1952) 57—70. — Gegenüber der von Auerbach behaupteten strengen antiken Stiltrennungslehre macht Verfasser geltend, daß die in der peripatetischen Schule ausgebildete Dreistillehre in ihrer ursprünglichen Form nur bis in die ciceronianische Zeit gültig war; ab Varro auch auf die Poesie übertragen, wurde sie in der späteren Kaiserzeit immer mehr modifiziert. Im Mittelalter wird sie zwar weiter tradiert, muß aber hinter des Unterscheidung von schlichter und verzierter Rede zurücktreten. H. Kö.

A. DAIN, *La transmission des textes littéraires classiques, de Photius à Constantin Porphyrogénète*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 31—48. — This study has as its subject the philological activity of the Byzantines and their production of classical books. P. Ch.

S. DER NERSESSIAN, *An Armenian Version of the Homilies on the Harrowing of Hell*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 201—224. — This is an analysis of a hitherto unpublished Armenian version of the descent of John and Christ into Hell and the redemption of the souls imprisoned there. P. Ch.

C. GIANNELLI, *E Francesco Petrarco un altro Francesco, e quale, il destinatario del „De primatu papae“ di Barlaam Calabro?* Studi in onore Gino Funaioli (Roma, 1955) 83—97. — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά 14 (1955) 242. R. G.

L. HADROVICS, *Der südslavische Trojaraman und seine ungarische Vorlage*. Studia Slavica Acad. Scient. Hung. 1 (1955) 49—135. — Traduction allemande de l'étude parue en hongrois. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 154.) Gy. M.

R. KEYDELL, *Wortwiederholung bei Nonnos*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 1—17. — Im Gegensatz zu dem bekannten Streben des Nonnos nach Variation des Ausdrucks ist das Problem seiner nicht seltenen Wortwiederholungen bisher kaum behandelt. An einer Anzahl von Versen wird gezeigt, daß auch die Textkritik daraus manche interessanten Aufschlüsse gewinnen kann. E. R.

K. KINDERMANN, *Nonnos. Ein vergessener Dichter der Weltliteratur*. Gymnasium perpetuum. Festgabe zur 200-Jahrfeier des Schönborn-Gymnasiums Bruchsal (1955) 135—144. — Über die Wiederentdeckung des Nonnos im 19. Jahrhundert — erst durch Friedrich Creuzer und seinen Schüler Georg Heinrich Moser, dann durch die baltische Baronin Barbara Juliane von Krüdener, den mit Goethe befreundeten russischen Staatsrat S. S. OUWAROFF (*Nonnos von Panopolis der Dichter*. St. Petersburg, 1817) und den Petersburger Professor CHR. FR. GRAEFE (Gesamtausgabe, 1826). Ferner Bemerkungen über den Dichter und sein Werk (S. 140 ff.) sowie zur deutschen Übertragung Thassilo v. SCHEFFERS. Irm.

Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου, ἐπὶ τῇ ἐξακοσιετηρίδι τῆς Ἑξαβίβλου αὐτοῦ (1345—1945). Thessalonique, 1952, pp. XI + 623. R. G.

G. B. LADNER, *Some Recent Publications on the Classical Tradition in the Middle Ages and the Renaissance and on Byzantine*. Traditio X (1954) 578—594. P. Ch.

D. M. LANG, *St. Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance*. Bull. of the School of Oriental and African Stud. XVII, 2 (1955) 306—325. — A closely

argued refutation of the theory that the Greek version of the Barlaam and Ioasaph legend was the work of St John Damascene. L. makes a strong case for the authorship of St Euthymius the Iberian. M. H.

B. E. PERRY, *An Aesopic Fable in Photius*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 308—313. — Verfasser weist für die von Grumel (Annuaire de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves 11 [1951] 129—132) entdeckte Fabel eine Reihe von ähnlichen Versionen in der griechischen Literatur nach und macht wahrscheinlich, daß Photios seine Darstellung noch aus den Λόγων Αἰσωπείων Συναγωγαί des Demetrios v. Phaleron genommen hat. E. R.

M. PICHARD, *Le roman de Callimachos et de Chrysorrhoe*. Bull. de l'Association G. Budé. Quatrième série, N° 3 (Octobre, 1955) 56—70. — Etude générale, précédant l'édition de ce roman, écrit par Andronic Paléologue, entre 1280 et 1310. L'auteur étudie successivement le milieu littéraire, l'amour, les sentiments chevaleresques, la technique du roman (le récit, les lettres, les discours, l'ekphrasis, le lyrisme). R. G.

N. B. TOMADAKIS, Περί τῶν ἐν τῷ κοντακίῳ τῆς Πάτμου (κώδ. 202, ΙΑ' αἰώνος) Ἐξ Αἰγύπτου Ἱεραρχῶν, Ὅσιον καὶ Μαρτύρων. Publications de l'Inst. d'Etudes Orient. de la Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie 4 (1955) 65—68. — Liste des saints honorés dans le patriarcat d'Alexandrie, avec l'indication des hymnographes et mélodes leur ayant consacré des kontakia. En général, ces Kontakia sont anonymes (sauf pour deux, écrits par Romanos), la plupart des hymnes sont incomplètes, et ce sont en général les mêmes saints et martyrs qu'honorent les deux Eglises de Constantinople et d'Alexandrie. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Ῥωμανοῦ τοῦ Μελωδοῦ Ὕμνοι... I, II. (Cf. Byzantinoslavica XV, 78; XVI, 379.) — Compte-rendu: S. B. KOUGEAS, Ἑλληνικά XIV (1955) 195—205. R. G.

A. TURYN, *Studies in the Manuscript Tradition of the Tragedies of Sophocles*. Urbana, 1952. — Compte-rendu: S. G. KAPSOMENOS, Ἑλληνικά XIV (1955) 232—241. R. G.

C. Littérature populaire.

ST. P. KYRIAKIDIS, Σύμμεικτα. Μακεδονικά III (1955); tir. à p., 22 p. — I. Σημείωμα περί τοῦ ὀνόματος τῆς βυζαντινῆς πόλεως Μελενίκου; II. Ἑορταστικά πυρραὶ ἐν Μακεδονίᾳ; III. Δεισιδαιμόνια. R. G.

СВ. РАДОЈЧИЋ, О неким заједничким мотивима наше народне песме и нашег старог сликарства. Зборник радова Виз. Института САН, XXXVI. Виз. Инст. II (1953) 159—178. — En étudiant certains sujets communs à la poésie populaire serbe et à la peinture serbe du Moyen-Age, l'auteur prouve que la peinture et l'architecture ont exercé leur influence sur la poésie épique populaire. Parmi les détails fort intéressants, mentionnés par R., il faudrait indiquer au moins le cas de la miniature de la Vie de l'empereur Marcien, dans la Chronique illustrée de Constantin Manassès, qui a inspiré, à son avis, le poème sur Marko Kraljević et le faucon. A propos de l'influence des fresques représentant le Jugement dernier (cf. ib., p. 168 et n. 21), v. aussi mes indications dans Byzantinoslavica XIII (1952—1953) 323. I. D.

D. Folklore.

M. GYÖNI, A „harcos szentek“ bizánci legendatípusának változatai az óizlandi irodalomban (Variantes de la légende byzantine des « saints combattants » dans la littérature vieille islandaise). Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 2 (1955) 148—160. — Les légendes islandaises anciennes gardent le souvenir de la guerre de l'empereur byzantin Alexis I^{er}, contre les Coumanes en 1113/14. Le nom de peuple *blak(k)umenn~blök(k)umenn* qui revient dans les légendes est conforme au nom des Coumanes attesté par d'autres sources (hommes blêmes). L'information des légendes vieilles islandaises se base évidemment sur les récits de gardes varangiens qui servaient dans la garde d'Alexis I^{er}. Gy. M.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES.

A. Sources narratives et travaux monographiques.

H. G. BECK, *Theodoros Metochites*... (V. Byzantinoslavica XV, 270). — Rev. by D. NICOL, Journ. Hellenic. Stud. LXXV (1955) 204—205. M. H.

J. DARROUZÈS, *Corrections à l'édition des discours d'Aréthas*. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 1—3. — Liste v. Korrekturen zu der Ausgabe der *Nine Orations of Arethas from Marc. gr. 524* v. R. J. JENKINS, B. LAOURDAS und C. A. MANGO (veröffentlicht in der Byz. Zeitschr. 47 [1954] 1—40) als Ergebnis einer Kollation dieser Ausgabe mit der Photokopie des Marcianus 524. H. Kő.

C. DAICOVICIU, *Siebenbürgen im Altertum*. Bukarest, 1943, pp. 243 + 33 tab. (Cf. Byzantinoslavica XI, 298). — Compte-rendu: K. H., Südost-Forschungen 12 (1953) 391. H. Kő.

A. DILLER, *The Scholia on Strabo*. Traditio X (1954) 29—50. — Collects and examines the old scholia on Strabo and attributes their original authorship to Photius. P. Ch.

F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*. Ettal, Buch-Kunstverlag, 1953, pp. 387. — Sammlung wichtiger älterer Arbeiten des Verfassers. — Compte-rendu: K.—E. H., Dt. Archiv f. Erforschung d. Mittelalters 10 (1953—1954) 552—553. H. Kő.

P. ENEPEKIDES, *Der Briefwechsel des Mystikers Nikolaos Kabasilas*. Kommentierte Textausgabe. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 18—46 (mit 3 Tafeln). — Edition von 18 Briefen des K. und Aufzählung von 12 an ihn gerichteten Schreiben mit Angabe der zu benutzenden Ausgaben. Davor wird eine Bilanz der biographischen K.-Forschung der letzten Jahrzehnte gezogen. Die Text-Überlieferung wird genau dargelegt. Ein weiterer Abschnitt ist schließlich der literarischen Wertung der byzantinischen Epistolographie gewidmet, die — von J. Sykutris verfochten — zu wenig Beachtung findet. E. R.

GY. GYÖRFFY, *Kurszán és Kurszán vára. A magyar fejedelemség kialakulása és Óbuda honfoglaláskori története (Kurzan und Kurzans Burg. Angaben zur Frage des Doppelkönigtums und zur Geschichte von Óbuda zur Zeit der Landnahme)*. Budapest régiségei 16 (1955) 9—40 (avec résumé allemand). — Les savants tâchent depuis longtemps de trouver une explication à la contradiction qui existe entre le témoignage des sources musulmanes concernant les Hongrois et celles de l'empereur Constantin. Selon les premières, il y avait, à la tête des Hongrois, deux princes, information confirmée dans la Continuatio Georgii (éd. Bonn. p. 853—854) disant qu'en 894 les députés de l'empereur Léon le Sage conclurent l'alliance contre les Bulgares avec deux princes hongrois. Par contre l'œuvre de Constantin ne mentionne guère les deux princes, et le chapitre 38 du *De adm. imp.* décrit seulement l'élection d'Árpád. Les recherches de M. Györffy aboutissent à la conclusion qu'après la conquête de la Hongrie (jusqu'en 904), Koursan — qui est identique au Κουσανός (Conf. Georg., l. c.) — était le chef des Hongrois et qu'après sa mort, Árpád usurpa le pouvoir. Les renseignements de Constantin se fondent sur le récit du petit-fils d'Árpád qui visita la cour de Byzance. Le récit est toutefois tendancieux, ayant pour but de convaincre l'empereur de la légitimité du pouvoir d'Árpád et de le gagner à l'idée de reconnaître le dernier. Gy. M.

G. HANSEN, *Einige Corrigenda zur neuen Cassiodor-Ausgabe*. Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 123—124. — Als Ergebnis der Kollation von zwei Kapiteln mit Fotos der Hs. A (Chartres Bibl. munizip. lat. 10). E. R.

I. HRBEK, *Nový arabský pramen o východní a střední Evropě*. Českoslov. Ethnografie 2 (1954) 157—175. — Rapport sur la découverte et la publication du second livre d'Abu Hamid la Andalusi intitulé *Anthologie de certaines curiosités de l'Occident*. Le livre révèle plusieurs détails nouveaux sur les Slaves de l'Est et sur la Hongrie du 12^e siècle. L'ouvrage a été publié à Madrid, en 1953 par les soins de César E. Dubler. Le rapport contient aussi une analyse critique de certaines opinions énoncées par l'éditeur. A. P.

H. HUNGER, *Zum Epilog der Theogonie des Johannes Tzetzes*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 302—307. — Neue Lesungen und Ergänzungen, besonders zu den alt-ossetischen Sprachresten, aus einer bisher unbekannten Handschrift der Österreichischen Nationalbibliothek (Phil. gr. 118), wobei die 35 (zuerst von Moravcsik edierten) Verse des Epilogs mit dem vervollständigten Apparat noch einmal abgedruckt werden. E. R.

R. J. H. JENKINS, *The Classical Background of the Scriptores post Theophanem*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 11—30. — Professor Jenkins examines the historical collection known as Theophanes Continuatus, especially Book V, the Vita Basilii, and shows that the work as a literary type was strongly influenced by Isocrates, Polybius and Plutarch, and points to the Life of Augustus by Nicholas of Damascus as the specific model of the Vita Basilii. P. Ch.

R. A. KLOSTERMANN, *Die slavische Überlieferung der Makariusschriften*. Göteborg, Wettergren & Kerber, 1950, pp. 56 + 1 tab. — Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar. Sjötte Följden. Ser. A, Bd. 4, Nr. 3. — Compte-rendu: G. PERL, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 28—30. E. R.

A. KURFESS, *Vergil und die Sibyllinen*. Zeitschr. f. Religions- u. Geistesgesch. 3 (1951) 253—257. — Wirft auch die Frage auf, ob die in Konstantins Rede an die Versammlung der Heiligen überlieferte Übersetzung der 4. Ekloge Benutzung der Oracula Sibyllina verrät (S. 257). G. H.

A. KURFESS, *Kaiser Konstantin und die Erythräische Sibylle*. Zeitschr. f. Religions- u. Geistesgesch. 4 (1952) 42—57. — In der Rede an die Versammlung der Heiligen verrät sich an einigen Stellen offen oder versteckter die Kenntnis mehrerer Sibyllinenbücher, die bewußt in den Dienst der christlichen Propaganda gestellt sind. G. H.

B. LAOURDAS, Διόρθωσις εἰς χωρίον τοῦ Παχυμέρου. Ἑλληνικά XIV (1955) 174—176. — A propos du passage de Pachymère relatif à la prise de Bèlokoma (Beletzik) par les Turcs. (Pachym. II, 414, 18). R. G.

B. LAOURDAS, Ἡ ἐπιστολή τοῦ Στεφάνου πρὸς τὸν Βασίλειον. Ἑλληνικά XIV (1955) 170—172. — Corrections à l'édition de la lettre du pape Etienne V à Basile I^{er} par V. GRUMEL, Rev. Etudes Byz. XI (1953) 129—155. R. G.

SV. LUNDSTRÖM, *Zur Historia Tripartita des Cassiodor*. Lund, Gleerup, 1952, pp. 32. Lunds Univ. Arsskrift. N. F. Avd. 1, Bd. 49, Nr. 1. — Compte-rendu: R. HANSLIK, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 615—616. E. R.

MICHAEL PSELLUS, *Chronographia*... (V. Byzantinoslavica XVI, 157). — Rev. by R. J. H. JENKINS, Journ. Hellenic Stud. LXXV (1955) 204. M. H.

G. MISCH, *Geschichte der Autobiographie*... (V. Byzantinoslavica XIII, 149; XVI, 379). — Compte-rendu: H. HEISIG, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 447—451. E. R.

GY. MORAVCSIK, *Zum Bericht des Leon Diakonos über den Glauben an die Diensteleistung im Jenseits*. Studie z antiky Antonínu Salačovi k sedmdesátinám. Praha, 1955, 75—75. — La relation de Léon le Diacre sur la croyance des Tauruscythes (Russes) est basée — comme Léon le Diacre le mentionne lui-même — sur des récits oraux et nullement, ainsi que le prétend V. Grecu (cf. Byzantinoslavica XIII, 257) sur des sources écrites. Nos sources révèlent des croyances semblables chez les anciens Hongrois, les Mongols et les Tartares. Les chroniques hongroises racontent que le chef Lel, qui tomba en captivité en 955, à la bataille d'Augsbourg, tua à l'aide de son cor l'empereur allemand pour que celui-ci devint son serviteur dans l'autre monde. Selon Marco Polo, on tua pour la même cause, à l'occasion de l'enterrement du khan mongol, tous ceux qui croisaient le chemin du cortège. Rubruck note de pareilles croyances chez les Tartares. Étant donné que, dans les troupes du prince Svjatoslav, se trouvaient aussi des Petchénègues et des Hongrois, il est probable que la relation de Léon le Diacre remonte à leurs récits. Gy. M.

P. POUCHA, *Majar(at), Mad(a)sari, Ματσαροι. Ein Beitrag zur Erklärung der Geheimen Geschichte der Mongolen*. Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 4 (1955) 171—175 (avec résumé russe). — L'auteur attire l'attention sur les noms de peuple figurant dans l'Histoire secrète des Mongols, en établissant la relation entre ceux-ci et le φροῦριον τῶν Ματσαρῶν connu de l'œuvre de Théophylacte Simocatès (II, 18, 7), et, en outre, les Σάρβαροι ἀσπαλοὶ de Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, éd. Moravcsik—Jenkins, ch. 38, 9, 28) dans lesquels il croit découvrir des Hongrois restés dans le Caucase. Gy. M.

H. REINER, *Der Metaphysik-Kommentar des Joannes Philoponos*. Hermes 82 (1954) 480—482. — Der Kommentar des Johannes Philoponos zur Aristotelischen Metaphysik ist nicht nur in der lateinischen Übersetzung des Patricius (1583), sondern auch im griechischen (Ur-)Text erhalten, im Cod. Vatic. Urb. 49 sowie im Cod. Vindob. Phil. graec. 189. H. Kö.

B. RUBIN, *Prokopios von Kaisareia, eine Zentralgestalt der oströmischen Geschichtsschreibung*. Forschungen und Fortschritte 29 (1955) 20—25. — Referat über des Ver-

fassers auch separat erschienenen Procopios-Artikel in Pauly-Wissowa-Krolls Real-Encyclopädie. E. R.

B. Manuscrits et documents; papyrologie.

K. ALAND, *Zur Liste der griechischen neutestamentlichen Handschriften*. Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 465—496. — Nach einleitenden Bemerkungen über den Stand der Arbeiten wird der 5. Nachtrag zu Gregorys Handschriftenliste veröffentlicht. E. R.

S. N. KOUMANOUDIS, Πλαστών χρυσόβουλων Νικήφορου Β' τοῦ Φωκά. Ἐπετηρίς Ερ. Βυζ. Στ. 24 (1954) 315—325. — Copie de l'année 1808 du faux chrysobulle de Nicéphore II Phokas en faveur du couvent de la Vierge de Varétada. Description détaillée, correction des erreurs des copistes et des éditeurs. L'auteur explique les raisons de ce faux, rédigé entre 1783, date de la fondation du monastère et 1808, date de la copie. Le monastère est dans le village homonyme du dème de Stratos (département d'Etolie et d'Acarnanie) et non à Serrès. R. G.

B. LAOURDAS, Ἡ συλλογὴ ἐπιστολῶν τοῦ κώδικος BM Add. 36.749. Ἀθηνά 58 (1954) 176—198. — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά XIV (1955) 242—243. R. G.

W. OHNSORGE, *Eine Rotulus-Bulle des Kaisers Michael VI. Stratiotikos von 1056*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 47—52 (mit. 1 Tafel). — Ein Schreiben Michaels VI. an (den bereits verstorbenen) Heinrich III. wird nachgewiesen aus dem Siegel, welches als Geschenk an das Stift Essen gelangte und dort auf einem 1794 zerstörten goldenen Schrein aufgelötet wurde (nachgebildet bei P. CLEMEN, *Die Kunstdenkmäler d. Stadt u. d. Kreises Essen*. Düsseldorf 1893, 54). E. R.

L'originalité de l'Egypte dans le monde gréco-romain. Museum Helveticum 10, fasc. 3/4 (Basel, 1953) 129—280. Vorträge des 7. intern. Kongresses f. Papyrologie vom 1.—6. 9. 1952 in Genf. — Compte-rendu: F. ZUCKER, Gnomon 26 (1954) 341—343. E. R.

Papyri Bononienses, I (1—50). Editi e commentati da O. MONTEVECCHI. Milan, Società Editrice „Vita e Pensiero“ (for Univ. Cattolica del Sacro Cuore), 1953, pp. XII, 149. — Rev. by B. R. REES, Journ. Hellenic Stud. LXXIV (1954) 207. Includes 35 documents (nos. 15—50) relating to the Roman and Byzantine periods, but mostly fragments. M. H.

Papiri greci e latini. Vol. XIII a cura di M. Norsa e V. Bartoletti, Nr. 1296—1370. Firenze, Le Monnier, 1953, pp. XVI, VIII, 288 + 15 tab. Pubbl. della Soc. Ital. per la ricerca dei pap. greci e lat. in Egitto. — Compte-rendu: F. ZUCKER, Gnomon 26 (1954) 391—394. E. R.

The Oxyrhynchus Papyri, Part XX. Ed. E. Lobel, E. P. Wegner and C. H. Roberts. London, Egyptian Exploration Society, 1952, pp. XVI, 191 + 16 pl. — Rev. by J. A. Davison, Journ. Hellenic Stud. LXXIV (1954) 206—207. Documents 2265—2276 refer to the Roman and Byzantine periods. M. H.

J. Straub, *Ein Papyrusfragment (Pap. Lond. 878) v. Konstantins 1. Edikt an die Orientalen*. Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 509—512. — Das v. Skeat (*Aus Antike u. Orient*. Leipzig, 1950, 126 sq.) veröffentlichte Fragment spricht für die Echtheit der in der *Vita Constantini* enthaltenen Urkunden. E. R.

F. ZUCKER, *Bedeutung und Stand der griechisch-römischen Papyrologie*. Wiss. Annalen 2 (1953) 253—270. — Gemeinverständliche Einführung in Gegenstand, Anliegen und Aufgaben der Papyrologie. E. R.

V. HISTOIRE.

A. Travaux historiques en général.

C. CAHEN, *L'Islam et la Croisade*. Relazioni del X Congresso Intern. di Scienze Storiche (Roma 4—11 settembre 1955). III. (Firenze, 1955) 625—635. — L'auteur, dans son Rapport, étudie successivement les quatre questions suivantes: 1. En quoi la situation du Proche-Orient est-elle à l'origine de la Croisade? — 2. Ressemblances ou différences entre la conception chrétienne de la Croisade et la conception musulmane de la guerre

sainte; — 3. Comment les Orientaux ont-ils compris la Croisade? — 4. L'idée de Croisade a-t-elle eu des répercussions sur le monde oriental? R. G.

K. CZEGLÉDY, *Kaukázusi hunok, kaukázusi avarok (Huns caucasiens, Avars caucasiens)*. Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 2 (1955) 121—140. — Analyse critique des renseignements fournis par les sources byzantines, arméniennes, syriennes et mahométanes sur les peuples de la région du Caucase (Akatzires, Kidarites, Onogours, Outigours, Kouttigours, Sabires, Kadisenoï, Ephthalites, Avars). Gy. M.

G. DOWNEY, *Earthquakes at Constantinople and Vicinity, A. D. 342—1454*. Speculum 30 (1955) 596—600. — A listing of the earthquakes which took place in Constantinople from 342 to 1454. P. Ch.

W. ENSSLIN, *War Kaiser Theodosius I. zweimal in Rom?* Hermes 81 (1953) 500—507. — Nein; nur 389, nicht auch 394. H. Kö.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam...* (V. Byzantinoslavica XVI, 387.) — Rev. by S. RUNCIMAN, Journ. Roman Stud. XLIV (1954) 131—132. M. H.

A History of the Crusades. I: The First Hundred Years. M. W. BALDWIN, ed. With maps by H. W. Hazard. The Univ. of Pennsylvania Press, 1955, pp. XXVI, 694 + 14 maps + 3 illustr. — This is the first volume of a five volume cooperative work which is intended to cover the crusading movement in all its aspect. The project is under the general editorship of K. M. SETTON. P. Ch.

H. KAPPELOWA, *Wiek Bizantyjska i jej Struktura w Świecie Badań Współczesnej Historiografii Burżuazyjnej i Radzieckiej*. Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Łódzkiego, Seria I, 1 (1955) 47—79. — Fragment d'un travail à paraître sur le village byzantin aux VIII^e et IX^e siècles. L'auteur étudie le patrimoine de l'historiographie occidentale et soviétique sur le sujet en question, caractérise les sources et ajoute ses propres observations sur la Loi Agraire qu'elle considère comme une compilation privée d'un juriste, tirée en partie des lois courantes, en partie des prescriptions locales, et la date du VII^e ou VIII^e siècle. Elle souligne l'importance de la colonisation slave à Byzance et cite des arguments en faveur de l'existence d'une communauté foncière chez les Slaves établis à Byzance. Un résumé en langues russe et française accompagne l'article. Kap.

H. KARPP, *Konstantin der Große und die Kirche*. Theol. Rundschau 19 (1951) 1—21. — Forschungsbericht über die seit 1937 erschienene Literatur zu Kaiser Konstantin und seinem Verhältnis zur Kirche. H. Kö.

I. L. KOVRIG, *Adatok az avar megszállás kérdéséhez (Contributions au problème de l'occupation de la Hongrie par les Avars)*. Archaeol. Értesítő 82 (1955) 30—44. — L'exacte analyse de l'héritage des Avars démontre que les Avars occupaient au troisième tiers du VI^e siècle une partie de la Hongrie postérieure, d'une part en longeant le fleuve Tisza et ses affluents, d'autre part, le long des routes romaines de l'ancienne Pannonie, c'est-à-dire qu'ils s'étaient emparés des lignes importantes du point de vue stratégique et économique. Gy. M.

I. L. KOVRIG, *Contribution au problème de l'occupation de la Hongrie par les Avars*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 6 (1955) 163—192 (avec résumé russe). — Traduction française de l'étude précédente parue en hongrois. Gy. M.

H. KRAFT, *Das Selbstzeugnis Kaiser Konstantins*. Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 397—400. — Anerkennende Besprechung des gleichnamigen Buches v. H. DÖRRIES (v. Byzantinoslavica XVI, 386). In der Frage der Echtheit aller konstantinischen Briefe werden jedoch einige Vorbehalte gemacht. E. R.

Б. КРЕКИЋ, *Учешће Дубровника у ратовима против Турака 1443 и 1444 г.* Зборник радова Виз. Института САН, XXXVI. Виз. Инст. II (1953) 145—158. — Grâce aux documents inédits, puisés aux Archives de la ville de Dubrovnik (Ragusa), l'auteur de cette étude éclaircit le problème de la participation de la République de Ragusa aux Croisades de 1443 et 1444 contre les Turcs. A son avis la République eut, pour la première fois, l'idée de proposer le plan concret d'une action des peuples de l'Occident contre les Turcs. I. D.

B. LAOURDAS, *Ὁ „Συμβουλευτικός πρὸς τοὺς Θεσσαλονικεῖς“ τοῦ Μανουῆλ Παλαίου.* Μακεδονικά III (1955) 290—307. — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά XIV (1955) 242. R. G.

B. LEIB, *Aspects religieux de la révolution des Comnènes (1081)*. Orient. Christ. Period. XXI (1955) 190—204. — Le savant éditeur de l'Alexiade part du récit détaillé de la révolution de 1081 par Anne Comnène, qui insiste sur le côté mystique de cette

révolution et en examine la valeur. Il en ressort que le patriarche de Constantinople Kosmas se montra vraiment digne et désintéressé, énergique et indépendant, uniquement soucieux du service de Dieu et de l'intérêt général. Il ressort aussi de ce récit que le monde byzantin était bien un monde pieux, mais d'une piété égoïste, qui contribua à affaiblir Byzance. R. G.

P. LEMERLE, *Byzance et la Croisade*. Relazioni del X Congresso Intern. di Scienze Storiche (Roma 4—11 settembre 1955) III (Firenze, 1955) 595—620. — Rapport sur l'idée de Croisade à Byzance. Etude des problèmes que pose chacune des quatre premières croisades, du point de vue de Byzance. Valeur des sources grecques. Nécessité d'étudier le rôle de Byzance depuis Héraclius jusqu'à la dynastie macédonienne, en face de l'Islam, puis dans le conflit entre l'Occident et l'Islam. Noter que l'idéal religieux de la Croisade est incompréhensible pour un Byzantin, et que pour les Grecs la Croisade est dangereuse, parce qu'elle menace l'existence même de l'Empire. Malentendu irrémédiable qui devient rapidement conflit, car Byzance redoute, non sans raison, que la Croisade n'aboutisse à une union de l'Occident, qu'elle a intérêt, étant donné sa propre faiblesse, à maintenir divisé. R. G.

A. LÜDERS (KLINGMÜLLER), *Die Kreuzzüge im Urteil syrischer und armenischer Quellen*. Hamburg, Phil. Diss. v. 20. 5. 1953, pp. 188 + 1 Karte + Stammtafel (Maschinenschr.). — Ein besonderes Kapitel ist dem Verhältnis der Franken zu Byzanz gewidmet. H. Kö.

V. MOŁĘ, *W pięćsetną rocznicę upadku Konstantynopola w r. 1453*. (Le cinquantième anniversaire de la prise de Constantinople.) Pam. Słowiński IV (1954) 361—386. — Quelques réflexions parues un peu tard dans la presse en Pologne sur la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. L'auteur analyse les conséquences de cet événement du point de vue des intérêts des peuples balkaniques. Il y ajoute un court aperçu des relations byzantino-slaves à partir du VI^e jusqu'à la fin du XIV^e siècle. En excellent historien de l'histoire de l'art qu'il est, M. Mołę s'arrête plus longuement sur les influences qu'exerça Byzance sur les Slaves des Balkans en art et culture. Kap.

I. PETERS, *Die Germanenpolitik der Kaiser Konstantin und Julian im Rahmen der römischen Reichspolitik des 4. Jahrhunderts*. Diss. Heidelberg, 1945, pp. 150 (Maschinenschrift). — Behandelt den Zeitabschnitt von 354—361. H. Kö.

Reallexikon für Antike und Christentum... Lfg. 9—12 = Bd. II, Sp. 1—640. Stuttgart, Hiersemann, 1950—1952. (V. Byzantinoslavica XV, 106.) — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 154—157. — Lfg. 13—17; Bd. II, Sp. 641—1268; Bd. III, Sp. 1—160 (1953—1955). Ibid. 80 (1955) 442—444. E. R.

C. A. ROBINSON JR., *Ancient History from Prehistoric Times to the death of Justinian*. New York, 1951, pp. XXIV, 738 + 138 text figs. + 83 maps and diagrams. — Rev. by T. J. CADOUX, Journ. Hellenic Stud. LXXIV (1954) 209—210. M. H.

A. RUBIO Y LLUCH, *La Compagnie Catalane sous le commandement de Thibaut de Chepoy* (fin.). L'Hellénisme Contemp. 2^e série, 9^e année (1955) 43—65. — IV. Les Catalans et le Mont Athos. Les monastères de la Montagne Sainte. Attaques des Catalans contre le Mont Athos. Le monastère de Chilandari; ses origines et sa situation. — Notice bibliographique sur le moine Daniel, défenseur de Chilandari; son récit du siège de Chilandari; le sac du Mont Athos; durée des attaques contre le Mont Athos; le monastère de Saint Athanasie recherche la protection de Jayme II. Intérêt qu'Arnaud de Villeneuve portait au monde grec. Commentaires sur le sac de l'Athos. V. Les Catalans en Thessalie. Situation désespérée des Catalans à Cassandria. Leur départ en direction de la Thessalie. — Les Catalans font halte dans la région de l'Olympe et enfin pénètrent en Thessalie. — Etat de la Thessalie. Minorité de Jean II l'Ange. — Nouvelles victoires de Chandrinus en Thessalie. — Dévastation de la Thessalie. Traditions populaires. — Alliance entre Jean II l'Ange et de Chepoy. — Chandrinus encourt la disgrâce de l'empereur. — Projet d'alliance de Th. de Chepoy avec Venise. — Fuite clandestine de Th. de Chepoy. — Assassinat des capitaines de la Compagnie. — Jean II l'Ange facilite le départ des Catalans de Thessalie. — Passage des Catalans en Valachie. — Le duc d'Athènes Gautier de Brienne prend la Compagnie à son service. — L'excellente traduction de G. P. CICEL-LIS est suivie des *Publications d'Antoni Rubio y Lluch sur les Catalans en Orient* (p. 66—68), qui comprend 40 numéros (Cf. Byzantinoslavica XVI, 390.) R. G.

E. SCHWARTZ, *Charakterköpfe aus der Antike*. Hrsg. v. J. STROUX (4. Aufl. d. Neuausg. mit Ergänzgn. zum Literaturverz. v. K.—F. STROHEKER). Stuttgart, Köhler, 1952, pp. 286. — (Cf. Byzantinoslavica XI, 133.) Irrm.

W. SESTON, *Die Konstantinische Frage. (Faits politiques, armées, finances.)* Relazioni del X Congresso Intern. di Scienze Storiche (Roma 4—11 settembre 1955) VI (Firenze, 1955) 781—799. R. G.

G. STADTMÜLLER, *Geschichte Südosteuropas ...* (V. Byzantinoslavica XIII, 178; XV, 108; XVI, 391). — Compte-rendu: E. GAMILLSCHER, *Südost-Forschungen* 12 (1953) 303—307. H. Kö.

GH. STEFAN, *La legio I Iovia et la défense de la frontière danubienne au IV^e siècle de notre ère. Nouvelles Etudes d'hist.* (Bucarest, 1955) 161—167. — Le mot *Scythica* de l'*Itinerarium Antonini* n'est pas celui d'une localité romaine de Dobruđa, mais un deuxième cognomen de la legio I Iovia. Cette dernière défendait au IV^e siècle un secteur important de la ligne du bas-Danube. E. Fr.

C. TOUMANOFF, *Christian Caucasasia between Byzantium and Iran: New Light from Old Sources*. *Traditio* X (1954) 109—189. — A reexamination of the history of Armenia and Georgia of the period between the decline of the ancient world and the rise of Islam in the light of the publications of Gerard Garitte. P. Ch.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.).

J. BANNER — I. JAKABFFY, *A Közép-Dunamedence régészeti bibliográfiája a legrégibb időkől a XI. századig (Bibliographie archéol. du bassin Danubien depuis les temps les plus éloignés jusqu'au XI^e siècle)*. Budapest, 1954, pp. 582. (avec une introd. en hongrois, russe, allemand et français). — Bibliographie complète de la littérature archéologique du domaine sus-mentionné. Gy. M.

I. BARNEA, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X^e au XII^e siècle. Nouvelles Etudes d'Hist.* (Bucarest, 1955) 169—180. — Présentation des résultats obtenus à la suite des fouilles effectuées sur les lieux des anciens emplacements Dinogeta et Noviodunum dans la région du Bas-Danube. De nombreux objets de provenance byzantine, kiévienne et orientale datant du X^e au XII^e siècles, prouvent que cette région était un véritable carrefour où se croisaient voies commerciales, populations et civilisations, les plus diverses. E. Fr.

D. CSALLÁNY, *Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa*. Schrifttum und Fundorte (mit 1 Karte der Fundorte). Budapest, 1956, pp. 244. — Cet ouvrage important qui nous renseigne sur la littérature spéciale et sur les fouilles avares, se divise en chapitres suivants: Einleitung. — Abkürzungen, Zeichen. — I. Das archäologische Schrifttum über die Awarenzeit: 1. Werke mit archäologischen Beziehungen, 2. Zeitschriften und Serien, 3. Chronologisches Namenregister des Schrifttums. — II. Fundorte der archäologischen Denkmäler der Awarenzeit: 1. Fundortsangaben, 2. Museen und Sammlungen, 3. Index der Fundorte nach Ländern und Verwaltungsbezirken. — III. Die Fundorte von Münzen der Awarenzeit. Fundortsangaben byzantinischer Münzen und Münzgewichte. — Anhang: Bajuwarische Fundorte der Awarenzeit (östlich des Inn). Gy. M.

G. R. DAVIDSON, *Corinth XII. The Minor Objects*. Princeton, American School of Class. Stud. at Athens, 1952, pp. XIV, 366 + 148 pl. — Rev. by T. J. DUNBABIN, *Journ. Hellenic Stud.* LXXIV (1954) 225—226. M. H.

J. EBERSOLT, *Constantinople. Recueil d'Études d'archéologie et d'histoire*. Préface de A. GRABAR. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1951, pp. 296 + 2 tab. — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER, *Gnomon* 24 (1952) 383; R. JANIN, *Rev. Etudes Byz.* X (1952) 252. R. G.

Г. Б. ФЕДОРОВ, *Древние Славяне в Молдавии. (К итогам работ Молдавской археол. экспедиции в 1953—1954 годах.)* Вестник Акад. Наук СССР 12 (1954) 35—43. — Témoignages archéologiques sur l'assimilation subie, dans la région des forêts et des steppes en Moldavie soviétique, par les habitants dakogètes de la part des Slaves, sur la pénétration des derniers dans la région des steppes en Moldavie ainsi que sur l'assimilation que les Slaves subirent, à leur tour, de la part des Sarmates. L'auteur examine aussi l'influence que les provinces romaines et les centres de production de la Mer Noire exerçaient sur les habitants slaves du Dniester et du Dnieper. A. P.

Б. А. КОЛЧИН, *Чёрная металлургия и металлообработка в древней Руси (Домонгольский период)*. Москва, Акад. Наук СССР, 1953, pp. 257. Материалы и исследования по археологии СССР, № 32. — Ayant soumis à l'analyse métallographique

au total 286 produits différents des forgerons et des métallurgistes russes, provenant de 32 monuments russes antérieurs à l'invasion mongole, l'auteur en démontre le niveau technique très élevé. Il examine même les conditions sociales et économiques des artisans, auteurs des monuments envisagés. A. P.

J. KOROŠEC, *Datacija slovanskih ostalin v okolici Skadra v Albaniji*. Arheol. Vestnik 4 (1953) 234—254 + 37 illustr. — Analyse minutieuse des bijoux slaves provenant surtout des lieux sépulture et datant d'une période qui s'échelonne depuis le 6^e siècle jusqu'à l'âge de la civilisation de Belobrd. A. P.

P. LIPTÁK, *Recherches anthropologiques sur les ossements avars des environs d'Ülls*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 6 (1955) 231—316 (avec résumé russe). — Analyse anthropologique des squelettes provenant du cimetière découvert en 1950—1951. Gy. M.

L. NIEDERLE, *Rukověť slovanských starožitností*. Red. J. EISNER, Praha, 1953, Čsl. Akad. Věd, pp. 512 + 3 cartes h.-t. — Première édition de la version tchèque de l'œuvre intitulée *Manuel de l'antiquité slave* par L. Niederle et parue à Paris en deux tomes (en 1922 et 1925). La version tchèque résume les deux tomes dans un seul livre. La première partie — l'Histoire — traite de l'origine et de l'évolution des Slaves de l'Ouest, de l'Est et du Sud. La seconde partie — *La vie des anciens Slaves* — brosse un tableau de la civilisation et de la vie des anciens Slaves, dans la 2^e moitié du premier millénaire de notre ère. A. P.

H. PREIDEL, *Die vor- und frühgeschichtlichen Siedlungsräume in Böhmen und Mähren*. München, R. Oldenburg Verl., 1953, pp. 188 + 10 illustr. + 14 cartes + 9 tab. — La période slave est analysée au chapitre 9 du livre. L'auteur a esquissé une conception nouvelle et fort originale de l'histoire la plus ancienne du pays. A l'opposé de ses opinions soutenues auparavant, il finit par reconnaître le caractère slave de la céramique du type pragois, tout en maintenant, en matière d'ethnogenèse, la théorie de la continuité du substratum des habitants de Bohême et de Moravie, à partir du néolithique. Se basant sur l'analyse des matériaux anthropologiques, il admet des changements seulement dans la couche supérieure des habitants. L'influence avar est interprétée, du point de vue de l'idée principale de son œuvre, dans le sens que, loin de résulter en assujettissement et démolition des Slaves, l'occupation avar avait favorisé un développement plus rapide de la civilisation et stimulé la naissance de plus grandes formations politiques. Si l'on se rend compte de la différence fondamentale entre les conditions de vie économique des Slaves et celles des Avars, on comprendra aisément que la société slave devait nécessairement se former sur une base économique trop différente pour être influencée par la société avar, dans une mesure aussi large que l'auteur le postule. A. P.

K. SÁGI, *Hunkori sír Keszthelyen (La tombe de l'époque hunnique à Keszthely)*. Archaeol. Értesítő 82 (1955) 185—189. — Découverte d'une tombe datant, selon l'auteur, de 433—453, et appartenant à une jeune fille de dix ans, enfant d'un noble germain au service des Huns. Gy. M.

A. П. СМІРНОВ, *К вопросу о славянах в Крыму*. Вестник Древ. Ист. № 3 (1953) 32—45 + 8 fig. — Selon des témoignages historiques, la Crimée subit, aux 9^e et 10^e siècles, une forte influence slave (russe). Il paraît qu'il y avait là même des habitants slaves. L'auteur essaie de démontrer, par des arguments d'ordre archéologique, que la colonisation slave de la Crimée date de la 2^e moitié du 3^e siècle de notre ère. A. P.

Á. CS. SÓS, *Le deuxième cimetière avar d'Ülls*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 6 (1955) 193—230 (avec résumé russe). — Publication détaillée des fouilles du cimetière découvert en 1950—1951. Gy. M.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire.

N. H. BAYNES, *Byzantine Studies*... (V. Byzantinoslavica XVI, 393). — Rev. by G. EVERY, Church Quarterly Rev. № 320 (July—September 1955) 322—324; C. JENKINS, Medium Aevum XXIV, № 1 (1955) 60—62. M. H.

H. G. BECK, *Byzantinischer „Ministerpräsident“*. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 309—338. — En même temps que paraissait notre étude sur le *μεσάζων* (Byzantinoslavica XVI, 270—296), la dernière livraison de la Byz. Zeitschr. publiait une importante étude de M. BECK qui se trouve aborder partiellement le problème du *μεσάζων*.

Partant de l'idée qu'il a presque toujours existé à Byzance une fonction officielle

de premier ministre, M. BECK estime (p. 337—338), après un examen approfondi des sources, que

- 1) le logothète du drome et le grand logothète ne furent pas autre chose qu'une dignité et jamais une fonction de premier ministre;
- 2) les listes de dignités n'ont pas eu pour objet de désigner les fonctions publiques;
- 3) le « Ministerpräsidentenschaft » fut à l'ancienne époque le *παράδυναστεύων*, à basse époque le *μεσάζων* et à Nicée l'*οικονόμος τῶν κοινῶν*; celui-ci fut titulaire d'une fonction qui, peu avant la chute de l'Empire, devint protocolaire;
- 4) la terminologie de la basse époque continue celle des époques antérieures et recouvre la même réalité.

Cet important essai de synthèse, qui sur plus d'un point corrobore le résultat de nos propres recherches — notamment en ce qui concerne la situation du *μεσάζων* à la veille de la chute de l'Empire — paraît cependant trop systématique.

Pour nous en tenir au *μεσάζων*, l'étude de M. BECK sous estime les nuances et les variations remarquées dans les réalités recouvertes au cours des âges par le terme *μεσάζων* (cf. p. ex. p. 315 et 322) et ne tient pas suffisamment compte, par exemple, de la différence entre le rôle exercé, en tant que *μεσάζων*, par Mouzalon ou Métochite sous les premiers Paléologues et par Démétrios Cydonès au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle. Nous pensons jusqu'à preuve du contraire que les fonctions de *μεσάζων* n'ont pas toujours correspondu à celles d'un premier ministre et qu'elles ont, durant la majeure partie de l'époque des Paléologues, été davantage liées à la situation des personnages les exerçant qu'à l'existence d'un emploi quasi permanent de premier ministre, dont le caractère officiel ne semble pas démontré.

A cet égard, le texte d'Acropole (Heis, I, 90—91) allégué par M. BECK (p. 320 n. 3) ne paraît pas permettre de conclure: *Die Stelle 90 zeigt deutlich, daß es sich um Amt und Würde handelte*. Le passage intégral est le suivant: *Οικονόμος οὖν τῶν κοινῶν οὐκ ἦν ἐν τιμῇ καὶ ὀφφικίῳ ὀνόματι γνωρίζομενος, τοῖς τυχοῦσι δὲ ἐχρητο εἰς ὑπερεσιαν ὁ βασιλεὺς καὶ γραμματικοῖς ἀνώνυμοις, τῷ Μεσοποταμίτῃ Ἰωσήφ καὶ τῷ ἐξ ὑπερετήσαντι αὐτῷ Νικηφόρῳ τῷ Ἀλυάτῃ, ἐν δὲ τοῖς ἐλλογιμωτέροις γραμμασι καὶ ἀξίοις σπουδῆς τῷ Μακροτῷ Πωάννῃ καὶ ἐμοί.*

Ce passage paraît bien plutôt indiquer que les fonctions remplies à titre personnel par Démétrios Tornikès furent, après sa mort, partagées entre divers collaborateurs (des secrétaires anonymes, Joseph Mésopotamites, Nicéphore Alyatès, Jean Macroto et Georges Acropole lui-même), ce qui n'aurait guère pu être fait si elles avaient vraiment été liées à un emploi officiel de premier ministre, ou ce qui supposerait au moins qu'à la mort du titulaire l'emploi avait été supprimé, donc qu'il n'avait pas un caractère permanent.

Ces remarques ne sauraient atténuer cependant le très réel intérêt de l'essai de M. BECK qui apporte une contribution précieuse à l'étude des rouages de l'administration byzantine.

Nous saisissons l'occasion offerte par cette note pour réparer deux erreurs dans l'établissement de la liste des Mésazontes et pour produire un texte qui appuie certaines de nos hypothèses.

Nous avons, en effet, indiqué par inadvertance Jean Apokaukos comme *μεσάζων* au début du règne de Jean V Paléologue, alors que le texte allégué dans le corps de notre travail, p. 278, (Cantacuzène III, 14, Bonn II, p. 90) concerne le règne d'Andronic III. D'autre part, une distraction, d'autant moins excusable que le texte de référence (Cantacuzène III, 15, Bonn II, p. 99) est cité dans notre étude (p. 278) nous a fait omettre Jean Cantacuzène qui fut *μεσάζων* sous Andronic III, avant qu'Apokaukos lui succède.

La liste doit donc être rectifiée comme suit:

- 8 — CANTACUZÈNE Jean, grand domestique, dans la première partie du règne d'Andronic III (1328—1341),
- 9 — APOKAUKOS Jean, parakimomène, dans la deuxième partie du règne d'Andronic III (1328—1341),
- 10 — SPANOPOULOS, ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων, peu avant 1341,
- 10^{bis} — MÉLITENIOTÈS Jean, peu avant 1341.

Nous avions supposé dans notre étude, p. 286, qu'il était douteux que Notaras et Cantacuzène aient accompagné Jean VIII Paléologue en Italie. Un passage de Syropoulos, qui nous avait échappé et que le P. Laurent, avec un grand désintéressement scientifique, a bien voulu nous signaler, permet de conclure

1) qu'effectivement Notaras et Cantacuzène ne furent pas du voyage en Italie;
2) que les fonctions de μεσάζων remplies par ces deux personnages et qui correspon-
daient bien alors à celles de premier ministre, avaient une telle importance que, sans leur
présence, l'empereur n'apparaissait pas comme un souverain véritable.

Syropoulos (IV, 12, p. 82) rapporte en effet qu'après l'arrivée de l'empereur à Venise,
les Vénitiens l'assailirent de questions, et poursuit: Μετά τὸν ἄλλων οὖν ἠρώτησαν, εἰ
ἔχει ὁ βασιλεὺς περὶ αὐτὸν τοὺς μεσάζοντας, τε Καντακουζηνὸν δηλονότι καὶ τὸν Νοταρᾶν
ὡς δὲ ἤκουσαν οὗτι ἔχει τὸν Φιλανικὸν (sic) καὶ τὸν Ἰαγάρην καὶ ἄλλους ἄρχοντας, ἐκείνους
δ'εὐταφῆς διοικεῖν τὰ τῆς πόλεως, εἰπον οὗτι ἡμῖν δοκεῖ ἀναγκαῖον ἦν ἔχειν καὶ τινὰ ἐκείνων
ἐνταῦθα, ἰδόντας δὲ ἡμεῖς ταῦτα ἀπηγορεύμεθα πρὸς τὸν βασιλέα.

Jean VIII Paléologue nomma sur place, comme nous l'avions supposé p. 286, deux
μεσάζοντες, de remplacement afin de donner confiance aux Vénitiens. L'un fut Iagaris,
signalé dans d'autres passages de Syropoulos comme deuxième μεσάζων, et l'autre est
peut-être à identifier avec le personnage mentionné au-dessus par Syropoulos et appelé
Φιλανικός (sic), c'est-à-dire vraisemblablement un membre de la famille des Philanthro-
pènes.

Il conviendrait donc, semble-t-il, d'ajouter à notre liste des μεσάζοντες un n° 17bis:
Philanikos (sans doute Philanthropène) en 1438. J. V.

A. BERGER, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*. (V. Byzantinoslavica XV,
113.) — Compte-rendu: E. SEIDL, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 174—175. E. R.

J.—J. VAN DE CASTEELE, *Indices d'une mentalité chrétienne dans la législation
civile de Constantin*. Bull. de l'Association G. Budé (Supplément Lettres d'Humanité)
XIV, 4^e série, N° 4 (Décembre, 1955) 65—90. — La législation civile de Constantin le
Grand présente quatre tendances fondamentales, ni nouvelles, ni personnelles, mais
manifestement opposées à celles du Droit Romain païen primitif: le souci de reconnaître
et de respecter la dignité de la personne, la préoccupation d'assurer l'unité morale de la
famille, la constitution progressive d'un corps de fonctionnaires responsables en con-
science et une politique religieuse favorable au christianisme. L'auteur étudie seulement
les trois premiers points de vue, le dernier sortant de son étude. R. G.

W. ENSSLIN, *Der Kaiser Herakleios und die Themenverfassung*. *Byz. Zeitschr.*
46 (1953) 362—368. — Es erfolgte nach einem ersten Ansatz unter Herakleios eine
Weiterentwicklung und endgültige Ausgestaltung der Einrichtung erst unter seinen
Nachfolgern. E. R.

G. FEHÉR, *Avar-bizánci kapcsolatok és a bolgár államalapítás (Relations avaro-
byzantines et la fondation de l'Etat bulgare)*, *Archaeol. Értesítő* 82 (1955) 45—47. —
Texte hongrois de l'étude publiée antérieurement en russe (V. Byzantinoslavica XVI, 169).
Gy. M.

G. GEORGIADIS ARNAKIS, *Futuwwa Traditions in the Ottoman Empire*. *Akhis,
Bektashi Dervishes and Craftsmen*. *Journ. Near Eastern Stud.* XII (1953) 232—247. —
A study of these organizations with a particular emphasis in the role which they played
in the origin and consolidation of the Ottoman empire. It is a study well done. P. Ch.

R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin. Le Stratopédarque et le Grand Stratopédarque*. *Byz. Zeitschr.* 46 (1953) 63—90. — Die Stratopédarchen, vor dem 10. Jh. kaum erwähnt, sind bis 1204 des généraux commandant en chef. Im 13. Jh. taucht der Rang des Groß-Stratopédarchen auf, der bei Ps.-Cod. an neuer Stelle steht. Ihm sind vier Stratopédarchen mit bestimmten Geschäftsbereichen untergeordnet (στρο. τῶν μονοκαβάλλων, τῶν τζαγκατόρων, τῶν μουρτάτων, τῶν τζακόνων). Namen- und Sachregister erschließen das umfangreiche prosopographische Material des Aufsatzes. E. R.

J. DE MALAFOSSE, *Le droit agraire au Bas Empire et dans l'Empire d'Orient*. *Rivista di Diritto Agrario I* (1955) 35—73. — De ce Rapport général présenté au IV^e Congrès International de Droit Comparé (Paris, 17 août 1954), la seconde partie intéresse Byzance. L'auteur étudie successivement l'amélioration de la situation agricole, avec les Lois agraires, l'Ekleia, les grands domaines et la petite propriété, le féodalisme et le système de la pronioia. L'auteur conclut que le législateur byzantin semble n'avoir pu se libérer de l'hypothèque romaine, ce qui a empêché de faire les réformes nécessaires; les empereurs byzantins ont été impuissants contre la concentration de la propriété, contre l'appauvrissement et la disparition des petits propriétaires, ce qui amenait fatalement à l'asservissement de la classe paysanne. Toutefois, il faut savoir gré à l'Empire byzantin

d'avoir au moins prolongé un état de droit respectueux, dans les principes, de la propriété et de la liberté individuelles. R. G.

G. OSTROGORSKI, *Постанак тема Хелада и Пелопонез*. Зборник радова Виз. Института САН, XXI. Виз. Инст. I (1952) 64—77. — Selon l'auteur de cette étude, l'établissement progressif du régime des thèmes dans les territoires balkaniques correspondait à la *riconquista* par l'Empire byzantin de ces régions, perdues au cours des invasions slaves. L'organisation d'un thème ou l'autre dans les terres balkaniques marque le moment où l'Empire avait déjà réussi à reconquérir les régions en question. Ainsi, le thème de Thrace fut organisé de 680 à 687, le thème d'Hellas entre 687 et 695, tandis que les thèmes de Macédoine et du Péloponnèse furent organisés vers la fin du VIII^e siècle. Les thèmes organisés pendant le IX^e siècle étaient limités aux régions maritimes, l'intérieur de la péninsule restant en dehors du pouvoir de l'Empire. I. D.

M. PAVAN, *La crisi della scuola nel IV secolo D. C.* Bari, Laterza, 1952, pp. 169. — Compte-rendu: M. L. W. LAISTNER, *Gnomon* 26 (1954) 205—206. E. R.

M. ŠESAN, *Pravoslavné zákonodárství*. Hlas pravoslavi 7 (Praha, 1955) 200—202. — L'auteur montre l'unité de la législation orthodoxe pendant les sept conciles œcuméniques, à l'époque byzantine et après la chute de Constantinople. M. S.

Late Classical and Medieval Studies in Honor of Albert Mathias Friend, Jr. Ed. by K. WEITZMANN. Princeton Univ. Press, 1955, pp. 405 + numerous plates. — The volume is made up of thirty-two articles, including studies in political, ecclesiastical and cultural history, theology, liturgy, music iconography, architecture, sculpture, painting and illuminated manuscripts. P. Ch.

A. TUILIER, *Recherches sur les origines de la Renaissance byzantine au XIII^e siècle*. Bull. de l'Association G. Budé. Quatrième série, N° 3 (Octobre, 1955) 71—76. — L'auteur recherche les raisons qui favorisèrent en Orient le retour à la pensée grecque. Importance à cet égard de Jean III Vatatzes, qui répandit l'instruction, jusqu'alors apanage de la noblesse, fonda une Ecole de Philosophie, ouvrit les monastères à l'influence de la pensée grecque renaissante, et de son fils, Théodore II Lascaris, manière de despote éclairé, qui s'intéressa tout particulièrement à l'organisation scolaire et aux études. La civilisation aristocratique des Paléologues ne fit que vivre sur l'héritage intellectuel des empereurs de Nicée. Parallèlement à la Renaissance italienne, la nation grecque avait trouvé la voie de l'humanisme dans sa lutte contre la domination latine. R. G.

L. WENGER, *Die Quellen des römischen Rechts...* (V. Byzantinistica XVI, 396). — Compte-rendu: W. KUNKEL, *Gnomon* 26 (1954) 235—240. E. R.

D. Histoire de l'Eglise.

M. V. ANASTOS, *The Ethical Theory of Images Formulated by the Iconoclasts in 754 and 815*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 151—160. — This is a study of the iconoclastic theory that the only true image of Christ and the Saints is Man endowed with the Christian virtues. P. Ch.

H. BACHT, *Vom gemeinsamen Leben. Die Bedeutung des pachomianischen Mönchs-ideals für die Geschichte des christlichen Mönchtums*. Liturgie und Mönchtum 9 (1951) 91—108. — Das monastische Ideal des Pachomius hebt sich von dem seiner Vorgänger vor allem durch das Moment des κοινὸς βίος ab, das Verfasser mit den Stichworten Gemeinschaft — Uniformität — Armut — Gehorsam — Diskretion charakterisiert. H. Kö.

H.—G. BECK, *Symeon der Theologe*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 57—62. — Nachdem A. Ehrhard [Byz. Zeitschr. 11 (1902) 178 Anm.] die Übersetzung des Beinamens als der neue Theologe angezweifelt hatte, tauchte daneben die Deutung Th. der Jüngere, der Theologe häufiger auf, ohne daß eine völlige Klärung des Problems versucht wurde. Als erstes steht der Beiname der Theologe schon bei Niketas Stethatos. Auch schon im 11.—12. Jh. findet sich dann Σ. ὁ νέος, wobei an eine Unterscheidung gegenüber Symeon Studites zu denken ist. Aus einer Verschmelzung resultiert dann die häufigste Fassung ὁ νέος θεολόγος, die bei der so gebräuchlichen Auslassung des Eigennamens gleichzeitig geeignet ist, Symeon von dem Theologen schlechthin (Johannes) zu unterscheiden. Verfasser möchte als der jüngere Theologe übersetzen und auf diese Weise die beiden Auffassungen wieder vereinen. E. R.

A. BORST, *Die Katharer. Geschichte und Glaube der Albigenser oder westlichen Bogomilen (c. 1000—1320 n. Chr.)*. Phil. Diss. Göttingen, 1951, pp. IX, 452 (Maschinen-

schrift). — Verfasser geht ausführlich auf die Vorläufer der Katharer, die Bogomilen, ein. H. Kō.

H. v. CAMPENHAUSEN, *Das Konzil von Chalkedon*. Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 85—92. — Kritische Würdigung des gleichnamigen, von Grillmeier und Bacht herausgegebenen Werkes. E. R.

W. ELERT, *Fragen um Chalkedon*. Evangelisch-Lutherische Kirchenzeitung 6 (1952) 231—234. — Zur Interpretation der Formel von Chalkedon. H. Kō.

W. H. C. FRENCH, *The Donatist Church...* (V. Byzantinoslavica XV, 127; XVI, 176). — Rev. by A. PINCHERLE, Journ. Roman Stud. XLIV (1954) 138—139. M. H.

Mgr. GENNADIOS, métropolite d'Hélioupolis, Χρονολογία προσαρτήσεως Ἀλλυριχοῦ -Καλαβρίας-Σικελίας εἰς τὴν δικαιοδοσίαν τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου. Istanbul, 1955, pp. 4. — Un passage du Taktikon de Basile I^{er} (N^o 175 de la Collection des Archives du Patriarcat œcuménique, et rédigé vers 883) déclare que ces provinces furent rattachées au siège de Constantinople, parce que le Pape, ne résidait plus en territoire byzantin. Il y aurait lieu, pour trancher la question relative à la date du rattachement de ces provinces à Constantinople, d'étudier de près le Liber Pontificalis. R. G.

GORAZD (M. PAVLÍK), *Rímska stolica a všeobecné snemy cirkevné*. Hlas pravoslavia 10 (1954) et 1 (1955) 24—28; id. Рѣмски престо́л и вселенские соборы. Голос Православия 1 (Praha, 1955) 21—27; id. Особым Путем, ibid. 2 (1955) 48—50, N^o 3, 69—90 et N^o 4, 122—123. — Recherches sur les grands problèmes de l'histoire de l'Eglise ayant un rapport au schisme entre Rome et Byzance. A côté de la question cyrillométhodienne, l'auteur examine aussi le problème du patronat des conciles œcuméniques, sur lesquels Rome désirait depuis le IX^e siècle réclamer la suprématie et par conséquent essayer une voie propre. — Dans ce cadre, un rôle assez important fut joué par la querelle pour l'Illyricum. — Quoique l'historiographie latine ne cesse de maintenir que la juridiction papale sur l'Illyricum byzantin était réelle à partir du IV^e siècle, depuis Damase, jusqu'au VIII^e siècle, quand le territoire nommé fut « arraché » ou « annexé » par Léon III l'Isaurien, en 732 ou plus tard, en 756 (cf. Byzantinoslavica XV-1, 128), il a été démontré par M. Šesan, dans Biserica Ortodoxa Romăna 9/10 (București 1948), 501—507 et St. Lupșa, dans Studii Teologice 9/10 (1949) 814—837, que cette prétendue « juridiction » doit être réduite seulement aux « prétentions » de juridiction. Enfin, se pose encore le problème du récit de Rodolphe Glaber sur la division de l'empire et de l'Eglise (cf. Byzantinoslavica XV-1, 131 et XVI, 179). A l'affirmation d'un faux chez Glaber, s'oppose le témoignage de Neilos Doxapater (—1144) qui précise ainsi: « Ideo patriarcha Constantinopolitanus... archiepiscopus novae Romae et patriarcha oecumenicus, quandoquidem obtinuit privilegia et primatum Romae. Regina quippe totius orbis primo erat Roma, deinde ultimo Constantinopolis. Ideo Romanus et Constantinopolitanus jure dicuntur oecumenici; alii vero tres patriarchae oecumenici non vocandi, propterea ergo Constantinopolitanus dicitur patriarcha oecumenicus » (Migne, PG, 132, 1102). Ici on voit que le patriarche de Byzance était vraiment œcuménique « in suo orbe ». Si cette position n'avait pas été forcée ultérieurement par Rome, il ne se serait pas réalisé le schisme infortuné. — Cf. Byzantinoslavica XVI, 396. M. Š.

A. GRILLMEIER—H. BACHT, *Das Konzil von Chalkedon...* (V. Byzantinoslavica XV, 128; XVI, 397). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Hist. Jhb. 73 (1954) 439—445. H. Kō.

E. HONIGMANN, *Evêques et Evêchés monophysites d'Asie antérieure au VI^e siècle...* (V. Byzantinoslavica XV, 129; XVI, 397.) — Compte-rendu: W. ELERT, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 157—159. E. R.

W. HOTZELT, *Die kirchenrechtliche Stellung von Bistum und Kloster Sinai zur Zeit der Entdeckung der Sinaibibel*. Theol. Lit.-Ztg. 74 (1949) 457—470. — Darstellung der Situation auf dem Sinai, vor allem der Auseinandersetzungen nach innen und außen (Patriarchat von Jerusalem). E. R.

A. G. KELLER, *A Byzantine admirer of "Western" Progress: Cardinal Bessarion*. Cambridge Hist. Journ. XI, 3 (1955) 343—348. M. H.

E. KITZINGER, *The Cult of Images in the Age before Iconoclasm*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 83—150. — A study dealing with the problem of the expansion of the cult of images in the periods between Justinian and Iconoclasm. P. Ch.

B. KÖTTING, *Peregrinatio religiosa...* (V. Byzantinoslavica XII, 320; XIII, 357). — Compte-rendu: O. LERCHE, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 618—619; A. M. SCHNEIDER, Bibliotheca Orient. X (1953) 62—66. E. R.

OD. LAMPSIDES, Ἰωάννου Εὐγενικοῦ Ἐκφρασις Τραπεζοῦντος-Χρονολόγησις καὶ ἔκδοσις. Ἀρχαίων Πόντου XX (1955) 1—39. — Dans la première partie de cette importante étude, l'auteur étudie les rapports entre J. Eugenikos et Trébizonde, et il montre que ce dernier était en réalité originaire de Constantinople. Ce fut après un voyage à Trébizonde, après la composition du Canon sur St. Eugène et avant la composition de la Description, Ekphrasis de Trébizonde, que J. Eugénikos connut Trébizonde. Ce voyage daterait de 1444, année de la mort de Marc Eugénikos et peu après l'avènement de Constantin XII Paléologue. Cette Introduction substantielle est suivie de l'édition de l'Ekphrasis de Trébizonde, d'après le Paris. graec. 2075 autographe, édition critique et commentée; l'Ekphrasis de J. Eugenikos est comparée à l'Enkomion de Bessarion.

R. G.

B. LAOURDAS, Ἐμφηνευτικά εἰς Φώτιον. Ἑλληνικά XIV (1955) 168—170. — Le sermon, qui passe pour avoir été prononcé à l'occasion de l'inauguration de la Néa, l'a été entre 859 et 865.

R. G.

K. S. LATOURETTE, *A History of Christianity*. London, Eyre & Spottiswoode, s. a., pp. XXVII, 1516. — Compte-rendu: G. ROSENKRANZ, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 213—214.

E. R.

H. LIETZMANN, *Geschichte der alten Kirche. IV: Die Zeit der Kirchenväter*. Berlin, de Gruyter, 1953, pp. IV, 200 (V. Byzantinoslavica XI, 311). — Compte-rendu: H. DÖRRIES, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 218.

E. R.

K. G. MAMONE, Μάρκος ὁ Εὐγενικός, βίος καὶ ἔργον. Athènes, 1954. — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά XIV (1955) 241.

R. G.

K. G. MAMONE, Ἐπὶ τοῦ βίου καὶ τοῦ ἔργου Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ. (ἀντιλεγόμενα καὶ συμπληρούμενα). Αθῆνᾶ 59 (1955) 198—221. — Réponse aux observations de N. A. Oikonomides, parues dans Ἀρχαίων Πόντου 19 (1954) 356—381 et additions.

R. G.

Th. H. PAPADOPOULLOS, *Studies and Documents relating to the History of the Greek Church...* (V. Byzantinoslavica XV, 260—261; XVI, 179). — Rev. by C. A. TRYPANIS, Journ. Hellenic Stud. LXXIV (1954) 244.

M. H.

Regards sur l'Orthodoxie. Essays by several hands. Paris, s. a., pp. 138. — Rev. by D. A. (TTWATER), Eastern Churches Quarterly XI, 1 (Spring 1955) 62—63; L. G. (ILLET), Sobornost, Ser. 3, № 17 (Summer 1955) 262. — Contains papers on the Schism and its after effects.

M. H.

A. RÜD, *Ein Berg, den keine Frau besteigen darf*. Der christliche Osten 7 (1953) 43—45. — Kurzer illustrierter Abriß des Lebens der Athosklöster in Geschichte und Gegenwart.

H. Kö.

K. H. SCHEKLE, *Staat und Kirche in der patristischen Auslegung von Rm 13, 1—7*. Zeitschr. f. neutestamentliche Wiss. 44 (1952—1953) 223—236. — Wie das vorgelegte Material zeigt, ist die Geschichte der Auslegung v. Rm 13, 1—7 durch die Väter... bestimmt durch die allgemeine politische Geschichte ihrer Zeit. Im Gegensatz zu der Kirche der Märtyrer bedient sich die Kirche, die Reichskirche geworden ist, des Apostelwortes eifrig, um den Staat zu rühmen und zu erhöhen.

H. Kö.

W. SCHNEEMELCHER, *Zur Chronologie des arianischen Streites*. Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 393—400. — 1. Opitz' Ansatz des Synoden-Verbotes durch Licinius auf 322 ist trotz der Einwände von Telfer (Journ. Theol. Stud. 47 [1946] 129—142) aufrechtzuerhalten. — 2. Die von Schwartz für 327 angenommene zweite Synode von Nicäa ist trotz Bardys Einwänden wahrscheinlich. Die Absetzung des Eustathius dürfte 326 erfolgt sein. — 3. Die Synode von Konstantinopel, auf der Marcell von Ancyra verurteilt wurde, fand entweder 330—331 oder (wahrscheinlicher) um 334 statt.

E. R.

Th. СТРИЧЕВИЧ, Рановизантиска црква код Курумлије. Зборник радова Виз. Института САН, XXXVI. Виз. Инст. II (1953) 179—198. — L'église découverte près de Kursumlija, sur la rive gauche de Toplica, doit être datée, non au XII^e siècle, comme l'on considérait jusqu'à présent, mais au VI^e siècle. Il faut placer ici, d'après l'avis de l'auteur, la mutatio Ad fines.

I. D.

A. STRITTMATTER, *Notes on the Byzantine Synapte*. Traditio X (1954) 51—108. — These Notes are the result of a protracted study in the course of which the Byzantine Synapte has been examined in more than fifty manuscripts each of which has again and again for this and other purposes been closely scrutinized.

P. Ch.

N. B. TOMADAKIS, Ἡ ἀποστολικὴ Ἐκκλησία τῆς Κρήτης... (V. Byzantinoslavica XVI, 399). — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά XIV (1955) 243—244.

R. G.

N. B. TOMADAKIS, Ἡ Ἐκκλησία τῆς Ἑλλάδος: θέματα ἱστορίας καὶ φιλολογίας

(ἄρθρα καὶ διμιλίαι). Athènes, 1956, pp. 83. — Réimpression d'articles parus dans Ἐκκλησία de 1954 à 1956. 1. Οἱ τρεῖς Ἱεράρχαι καὶ Ἰωάννης ὁ Μαυρόπουλος. 2. Τὸ οἰκουμένικόν πατριαρχεῖον πρὸ καὶ μετὰ τὴν ἄλυσιν (p. 8—12). 3. Βυζαντινὴ Ὑμνωδία καὶ βυζαντινὴ Μουσικὴ (p. 13—17); 4. Βυζαντινὰ κείμενα καὶ χριστιανοὶ συγγραφεῖς (p. 18—22); 7. Ἡ ἐκκλησιαστικὴ μας ποιησις καὶ Ῥωμανὸς ὁ Μελωδὸς (p. 33—51); 8. Γεώργιος ὁ Σχολάριος καὶ αἱ πολιτικαὶ του ἀντιλήψεις. (p. 52—74). R. G.

M. WARD, *The Byzantine Church*. Madras, 1953, pp. XVIII, 236. — Rev. by L. G. (ILLET), Sobornost', Ser. 3, 17 (1955) 261—262. M. H.

E. WERNER, *Neue Lösungsversuche des Bogomilenproblems*. Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig 4 (1954—1955) 369—373. — Eine gründliche, von selbständigen Urteil zeugende Auseinandersetzung mit der umfangreichen, wenngleich sehr zerstreuten Literatur der Jahre 1939 bis 1953, wichtig auch als Ergänzung zu den vom Verfasser Byzantinoslavica 16 (1955) 135—144 gegebenen Darlegungen. Irm.

R. L. WOLFF, *Politics in the Latin Patriarchate of Constantinople*. Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 225—304. — This may be described as a solid monograph on the subject. The section on church property is a real contribution. P. Ch.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES.

A. Paléographie et épigraphie.

E. ГЕОРГИЕВ, *Началото на славянската писменност а България. Старобългарските азбуки (Anfänge der slawischen Literatur in Bulgarien. Altbulgarische Alphabete)*. Sofia, 1942 (Studia historica-philologica Sercicensia. Tomus III, 1). — Compte-rendu: D. TSCHIZEWSKI, Südost-Forschungen 12 (1953) 404—407. H. Kō.

B. ИВАНОВА, *Надписът на Мостич и преславският епиграфски материал. Български език V, 2 (1955) 94—117.* — Etude détaillée et approfondie de l'inscription de Mostić, au point de vue paléographique et linguistique. L'auteur utilise, comme matériaux comparatifs, d'autres inscriptions découvertes à Preslav, certaines d'entre elles étant jusqu'à présent inédites. Sur quelques-uns de ces fragments on lit, en caractères slaves, certains noms d'origine byzantine et liés sans doute au culte chrétien (par ex., Jonas, Barbara, Polycarpe, Siméon Stylite, Syre, Cyprien, etc.). Les nouveaux matériaux épigraphiques ont, sans aucune doute, une grande importance pour l'étude de l'ancienne écriture slave, M^{me} Ivanova a ajouté (fig. 14) une bonne reproduction de l'inscription en langue grecque de 870 [cf. H. Grégoire, Byzantion, XIV (1939) 227—234]. I. D.

L. JALABERT—R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, III, 1. Région de l'Amanus. Antioche. Nos 699—988. Paris, Geuthner, 1950, pp. 385—528. Bibliothèque Archéol. et Hist., 46. — Compte-rendu: O. EISSFELDT, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 215—216. E. R.

L. JALABERT—R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, III, 2. Antioche (Suite), Antiochene Nr. 989—1242. Index des Tomes I—III. Paris, Geuthner, 1953, pp. 529—690, XXXVIII. Bibliothèque archéol. et hist., 51. — Compte-rendu: O. EISSFELDT, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 419. E. R.

СТ. СТАНЧЕВ, *Старобългарският надгробен надпис на чъргубилата Мостич от Преслав. Български език V, 2 (1955) 89—93.* — Au cours des fouilles archéologiques effectuées à Preslav en 1952—1953, fut découverte une inscription en langue paléobulgare, avec le nom d'un certain Mostić, iĕrgu-boil au temps des rois Siméon (893—927) et Pierre (927—969). Cette inscription doit être considérée comme le monument épigraphique paléobulgare le plus ancien, et son contenu nous offre certaines données historiques d'une importance toute particulière. Tel est, en premier lieu, le terme ЧРЪГОУБЫЛПА (ЧРЪГОУБЫЛЪСТВО), que nous connaissions jusqu'à présent uniquement dans la forme byzantine. L'inscription devrait être datée au moins un quart de siècle avant la célèbre inscription avec le nom de Samuel de 993. I. D.

СТ. СТАНЧЕВ, *Надгробният надпис на един преславски болярин от X в. Ист. Преглед XI, 4 (1955) 61—76.* — Communication sur l'inscription de Mostić, découverte à Preslav en 1952—1953 (cf. notice précédente). I. D.

D. A. ZAKYTHINOS, *Μανουήλ Β' ὁ Παλαιόλογος καὶ ὁ καρδιναλίος Ἰσιδωρος ἐν Πελοποννήσῳ. Mélanges Octave et Melpo Merlier*. Athènes, 1955, tir. à p., pp. 25. — Identité du hiéromoine Isidore, higoumène du monastère de St Démétrius à Constantinople, métropolite de Monemvasie et du cardinal Isidore, métropolite de Kiev. Etude des lettres

d'Isidore contenues dans le cod. Vatic. gr. 914, et, en particulier, des lettres 11, 12, 13 et 14, données en édition critique, et d'un fragment inédit tiré du cod. Vatic. gr. 1852, fol. 105—106, relatif à la fortification de l'isthme de Corinthe. Il en résulte qu'Isidore partagea son activité, entre 1400 et Avril 1430, à Constantinople et dans le Péloponnèse. Réfutation de l'opinion du cardinal Giovanni Mercati, qui n'admet pas l'identité des deux Isidore. R. G.

B. Numismatique, sphragistique, héraldique.

I. BĂNCILĂ, *Monedele de bronz greșit atribuite lui Constantin al IX.* Studii și cercetări de bibliologie (București, 1955) 305—309. — Les monnaies sans effigie et nom d'empereur du type attribué par Wroth à l'empereur Constantin IX Monomaque, ont été en réalité frappées au temps de Constantin IX Doucas ou peu après, comme le démontrent les traces de refappe. E. Fr.

H. E. IVES—P. GRIERSON, *The Venetian Gold Ducat and Its Imitations.* New York, The American Numism. Society, 1954, pp. VII, 37 + 16 pl. Numismatic Notes and Monographs, N° 128. P. Ch.

G. PREDA, *Urme de viață la Histria din secolele XII—XIII.* Studii și Cercetări de istorie veche V, 3—4 (1954) 531—538. — A l'occasion des fouilles effectuées à Histria en 1915 et en 1953, on a trouvé des monnaies à l'effigie de Manuel et Andronic Comnène et des fragments de céramiques émaillées de provenance byzantine des XII^e et XIV^e siècles. Le nouvel établissement d'Histria du XII^e siècle n'est pas une continuation de la vieille cité grecque. E. Fr.

D. B. WAAGE, *Greek, Roman and Byzantine Coins ...* (V. Byzantinoslavica XVI, 400). — Compte-rendu: G. K. JENKINS, Journ. Hellenic Stud. LXXIV (1954) 233. M. H.

C. Diplomatique.

I. IRIGOIN, *Les débuts de l'emploi du papier à Byzance.* Byz. Zeitschr. 46 (1953) 314—319. — Im Anschluß an seinen Aufsatz in Scriptorium 4 (1950) 194—204 untersucht der Verfasser hier die Verwendung des Papiers im Urkundenwesen des 11. Jhs. und unterstreicht seinen dort erbrachten Nachweis, daß Papier bereits seit der Mitte des 11. Jhs. in Konstantinopel bekannt war und verwendet wurde. E. R.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE.

A. Philosophie byzantine.

H. ARMSTRONG, *Plotinus' Doctrine of the Infinite and its significance for Christian thought.* Downside Rev. (1954—1955) 47—58. M. H.

A. H. ARMSTRONG, *Plotinus.* London, 1953, pp. 174. — Compte-rendu: D. A. REES, The Class. Rev., New Ser. V, 2 (1955) 201. M. H.

B. TATAKIS, *Aristote critiqué par Théodoros Métochitès* (Θεόδωρος Μετοχίτης) (1260—1332 après J. C.). — Extrait des Mélanges Octave et Melpo Merlier, Athènes, 1953, pp. 7. — Métochitès célèbre surtout, chez Aristote, le savant, dont il connaît les ouvrages scientifiques; il lui reproche, toutefois, d'être obscur et plus d'une fois équivoque. C'est pour clarifier la pensée d'Aristote, que Métochitès a entrepris de le commenter. R. G.

B. TATAKIS, *La Philosophie byzantine.* Paris, 1949. — Compte-rendu: ST. P. KYRIAKIDIS, *Ελληνικά* XIV (1955) 223—232. R. G.

B. Questions théologiques en général.

K. BAUS, *Das Gebet zu Christus beim heiligen Hieronymus.* Trierer Theol. Zeitschr. 60 (1951) 178—188. — Darlegung der Formen und Quellen des hieronymianischen Christusgebets. H. Kö.

D. CĂLUGĂR, *Caracterul religios-moral creștin.* Sibiu, 1955, pp. XVI, 289. — L'auteur présente dans cette œuvre fondamentale une analyse minutieuse sur le caractère religieux-moral chrétien. Dans son exposé sont aussi incluses les idées des Pères de l'Eglise et des écrivains de l'époque byzantine. M. Ș.

Cassiodori-Epiphaniï Historia Ecclesiastica Tripartita. Historiae ecclesiasticae ex Socrate, Sozomeno et Theodoro in unum collectae et nuper de graeco in latinum translatae libri numero duodecim. Recens. W. JACOB, ed. curavit R. HANSLIK. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1952, pp. XXI, 767. Corpus Script. Ecclesiasticorum Latinorum, LXXI. — Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 95—97.

E. R.

D. E. DEKKERS, *Les traductions grecques des écrits patristiques latins*. Sacris erudiri V (1953) 193—233. — Les traductions grecques des Pères latins sont assez rares, mais elles ne sont pas sans importance. Les œuvres patristiques au sens propre du mot ont été traduites surtout aux III^e—V^e siècles en grec (Tertulien, Cyprien, Novati, Ambrosien, Rufin, Jérôme, Cassien). Plus tard suivent plutôt les monuments hagiographiques et juridiques surtout à l'usage des Grecs de Rome ou du Sud de l'Italie. Aux XIII^e—XIV^e siècles quelques opuscules patristiques, surtout ceux d'Augustin et de Boethius ont été traduits par les Byzantins. Si les écrivains latins ont fait traduire eux-mêmes leurs propres œuvres ou les écrits des autres, les traducteurs ont été choisis plus souvent parmi les Orientaux que parmi les Grecs. Les traductions sont faites « mot à mot » et témoignent qu'elles ont été écrites plutôt par des scribes ou notaires publics que par de vrais écrivains.

A. B. R.

A. F., *Источники христ. вероучения. Священное Писание*. Cerkownyj wiestnik kościoła prawosławnego w Polsce 7 (Warszawa, 1955) 16—21. — C'est la quatrième continuation de l'étude sur la question de la S. Ecriture, à laquelle l'auteur ajoute des considérations exprimées par les théologiens orientaux et occidentaux des temps patristique et byzantin jusqu'aux temps nouveaux.

M. S.

H. C. GRAEF, *St. Gregory of Nyssa, The Lord's Prayer, The Beatitudes*. Westminster/Maryland, The Newman Press, 1952, pp. 210. Ancient Christian Writers, 18. — Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 441.

E. R.

GREGORII NAZIANZENI, (ΣΥΛΛΟΓΗΣ ΒΙΩΝ. Carmen edidit, apparatu critico munit, quaestiones particulares adiecit H. M. WERHAHN. Wiesbaden, Harrassowitz, 1953, pp. XI, 104. Klassisch-Philologische Studien, 15. — Kritische kommentierte Ausgabe mit ausführlicher Einleitung über Überlieferung, Zeit und Form des Gedichtes sowie Untersuchungen über die Quellen Gregors. — Comptes-rendus: R. KEYDELL, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 127—129; V. VÖLKER, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 614—615; H. LL. HUDSON WILLIAMS, The Class. Rev., New Ser., Vol. V, 2 (1955) 202—203.

H. KÖ.

M. JOHANNESSEN, *Zur Entstehung der Ausdrucksweise der lateinischen Vulgata aus den jüngeren griechischen alttestamentlichen Übersetzungen*. Zeitschr. f. neutestamentliche Wiss. 44 (1952—1953) 90—102. — Verfasser zeigt in Ergänzung zu seinen Theol. Lit.-Ztg. 73 (1948) 148 f. veröffentlichten Untersuchungen einige weitere für das Übersetzungsverfahren und die Ausdrucksweise des Hieronymus charakteristische Elemente auf.

H. KÖ.

E. KADLOUBOVSKY—G. E. H. PALMER, *Early Fathers from the Philokalia*. (V. Byzantinoslavica XVI, 185.) — Compte-rendu: J. FORD, Sobornost, Ser. 3, № 16 (1954—1955) 222—223.

M. H.

B. LAOURDAS, Παλαιογραφικά εἰς Λέοντα τὸν Σόφον. Ἑλληνικά XIV (1955) 172—173. — Corrections à l'édition des homélies de Léon VI par Akakios, d'après le cod. gr. 408 de Vatopédi.

R. G.

V. LAURENT, *Écrits spirituels inédits de Macaire Choumnos († c. 1382), fondateur de la « Nea Moni » à Thessalonique*. Ἑλληνικά XIV (1955) 40—86. — Première de trois études, qui seront consacrées à cet auteur resté inconnu. Cette première étude donne les textes en édition critique et accompagnés d'un bref mais substantiel commentaire. L'auteur étudie d'abord le cod. Metoch. S. Sepulchri 455, qui conserve les textes, puis il étudie les écrits spirituels et surtout le Règlement et le Testament, qui sont les plus riches en renseignements sur la vie religieuse à Thessalonique, dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Suit l'édition critique et commentée des quatre textes suivants: Le Règlement, Lettre d'envoi, Oraison funèbre sur Grégoire et Akakios et le Testament. Un Index des termes notables et des noms propres terminent cette édition modèle, comme toutes celles du R. P. V. Laurent.

R. G.

ORIGENES, Werke XII... (V. Byzantinoslavica XVII, 179). — Compte-rendu: W. BAUER, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 539—540.

E. R.

D. PIRSON, *Der Glaubensbegriff bei Augustin*. Theol. Diss. Erlangen v. 22. 5. 1953, pp. 253, 253—376 (Maschinenschr.). — Die vorliegende Begriffsuntersuchung bemüht

sich zu zeigen, daß Augustins religiöse Erkenntnisweise in der individuellen Religiosität ihren Ursprung hat und von dort ihre Impulse empfängt, und daß die Kirche lediglich als Mittel angesehen wird, um das individuelle Heilsstreben zu fördern. H. Kö.

VL. PRELIPCEAN—N. NEAGA—GH. BARNA, *Studiul Vechiului Testament*. Bucureşti, 1955, pp. 288. — L'œuvre est un manuel de l'Ancien Testament, destiné aux étudiants en théologie: elle contient aussi des références sur les auteurs de l'époque byzantine, touchant au sujet. M. S.

A. RAES, *Le récit de l'institution eucharistique dans l'anaphore chaldéenne et malabare des Apôtres*. Orient. Christ. Period. XVII (1950) 216—226. — Compte-rendu: WEISWEILER, *Scholastik* 20—24 (1949) 619. G. H.

S. Y. RUDBERG, *Études sur la tradition manuscrite de saint Basile...* (V. Byzantinoslavica XVI, 185.) — Rev. by H. CHADWICK, *The Class. Rev.*, New Ser., V, 2 (June, 1955) 203; D. AMAND DE MENDIETA, *Gnomon* 26 (1954) 412—415. M. H.

F. SCHEIDWEILER, *Die Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisarea*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 277—301. — Für die These von A. Glas (1914), in Gelasios die Vorlage für die beiden letzten Bücher der KG Rufins zu sehen, sprechen zahlreiche gelasianische Partien bei den späteren Kirchenhistorikern, die hier mit den entsprechenden Rufinstellen verglichen werden. — Ein zweiter Abschnitt (*Die KG des Gelasios und die Vita Constantini*) will nachweisen, daß auch der Verfasser der VC (um 430 datiert!) die KG des Gelasios gekannt und benutzt habe. E. R.

W. STAPELMANN, *Die Heilige Schrift bei Symeon von Mesopotamien*. Theologie und Glaube 44 (1954) 26—39. — War die Heilige Schrift im Mönchtum des 4. Jahrhunderts nicht zuerst Gegenstand theologischer Wissenschaft, sondern Anleitung zu einem christlichen Leben, so benutzt Symeon von Mesopotamien die Heilige Schrift in weitem Maße, um Theorien und Lehren zu beweisen. H. Kö.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

Archiv für Liturgiewissenschaft II (1952). — Compte-rendu: L. FENDT, *Theol. Lit.-Ztg.* 78 (1953) 520—521; III/1 (1953). Ibid. 79 (1954) 166—168. E. R.

A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée. Principes et Méthodes pour l'étude historique des liturgies chrétiennes*. 3^e éd. revue par D. B. BOTTE. Chevetogne, Ed. de Chevetogne, 1953, pp. XV, 289. Collection Irénikon. — Compte-rendu: L. FENDT, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 37—39. E. R.

N. BERTDIAEV, *Pravda pravoslavi*. Hlas pravoslavi 7 (Praha, 1955) 210—216. Traduit en tchèque par A. Pavel. — C'est une intéressante analyse théologique sur le problème de l'Orthodoxie, écrite par le célèbre théologien russe N. Bertdiaev et publiée dans le *Messenger de l'exarchate russe à Paris*, N° 11, 1952. En liaison avec les principes orthodoxes traditionnels, continués par la théologie byzantine et palamite, dont l'auteur connaît l'importance, l'essai comprend aussi des conceptions propres de l'auteur. M. S.

A *Christian Palestinian Syriac Horologion*, M. BLACK, ed. (Berlin MS. Or. Oct. 1019) = *Texts and Studies: Contributions to Biblical and Patristic Literature*, New Ser., ed. C. H. Dodd, Vol. I. Cambridge Univ. Press, 1954. — Compte-rendu: D. J. CHITTY, *Eastern Churches Quarterly* XI, 1 (1955) 50—56. M. H.

O. H. E. BURMESTER, *Rites and Ceremonies of the Coptic Church*, IX. *Eastern Churches Quarterly* XI, 1 (1955) 30—45. M. H.

J. GÄITH, *La conception de la liberté chez Grégoire de Nysse*. Paris, Vrin, 1953, pp. 213. *Études de philol. médiévale*, 43. — Compte-rendu: W. VÖLKER, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 681—684. E. R.

PH. HOFMEISTER, *Die heiligen Öle in der morgen- und abendländischen Kirche*. Würzburg, 1948. — Comptes-rendus: L. MÜLLER, *Zeitschr. f. Religions- u. Geistesgesch.* 3 (1951) 374; K. HOFMANN, *Theol. Quartalschr.* 129 (1949) 365—366; N. HILLING, *Archiv f. kathol. Kirchenrecht* 123 (1944—1948) 582—584. G. H.

Liturgisches Jahrbuch II/1 (1952). — Compte-rendu: L. FENDT, *Theol. Lit.-Ztg.* 78 (1953) 173—174; II/2 (1952). Ibid. 79 (1954) 248—249; III (1953). Ibid. 80 (1955) 289—292; IV/1 (1954). Ibid. 80 (1955) 551—553. E. R.

Die byzantinische Liturgie. Herder-Korrespondenz 8 (1953—1954) 184—188. — Schilderung der byzantinischen Liturgie, wie sie noch heute geübt wird. H. Kö.

H. MERKI, Ὁμοῦτως Θεῷ. Von der platonischen Angleichung an Gott zur Gott-

ähnlichkeit bei Gregor von Nyssa. Freiburg/Schweiz, Paulus-Verl., 1952, pp. XX, 188. Paradosis, 7. — *Compte-rendu*: B. ALTANER, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 424—425.

E. R.
Vom christlichen *Mysterium*. Gesamm. Arbeiten zum Gedächtnis v. Odo Casel. Hrsg. v. A. MAYER, J. QUASTEN, B. NEUNHEUSER. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, pp. 392. — Die interessierenden Artikel wurden einzeln angezeigt. — *Compte-rendu*: L. FENDT, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 429—431.

E. R.
A. VÖÖBUS, *Celibacy, a requirement for admission to baptism in the early Syrian church*. Stockholm, Estonian Theol. Society, 1951, pp. IV, 68. Papers of the Estonian Theol. Society in Exile, 1. — *Compte-rendu*: B. SPULER, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 425.

E. R.
B. ZENKOWSKY, *Das Bild vom Menschen in der Ostkirche...* (V. Byzantinoslavica XV, 151.) — *Compte-rendu*: R. STUPPERICH, Theol. Lit.-Ztg. 78 (1953) 38.

E. R.

D. Hagiographie.

Russische Heiligenlegenden. Übers. u. erl. v. G. APEL, E. BENZ, W. FRITZE, A. LUTHER u. D. TSCHIZEWSKI, hrsg. u. eingel. v. E. BENZ. Zürich, Die Waage, 1953, pp. 524 + plus. tab. — *Compte-rendu*: K. ONASCH, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 565—567.

E. R.
P. LEMERLE, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 349—361. — Analytische Betrachtungen, erwachsen aus den Vorarbeiten zu einer kritischen Ausgabe.

E. R.
C. DE LOVERDO, *La légende de la Vierge à l'athos, préface à la redécouverte de la ville ensevelie de Dion*. Bull. de l'Association G. Budé. Quatrième série, N° 3 (Octobre, 1955) 50—55. — Recherche des origines historiques de la légende suivant laquelle la Vierge aurait visité l'athos. L'auteur accorde à la légende « une forte probabilité de vérité », à cause du tremblement de terre de 49, qui détruisit Dion et ébranla Philippe.

R. G.

V. PALACHKOVSKY, *Les SS. Abdièse, martyrs persans*. Πραγμμένα τοῦ Θ' διαδ-
νοῦς βυζαντινολογικοῦ συνεδρίου Θεσσαλονίκης. Ἑλληνικά παράρτημα ἀριθ. 9. (Thessa-
lonique, 1955) 229—232. — Ces Saints Abdièse ou Abdas sont au nombre de 15 ou 12,
dont plusieurs sont cités dans les documents byzantins.

R. G.

F. PASCHKE, *Ein wiedergefundenes Manuskript aus dem Nachlaß Albert Ehrhards*.
Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 251—254. — Der in den Kriegswirren verschwundene Abschnitt
des zweiten Hauptteiles v. Ehrhards großem Werk *Überlieferung und Bestand der hagio-
graphischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche* hat sich wieder anfinden
(über den Verlust s. Byzantinoslavica XI, 117 sq.). Seine baldige Veröffentlichung ist
vorgesehen.

E. R.

P. PEETERS, *Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine...*
(V. Byzantinoslavica XIII, 165). — *Comptes-rendus*: V. GRUMEL, Rev. Etudes. Byz. X
(1952) 280—281; D. B. M., Irénikon XXV (1952) 100; J. LEBON, Rev. Hist. Eccl. XLVII
(1952) 231—234; R. M., Mélanges de l'Univ. St. Joseph XXIX (1951—1952) 365;
J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. III, 2 (1952) 274—278.

R. G.

P. VAN DEN VEN, *La Légende de S. Spyridon...* (V. Byzantinoslavica XVI, 190).
— *Compte-rendu*: D. NICOL, Journ. Hellenic Stud. LXXV (1955) 204.

M. H.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

A. ALT, *Stationen der römischen Hauptstraße von Ägypten nach Syrien*. Zeitschr.
d. Dt. Palästina-Vereins 70 (1954) 154—166. — Auswertung der sehr genauen Auf-
zeichnungen eines gewissen Theophanes aus Hermopolis (in der Thebais) über seine
zwischen 317 und 323 im Auftrage eines hohen Beamten unternommene Reise von
Ägypten nach Antiochia und zurück (griechische Papyri aus Ägypten im Besitz der John
Rylands Library — Manchester).

H. KÖ.

W. C. BRICE, *The Turkish colonisation of Anatolia*. Bull. of the John Rylands
Library, Manchester, Vol. 38, N° 1 (1955) 18—44. — B. shows that there was considerable
intermingling of Turkish immigrants with the native population after the battle of
Manzikert.

M. H.

SEMAVI EYICE, *Istanbul. Petit guide à travers les monuments byzantins et turcs*. Istanbul, 1955, pp. 139 + XXIX pl. h. t. + 3 plans. Excellent guide, publié à l'occasion du Xe Congrès International d'Etudes Byzantines à Istanbul. Nomenclature et description des monuments, en 207 rubriques, accompagnées d'un Glossaire des termes turcs désignant les différents types d'édifices, d'une Bibliographie sommaire, d'une Liste des empereurs de 324 à 1453, d'une Liste des sultans de 1444 à 1922, et d'un bon Index. R. G.

R. GUILLAND, *Études sur le Grand Palais de Constantinople*. *Ελληνικά* XIV (1955) 106—122. — L'auteur étudie successivement le Consistoire, le Makron des Candidats et l'église du Seigneur. R. G.

R. P. JANIN, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin...* (V. Byzantinoslavica XVI, 191). — Compte-rendu: D. TALBOT RICE, *Journ. Hellenic Stud.* LXXIV (1954) 243—244. M. H.

P. PASCAL, *La durée des voyages en Russie au XVIIe siècle*. *Rev. Etudes Slaves* 27 (1951) 209—219. — На основании исторических источников автор устанавливает время, требовавшееся для путешествий с одного места на другое. При этом, конечно, учитываются времена года и т. п. В конце работы дана сводная таблица. F. V. M.

F. W. PUTZGER, *Historischer Schulatlas von der Altsteinzeit bis zur Gegenwart*. 64. Aufl. neu hrsg. v. A. HANSEL. Bielefeld, Berlin, Hannover, Velhagen und Klasing, 1954, pp. 144. — Compte-rendu: F. GAUSE, *Zeitschr. f. Ostforschung* 4 (1955) 442—444. H. Kō.

S. H. WEBER, *Voyages and Travels in Greece, the Near East and Adjacent Regions made Previous to the Year 1801*. Princeton, American School of Class. Stud. at Athens, 1953, pp. VII + 208. Catalogues of the Gennadius Library, II. — Compte-rendu: A. M. WOODWARD, *Journ. Hellenic Stud.* LXXV (1955) 205—206; P. GEISSLER, *Gnomon* 26 (1954) 207. M. H.

Großer Historischer Weltatlas. I: Vorgeschichte und Altertum. (Nebst Erläuterungen v. H. BENGTONSON und V. MILOJCIC...) München, Bayer. Schulbuchverl., 1953. — Compte-rendu: M. GELZER, *Gnomon* 26 (1954) 274—275. E. R.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE.

A. Généralités.

D. BERENSON, *The Arch of Constantine, or the Decline of Form*. London, 1954, pp. 80 + 80 pl. — Rev. by M. ROBINSON, *The Burlington Magazine* (1955) 227. M. H.

G. BOCHKOVITCH, *L'art médiéval en Serbie et en Macédoine. Architecture et sculpture religieuses*. Beograd, s. a., pp. 116. — L'introduction (p. 7—20) donne une revue succincte mais fort instructive de l'évolution de l'architecture et de la sculpture religieuses en Serbie et en Macédoine du IXe au XVIIe siècle. La partie essentielle du livre comprend de nombreuses illustrations très belles et finement choisies. Zst.

Catalogue des négatifs de la Collection Chrétienne et Byzantine, fondée par Gabriel Millet. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. Sciences religieuses. LXVIII volume. Paris, 1955, pp. VIII + 269. — La première édition de ce Catalogue avait été publiée en 1903. Mais, de 1903 à 1937, G. Millet continua à l'enrichir considérablement. Un nouveau Catalogue était nécessaire. Le Professeur A. GRABAR, Directeur de la Collection, explique dans l'Avant-Propos le nouveau plan du Catalogue (clichés inscrits dans l'ordre alphabétique des pays et, à l'intérieur de chaque pays, dans l'ordre alphabétique des localités, références bibliographiques maintenues en partie, mais suppression de la liste alphabétique des sujets iconographiques reproduits sur les clichés, ce que regrette, du reste, avec raison Mr A. Grabar). Ce Catalogue sera complété par des Suppléments périodiques. Le premier comprendra les séries importantes de négatifs, légués par G. Millet, à sa mort en 1953, et concernant surtout le Mont Athos et la Yougoslavie. R. G.

R. DRÖGEREIT, *Griechisch-Byzantinisches aus Essen*. *Byz. Zeitschr.* 46 (1953) 110—115. — Bemerkungen zu einigen Kunstwerken und Kodizes (u. a. dem *Psalter Chludoffsk*), die um die Jahrtausendwende in dem von byzantinischer Kunst stark beeinflussten Stift Essen gesammelt wurden. E. R.

E. H. SWIFT, *Roman Sources of Christian Art...* (V. Byzantinoslavica XV, 160, 293). — Compte-rendu: J. WARD PERKINS, *Journ. Roman Stud.* XLIV (1954) 143—148. — P. severely criticizes Swift's theories. M. H.

B. Architecture.

J. CSEMEGI—D. DERCSÉNYI, *Hozzájárások Feldebrő kérdéséhez* (*Contributions au problème de Feldebrő*). *Művészettörténeti Értesítő* 5 (1956) 54—59. — Les auteurs expriment des doutes au sujet de l'exactitude des résultats de A. Kampis (v. l'étude mentionnée ci-dessus) et affirment que la crypte de Feldebrő recèle encore une quantité de problèmes non résolus. Gy. M.

A. KAMPIS, *A feldebrői atempom* (*La crypte de Feldebrő*). *Művészettörténeti Értesítő* 4 (1955) 178—194. — L'origine de la crypte de Feldebrő qui reflète l'influence byzantine est depuis longtemps une question très discutée dans la littérature scientifique hongroise. L'auteur tâche de prouver que l'église originale fut bâtie entre 1050—1080 par des Bénédictins sous l'influence de Paderborn et que les fresques montrent l'influence de l'école des peintres du cloître de Saint Eméran à Regensburg. Cet avis paraît dépourvu de fondement. Une solution intégrale de cette question ne pourra s'effectuer qu'après la publication complète des résultats de fouilles récentes. Gy. M.

O. POWSTENKO, *The Cathedral of St. Sophia in Kiev*. New York, The Ukrainian Acad. of Arts and Sciences in the U. S., 1954, pp. 471 + 336 illustr. English text and Ukrainian text. — Compte-rendu: K. J. CONANT, *Speculum* 30 (1955) 672—673. P. Ch.

C. Sculpture.

A. GRABAR, *Un nouveau reliquaire de saint Démétrios*. *Dumbarton Oaks Papers* 8 (1954) 305—314. — This is a description of a reliquary of St. Demetrius, probably of the thirteenth century and now at Dumbarton Oaks. P. Ch.

D. Peinture et iconographie.

A. GUILLOU, *Le monastère de la Théotokos au Sinaï*. *Mélanges d'Archéol. et d'Hist.* (1955) 217—258. — Cette solide étude est une contribution à l'histoire du monastère du Sinaï, qui est encore à faire. L'auteur étudie successivement les origines, l'épiscopat du monastère, la mosaïque de la Transfiguration du Christ, vraisemblablement restaurée deux fois entre 1840 et 1847, et il publie l'homélie inédite d'Anastase du Sinaï pour la fête de la Transfiguration, qui présente un résumé de la doctrine christologique d'Anastase. Cette édition critique repose sur les 7 manuscrits qui nous l'ont transmise. L'auteur termine par un court paragraphe intitulé: Questions de chronologie, dans lequel il indique qu'il est présentement impossible de dater, d'une manière précise, cette mosaïque. Celle-ci est reproduite en trois planches hors-texte. R. G.

A. GRABAR, *Un rouleau liturgique constantinopolitain et ses peintures*. *Dumbarton Oaks Papers* 8 (1954) 161—200. — This is a description of a liturgical manuscript and its illustrations now in the library of the Greek patriarchate in Jerusalem. — Compte-rendu: S. VRYONIS, *Speculum* 30 (1955) 651—652. P. Ch.

Z. KÁDÁR, *A székesfehérvári István koporsó ikonográfiája* (*L'iconographie du cercueil d'István à Székesfehérvár*). *Művészettörténeti Értesítő* 4 (1955) 201—204. — Les recherches précédentes ont montré que, dans le sarcophage de caractère byzantin de Székesfehérvár, datant du XI^e siècle, reposaient probablement les cendres du premier roi hongrois. (V. *Byzantinoslavica* XVI, 168.) Cet avis fut fortement étayé par les investigations sur le système des symboles sur les reliefs du sarcophage. La figure de l'ange volant qui tient un bébé emmailloté dans ses bras — symbole relevant de l'iconographie de la Koimésis byzantine — apparaît dans l'art byzantin seulement sur les monuments de personnages distingués. Le Chérubin, le Paradis et les rosettes sur le sarcophage sont également en connexion avec l'idéologie de la souveraineté. J'ai déjà signalé ailleurs, (*Bizánc és a magyarság*. Budapest, 1953, p. 59) que l'ange emportant les âmes des morts au ciel se trouve aussi dans les légendes de Saint Étienne et Saint Émeric. Plusieurs des reliefs du sarcophage nous rappellent ceux du sarcophage également de caractère byzantin de Jaroslav le Sage se trouvant à Kiev dans l'église de Sainte Sophie. Gy. M.

D. LEVI, *Antioch mosaic pavements, I, II...* (V. *Byzantinoslavica* XII, 334). — Compte-rendu: K. PARLASCA, *Gnomon* 26 (1954) 111—114. E. R.

J. R. MARTIN, *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus*. *Studies in Manuscript Illumination*, Publ. for the Department of Art and Archaeol., Princeton

Univ., № 5. Princeton Univ. Press, 1954, pp. VII, 198 + 302 fig. on 112 pl. — *Compte-rendu*: G. DOWNEY, *Speculum* 39 (1955) 484—493. P. Ch.

Byzantinische Mosaiken. Torcello, Venedig, Monreale, Palermo, Cefalu, Einführung v. P. MEYER; Geleitwort v. G. v. LE FORT. Laupen/Bern, Iris-Verl., 1952, 14 tab. — *Compte-rendu*: E. A. VORETZSCH, *Universitas* 8 (1953) 74—75. H. Kö.

C. O. NORDSTRÖM, *Ravennastudier*... (V. Byzantinoslavica XVI, 406). — *Compte-rendu*: W. v. LÖHNESEN, *Zeitschr. f. Religions u. Geistesgesch.* 6 (1954) 85. H. Kö.

K. ONASCH, *König des Alls. Bildmeditationen über das Leben Christi*... (V. Byzantinoslavica XV, 164). — *Compte-rendu*: L. MÜLLER, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 549—550. E. R.

O. v. SIMSON, *Zu den Mosaiken von S. Vitale in Ravenna*. *Byz. Zeitschr.* 46 (1953) 104—109. — In Auseinandersetzung mit einem Manuskript von F. W. Deichmann werden Fragen zur Entstehung der Mosaiken erörtert, wobei S. nach wie vor neben dem Stifter Julianus den Bischof Maximian als Spiritus rector des Werkes ansieht. E. R.

F. J. DE WAELE, *Moeder Gods, de voedster van ons leven*. Het Christelijk Oosten en Hereniging 8 (1955—1956) 6—10. — Une icône grecque de la « Nourrice de notre vie ». L'auteur tâche de situer une icône grecque de la Ste Vierge, allaitant l'enfant Jésus, du type bien connu de la « galaktotrophousa ». La valeur de l'expression artistique est rehaussée par l'inscription inconnue ailleurs : celle qui nourrit notre vie : ἡ τροφὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν. L'icône, acquise à Athènes en 1951, a peut-être orné une église en Anatolie jusqu'au désastre de 1922 avant d'avoir été emportée par un réfugié d'Asie Mineure. On peut rappeler un poème du poète grec moderne Lampros Porphyras sur ce petit chef-d'œuvre, intitulé *Les églises solitaires* qui chante avec attendrissement une de ces icônes de la Vierge, symbole de la vieille mère qui attend les siens. A. B. R.

C. H. WENDT, *Rumänische Ikonenmalerei*... (V. Byzantinoslavica XV, 296). — *Compte-rendu*: K. ONASCH, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 250. E. R.

E. Arts mineurs.

K. CSÁNYI, *Ismeretlen bizánci ötvösmű (Une orfèvrerie inconnue de Byzance)*. *Művészettörténeti Értesítő* 4 (1955) 204—205. — Description de l'encolpium qui se trouvait dans l'église grecque orthodoxe de Siklós et qui a disparu pendant la deuxième guerre mondiale. Sur les deux plaques émaillées de l'encolpium se trouvaient les portraits en bustes du Christ et de S. Démétrius. Gy. M.

GY. LÁSZLÓ, *Lehel kürtje (Le clairon de Lehel)*. Budapest, 1953, pp. 17 + 8 pl. — Le musée de Jászberény conserve un clairon que la tradition hongroise attribue au chef Lehel, qui tomba en 955, dans la bataille d'Augsbourg, en captivité allemande, et fut ensuite exécuté. L'auteur confirme que ce clairon d'ivoire sculpté est un travail byzantin, les sculptures représentant des scènes des jeux de cirques. On ignore la voie, par laquelle le clairon parvint en Hongrie, mais, d'après les arguments donnés par l'auteur, on peut assumer qu'il représentait également un objet de distinction à l'instar du clairon légendaire de Lehel. Gy. M.

F. Musique.

G. DÉVAI, *The Musical Study of Cucuzeles in a Manuscript of Debrecen*. *Acta Antiqua Acad. Scient. Hung.* 3 (1955) 151—179 (avec résumé russe). — L'auteur a découvert parmi les manuscrits du Collège de Debrecen, un manuscrit musical qui contient entre autres le chant didactique de J. Kukuzeles. Le texte des éditions antérieures de ce chant peut être éradiqué sur la base du nouveau manuscrit donné en facsimilé. L'auteur souligne l'importance du chant de Kukuzeles pour l'exégèse de la musique spirituelle russe. Gy. M.

G. DÉVAI, *Notre quinzième manuscrit de chant byzantin*. *Acta Antiqua Acad. Scient. Hung.* 3 (1955) 283—286. — Description d'un manuscrit musical byzantin dont la Bibliothèque Széchényi du Musée National de Budapest vient d'être enrichie. Gy. M.

T. GEORGADIS, *Zu Tillyards Artikel über die byzantinische Musikforschung*. *Die Musikforschung* 7 (1954) 469. — Kurze Stellungnahme. H. Kö.

G. GIOVANELLI, *Catalogo completo dei canoni e contaci e di altri inni sacri composti da san Bartolomeo*. *Boll. B. Gr. Grottaferrata* 6 (1952) 40—59. — La liste détaillée

avec des « incipit » se divise en deux parties: hymnes dont St Barthélemy, hégumène de Grottaferrata est l'auteur incontestable et celles qu'on peut lui attribuer avec une probabilité plus ou moins grande. Le catalogue est de grande utilité même pour l'étude des Mignes. F. V. M.

R. PALIKAROVA VERDEIL, *La musique byzantine*... (V. Byzantinoslavica XVI, 197). — Comptes-rendus: W. APEL, *Speculum* 30 (1955) 499; R. SCHLÖTTERER, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 472—473. P. Ch.

H. J. W. TILLYARD, *Gegenwärtiger Stand der byzantinischen Musikforschung*. Die Musikforschung 7 (1954) 142—149. — Kritischer Forschungsbericht. H. Kő.

O. URSprung, *Um die Frage der Echtheit der Missa Graeca*. Die Musikforschung 6 (1953) 289—296. — Verfasser wendet sich gegen die erneut von Michel Huglo veröffentlichte These Peter Wagners vom byzantinischen Einfluß auf die abendländische Musik. H. Kő.

E. WELLESZ, *Das Prooemium des Akathistos. Eine Studie zur Melodie der Kon-takien*. Die Musikforschung 6 (1953) 193—206. — Eingehende Analyse der Struktur des Akathistos-Prooimiums. H. Kő.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES, ETC.

A. Relations historiques et questions cyrillométhodiennes.

P. CHARANIS, *On the Slavic settlement in the Peloponnesus*. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 91—103. — Stellungnahme zu den letzten Arbeiten von E. CHRYSANTHOPOULOS (Περὶ τοῦ Χρονοῦ τῆς Μομενβασιῶς Ἑλληνιστῶν Ἑν. Βυζ. Σπ. 21 [1951] 238—253), A. BON (Le Péloponnèse Byzantin jusqu'en 1204, Paris, 1951) und K. M. SETTON (The Emperor Constant II and the Capture of Corinth by the Onogur Bulgars, *Speculum* 27 [1952] 351—362). E. R.

SPECTATOR—J. CIBULKA, *K novému archeologickému průzkumu na historické půdě Starého Města - Velehradu*. Duchovní pastýř IV, 6 (1954) 96—98. — Après les fouilles entreprises dans les localités des églises « Na Valách » et « Na špitálkách » à Staré Město en Moravie, lesquelles représentent — selon l'opinion de certains savants — des monuments du christianisme byzantin (cf. Byzantinoslavica XI [1950] 207—222), le Dr V. Hrubý a examiné, en 1953, dans le village de Modrá situé à proximité, une église que, en 1911 déjà, le Dr J. Nevěžil avait découverte. Dans cette église à nef rectangulaire de 8,89 m × 6,80 m et à presbytère également rectangulaire de 4,40 m × 4 m, située dans la direction O — E, un mur en forme de T est préposé au presbytère. J. Cibulka constate que l'église est l'œuvre d'une mission irlandaise-écossaise et qu'elle trouve son pendant le plus proche dans le cloître irlandais-écossais de Brétigny près de Soisson en France. Il la date de la première moitié du 9^e siècle et l'attribue à l'influence fort probable du cloître de Kremsmünster. Zst.

E. FRANCES, *Slavii pe pământul patriei noastre în veacul al XII-lea*. Studii 8/III București, 1955) 65—80. — Puisant aux sources byzantine et slave, l'auteur parvient à la conclusion qu'en raison de l'établissement des populations migratoires sur l'ancienne voie « des Varègues chez les Grecs », les relations entre la Russie et Byzance n'ont pu être maintenues qu'à travers les vallées du Prut et du Sereth. C'est la raison pour laquelle les princes russes établirent sur le Bas-Danube des positions solides qu'ils défendirent, au cours du XII^e siècle, contre Byzance et les Comans. E. Fr.

GORAZD (M. PAVLÍK), *Вопрос богослужебного языка на Востоке и на Западе*. Голос Православия 7 (Praha, 1955) 208—210. — L'article traite du rite chez les Moraves, en liaison avec le trilinguisme latin et son opposition à la liturgie slave des SS. Cyrille et Méthode, approuvée par les Byzantins. M. Š.

I. ŠEVČENKO, *Notes on Stephen, The Novgorodian Pilgrim to Constantinople in the XIV Century*. Südost-Forschungen 12 (1953) 165—175. — Einzeluntersuchungen zu Stephens Reisebericht, u. a. Datierung seines Konstantinopel-Besuches in den April des Jahres 1349. H. Kő.

G. VERNADSKY, *The Byzantine-Russian War of 1043*. Südost-Forschungen 12 (1953) 47—67. — Darstellung und Analyse des russischen Feldzugs von 1043, des letzten Versuchs des mittelalterlichen Rußlands, Konstantinopel anzugreifen, auf Grund der byzantinischen, russischen und orientalischen Quellen. H. Kő.

C. Relations littéraires.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *Най-старият славянски списък на забранени книги*. Годишник на Бълг. Библиогр. Инст. III (1955) 50—60. — *L'Index librorum prohibitorum*, conservé dans le Recueil dit de Svetoslav de 1073, qui n'est qu'une copie d'un original, de l'époque du roi bulgare Siméon, représente la version paléobulgare d'un texte byzantin (publié dans Migne, P. G., XXXVI, coll. 841—844) et attribué à Grégoire de Nazianze, tandis que sa paraphrase (ibid., coll. 843—846) a été traduite à peine plus tard. Plus de la moitié des œuvres apocryphes mentionnées dans l'index, on tété traduites en slave, les autres étant très rares même dans la littérature byzantine. I. D.

Т. П. ТОДОРОВ, *Иван Екзарх като писател-проповедник*. Годишник (Аптека) de l'Académie Spirituelle de Sofia I (XXVII) (1950—1951), 32 pp. — Jean l'Exarche est sans doute un des écrivains bulgares du IX^e—X^e siècle qui mérite une attention particulière de la part des savants qui s'occupent de l'étude de l'influence byzantine parmi les Slaves. Un grand nombre d'études lui ont été dédiées jusqu'à présent, et il ne serait pas permis désormais de se limiter à des indications trop générales et déjà plusieurs fois répétées, comme l'a fait l'auteur de cet article. L'œuvre littéraire de Jean l'Exarche attend toujours d'être étudiée à fond, mais cette étude doit être basée sur une connaissance profonde aussi de la littérature byzantine. I. D.

D. Relations avec d'autres pays.

A. BÖHLIG, *Ägypten und Byzanz bis zur arabischen Zeit*. (V. Byzantinoslavica XV, 93). — Compte-rendu: S. MORENZ, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 555—556. E. R.

GY. MORAVCSIK, *Bizánc és a magyarság...* (V. Byzantinoslavica XV, 299). — Compte-rendu: GY. GYÖRFFY, Századok 87 (1953) 682—683; M. GYÓNI, Antik Tanulmányok-Studia Antiqua 1 (1954) 178—181. Gy. M.

GY. MORAVCSIK, *Die byzantinische Kultur und das mittelalterliche Ungarn*. Sitzungsberichte d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin. Klasse f. Philos., Gesch., Staats-, Rechts- und Wirtschaftswiss., Jg. 1955, Nr. 4. Berlin, 1955, 29 pp. — La conférence résume les résultats principaux du livre de l'auteur paru en hongrois (v. Byzantinoslavica XV, 299), en première ligne les rapports culturels qui s'établirent pendant le Moyen-Age entre la Hongrie et la Byzance. L'auteur accentue le fait que l'influence byzantine fut beaucoup plus grande que les historiens du passé ne l'avaient concédé. Gy. M.

GY. MORAVCSIK, *Magyar-bizánci kapcsolatok Bizánc bukása idején* (Les rapports hongro-byzantins à l'époque de la chute de Byzance). Antik Tanulmányok-Studia Antiqua 2 (1955) 175—183. — Texte hongrois de l'étude antérieurement publiée en allemand. (V. Byzantinoslavica XVI, 198). Gy. M.

XI. VARIA.

B. SIMONIDE—J. THEODORIDES, *Réflexions sur la Science byzantine*. Rev. Générale des Sciences LXII (1955) 355—365. — Étude rapide de la contribution des savants byzantins dans les sciences exactes (mathématiques et astronomie), l'alchimie et la chimie, les sciences naturelles et les sciences médicales. Le grand mérite de Byzance a été de conserver, de commenter et de transmettre des œuvres des grands savants, leurs prédécesseurs. R. G.

SOMMAIRE

Z. V. Udal'cova/Moscou: <i>Les problèmes fondamentaux de la byzantinologie et la science historique soviétique</i>	195
D. Angelov/Sofia: <i>Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs</i>	220
I. Dujčev/Sofie: <i>La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine</i>	276
B. Leib/Strasbourg: <i>Un basileus ignoré — Constantin Doucas (v. 1074—1094)</i> . .	341
Notes informatives:	
<i>Dixième Congrès byzantinologique à Constantinople</i> (D. Angelov/Sofia)	360
Comptes-rendus:	
A. Васи́льев, <i>Ивановските стенописи</i> (I. Dujčev/Sofia)	365
M. Thompson, <i>The Athenian Agora</i> (P. Charaniš/New Brunswick)	366
R. S. Lopez—I. Raymond, <i>Medieval Trade in the Mediterranean World</i> (P. Charanis/New Brunswick)	367
A. Grillmeier—H. Bacht, <i>Das Konzil von Chalkedon: Geschichte und Gegenwart</i> (J. M. Hussey/London)	368
Nécrologies:	
<i>Mathias Gyóni</i> (J. Harmatta/Budapest)	374
Bibliographie	376

OBSAH

Z. V. Udal'cova/Moskva: <i>Základní problémy byzantologie a historické vědy sovětské</i> 195	195
D. Angelov/Sofia: <i>Některé rysy turecké nadvlády nad balkánskými národy</i>	220
I. Dujčev/Sofia: <i>Turecké výboje a dobytí Cařihradu v soudobé slovanské literatuře</i> . .	276
B. Leib/Strasbourg: <i>Neznámý císař — Konstantin Dukas (kolem 1074—1094)</i> . .	341
Zprávy:	
<i>Desátý byzantologický kongres v Cařihradě</i> (D. Angelov/Sofia)	360
Recense byzantologických prací	365
Nekrology:	
<i>Matyáš Gyóni</i> (J. Harmatta/Budapest)	374
Bibliografie	376

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

*Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

B. HAVRÁNEK ET A. DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ,
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. HAVRÁNEK,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XVII

PRAGUE 1956

TABLES DES MATIÈRES DE LA XVII^E ANNÉE

ARTICLES

H. EVERT-KAPPELOWA/LÓDŹ: Une page de l'histoire des relations byzantino-latines II. La fin de l'Union de Lyon	1
M. LOOS/PRAGUE: Deux contributions à l'histoire des pauliciens. I. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens	19
R. GUILLAND/PARIS: Autour du livre des Cérémonies. Le Grand Palais. Les quartiers militaires	58
T. GERASIMOV/SOFIA: Les monnaies de Jean VII Paléologue (1400—1408)	114
Я. ПОШВАРЖ/БРНО: Византийские элементы в моравском виноградском праве	120
H. TURKOVÁ/PRAGUE: A propos du siège de Constantinople d'après le Seyāhat-nâme d'Evliyā Çelebî	125
Z. V. UDAL'COVA/MOSCOU: Les problèmes fondamentaux de la byzantinologie et la science historique soviétique	195
D. ANGELOV/SOFIA: Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs	220
I. DUJČEV/SOFIA: La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine	276
B. LEIB/STRASBOURG: Un basileus ignoré — Constantin Doucas (v. 1074—1094)	341

NOTES INFORMATIVES

Dixième Congrès byzantinologique à Constantinople (D. Angelov/Sofia)	360
--	-----

COMPTES-RENDUS

JEAN RICHARD, Le royaume latin de Jérusalem. Par R. Guillard/Paris	128
JEAN EBERSOLT, Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades. 2 ^e édition. Par R. Guillard/Paris	129
MICHAEL AVI-YONAH, The Madaba Mosaic Map. Par H. E. Del Medico/Paris	132
<i>Vulgärgriechische Schattenspieltex te</i> I. Herausgegeben und mit Anmerkungen sowie Indices versehen von Dr HANS JESEN. Par R. Dostálová-Jeníštová/Prague	137
<i>Harvard Slavic Studies I (1953), II (1954)</i> . Par P. Charanis/New Brunswick	141
A. БАСИЛИЕВ, Ивановските стенописи. Par I. Dujčev/Sofia	365
M. THOMPSON, The Athenian Agora. Par P. Charanis/New Brunswick	366
R. S. LOPEZ—I. RAYMOND, Medieval Trade in the Mediterranean World. Par P. Charanis/New Brunswick	367
A. GRILLMEIER—H. BACHT, Das Konzil von Chalkedon: Geschichte und Gegenwart. Par J. H. Hussey/London	368

NÉCROLOGIES

Mathias Gyóni. Par J. Harmatta/Budapest	374
BIBLIOGRAPHIE	146, 376

OBSAH XVII. ROČNÍKU

ČLÁNKY

H. EVERT-KAPPESOWA/LÓDŽ: K dějinám byzantsko-latinských vztahů II. Konec lyonské unie	1
M. LOOS/PRAHA: Dva příspěvky k dějinám paulikiánů. I. K řeckým pramenům o paulikiánech	19
R. GUILLAND/PARÍŽ: Z Knihy o ceremoniích. Veliký palác. Vojenské čtvrti . .	58
T. GERASIMOV/SOFIA: Mince Jana VII. Palaiologa (1400—1408)	114
J. POŠVÁŘ/BRNO: Byzantské prvky v moravském viničném právu	120
H. TURKOVÁ/PRAHA: K obléhání Cařihradu podle Seyāhatnāme od E. Čelebī	125
Z. V. UDAL'COVA/MOSKVA: Základní problémy byzantologie a historické vědy v SSSR	195
D. ANGELOV/SOFIA: Některé rysy turecké nadvlády nad balkánskými národy . .	220
I. DUJČEV/SOFIA: Turecké výboje a dobytí Cařihradu v soudobé slovanské litera- tuře	276
B. LEIB/STRASBOURG: Neznámý císař — Konstantin Dukas (kolem 1074—1094)	341

ZPRÁVY

Desátý byzantologický kongres v Cařihradě, D. Angelov/Sofia	360
Recenze	128, 365

NEKROLOGY

Matyáš Gyóni. J. Harmatta/Budapest	374
BIBLIOGRAFIE	146, 376

LISTE DES AUTEURS*

- A. F. 395
 Aalst 177
 Abel, F. M. 159
 Abel, W. 184
 Acht 147
 Agnello 186, 188
 Aitzetmüller 192, 193
 Aland 159, 172, 376, 383
 Alezios 184
 Alpatov 148, 218
 Alt 397
 Altaner 172, 177, 395, 397
 Altheim 160
 Amand de Mendieta 396
 Amantos 160, 194
 Ammann 172
 Anastos 141, 191, 390
 Andreev 169
 Andrei 177
 Andresen 188
 Andrew 182
 Andriotis 149
 Antoniadis 154
 Angelov 169, 220 sq., 360 sq., 361
 Apel, G. 397
 Apel, W. 401
 Armstrong 178, 394
 Arnim v. 192
 Arvanitidis 154
 Astruc 153
 Altwater 181, 392
 Auster 175
 Avi-Yonah 132 sq.
 Ayoutanti 190
 Azarevič 196
 Azéma 180

 Babinger 146, 160, 164, 185
 Bachatly 190
 Bachmann 180
 Bacht 172, 368 sq., 390, 391
 Backes 373
 Baethgen 161, 181
 Bagiakakos 149, 378
 Bagrow 182
 Bakalopoulos 185
 Baldwin 384
 Băncilă 394
 Bank 216, 218
 Banner 386
 Bardy 372
 Barišić 160, 362
 Barkan 268
 Barna 396
 Barnea 166, 182, 386

 Bartoletti 383
 Bartsch 182
 Bastav 170
 Battisti 150
 Bauer, A. 156
 Bauer, W. 378, 395
 Bauman 181
 Baumstark 396
 Baus 146, 164, 166, 177, 178, 179, 391
 Baynes 387
 Beck, E. 362
 Beck, H.-G. 174, 381, 387, 390
 Becker 186
 Beļčenko 289
 Beljajev 196
 Below 146
 Benešević 196
 Bengtson 185, 398
 Benz 397
 Benzing 181
 Berchem 170
 Berdiaev 396
 Berenson 398
 Berger, A. 389
 Berger, A. K. 209
 Beševliev 175
 Bethmann 192
 Bezobrazov 196
 Bignami-Odier 188
 Black 396
 Blum 159
 Blumenkranz 165
 Bochkovitch, G. 186, 398
 Bockwitz 175
 Böhlig 402
 Böhm 167
 Bombaci 158
 Bon 182, 361, 401
 Bones 172
 Bonnerot 183
 Boor de 39, 40, 41
 Borst 390
 Bošković, B. 363
 Botte 396
 Bouches 166
 Brajčevskij 203
 Brandenstein 149
 Braunfels 188
 Brice 397
 Brinkmann 56
 Brinzei 186
 Brunov 218
 Bultmann 172
 Buonaiuti 147, 172
 Burmester 181, 396

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

VI

- Cadoux 385
 Cahen 129, 383
 Callomon 146
 Călugar 394
 Camelot 369
 Campenhausen v. 172, 376, 378, 385, 391
 Canard 363
 Caratzas 149
 Casel 397
 Castele van de 389
 Chadwick 396
 Charanis 141 sq., 366 sq., 367 sq. 377, 401
 Charitonidis 147
 Chatze 151
 Chitty 396
 Chrysanthopoulos 401
 Cibulka 401
 Cicellis 385
 Cintas 186
 Clermont-Ganneau 134
 Conant 399
 Constantinescu 191
 Costa Greene da 148
 Courtois 190
 Cramer 371
 Crawford 166
 Cronia 192
 Cross 156
 Csallány 386
 Csányi 400
 Csemegi 399
 Curtius 150, 379
 Czeglédy 384

 Černousov 208
 Černych 151
 Čertkov 149
 Čyževska 191
 Čyževskij 144, 193, 194, 393, 397

 D. B. M. 397
 Daicoviciu 181
 Darrouzès 381
 Dain 379
 Davidson 386
 Davison 383
 Dawkins 377
 Dawson 161
 Debrunner 150
 Deichmann 186, 376, 400
 Dekkers 395
 Demougeot 160, 189, 362
 Demus 186
 Dendias 361, 362
 Dercsényi 399
 Dermenghem 182
 Deroko 186
 Deržavin 160
 Destunis 196

 Dévai 400
 Deweike 362
 Dietrich 164
 Diller 183, 381
 Dinić 159, 160
 Ditten 171
 Djakonov 200, 201, 203
 Dmitriev 160, 198, 200
 Dmitrievskij 181
 Dolanský 193
 Dölger 146, 147, 148, 149, 150, 154, 156, 158, 161, 164, 174, 176, 179, 181, 183, 184, 194, 362, 376, 377, 381, 391
 Dominicus 360
 Dörfler 154
 Dörries 384, 392
 Dostálová-Jeništová 137 sq.
 Downey 158, 377, 384, 400
 Draguet 147
 Dreimüller 190
 Drögereit 398
 Dužev 365 sq., 402
 Dunabin 386
 Dürig 181
 Düring 177
 Dvorník 147, 148, 172, 175

 Ebersolt 129 sq., 194, 386
 Egger 188
 Ehrhard 390, 397
 Eiden 167
 Eisner 167, 387
 Eissfeldt 393
 Elert 391
 Elwert 185
 Elze 165, 190
 Enepekidis 157, 186, 381
 Engberding 372
 Ensslin 152, 156, 160, 162, 164, 165, 170, 182, 362, 384, 389
 Enßlin 152, 156, 160, 162, 164, 165, 170, 182, 362, 384, 389
 Erbse 156
 Erdmann, C. 161
 Erdmann, K. 167
 Ermoloff 188
 Ernstedt 218
 Evangélidès 187
 Evert-Kappesowa 2 sq., 384
 Every 387
 Ewig 166
 Eyice 185

 Fallmerayer 148
 Fedorov 386
 Fehér 389
 Felenskova 218
 Fellerer 190
 Fendt 147, 378, 396, 397
 Ferluga 170
 Feuille 186

- Ficker 57
 Fischer 172
 Flemming 188
 Florinskij 196
 Florovskij 193
 Foerster 175
 Ford 395
 Francastel 187
 Francés 401
 Franchi de'Cavalieri 156, 181
 Frend 391
 Friedrich 40, 41
 Frisk 149
 Fritze 397
 Frolov 98 sq., 161
 Früchtel 179
 Funke 177
- G. O. 164
 G. R. 150
 Gabriel, A. 183
 Gabriel, P. 181
 Gabrieli 161
 Gafton 172
 Gagarin 196
 Gaith 396
 Galling 173
 Galtier 369
 Gamillscher 386
 Ganshof 162
 Gansiniec 194
 Gause 398
 Gebhardt 194
 Geissler 398
 Gelzer 398
 Gennadios 174, 391
 Genthon 185
 Georgacas 149
 Georgiadis Arnakis, G. 389
 Georgiadis, T. 400
 Georgiev 398
 Gerasimov 114 sq.
 Gerke 187
 Gerner 147
 Gersoian 362
 Géza 377, 378
 Ghinis 170, 362
 Ghirsman 167
 Giannelli 379
 Gibbon 161
 Gigante 153
 Gill 179
 Gillet 392, 393
 Giovanelli 400
 Glas 396
 Goemans 369
 Goetting 158
 Golubzowa 161
 Goodenough 173
 Gorazd 191, 391, 401
- Gorjanov 208, 209
 Goubert 161, 362, 369, 371, 384
 Grabar 141, 142, 170, 187, 189, 365, 386, 398, 399
 Grabler 156
 Graef 395
 Graf 370
 Grand Forks 149
 Granstrem 191, 213
 Grecu 382
 Greenslade 173
 Grégoire 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 36, 37, 47, 48, 53, 54, 55, 56, 153, 193, 362, 366, 393
 Gregorovius 161
 Grekov 161, 203, 210, 211
 Grenier 147
 Grierson 162, 176, 394
 Grigorović 196
 Grillmeier 172, 174, 368 sq., 391
 Grotz 175, 178
 Grousset 128
 Grumel 176, 189, 380, 382, 397
 Grundmann 194
 Guillard 58 sq., 128 sq., 129 sq., 162, 164, 183, 184, 362, 389, 398
 Guillou 399
 Gupienec 176
 Gyóni 374 sq., 378, 380, 402
 Györffy 381, 402
- H. O. B. 154
 Haacke 371
 Hadrovics 379
 Haller 173
 Hansel 398
 Hansen 381
 Hanslik 382, 395
 Harmand 360, 361
 Harmatta 374 sq., 377
 Hartmann 151
 Hatzidakis 189
 Haufmann 188, 189
 Hausherr 178
 Hazard 384
 Heggelbacher 178
 Heintsch 191
 Heisig 382
 Heibling 162
 Helm 156
 Hemmerdinger-Iliadou 178
 Hennig 183
 Herman 372
 Hertling 173
 Heydenreich 189
 Hickmann 190
 Higgins 156
 Hilling 396
 Hingst 189
 Hinz 160, 165

VIII

- Hirschberger 177
 Höeg 181, 190
 Hofmann, F. 371
 Hofmann, G. 371
 Hofmann, K. 396
 Hofmeister 396
 Hönig 161
 Honigmann 147, 158, 173, 178, 391
 Hopfner 179
 Hoptner 141
 Horálek 193
 Hotzelt 391
 Hrbek 161, 381
 Hrubý 167
 Hudson Williams 395
 Huglo 401
 Hunger 154, 381
 Hussey 368 sq., 377, 397

 Ikonnikov 196
 Impellizeri 154
 Inalcik 363
 Inglisian 371
 Ioannou 154
 Irigoien 394
 Irmscher 147, 148, 149, 377, 378
 Istrin 306
 Ivánka v. 151, 156, 181
 Ivanova 393
 Ives 394

 Jablonowski 166
 Jacob, G. 138, 183
 Jacob, J. 139
 Jacob, W. 395
 Jaeger 178
 Jagoditsch 193, 194
 Jakabffy 386
 Jakobson, A. L. 215
 Jakobson, R. 141, 144, 193
 Jakubinskij 151
 Jakubovski 161
 Jalabert 393
 Jammers 190
 Janin 183, 184, 185, 386, 398
 Jannaccone 149
 Javarek 186
 Jenkins, C. 387
 Jenkins, G. K. 394
 Jenkins, R. J. H. 158, 377, 381, 382
 Jensen 137 sq.
 Jertov 195
 Joannou 178
 Johannessohn 395
 Johnner 191
 Jones 160, 165
 Jordan 161, 173

 K.-E. H. 160, 164, 381
 K. H. 381

 Kádár 185, 399
 Kadloubovsky 395
 Kaimis 138, 139, 140
 Kalitsunakis 147, 152
 Kalpers 170
 Kampf 161
 Kampis 399
 Kanatsoulis 170
 Kantorowicz 152, 181
 Kapsomenos 378, 380
 Karantonis 154
 Karpovich 141, 166
 Karpp 384
 Karyškovskij 211
 Katz 379
 Kavka 191
 Kazarov 170
 Každan 205, 208, 209
 Kelleher 190
 Keller 391
 Kempf 168, 173
 Kenyon 170
 Keydel 379, 395
 Kienast 164
 Kindermann 379
 Kirpičnikov 196
 Kirschbaum 173
 Kirsten 184, 361
 Kitzinger 391
 Klauser 174
 Klebel 165
 Klíma 160
 Klostermann 178, 179, 382
 Klumbach 166
 Koch 377
 Kolčín 386
 Kollwitz 377
 Kondakov 196
 Kondratjev 218
 Konstantopoulos 155
 Kornilovič 172
 Korošec 387
 Koschaker 146
 Koschmieder 190
 Kosminskij 197
 Kot 145
 Kotsakis 194
 Kötting 173, 391
 Kougeas 380
 Koukoules 152, 165, 171, 362, 378
 Koumanoudis 383
 Kovalev 198
 Kovrig 384
 Kraft 384
 Kraiker 184
 Krandžalov 191
 Kranz 177
 Krekić 384
 Kreller 147
 Krey 161

- Kriaras 379, 383, 384, 392
 Krivocheine 179
 Krug 149
 Krumbacher 147
 Kulakovskij 196, 215
 Kunik 149
 Kunkel, O. 185
 Kunkel, W. 390
 Kúnos 138
 Kunz 191
 Kurfess 382
 Kurz 191, 379
 Kuthreotis 155
 Kuznecov 151
 Kyriakidis, G. K. 171
 Kyriakidis, St. P. 147, 150, 155, 157, 176,
 377, 380, 394
 Kyriazopoulos 152

 L. H. 178
 Lacombrade 152
 Ladner 379
 Lafaurie 176
 Laistner 390
 Lambin 215
 Lampsidis 152, 182, 392
 Lang 379
 Laourdas 152, 154, 157, 158, 173, 184, 381,
 382, 383, 384, 392, 395
 László 400
 Latourette 392
 Latte 150, 156
 Latyšev 215
 Laurent 171, 173, 176, 184, 395
 Lausberg 150
 Lazarev 217, 218, 362
 Lebon 370, 397
 Leib 341 sq., 384
 Leipoldt 160
 Lemerle 168, 187, 189, 385, 397
 Lerche 391
 Leschi 168
 Levčenko 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203,
 204, 210, 211, 212, 216, 361
 Levi 399
 Libadaras 153, 158
 Lichačev 213
 Liermann 172
 Lietzmann 174, 392
 Lippmann v. 194
 Lipšic 22, 25, 26, 27, 37, 39, 55, 123, 164,
 204, 205, 207, 217
 Lipták 387
 Littmann 179, 194
 Lobel 383
 Loenertz 159
 Löfstedt 150
 Öhneysen 400
 o o s 19 sq.
 opez 367 sq.

 Lord 141, 143, 144, 153
 Loverdo de 397
 Lüders 385
 Ludwig 153
 Lullies 157
 Lundström 382
 Lunt 141
 Luschan v. 138
 Luschnat 377
 Luther 397

 Machek 151
 Maculevič 218
 Mahfoud 182
 Malafosse de 389
 Mamone 392
 Mamones 153
 Manfredi 132
 Mango 158, 189, 381
 Mareš 191
 Marinesco 160
 Marković 175
 Martin, J. R. 399
 Martin, T. O. 372
 Massignon 182
 Massow v. 184
 Matl 194
 Mattingly 176
 Maurer 174
 Mavrodin 203, 210
 Mavrodinov 365
 Mayer 397
 Medico Del 132 sq.
 Medovikov 196
 Meer van de 174
 Melas 155
 Melik-Bachšjan 207
 Melikoff-Sayard 157
 Menzel 138
 Mercati 153
 Merki 396
 Meščerskij 214
 Meurers 147
 Meyendorff 181
 Meyer 400
 Michel 147, 172, 372
 Michelis, P. A. 185
 Michelis, R. 362
 Miller 157
 Millet 99, 365, 398
 Milojčić 185, 398
 Miltner 168
 Miner 148
 Minorsky 165
 Misch 382
 Mišulin 198, 199, 203, 210
 Mittelstaedt 189
 Moeller 370
 Molè 377, 385
 Molitor 147

X

Molla-Giovanu 139
 Mollas 138, 139
 Monneret de Villard 135, 147
 Montevecchi 383
 Moravcsik 147, 151, 158, 378, 382, 402
 Moreau 156, 169, 171
 Morenz 179, 402
 Morgan 153
 Morstin 194
 Moschonas 159
 Mošin 143
 Mouterde, P. 370
 Mouterde, R. 393
 Mühlpfordt 160
 Muka 191
 Müller 396, 400
 Muralt 196

Naoumidis 153
 Nästurel 159
 Neaga 396
 Neumann 194
 Neunheuser 397
 Nicol 381, 397
 Nicolopoulos 153
 Niederle 387
 Nigg 174
 Nikiforov 192
 Nikitin 210
 Nölle 177
 Nonnos 153
 Nordström 400
 Norsa 383
 Noth 159

Obolensky 148
 Ohnsorge 162, 383
 Oikonomides 392
 Oikonomos 179
 Olesch 151
 Onasch 172, 189, 397, 400
 Opfermann 171
 Opic 363
 Opitz 180
 Orgels 157
 Orlandos 168
 Ostrogorskij 147, 157, 164, 362, 390
 Ott 373

Palachkovsky 397
 Palikarova-Verdeil 401
 Pallas 159
 Palmer 395
 Palumbo 378
 Pamboukis 155
 Pančenko 196
 Papadopoulos, A. A. 150
 Papadopoulos, Th. H. 174, 392
 Papamichael 174
 Papazoglu 184

Paradowski 194
 Parlasca 399
 Parlangeli 378
 Pascal 398
 Paschke 397
 Paskiewicz 164
 Paton 164
 Patzig 177
 Paulová 322, 378
 Pavan 390
 Pavel 396
 Pearce 176
 Peeters 148, 397
 Perl, C. J. 178
 Perl, G. 382
 Pernot 154
 Perry 380
 Pertusi 156
 Peters 385
 Peterson 153
 Petrov 164
 Philipp 185
 Philippsen 184
 Picard 168, 187, 189, 190
 Pichard 380
 Pičeta 210
 Pigulevskaja 164, 198, 199, 200, 201, 202, 215
 Pinard 187, 188
 Pincherle 391
 Pirson 395
 Pitterová 168
 Piuk 192
 Plankl 178
 Plöchl 172
 Politis 149, 151, 152, 153, 154, 155, 166, 170, 174
 Poljakova 218
 Porcescu 191
 Pošvář 120 sq.
 Poucha 160, 164, 382
 Poulik 168
 Powstenko 399
 Preda 394
 Preidel 387
 Prelipcean 396
 Preobraženskij 151
 Prewite-Orton 164
 Primov 174
 Putzger 398

Quasten 179, 397

R. M. 397
 Radojčić 380
 Radoměský 176
 Raes 396
 Rahner 164, 369
 Rajković 164
 Raleigh Radford 166

- Randall 147
 Ravà 148
 Raymond 367 sq.
 Rees, B. R. 383
 Rees, D. A. 394
 Reese 191
 Regel 196
 Regler 159
 Reiner 382
 Reinhardt 152
 Remark 178
 Remmers 174
 Renaud 189
 Reusch 184, 187
 Rheinfelder 174
 Riabuschinsky 190
 Rich 173
 Richard, J. 128 sq., 164
 Richard, M. 178, 370
 Riedmatten 174, 369
 Riesenfeld, B. 150, 378
 Riesenfeld, H. 150, 378
 Ringborn 186
 Ritter 138
 Roberts 383
 Robinson, C. A. 385
 Robinson, M. 398
 Roes 190
 Roey van 371
 Rohifs 378
 Roncaglia 174
 Rosenkranz 392
 Rosenthal 164
 Rouillard 164
 Roussel 138, 139, 140
 Rozen 196
 Rubin 155, 164, 189, 377, 382
 Rubio y Lluch 385
 Rüd 392
 Rudberg 396
 Runciman 22, 164, 377, 384
 Rybakov 203, 210, 213

 Sadnik 155, 192, 193
 Sági 387
 Salač 382
 Salaville 372
 Salvatorelli 148
 Sarabjanov 363
 Sas-Zaloziecky 186
 Sbordone 153
 Schall 151
 Scharf 362
 Scheffer 153
 Scheidweiler 22, 25, 26, 27, 32, 33, 34, 35,
 36, 41, 43, 179, 180, 182, 396
 Schelkle 392
 Scheltema 170
 Schilling 177
 Schiro 180

 Schlötterer 401
 Schlumberger 177
 Schmaus 155, 159, 165
 Schneck 150
 Schmidt, A. 155
 Schmidt, C. 180
 Schneemelcher 174, 392
 Schneider 146, 147, 189, 369, 372, 376, 377,
 386, 391
 Schnitzler 372
 Schön 157
 Schönmetzer 373
 Schreiner 155
 Schubart 159, 376
 Schultze 184
 Schultzer 373
 Schüssler 165
 Schwartz 385
 Schweinfurth 148, 186
 Schweitzer 157
 Schwyzer 379
 Seaver 165
 Segert 160
 Seidl 170, 389
 Seidler 148
 Seliščev 193
 Sellers 174
 Semavi Eyice 398
 Şesan 146, 174, 182, 189, 390, 391
 Seston 187, 386
 Setton 366, 384, 401
 Severus v. 180
 Sharf 165
 Sherbowitz-Wetor 156
 Siapkarak-Pitsilides 154
 Sibia 174
 Sidorov 148
 Sigalas 155
 Simon 174
 Simonide 402
 Simson v. 400
 Sjuzumov 198, 200, 201, 202, 204, 205, 206,
 207
 Skabalanovič 196
 Skazkin 197
 Skeat 383
 Skok 192
 Skržinskaja 213, 215
 Smirnov, A. P. 387
 Smirnov, N. A. 290
 Smith 161
 Sokolov, I. I. 208
 Sokolov, N. P. 213, 214
 Solano 373
 Solovjev, A. 363
 Solovjev, A. V. 141
 Sommer 161
 Sós 387
 Soulis 141, 143, 175
 Soyter 156, 164, 165

XII

- Spanneut 180
 Sproemberg 161
 Spuler 162, 164, 165, 166, 184, 397
 Spyridakis 155, 177, 182
 Sreznevskij 149
 Stäblein 191
 Stadtmüller 165, 184, 386
 Stančev 175, 393
 Stanislav 192
 Stapelmann 396
 Stasulevič 196
 Stefan 386
 Stefanou 175
 Stein 165
 Steinhausen 172
 Stephanidis 175
 Stern 189
 Stiehl 160
 Stier 147
 Stöhr 190
 Stökl 172
 Stolz 150
 Stopp 147
 Strathmann 180
 Straub 383
 Stričević 392
 Strittmatter 392
 Stroheker 385
 Stroux 385
 Stuißer 171
 Stupperich 397
 Sühling 173
 Svoboda, B. 169
 Swift 398
 Swoboda, E. 169
 Sydow 174
 Szeftel 193

 Ščepkina 213
 Šestakov 215
 Ševčenko 141, 142, 143, 157, 193, 401
 Škorpil 365

 Tadin 363
 Taeschner 160
 Talbot-Rice 362, 398
 Tărăboantă 187
 Tatakis 394
 Taylor 155
 Telfer 392
 Ternovskij 196
 Theodorides 402
 Theokharidis 184
 Thomopoulos 185
 Thompson 366 sq.
 Thomsen 148, 158, 179
 Tichomirov 148, 210, 211, 212, 213
 Till 159, 180, 194
 Tillyard 401
 Tivčev 165

 Todorov 402
 Tomadakis 154, 180, 380, 392
 Topping 148, 361
 Toumanoff 386
 Trask 150
 Trautmann 151
 Tretjakov 203, 210
 Treue 169
 Trogranić 194
 Trubetskoy 141, 143, 144
 Trypanis 392
 Tsopanakis 150
 Tuilier 390
 Turek 167
 Turková 125 sq.
 Turyn 380
 Tzetzes 154

 Udal'cova 148, 195 sq., 198, 200, 202, 360
 Ueding 372
 Uhlirz 165
 Unbegaun 287, 288, 289
 Underwood 362
 Unver 182
 Ursprung 401
 Uspenskij, C. N. 196
 Uspenskij, F. I., 196, 215
 Uspenskij, P. 196

 Vasiliev, A. 365 sq.
 Vasiljev, A. A. 148, 165
 Vasiljevskij 196, 210, 212, 215
 Vasmer 149, 151
 Večerka 192
 Veh 166
 Velkov 166
 Ven van den 182, 397
 Vernadsky 164, 166, 401
 Vesel'ij 218
 Vincent 189
 Vinner 189
 Vinogradov 151
 Višnjakova 208
 Vogt 157
 Vogts 186
 Volbach 186, 188
 Völker 148, 172, 395, 396
 Vonderlage 166
 Vöobus 397
 Voretzsch 400
 Vries de, I. M. 181
 Vries de, W. 370
 Vring van der 155
 Vryonis 399

 W. 150, 180
 W. W. 154
 Waage 394
 Wachinger 155
 Waele de 400

Wagner, E. 378	Widmann 171
Wagner, P. 401	Wieacker 172
Wal van der 166	Wiedmann 169
Walden 194	Winkler 192
Ward, M. 393	Winter 148
Ward Perkins, J. 398	Witt de 182
Wartburg 150	Wittek 166
Waszink 174	Woldan 183
Weber 185, 398	Wolff 393
Wegner 383	Woodward 398
Weintraub 141	Wroth 394
Weisweiler 396	Wyss 178
Weitzmann 390	Xydes 154
Wellesz 191, 401	Xyngopoulos 187, 190
Wendel 376	Zakythinos 156, 166, 393
Wendt 189, 400	Zeiner-Henriksen 190
Wenger, A. 189	Zenkowsky 397
Wenger, L. 147, 172, 174, 390	Zernin 196
Werhahn 172, 395	Ziegler 172, 180
Werner, E. 393	Zoras 155, 158, 166
Werner, J. 188	Zucker 383
Wessel 166, 173, 174, 186, 187, 188	Zuntz 181
Weyer 180	